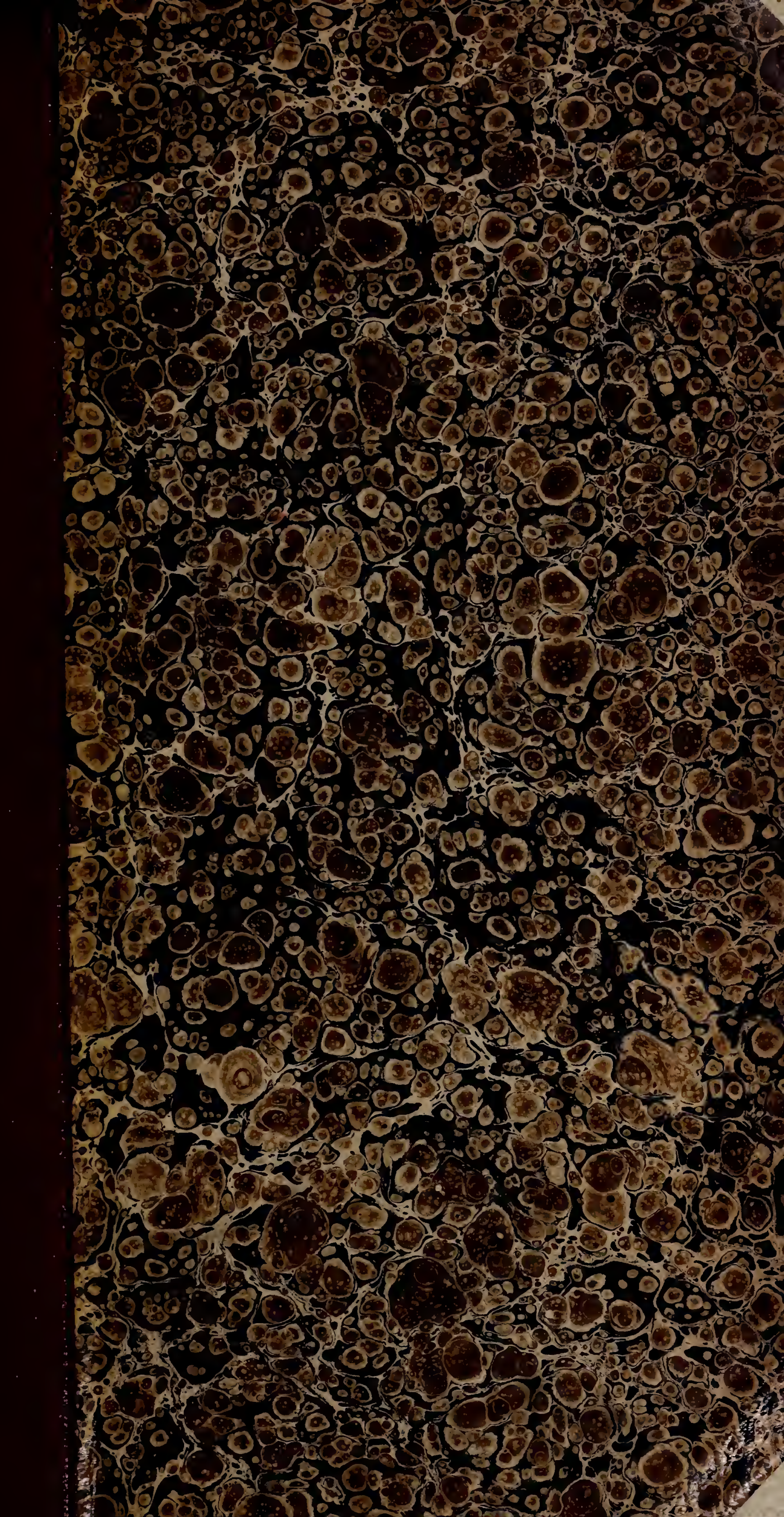


JOURNAL

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

De l'imprimerie de J. Smith, rue Montmorency, nº 16.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Cet Évangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.

QUATRIÈME ANNÉE.



PARIS,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

CHEZ HENRY SERVIER, LIBRAIRE,

RUE DE L'ORATOIRE, N° 6.

1829.

SOUVENIRS

DES MISSIONS ANCIENNES.

Notice sur la conversion, la vie et les travaux du docteur Vanderkemp, missionnaire au sud de l'Afrique.

Au moment où les premiers missionnaires français sont sur le point d'aborder sur la côte de l'Afrique méridionale, nous ne pensons pas qu'il puisse être sans intérêt et sans utilité pour les Eglises protestantes de ce royaume de connaître les travaux apostoliques des serviteurs de Jésus-Christ qui leur ont frayé la route dans ce pays, au péril de leur vie et au milieu de beaucoup d'afflictions. C'est dans ce but que nous ouvrons la première livraison de cette quatrième année de notre Journal par le récit de la vie d'un homme qui a marqué dans l'histoire des Missions de cette partie du monde, et dont l'Eglise du Sauveur ne prononcera jamais le nom qu'avec le plus profond respect.

Jean-Théodore Vanderkemp naquit à Rotterdam, en 1748. Il était fils d'un digne et pieux ministre de l'Eglise réformée de cette ville. Après avoir terminé ses études, avec le plus grand succès, à l'université de Leyden, il échangea la vie du cabinet contre la vie agitée des camps; et, dans cette nouvelle carrière, il ne se distingua pas moins que dans la précédente, car en peu de temps il fut élevé au grade de capitaine de cavalerie et de lieutenant des dragons de la Garde. Mais malheureusement entouré d'hommes légers et sans mœurs, il suça bientôt les principes de l'incrédulité, et mettant de côté toute espèce de frein, il devint, comme il s'exprime lui-même, « l'esclave du vice et de l'impiété. » On dit même que sa conduite jeta une si profonde affliction dans l'âme de son pauvre père, que celui-ci en mourut de chagrin. Le mariage cependant amena quelque réforme extérieure dans la vie de Vanderkemp, et le rendit plus réglé. Il quitta alors le service, dans un moment où il eût pu espérer de l'avancement (car il

avait servi seize ans, et s'était toujours distingué par son courage autant que par son instruction), et prit la résolution de se vouer à la médecine, pour laquelle il se sentait beaucoup de goût. C'est dans ce but qu'il se rendit à l'université d'Edimbourg, où il poursuivit ses études, avec la plus grande assiduité. Pendant le séjour de deux années qu'il fit dans cette ville, il publia un ouvrage en latin sur la cosmologie, intitulé *Parmenides*, qui lui valut le titre de docteur en médecine, et qui lui acquit une grande réputation. Il quitta ensuite l'université pour aller pratiquer la médecine dans l'île de Zélande, son pays natal, ce qu'il fit pendant quelques années avec succès; et quand il crut avoir suffisamment illustré son nom, il ne pensa plus qu'à jouir de la retraite, en partageant son temps entre l'étude et les plaisirs de la campagne. Dordrecht lui parut le lieu le plus convenable à l'accomplissement de ses projets; il s'y retira avec sa femme et sa fille.

A cette époque, Vanderkemp était encore incrédule, comme il l'avoue lui-même : « Le christianisme, dit-il quelque part dans ses mémoires, me paraissait incompatible avec la raison; la Bible n'était pour moi qu'un recueil d'opinions incohérentes, de fables et de préjugés. Je n'envisageais Jésus-Christ que comme un homme de sens et d'instruction qui, par une suite de l'opposition qu'il avait manifestée contre les maximes religieuses et politiques des Juifs, s'était attiré leur haine et était devenu le martyr de son propre système; et, dans cette pensée, je célébrais quelquefois le mémorial de sa mort; mais, réfléchissant ensuite qu'il s'était donné pour le Fils de Dieu et qu'il avait eu la prétention de faire des miracles, je perdis pour lui tout respect. »

Vanderkemp sentait cependant que sa vie passée n'était pas ce qu'elle aurait dû être, et qu'il avait de grands péchés à se reprocher. Singulière inconséquence! il avait une aversion décidée pour la doctrine évangélique de l'expiation par la mort du Sauveur, et pourtant, il demandait souvent à Dieu de le punir de ses fautes et de le conduire sur la route de la régénération et de la vertu, par la voie des afflictions. Il fit des expériences qui le convainquirent que les épreuves ne le rendaient pas plus sage, et que toutes ses résolutions d'amen-

dement n'étaient suivies d'aucun fruit réel. Tel était l'état de son âme, quand arriva la grande catastrophe qu'il faut considérer comme le moyen dont Dieu se servit pour humilier ce cœur rebelle et pour l'amener aux pieds du Sauveur que, dans son ignorance, il avait si souvent blasphémé.

Le 27 juin 1791, Vanderkemp se promenait sur l'eau avec sa femme et sa fille; tout-à-coup le bateau dans lequel il se trouvait est assailli par une lame furieuse et renversé, avant même qu'on eût pu appréhender le moindre danger. Madame et mademoiselle Vanderkemp disparaissent aussitôt et sont englouties par les vagues... Vanderkemp lui-même allait périr, si un vaisseau qui se trouvait dans le voisinage et que la tempête avait arraché violemment au port, n'eût été poussé vers lui par l'orage, et ne l'eût ainsi soustrait à la rage des flots, au moment où, après une terrible lutte contre la mort, il allait succomber.

Mais le Seigneur qui l'avait choisi, comme un vase d'élite, pour aller porter au loin la Parole de son salut, le sauva, afin de faire éclater en lui les richesses de sa miséricorde. Revenu à lui-même, le docteur considéra l'événement affreux dont il venait d'être le témoin, et dont il avait failli lui-même être la victime, comme le plus sévère châtiment que Dieu, dans sa justice, eût pu lui infliger. Le dimanche suivant, il se rendit à l'église, le cœur ulcéré de douleur. C'était un jour de communion, et quoique Vanderkemp n'eût encore aucune foi au sacrifice du Sauveur, puisqu'il doutait même que Jésus-Christ eût été un homme probe et véridique, il eut honte de ne pas approcher de la table sacrée, et alla s'asseoir parmi ceux qui se disposaient à communier. Dans le premier moment, il chercha à distraire ses pensées du but même de la communion, mais peu à peu son esprit se porta de lui-même sur Jésus-Christ, et il put invoquer Dieu par la médiation de son Fils.

L'après-midi de ce jour fut employée tout entière à un examen sérieux de lui-même et à la lecture du Nouveau-Testament, qui lui devint toujours plus clair, à mesure qu'il l'étudia davantage.

« Tels furent, nous dit-il lui-même, les premiers pas par

lesquels il plut au Seigneur de m'amener des ténèbres à la lumière. Alors mes connaissances étaient imparfaites à plusieurs égards. Enlevé par la charité de Christ, je sentis à peine les attaques de l'incrédulité, les assauts du tentateur, l'empire du péché sur mon âme; et ce que d'autres ont connu par expérience, la profondeur et l'étendue de notre misère spirituelle, le poids de la condamnation qui pèse sur nos têtes, notre inimitié naturelle contre Dieu, notre ignorance enfin, je ne le connus presque que de nom. Ce ne fut pas par des raisonnemens sur l'erreur et sur la vérité, que le Seigneur jugea à propos de m'amener à sa connaissance; il m'attaqua à la façon des gens de guerre; il me terrassa par la puissance de son bras; il déploya de sa majesté royale ce qu'il en fallait pour captiver mon cœur, et dès que ce Souverain victorieux se fut soumis mon âme, il en devint le docteur et le prophète. »

La conversion de Vanderkemp était une œuvre de la grâce de Dieu, préparée par le travail de la repentance, effectuée par la foi à la rémission des péchés offerte en Jésus-Christ aux pécheurs: elle ne pouvait pas ne pas porter des fruits, sa foi, comme celle de tous les vrais croyans, se montra par les œuvres. C'est ainsi qu'en 1793, ayant été chargé de la direction d'un hôpital près de Rotterdam, pendant une guerre entre la France et la Hollande, il se montra tout à la fois le père des infortunés confiés à ses soins, et le bienfaiteur spirituel de leurs âmes. Ce n'était pas assez pour lui que de soulager les maux du corps par les secours de son art; il adressait ses malades à Celui qui guérit seul les plaies de l'âme; et deux ou trois fois par semaine il leur expliquait la Parole de Dieu, sous une forme catéchistique.

Mais ce n'était là que le prélude d'une activité chrétienne qui devait se déployer dans une sphère beaucoup plus étendue. Une lettre circulaire de la Société des Missions de Londres, adressée aux amis de l'Evangile en Allemagne, étant tombée entre ses mains, fit une profonde impression sur son âme. Il apprit en même temps que cette Société, qui venait de se former, avait l'intention de faire traduire en allemand les discours qui avaient été prononcés à l'époque de sa fondation. Persuadé que de pareils discours ne pourraient qu'enflammer

le zèle de ses compatriotes, il se mit à les traduire en hollandais, et à mesure qu'il avançait dans son travail, il sentait son cœur tressaillir au-dedans de lui, en considérant la beauté et la grandeur de l'œuvre des Missions. Quand il en vint à ce passage (Juges, V, 23) : « Maudissez Méroz, a dit l'ange de l'Eternel, maudissez, maudissez ses habitans, car ils ne sont point venus à l'aide de l'Eternel, avec les hommes courageux », il ne put plus contenir son émotion, et soudain tombant à genoux, il s'écria : « Me voici, Seigneur Jésus. Tu sais que depuis que je te connais et que je me suis consacré à ton service, je n'ai d'autre volonté que la tienne. Ne permets donc pas que, dans une œuvre aussi grande, je fasse rien par présomption ou pour me complaire à moi-même ; guide toi-même mes pas dans le chemin de la vérité. »

Dès ce moment, Vanderkemp entra en relation avec la Société des Missions de Londres, et s'offrit à elle comme missionnaire. Il choisit de préférence le sud de l'Afrique pour champ de ses travaux, quoique les directeurs de la Société eussent préféré l'envoyer dans quelque partie du monde païen civilisé, où il semblait que ses talens et ses connaissances eussent été mieux employés, qu'au milieu de peuples encore barbares.

Il fut quelque temps à Londres, avant de s'embarquer pour le lieu de sa destination ; mais le fait suivant prouvera combien il avait à cœur l'esprit de sa vocation, et avec quel dévouement et quel oubli de lui-même il cherchait à profiter de tout ce qui pouvait le préparer pour sa nouvelle carrière, et en assurer le succès. Présumant que l'art de faire des briques pourrait lui être très-utile au sud de l'Afrique, il ne dédaigna pas de se mettre en apprentissage dans le voisinage de Londres, chez un fabricant de tuiles, où il travailla pendant quelque temps comme le plus humble des ouvriers. Conduite vraiment désintéressée, et qui relève infiniment le caractère d'un homme de l'âge et du savoir de Vanderkemp ! On se rappelle ici ce trait de Pierre-le-Grand, qui, dans le but de faire faire des progrès à la science de l'architecture navale en Russie, travailla lui-même, *incognito*, dans les chantiers de vaisseaux de la Hollande et de l'Angleterre. Mais combien les motifs qui inspiraient le missionnaire chrétien sont plus purs et plus nobles

que ceux qui animaient le monarque russe, et font tourner à son avantage le parallèle qu'on pourrait établir entre les deux!

Au mois de décembre 1798, Vanderkemp, accompagné de MM. Kicherer, William Edwards et James Edmonds, s'embarqua pour le Cap de Bonne-Espérance, à bord du vaisseau *le Hillsborough*, chargé de malfaiteurs que le gouvernement britannique faisait déporter dans la Nouvelle-Galles du sud. Rien ne peut donner une idée de l'état de corruption morale des infortunés avec lesquels le docteur devait faire le trajet de Londres au Cap. Avant leur départ de Londres, ils avaient déjà blessé un des officiers du vaisseau, qui n'était parvenu qu'à grand'peine à sauver sa vie de leurs mains; ils avaient menacé de tuer d'autres officiers qui étaient venus faire une enquête parmi eux, et qui furent obligés de s'en retourner, sans avoir rempli leur commission; et déjà ils avaient conspiré entre eux, pour massacrer en route tous les officiers de l'*Hillsborough*, et pour conduire le vaisseau sur les côtes de France. Heureusement la conspiration fut découverte, et leur projet fut étouffé à sa naissance. Qu'on se représente donc deux cent quarante criminels, liés deux à deux, aux pieds et aux mains, dans un fond de cale obscur, éclairé seulement par quelques rayons de lumière qui y pénétraient par les écoutilles, et au milieu desquels s'était déclaré une fièvre putride qui répandait une infection horrible dans ce réceptacle; qu'on ajoute encore à tant d'horreurs, les propos obscènes, impies, blasphématoires de ces misérables victimes de leurs crimes, et l'on aura une faible idée de la société au milieu de laquelle M. Vanderkemp et ses amis se hasardaient tous les jours, dans le but de distribuer aux criminels des Bibles et des Traités, et de chercher à exciter dans leurs cœurs des mouvemens de repentir.

L'amour de Christ et le zèle pour le salut des âmes élevaient notre missionnaire et ses amis au-dessus de toutes les craintes et de tous les dangers, et leurs efforts furent bénis au point qu'ils en ramenèrent plusieurs au calme et à la soumission; un grand nombre ne purent se défendre d'une impression profonde, et les missionnaires se croient assurés que plusieurs se convertirent réellement. Comment aurait-il été possible de commencer une Mission plus heureusement

qu'en travaillant, déjà en route, au salut de tant d'âmes, et n'était-ce pas là comme les prémices des grâces que le Seigneur devait répandre plus tard sur la prédication de ses serviteurs?

Au bout de quatre mois, Vanderkemp arriva au Cap, et reçut l'accueil le plus affectueux des chrétiens de la ville et de la colonie. A peine avait-il touché la terre, qu'il vit se déployer devant lui une carrière dont son imagination même ne pouvait découvrir les bornes, et dont jamais, dans l'exaltation des plus ardens désirs, il n'avait pu se faire une idée. Mais pour défricher convenablement un aussi vaste champ, il fallait se le partager. Il fut donc arrêté que MM. Vanderkemp et Edmonds iraient chez les Caffres, et que MM. Kicherer et Edwards s'établiraient parmi les Buschmen.

Au mois de mai 1799, le docteur Vanderkemp quitta la ville du Cap avec son compagnon d'œuvre M. Edmonds, et se mit en route pour la Caffrerie, qui devait devenir le champ de ses travaux. Partout sur sa route, il fut accueilli, avec intérêt et avec bonté, par les colons hollandais, qui accouraient de toute part pour l'entendre prêcher; car leurs fermes sont si éloignées les unes des autres et la disette de pasteurs était si grande dans ce pays, qu'il ne leur arrivait pas toujours d'entendre un sermon chaque année; et quelquefois même ils passaient leur vie, sans assister à un seul service religieux. Cependant ces raisons ne sont pas suffisantes pour expliquer la réception amicale qu'ils firent au deux missionnaires; car les colons hollandais du sud de l'Afrique (appelés *boors* dans le pays), sont en général des hommes excessivement grossiers, rudes dans leurs manières, et fort peu religieux, qui se sont toujours opposés à l'instruction des Hottentots leurs esclaves. On est donc forcé d'admettre, que l'apparition des premiers missionnaires, chose tout-à-fait nouvelle pour eux, excita cet enthousiasme, qui cessa bientôt, puisqu'ils ont été dès-lors jusqu'à présent les plus grands ennemis des missionnaires et de tous les travaux qui ont pour tendance l'amélioration de la condition temporelle, ainsi que de l'état spirituel et moral des indigènes. Le gouvernement avait donné l'ordre aux habitans de la colonie, de fournir le docteur Vanderkemp et son compagnon de tout ce qui serait nécessaire pour leur

voyage ; mais cette sommation était superflue, car chacun leur offrait des bœufs, des chevaux, et toutes sortes de provisions, sans exiger aucun paiement. Du Cap à Graaf-Reinet, on mit à leur disposition, sur la route, cent quatre-vingt-douze bœufs et soixante-dix-sept chevaux, avec vingt-deux Hottentots, sans compter vingt-quatre bœufs qui leur appartenaient, et dont quatorze leur avait été donnés en présent.

Malgré ces facilités, leur voyage à travers le désert fut fatigant et souvent bien dangereux. Le pays était infesté de lions, de tigres, de loups et d'autres bêtes de proie, à la gueule desquels ils échappèrent, mais qui les troublèrent dans leur sommeil, par leurs rugissemens. Les loups approchaient souvent de leurs tentes. Une nuit, un lion pénétra dans leur kraal et égorgea trois brebis et deux chèvres; sans les chiens qu'ils avaient avec eux et qui les avertissaient du danger par leurs aboiemens, ils eussent sans doute été dévorés. La saison d'ailleurs était peu favorable, puisque c'était l'hiver dans cette partie du globe ; ils eurent beaucoup à souffrir du froid, étant obligés de coucher en plein air, sous de simples tentes où gelait leur eau et toutes les provisions qu'ils avaient prises pour le voyage.

Arrivés sur les frontières de la Caffrerie, les missionnaires envoyèrent une ambassade à Geika, roi des Caffres de cette contrée, dont ils reçurent peu après une réponse amicale, par laquelle celui-ci les invitait à venir se fixer près de lui ; mais il leur faisait dire de se hâter, et pour marque de sa protection et de sa faveur, il leur envoya sa boîte à tabac, qui devait servir à les faire respecter de tout son peuple.

Encouragés par cette réponse, les missionnaires se mirent de nouveau en marche et arrivèrent au lieu de la résidence de Geika. Ils furent aussitôt entourés d'une centaine de Caffres, et au bout de 10 minutes parut le roi qui s'avança d'un air grave et majestueux, ayant à sa droite et à sa gauche deux de ses principaux officiers. Il était vêtu d'une longue robe de peau de panthère, et sa tête était couverte de deux diadêmes, l'un de cuivre, l'autre de grains de couleur; ses lèvres et ses joues étaient peintes en rouge, et il tenait dans sa main une massue de fer. Il s'arrêta à une ving-

taine de pas d'eux ; alors l'un de ses capitaines fit signe aux missionnaires que c'était le roi. Ceux-ci s'approchèrent, et en même temps le roi fit quelques pas pour les joindre. Sans dire un mot, il leur tendit la main droite. Derrière lui se tenaient rangés, en forme de croissant, ses capitaines et ses femmes, et, à quelque distance, le reste de ses gens. Après lui avoir rendu sa boîte à tabac, remplie de boutons, le docteur Vanderkemp s'informa s'il y avait parmi les personnes de la suite du roi quelqu'un qui parlât le hollandais, mais personne ne répondit; quelques individus seulement sourirent. Au bout d'un quart d'heure environ, arriva un homme vêtu à l'européenne, nommé Buys; c'était un colon qui s'était réfugié chez les Caffres, et qui leur servait d'interprète. Le roi s'assit alors par terre, sur un peu de gazon, et demanda aux missionnaires quel était le but de leur voyage : le docteur répondit qu'il était venu pour l'instruire, lui et son peuple, de choses qui les rendraient heureux dans ce monde et dans l'autre; qu'il lui demandait seulement la permission de se fixer dans son pays, sous sa protection, et la liberté de s'en retourner quand il le voudrait. A cela le roi répondit que les missionnaires étaient venus dans un moment très-peu favorable à l'accomplissement de leurs desseins, puisque le pays se trouvait dans un état de trouble, quoique pour sa part il ne désirât autre chose que la paix, et qu'il n'eût aucun intérêt dans la guerre qui existait entre une tribu de Caffres et les colons; qu'en conséquence il leur donnait le conseil de se retirer et de ne pas rester auprès de lui pour le moment. « Vos compatriotes, ajouta-t-il, me regardent comme un grand homme; mais je ne suis pas capable de vous entretenir comme vous mériteriez de l'être; vous me demandez protection et sûreté, mais je ne puis pas même pourvoir à ma propre sûreté; vous voulez que je vous protége, mais je suis incapable de me protéger moi-même. » Le docteur Vanderkemp répondit que lui et ses gens étaient de simples particuliers qui étaient dans l'intention de pourvoir à leurs propres besoins; qu'ils ne se flattaient pas de faire cesser brusquement la guerre et ses calamités, mais qu'ils étaient disposés à l'endurer avec patience; que tout ce qu'ils demandaient c'était la pro-

tection que le roi accordait au moindre de ses sujets. Malgré ces explications, le roi répéta encore qu'il ne conseillait pas au docteur de demeurer dans le pays.

C'est ainsi que, pour le moment, s'évanouit le projet d'une mission dans la Caffrerie. Deux jours après, les missionnaires apprirent qu'un colon nommé Piet Prinslo les avait noircis auprès du roi, en lui faisant dire que le docteur Vanderkemp et sa suite étaient des espions et des assassins qui avaient avec eux du vin empoisonné, dont ils voulaient se servir pour le tuer; qu'il lui conseillait de les retenir prisonniers jusqu'à ce qu'ils eussent confessé leur crime; et qu'en attendant il devait bien se garder de goûter du vin qu'ils lui offriraient. Ce faux rapport fit naturellement une profonde impression sur l'esprit de Geika, et l'on s'étonne qu'il n'ait pas fait mettre à mort sur-le-champ des hommes qu'on venait de lui représenter comme animés de dispositions aussi hostiles contre sa personne. Pour comble d'infortune, les gens de la suite de Vanderkemp commençaient à lui attribuer tous les malheurs qui leur arrivaient et les dangers dans lesquels ils se trouvaient jetés, et cependant le docteur les avait prévenus qu'ils devaient s'attendre à beaucoup d'opposition, et c'était, de leur plein gré, qu'ils s'étaient décidés à l'accompagner en Caffrerie. Le calme du missionnaire dans cette circonstance est digne de remarque. Nous lisons, dans son journal de cette époque, cette belle parole : « Pour moi, je savais bien qu'en venant dans ce pays, je devais y entrer comme ayant déjà reçu ma sentence de mort, et qu'il me fallait me confier dans le Dieu vivant qui ressuscite les morts, et qui appelle les choses qui ne sont point, comme si elles étaient. »

Peu à peu cependant, les préventions se dissipèrent, le roi reconnut l'innocence de Vanderkemp, et, sur l'avis de Buys, il lui assigna une portion de terrain au-delà de la rivière Keiskamma, le laissant libre de quitter le pays quand il le voudrait. Le lieu concédé au docteur pour son établissement était une belle prairie, située devant un amphithéâtre de hautes collines habitées par plusieurs kraals de Caffres. Au pied de ces collines coulait la rivière Guakoeby; la première pente des montagnes était garnie d'arbres de toute espèce;

plus haut s'étendaient encore d'immenses prairies, jusqu'aux sommités qui étaient couvertes d'une inaccessible forêt. Le docteur Vanderkemp commença d'abord par défricher une portion de terrain, pour en faire un jardin, et, à l'aide de Buys et de ses gens, il parvint à se bâtir une petite maison. Comme il manquait de sel, il s'en allait souvent à cheval en chercher à la mer, et revenait au bout du quatrième jour, les pieds et les jambes blessés et tout sanglans, car il ne portait ni chapeau, ni bas, ni souliers, et son chemin était rocailleux et le conduisait à travers des buissons d'épines.

Un jour le roi Geika, prévenu de nouveau contre Vanderkemp par des Hottentots qui l'avaient engagé à le traiter comme un ennemi, s'était avancé contre lui, à la tête de deux cents hommes armés; mais l'ayant trouvé tout occupé des soins de son petit établissement, il reconnut qu'il avait été induit en erreur, et le confessa ingénument au missionnaire.

Cependant Vanderkemp ne perdait pas de vue le grand objet de son ministère. Il se mit de suite à ouvrir une école où il instruisait nombre de jeunes gens, auxquels il enseignait les langues hollandaise et caffre, et surtout les principes de la religion chrétienne. Il prêchait aussi, toutes les fois qu'il en avait l'occasion, à quelques personnes qui comprenaient le hollandais. De cette manière, un petit nombre de femmes hottentotes reçurent des impressions religieuses salutaires, et, au bout de quelques mois, il eut la joie d'en baptiser une, nommée Sarah, avec ses trois enfans, sur le bord de la rivière Keiskamma. Mais, tôt après, cette femme et trois autres de ses compagnes, dont Vanderkemp avait conçu de bonnes espérances, s'éloignèrent de là pour aller habiter une autre partie de la contrée. Inquiet sur le salut de ces nouveaux convertis et craignant pour eux les tentatives de satan et du monde, Vanderkemp se détermina à les suivre, afin de pouvoir veiller sur eux et prendre soin de leurs âmes.

Après avoir erré de lieu en lieu, dans un pays sans cesse en insurrection, le docteur prit le parti de quitter la Caffrerie en 1801, et s'en vint à Graaf-Reinet avec une escorte de soixante personnes, trois à quatre chars, plus de trois cents vaches, sans compter des chèvres, des brebis et des chevaux. En route, il

fut attaqué par des Buschmen, que quelques coups de fusils suffirent pour disperser. Quelle ne fut pas sa joie, en arrivant à Graaf-Reinet, d'y trouver MM. Read et Vanderlingen, deux nouveaux missionnaires que la Société des Missions de Londres lui envoyait pour l'assister dans ses travaux; car M. Edmonds l'avait quitté quelque temps auparavant. Les missionnaires se jettèrent dans les bras l'un de l'autre, prièrent ensemble, et le résultat de leur conférence fut, que M. Vanderlingen, qui était Hollandais, resterait à Graaf-Reinet, comme pasteur de la colonie (cette place avait été offerte à Vanderkemp, mais il l'avait refusée, parce, disait-il, qu'il se sentait appelé à prêcher l'Evangile aux païens), et que Vanderkemp et M. Read prêcheraient l'Evangile aux Hottentots de la contrée.

Mais à peine avaient-ils commencé leurs travaux, qu'un nombre considérable de colons prirent les armes, et menacèrent les missionnaires d'attaquer le village, s'ils continuaient à instruire les Hottentots. Ils s'étaient approchés à cheval de la ville; et après s'être arrêtés à une portée de fusil, ils avaient fait demander entre autres choses, que les Hottentots ne seraient plus admis dans l'église, que les bancs en seraient lavés, que le plancher serait refait, et que l'on couvrirait la chaire d'un drap noir, pour marquer le deuil qu'éprouvait l'église de ne pas avoir un pasteur régulier. Pour éviter l'effusion du sang humain, les missionnaires avaient supplié le commandant de la ville d'accorder aux colons leur demande, s'engageant à interrompre momentanément l'instruction qu'ils donnaient aux Hottentots; mais, comme les rebelles ne paraissaient pas satisfaits de ces concessions, M. Lyndon fit ranger ses troupes en bataille. La droite était composée de Hottentots et la gauche de Pandours; les dragons anglais et quatre pièces de campagne occupaient le centre. Effrayés par cet appareil guerrier, les colons demandèrent à capituler; ce qui eut lieu quelques jours après par la médiation de Vanderkemp.

Une autre fois, le docteur Vanderkemp avait été employé par M. Maynier, commissaire du gouvernement britannique, dans une négociation avec les Caffres; aussitôt les colons firent courir le bruit qu'il était l'auteur de toutes les guerres que ceux-ci entreprenaient contre la colonie, et après

avoir rassemblé un parti considérable, ils marchèrent contre Graaf-Reinet; une affaire sérieuse s'engagea, on fit jouer les pièces des redoutes et du fort, et le feu de l'action dura depuis six jusqu'à neuf heures et demie. Le docteur Vanderkemp, qui s'était approché des rebelles, pour chercher à les amener à d'autres dispositions, risqua de perdre la vie; car ils lui tirèrent plusieurs coups de fusils, dont heureusement aucun ne l'atteignit. On aurait de la peine à concevoir l'inimitié des colons contre Vanderkemp, si l'on ne savait que, dans tous les temps, les serviteurs de Dieu, fidèles à son service, ont ainsi soulevé, par la sainteté de leur vie, les passions d'un monde corrompu. Au milieu de tant d'épreuves, il se consolait par ces paroles du Sauveur : « Vous serez bien heureux quand, *à cause de moi*, les hommes diront faussement contre vous toute sorte de mal. »

En février 1802, les missionnaires quittèrent Graaf-Reinet, suivis d'un nombre considérable de Hottentots, pour aller occuper une station nommée Bota's Place, dans le voisinage de la baie d'Algoa. Ce lieu leur avait été assigné par le général Dundas, gouverneur du Cap, pour y former un établissement. Le gouverneur, désireux de contribuer à l'amélioration du sort des Hottentots, avait prié Vanderkemp de lui fournir une liste de tous les objets qu'il jugeait nécessaires à la formation d'un pareil établissement; et, en attendant sa réponse, il dépêcha un vaisseau à la baie d'Algoa, chargé de riz et d'autres articles, dont il pensait que les missionnaires auraient besoin immédiatement après leur arrivée à Bota's Place. Sur ces entrefaites, on reçut la nouvelle que, par la paix d'Amiens, le Cap venait d'être restitué aux Hollandais; mais cet événement ne changea rien aux dispositions du général Dundas à l'égard de Vanderkemp.

A peine l'établissement de Bota's Place fut-il commencé, qu'il devint l'objet de la haine et des attaques de tous les colons du voisinage. Ils accusaient Vanderkemp et son collègue, M. Read, de s'être associés avec les Caffres et les Hottentots pour les piller, et ils disaient que c'était dans ce but qu'ils venaient établir au milieu de leur pays un repaire de voleurs et de brigands. C'était ainsi qu'ils interprétaient les intentions

charitables de ces serviteurs de Jésus-Christ, qui n'avaient autre chose en vue dans la fondation de Bota's Place, que de recueillir les Hottentots et les Caffres, qui, dégoûtés de leur vie errante et vagabonde, manifestaient le désir de venir entendre la Parole de Dieu, et vivre en paix, sous la conduite des missionnaires. Le résultat de ces clameurs fut un ordre du gouvernement, qui défendit au docteur Vanderkemp de ne recevoir plus aucun Hottentot à Bota's Place. Il se vit donc réduit à refuser une foule d'infortunés, hommes, femmes et enfans, qui venaient chaque jour lui demander asile, et qui préférèrent aller vivre dans les bois, au milieu des bêtes sauvages, que de retourner au milieu de leurs farouches compatriotes.

Sur le point de remettre la colonie entre les mains des Hollandais, le général Dundas, effrayé des dangers que courait Vanderkemp, alla le voir avant son départ, dans le but de l'engager à se retirer dans le fort Frédérick, jusqu'à ce que la paix fût rétablie dans le pays. Mais celui-ci refusa absolument une pareille proposition, en déclarant au général que, dût-il lui en coûter la vie, il ne consentirait jamais à abandonner les pauvres Hottentots qui s'étaient confiés à ses soins. M. Read montra la même fermeté. Etonné de tant de courage, et comme preuve de l'intérêt qu'il ne cessait de prendre à cette institution, le général fit présent aux missionnaires de six mille livres de riz, de six tonneaux de viande salée, de deux cents brebis, de cent soixante-six vaches, de trois chariots, d'un moulin à blé, d'une forge et de plusieurs autres ustensiles.

Le départ des troupes anglaises, au moment de la prise de possession du Cap par les Hollandais, fut le signal de nouvelles hostilités. Une troupe de Hottentots armés attaqua Bota's Place, pendant trois à quatre jours de suite; il fallut céder au nombre et à la force, et les missionnaires se décidèrent à se retirer dans le fort Frédérick. Ici leur situation ne fut pas de beaucoup améliorée, car les fermiers du pays, qui haïssaient les missionnaires, firent tout pour entraver leur œuvre, en cherchant à corrompre les Hottentots qu'ils avaient gagnés à l'Evangile. Ils se moquaient devant eux de la Parole de Dieu; ils tournaient en ridicule la croix du Sauveur; ils leur

disaient que l'enfer n'était pas aussi redoutable qu'on le leur avait dépeint, et que des gens qui, comme eux, fumaient beaucoup, ne s'y trouveraient pas trop mal; ils leur tendaient toutes sortes de piéges pour les faire tomber dans l'ivresse ou dans l'incontinence; ils allèrent plus loin, et il fallut le sang de ces infortunés pour assouvir leur rage. Deux Hottentots, qui appartenaient à l'établissement, furent massacrés par eux de la manière la plus horrible, sans parler d'un grand nombre d'autres personnes, en connexion avec les missionnaires, et qui eurent le même sort. Le récit des cruautés exercées à cette époque par les colons sur les indigènes qui manifestaient le désir de se lier avec le docteur Vanderkemp, fait frémir d'horreur. On douterait non seulement que des hommes qui portent le nom de chrétiens, mais que des cannibales aient pu les commettre.

L'apparition du gouverneur Jansens, qui arriva au mois d'avril 1803 pour prendre possession du Cap, fit cesser les hostilités des colons. Quoiqu'il eût été prévenu contre les missionnaires avant son arrivée, il ne tarda pas à se convaincre, dès qu'il les eût vus, de l'utilité de leur entreprise. En conséquence il leur assigna, à quelque distance au nord du fort Frédérick, un morceau de terrain de 10 milles de circonférence, où les missionnaires allèrent fonder le village de Béthel, autrement appelé Béthelsdorp. C'est de cet établissement dont nous avons rendu compte (*Journal des Missions*, 3e année, n° 4, pag. 340), établissement si florissant aujourd'hui que, sous le rapport de la civilisation et de l'industrie, il peut soutenir la comparaison avec les villages les plus opulens de notre Europe, et que, sous le rapport de la piété et des bonnes mœurs, il pourrait servir de modèle à beaucoup d'Eglises chrétiennes. Les missionnaires recueillent aujourd'hui le fruit des travaux de leurs devanciers dans cette carrière, et il a fallu que, pendant vingt ans, cette terre fût arrosée des larmes et des sueurs de Vanderkemp, avant que Béthelsdorp en sortît.

Après avoir associé nos lecteurs aux dangers, aux fatigues et aux afflictions de toute espèce, qui venaient fondre, les unes après les autres, sur le fidèle Vanderkemp, ce sera reposer agréablement leur attention que de leur faire connaître quel-

ques-uns des Hottentots que Dieu lui fit la grâce d'amener à la repentance et au salut.

Avant sa conversion, Cupidon était peut-être un des pécheurs les plus vicieux qui aient jamais existé : il avait une réputation de jureur et de menteur, et se trouvait souvent engagé dans des rixes sanglantes; mais tous ces vices n'étaient rien encore auprès de celui de la boisson, dont il était devenu la malheureuse victime; car l'excès qu'il avait fait du vin avait ruiné sa constitution; et malgré cela il persistait à boire, ce qui le forçait, la plupart du temps, à garder le lit. Dans de pareilles occasions, il formait quelquefois le dessein d'abandonner les sentiers du vice et de mener une vie sobre; mais à peine avait-il recouvré la santé, qu'il retournait à son mauvais train. Il y avait des momens où la pensée de la colère de Dieu l'effrayait, et où il était convaincu que, s'il mourait dans son état de péché, son âme serait perdue; c'est pourquoi il cherchait, de côté et d'autre, les moyens de s'affranchir de la passion du vin, persuadé qu'une fois qu'il serait délivré de celle-ci, il deviendrait maître de toutes les autres. Dans ce but, il s'adressa aux sorciers, mais il trouva en eux de pauvres consolateurs, car ceux-ci lui apprirent que sa vie ne valait pas un liard. Quelques personnes lui conseillèrent de prendre certaines potions médicales, qui ne lui furent d'aucun secours. Enfin, ayant été providentiellement amené à Graaf-Reinet, il y entendit le missionnaire Vanderlingen déclarer que Jésus-Christ était puissant pour délivrer de leurs péchés tous ceux qui croyaient en lui. A l'ouïe de cette bonne nouvelle, Cupidon se dit à lui-même : « C'est ce qu'il me faut, c'est ce qu'il me faut. » Plus tard, il entendit Vanderkemp qui acheva de lui dévoiler sa misère, en le convainquant de son état de péché. Toutes ses mauvaises œuvres se rangèrent alors comme en bataille devant lui; il lui semblait que chaque mot du sermon lui était adressé. Cela ne fit d'abord qu'exciter son animosité contre une vieille femme avec laquelle il avait vécu, et qu'il soupçonnait d'avoir été dire aux missionnaires tout ce qu'il était; mais plus tard les secrets de son cœur furent manifestés, et il fut obligé de s'écrier : « C'est l'œuvre de Dieu, et non celle des hommes. » Après qu'il eut trouvé la paix de

Christ, il se sentit pressé de travailler au salut des autres. Les missionnaires étaient réjouis de l'entendre annoncer Jésus-Christ à ses compatriotes, comme le seul Sauveur capable de détruire le péché dans sa racine et dans ses branches.

Samson, autre Hottentot converti, était préparé depuis long-temps à recevoir l'Evangile, car depuis plusieurs années il éprouvait une inquiétude relativement à la religion; il aurait voulu savoir s'il y avait un Dieu, quel était ce Dieu, et ce qu'il exigeait de ses créatures; mais personne ne pouvait répondre à ces questions ni lui montrer le chemin du ciel. Il avait souvent désiré se retirer dans quelqu'une des stations missionnaires des Frères-Unis, mais il était esclave, et son maître ne voulait pas lui accorder sa liberté. Pendant les troubles de Graaf-Reinet, les colons ayant été obligés de fuir précipitamment et d'abandonner leurs habitations, Samson fut faussement accusé d'avoir découvert aux Anglais le lieu où ils s'étaient retirés; en conséquence, il fut pris, chargé de chaînes et condamné à mort; mais il s'échappa pendant la nuit et s'enfuit à Graaf-Reinet, qui était alors un asile pour les Hottentots qui s'étaient affranchis de la tyrannie de leurs maîtres. A sa grande et indicible joie, Samson trouva, à Graaf-Reinet, la source de ces moyens d'instruction qu'il avait cherchés depuis si long-temps, et il résolut de ne pas quitter Graaf-Reinet avant que d'avoir appris à connaître le chemin du ciel. Il fréquenta régulièrement les prédications évangéliques, et peu à peu il reconnnut son état naturel de perdition et le besoin qu'il avait d'un Sauveur. Au bout de quelques mois, le docteur Vanderkemp le baptisa; et dès-lors Samson marcha, sans broncher, dans la voie du Seigneur; il avertissait les pécheurs de tout rang et de tout état de fuir la colère à venir, et ne craignait pas de faire profession publique de sa foi; il ne négligeait pas non plus de reprocher en face aux colons leur inimitié pour l'Evangile, et l'obstination avec laquelle ils persistaient à refuser à leurs esclaves hottentots l'instruction chrétienne.

L'histoire de Kruisman n'est pas non plus sans intérêt. Cet homme avait été long-temps au service d'un fermier des environs de Graaf-Reinet, qui l'avait traité avec la plus grande cruauté,

parce qu'il avait manifesté le désir d'entrer dans l'établissement missionnaire, et d'y être instruit dans la Parole de Dieu. Depuis long-temps il était inquiet sur le salut de son âme, sans qu'il pût trouver quelqu'un qui lui enseignât la voie du salut. Il comprenait cependant que les choses qu'il voyait et qu'il entendait tous les jours, telles que les juremens, l'ivrognerie, le meurtre et l'adultère, ne pouvaient pas être agréables à Dieu. A la fin, les mauvais traitemens de son maître le forcèrent à se plaindre au magistrat du lieu, qui le délivra de ce petit tyran; c'est ainsi qu'il apprit à détester en lui-même le péché qui lui avait paru si odieux dans les autres. La connaissance de la loi de Dieu le plongea d'abord dans un tel état d'angoisse, qu'il désespéra, pendant quelque temps, que Jésus-Christ voulût le sauver; mais enfin il trouva la paix dans la foi aux mérites du Sauveur. Jusqu'à la fin de sa vie il a honoré la profession qu'il a faite de l'Evangile. On lui entendait souvent répéter ces paroles : « La grâce seule, la grâce seule peut m'introduire dans le ciel. »

On pourrait citer beaucoup d'autres exemples des fruits du ministère du docteur Vanderkemp, et de son collègue M. Read; mais nous allons reprendre le fil des afflictions et des persécutions de ce grand serviteur de Dieu, jusqu'au moment de sa mort.

Au mois d'avril 1805, il fut cité par-devant le gouverneur du Cap, pour répondre à des accusations calomnieuses portées contre lui par les paysans hollandais, qui ne cessaient de le décrier comme un ennemi du gouvernement; et jusqu'au mois de janvier 1806, il fut obligé de languir loin de son troupeau de Béthelsdorp, auquel il s'était arraché malgré lui, et après les plus tendres adieux. Le gouverneur ne lui accordant aucune audience, et renvoyant, d'un jour à l'autre, l'examen de son affaire, on ignore combien de temps encore Vanderkemp aurait ainsi consumé à la ville du Cap, si la prise de cette ville en 1806, par la flotte anglaise, sous le commandement de sir David Bair, n'eût mis fin à sa captivité.

De retour à Béthelsdorp, Vanderkemp faillit y être la victime de deux accidens qui, à très-peu de distance l'un de l'autre, menacèrent de mettre fin à une vie que la fatigue et les

chagrins minaient depuis long-temps. Un jour, un ouvrier travaillant sur le toit d'une maison, laissa tomber sur lui une poutre qui le blessa gravement à la tête, et qui lui fit sortir le sang par la bouche. La contusion fut si forte, qu'une dent traversa la joue. A peine remis de cette secousse, un bœuf qu'il avait voulu dégager d'un lien dans lequel celui-ci s'était embarrassé, le lança à une grande distance; dans sa chute le docteur eut la jambe et la hanche démises, et fut long-temps à se rétablir.

Au mois de mars 1811, Vanderkemp, accompagné de son ami M. Read, fit le voyage de Béthelsdorp à la ville du Cap, pour aller porter plainte devant le gouverneur, lord Caledon, contre les injustices, les cruautés et les meurtres, commis par les fermiers (*boors*) des environs de Béthelsdorp, sur les Hottentots de l'établissement. Ils présentèrent aux commissaires qui devaient examiner cette affaire, cent exemples de Hottentots indignement massacrés depuis la fondation de Béthelsdorp. Là dessus le gouverneur nomma une commission chargée de se rendre sur les lieux pour examiner encore la nature des faits allégués dans le rapport et les témoignages dont on les appuyait; mais malheureusement le code de lois du Cap *n'admettant pas comme valable le serment d'un Hottentot*, il n'y eut qu'un petit nombre de faits qui furent jugés suffisamment prouvés. Nous l'avons annoncé dans le sixième Rapport annuel de la Société, page 28, cet ordre de choses a changé, et après plus de deux siècles de vexations inouies, les indigènes de la colonie du Cap de Bonne-Espérance ont été déclarés libres par le gouvernement anglais, et de cette manière un frein a été mis à la cruelle haine des colons, leurs barbares persécuteurs.

Mais qui a préparé cette heureuse révolution morale et politique dans la colonie, sinon les hommes qui, comme Vanderkemp et après lui le docteur Philip, ont pris le parti des opprimés, et qui, en généreux défenseurs de la liberté, ont sollicité les gouverneurs du Cap, pendant vingt et trente années, de faire justice à leurs requêtes, basées sur des faits juridiquement constatés? Honneur à ces vrais amis de la liberté, qui, tout en faisant connaître aux Hottentots la charte du Roi

des rois, où l'affranchissement des misères de l'âme est annoncé, au nom des compassions du Sauveur du monde, aux pauvres esclaves du péché, leur ont procuré, avec ce premier des biens, le plus précieux des biens temporels, la liberté civile !

Béthelsdorp commençait à prospérer, et déjà, pensant que cet établissement avait acquis assez de consistance, le docteur Vanderkemp songeait à le remettre aux soins d'un jeune missionnaire, pour s'en aller fonder une mission dans l'île de Madagascar, quand le Seigneur jugea qu'il avait assez travaillé pour son nom, et le rappela dans son repos éternel.

Le 7 décembre 1811, comme il venait d'expliquer un chapitre de la sainte Écriture, il dit à une dame respectable qu'il avait autrefois connue à Béthelsdorp : « Madame Smith, je me sens faible ; je désire de mettre ordre à mes affaires ; » et bientôt après la fièvre le saisit, et il se mit au lit pour ne plus se relever. Vainement on lui prodigua les soins les plus assidus, rien ne put arrêter les progrès du mal ; en peu de jours la force de la douleur lui empêcha presque d'articuler une seule parole ; et déjà il allait tomber dans une léthargie profonde, lorsqu'un de ses amis l'interrogeant sur l'état de son âme : « Tout va bien, » dit Vanderkemp.—Y a-t-il en vous ténèbres ou lumière?— «Lumière.» —C'était la lumière par excellence, le soleil de justice qui éclairait pour lui les sombres avenues de la mort.

Ainsi s'endormit, à l'âge de soixante-quatre ans, et dans la trentième année de son ministère, un serviteur de Jésus, dont la vie a été un renoncement de tous les instans, et une consécration continuelle de lui-même au service de son Rédempteur. Son désintéressement fut tel, qu'il supporta toutes les dépenses occasionnées par ses voyages et ses entreprises, et que souvent il consacra des sommes immenses au rachat des esclaves. Il mourut loin des siens et de sa patrie, dans une carrière qui n'a aucune gloire selon le monde, quand ses talens et ses connaissances eussent pu lui frayer en Europe la route de la renommée et de la fortune. Mais il avait préféré l'opprobre et le service de Christ, à la gloire et au service du monde; il a choisi la bonne part qui ne lui sera jamais ôtée.

On a reproché au docteur Vanderkemp un esprit excentrique et des vues exclusives. On l'a accusé aussi de n'avoir pas atta-

ché assez d'importance à la civilisation et aux progrès des Hottentots dans les arts et l'agriculture. Ce dernier défaut s'explique par sa vie antérieure. Homme de cabinet jusqu'au moment où il se voua à la carrière des Missions, il était resté tout-à-fait étranger aux travaux des champs et des ateliers; mais ce dont il est plus difficile de le justifier, c'est d'un mariage qu'il contracta avec une esclave qu'il avait affranchie. Son but en l'épousant était de l'instruire et de la former; il voulait montrer, par un fait, aux injustes et cruels colons du Cap, qu'une Hottentote avait un cœur et un esprit comme eux, et qu'elle était susceptible de la même culture intellectuelle et du même bonheur domestique que ses oppresseurs. Mais ces raisons sont-elles suffisantes pour le justifier complètement? C'est ce que nous laissons à nos lecteurs à décider.

Terminons cette notice par indiquer les principales stations missionnaires actuellement existantes au sud de l'Afrique. Ce sera prouver que les travaux entrepris par le docteur Vanderkemp pour la conversion des indigènes du sud de l'Afrique, ont été poussés avec vigueur par ceux qui lui ont succédé, et que la semence qu'il a jetée en terre, dans la foi en son Dieu Sauveur, a produit la plus riche moisson.

I. *Stations dans l'intérieur de la colonie.*

PARMI LES HOTTENTOTS.

1. *Bosjesveld*, à 16 lieues au nord de la ville du Cap.
   Missionnaire : C. Kramer, le seul des compagnons d'œuvre de Vanderkemp qui lui ait survécu.
2. *Paarle*, à 14 lieues nord-est de la ville du Cap.
   Missionnaire : M. Kitchingmann.
3. *Tulbagh*, à 30 lieues nord-est de la ville du Cap.
   Missionnaire : A. Vos.
4. *Caledon*, à 50 lieues est de la ville du Cap.
   Missionnaire : Helm.
5. *Pacaltsdorp*, à 100 lieues est de la ville du Cap.
   Missionnaire : W. Anderson.
6. *Hankey*, entre Pacaltsdorp et Béthelsdorp.
   Missionnaire : Foster.
7. *Bethelsdorp*, à 180 lieues est de la villle du Cap.
   Missionnaire : Robinson.

8. *Théopolis*, à 220 lieues de la ville du Cap.
Missionnaire : G. Barker.

9. *Sommerset*, dans le district Albany.
Société des missions wesleyennes.

Toutes ces stations ont été fondées après la mort de Vanderkemp, et appartiennent à la Société des Missions de Londres, qui l'avait envoyé en Afrique. La dernière seulement ne dépend pas de cette Société.

Les frères Moraves ou Frères-Unis comptent cinq stations dans l'intérieur de la colonie :

1. *Groene-Kloof*, 450 Hottentots.
Missionnaires : Clemens, Hoffmann, Sondermann, Tieze.
2. *Gnadenthal*, 1,185 Hottentots.
Missionnaires : Hallbeck, Schmidt, Lemerz, Stein, Thomson, Voigt, Schulz, Luttringshausen.
3. *Hemel en Aarde*, 116 Hottentots.
Missionnaire : Peterleitner.
4. *Elim*, 70 Hottentots.
Missionnaire : Cuttring.
5. *Enon*, 432 Hottentots.
Missionnaires : Fritsch, Halter, Neuhaus, Hornig.

A l'exception de Gnadenthal, toutes ces stations sont postérieures à Vanderkemp.

II. *Stations hors des limites de la colonie.*

I. Parmi les Caffres.

Wesleyville, fondée en 1823.
Missionnaire : Shaw.

Mount-Coke, fondée en 1825.
Missionnaire : Kay.

Butterworth, fondée en 1825.
Missionnaire : Shrewsbury.

Toutes ces stations, postérieures à Vanderkemp, appartiennent à la Société des Missions méthodistes.

II. Parmi les Tamboukis.

Une station sur la rivière Kliplaat.

III. Parmi les Griquas.

Griqua Town, *Campbell*, *Philippopolis*, appartenant à la Société des Missions de Londres.

IV. Parmi les Betschuanas.

Maquasse, fondée en 1823.

V. Parmi les Namaquas.

Reed Fountain, *Steinkopf*, *Pella*, *Béthanie*, *Lily Fountain*.

Ainsi les stations missionnaires du sud de l'Afrique s'élèvent maintenant à vingt-sept, dont vingt-cinq datent d'une époque postérieure au docteur Vanderkemp; il est monté le premier à la brèche, il a fait le premier une large ouverture au royaume du Prince des ténèbres dans cette partie du monde païen. Ses successeurs y marchent maintenant de conquêtes en conquêtes.

NOTICE ABRÉGÉE

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DES MISSIONS PRINCIPALES.

(Suite; *voyez* 3e année, page 316.)

INDES OCCIDENTALES ou ANTILLES.

Introduction du Christianisme parmi les esclaves de ces colonies.

On évalue à 2,204,667 âmes la population totale des Antilles. Dans ce nombre on compte 514,163 Européens, 670,073 hommes de couleur libres, et 1,020,431 nègres esclaves, que l'avidité des Européens a transportés des rives africaines dans les colonies des Indes occidentales; et l'on assure que, chaque année, 60 à 100,000 nègres arrachés à leur patrie viennent grossir le nombre de leurs frères malheureux qui gémissent, aux Antilles, dans la plus cruelle servitude. Une partie de ces infortunés sont faits prisonniers à la guerre, et les chefs des tribus de l'Afrique, au pouvoir desquels ils sont tombés, les vendent aux Européens, qui les transportent en Amérique, où ils les exposent en vente sur les marchés publics. Les autres ont été pris dans des expéditions, nommées dans le pays *Tegria*, et que les marchands d'esclaves excitent et favorisent de tout leur pouvoir. A la tête de quelques centaines d'hommes bien armés, ces voleurs d'hommes fondent, comme des tigres et à l'improviste, sur des villages de nègres; ils les mettent en feu, en enlèvent les hommes et les femmes, les chargent de chaînes et les conduisent sur les côtes de l'Afrique, où des Européens les achètent et les revendent aux planteurs des colonies occidentales. Mais avant que d'être arrivés sur le sol de l'étranger, où ils doivent toute leur vie travailler, comme des bêtes de somme, sous le fouet de l'exacteur,

quels horribles traitemens ces pauvres nègres n'ont-ils pas à souffrir! On les entasse les uns sur les autres dans des vaisseaux, où ils sont enchaînés deux à deux, au nombre de cinq à six cents. Leur prison n'a pas plus de quatre à cinq pieds de haut, de sorte qu'ils ne peuvent jamais se tenir debout quand même ils le voudraient; et d'ailleurs ils sont tellement serrés les uns contre les autres, qu'il leur est impossible de faire un mouvement, chacun d'eux n'ayant guère plus de place que n'en a un cadavre dans un cercueil. Dans ces cachots flottans ils respirent un air empesté, qui, joint à la mauvaise nourriture qu'ils reçoivent, en tue toujours un quart pendant une traversée de six à huit semaines. Qu'on se représente ces infortunés garrottés jusqu'au sang, minés par la fièvre et les maladies, appuyés souvent sur le cadavre de leurs compagnons morts à côté d'eux, tremblant sous le fouet de leurs impitoyables gardiens, en proie à l'angoisse et au désespoir, et cherchant à se débarrasser de leurs liens pour se précipiter dans la mer, et chercher au fond des eaux un terme à leurs inexprimables tourmens!.... La nature frémit à ce spectacle; et cependant ce sont des hommes, ce sont des Européens, ce sont des êtres nés et élevés dans des pays où la religion du Dieu de la charité est prêchée, ce sont ces hommes-là qui sont les auteurs de tant de misères. Et qu'on ne prenne pas le tableau qui précède pour une pure déclamation. Plus d'une fois le parlement britannique, sur des pétitions qui lui ont été présentées, a fait des recherches à ce sujet, et a trouvé justes et fondées les plaintes élevées par les amis de l'humanité contre le trafic des noirs. On a mis même sous ses yeux des esquisses de vaisseaux négriers, accompagnées de documens dont toutes les pièces ont été juridiquement constatées et déposées dans les archives du gouvernement. Le célèbre voyageur Mungo Park, qui a pénétré jusqu'à Tombouctou, dans l'intérieur de l'Afrique, a été témoin lui-même d'une partie des scènes que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs. Il a suivi pendant six semaines une caravane d'esclaves nègres jusqu'au moment où on les embarqua pour l'Amérique, et le récit qu'il fait, dans son ouvrage, de cette marche barbare, fait frémir d'horreur. Et la preuve que nous

ne sommes pas si éloignés de pareilles atrocités, c'est qu'au mois d'avril 1826, un philanthrope chrétien, M. le baron de Staël, a produit, dans une assemblée publique de la Société de la Morale chrétienne, à Paris, des fers qui avaient été forgés à Nantes, et qui étaient destinés à l'équipement des vaisseaux négriers qu'on arme dans le port de cette ville pour l'infâme trafic des noirs.

C'est à l'année 1516 que remonte l'origine de la traite des noirs et leur transportation sous le ciel des Indes occidentales; et c'est à un évêque chrétien qu'on peut attribuer l'idée d'une pratique barbare qui a couvert de honte l'Europe, et qui a fait peser sur des millions d'Africains le plus horrible des fléaux. Colomb avait découvert les belles et riches îles des Indes occidentales; leurs mines d'or, leurs plantations de sucre excitaient de plus en plus l'avidité des Européens; mais la race faible et paisible des indigènes s'éteignait peu à peu, et l'on ne trouvait plus assez de bras pour exploiter tant de richesses. L'évêque Las-Casas conseilla alors à Charles Ier, roi d'Espagne (l'empereur Charles-Quint), d'employer à exploiter les mines et à cultiver la canne à sucre, des nègres, dont la constitution robuste supporterait facilement les travaux auxquels on les assujettirait sous un climat qui avait, du reste, un grand rapport avec celui de l'Afrique, leur patrie. En 1517, les premiers nègres arrivèrent à Saint-Domingue, conduits par des Portugais, qui pendant long-temps firent seuls ce trafic; mais à la fin du seizième siècle les Anglais, et dans le dix-septième les Français, les Hollandais et les Danois suivirent leur exemple; et c'est ainsi que peu à peu les Antilles et l'Amérique du nord se sont peuplées de nègres, qui maintenant forment la 8/10me partie de leur population.

Jusque vers la fin du dix-septième siècle, le commerce des esclaves se continua sans presque aucune réclamation de la part de l'humanité et du christianisme; on était tellement accoutumé à ce trafic, les têtes étaient si exclusivement occupées de spéculations mercantiles, l'Europe entière se trouvait si bien des richesses que lui versaient les colonies, que l'on ne songeait guère à trouver blâmable ce qui était pour elle un moyen d'exploiter plus facilement les produits d'un nouveau

monde. Les Quakers furent les premiers qui s'élevèrent contre l'esclavage des nègres : par des écrits aussi bien que par des voyages, et l'affranchissement de leurs propres esclaves, ils préparèrent les esprits à la grande révolution qui s'opéra plus tard. En 1785, l'ouvrage de Thomas Clarkson sur la traite des noirs, mémoire couronné à l'université de Cambridge, produisit la plus grande sensation dans presque toute l'Angleterre; il avait été adressé aux familles les plus influentes de la Grande-Bretagne; et, pendant qu'il agissait puissamment sur les esprits et décidait les convictions, Clarkson et son ami Philipp parcouraient les douanes de Londres et de Liverpool, et se faisaient donner des renseignemens sur les vaisseaux qui venaient de l'Afrique, sur le commerce qu'ils y avaient fait et sur les choses dont ils avaient été témoins. Bientôt ces deux amis de l'humanité, qui avaient puisé leur zèle et leur esprit de dévouement dans l'Evangile de Jésus-Christ, eurent gagné bon nombre d'amis à la noble cause qu'ils plaidaient. Parmi eux se trouvait Wilhelm Wilberforce, qui depuis lors ne cessa pas, et dans le parlement et dans le public, d'élever sa voix en faveur des pauvres Africains. De concert avec lui, Clarkson et Philipp fondèrent, en 1787, une société pour l'abolition de l'esclavage. C'est à l'influence de cette société, que soutenait le crédit et la puissance de charité de Wilberforce, qu'il faut attribuer la formation d'une commission du conseil privé, qui, l'année suivante, fut nommée, par l'ordre du roi, pour présenter un rapport sur le commerce des esclaves et sur les moyens d'en faire cesser les abus. Le résultat de cette enquête fut un bill du parlement qui défendait aux vaisseaux négriers de charger plus de cinq nègres par trois tonneaux, qui déterminait l'espace que chaque esclave devait occuper sur le bâtiment, et qui enjoignait à tous les capitaines d'avoir à leur bord un chirurgien muni du certificat d'une commission particulière nommée pour cet objet. La révolution française, dont les excès se firent sentir à Saint-Domingue, vint arrêter pendant quelque temps les efforts des amis des esclaves en Angleterre. Enfin, l'année 1806, la cause de l'humanité fut gagnée; le ministre Fox présenta à la chambre des communes, et plus tard au parlement, la motion suivante, qui passa sans aucune récla-

mation : « Cette chambre, reconnaissant que le commerce des esclaves qui se fait en Afrique est contraire aux principes de la justice, de l'humanité et d'une saine politique, est priée de vouloir bien prendre les mesures les plus efficaces pour l'abolir de la manière et dans le temps qui seront trouvés les plus convenables. » Dès le 1er mai 1807, la traite des noirs fut considérée, en Angleterre, comme abolie. Plus tard, le Danemark, les Pays-Bas, les Etats-Unis et la France (1) prirent des mesures semblables. Mais il est pénible d'ajouter que, malgré toutes les précautions qu'on a pu prendre, cet abominable trafic continue toujours, et que des hommes barbares, autant qu'ils sont avides d'argent, parviennent encore à tromper la vigilance des vaisseaux anglais qui croisent continuellement sur les côtes de l'Afrique pour empêcher l'enlèvement des nègres.

Cependant, long-temps avant que les gouvernemens de l'Europe prissent des mesures pour abolir l'esclavage des nègres, l'Eglise chrétienne avait songé à délivrer ces infortunés d'une misère bien plus grande que celle qui les privait, pour cette vie, de la liberté et de ses douceurs ; et dès l'année 1732 les îles de Saint-Thomas, de Saint-Jean et de Sainte-Croix eurent des missionnaires. Le fondateur de l'Eglise des Frères-Unis, le pieux Zinzendorf, se trouvait, en 1731, à Copenhague, où il s'était rendu dans le but d'assister au couronnement de Chrétien VI. Ses domestiques firent connaissance, dans cette ville, avec un nègre nommé Antoine, qui venait d'être baptisé, après avoir été instruit dans le christianisme. Ce nègre leur fit une description du triste et déplorable état de ses compatriotes aux Indes occidentales ; il raconta qu'il avait lui-même gémi pendant long-temps dans cette cruelle servitude, et que souvent, assis au bord de la mer, dans l'île de Saint-Thomas, et le cœur abreuvé d'amertume, il avait soupiré après une révélation, et avait appelé à grands cris quelqu'un qui vînt lui enseigner le chemin du ciel ; il leur dit

(1) Dans une séance du mois de juin de la Chambre des députés, M. le Ministre de la marine a annoncé, dans son budjet pour 1830, que six vaisseaux français croisaient, sur les côtes de l'Afrique, pour empêcher le trafic des nègres.

que le Seigneur avait entendu ses soupirs, et que sa sage et bonne providence avait disposé les événemens de telle sorte, qu'il avait pu s'embarquer pour Copenhague, où il avait appris à connaître l'Evangile, et où il avait été baptisé. « Mais, ajouta-t-il, ma sœur est encore à Saint-Thomas, esclave; elle a comme moi le désir de trouver le chemin du ciel, mais elle n'a personne qui le lui enseigne, et le service dur et pénible auquel elle est assujettie, ne lui laisse pas un moment pour s'occuper des intérêts de son âme.» Il n'en fallut pas davantage pour toucher profondément le comte Zinzendorf et David Nitschmann, le plus pieux et le plus zélé de ses serviteurs. De retour à Herrnhut, le comte fit part à l'Eglise de la rencontre qu'il avait faite à Copenhague, et du désir qu'il avait ressenti, dès ce moment, d'envoyer porter les consolations du Sauveur aux pauvres esclaves des Antilles; mais il fit comprendre, en même temps, que pour pouvoir leur prêcher Christ et son salut, il fallait se résoudre à devenir esclave comme eux, puisqu'il était impossible de les instruire autrement qu'en travaillant à leurs côtés. Son discours fit une profonde impression sur deux jeunes chrétiens, Léonhard Dober et Tobie Leupold, qui, quelques jours après, demandèrent à l'Eglise, comme une grâce, de partir pour les Indes occidentales. Sur ces entrefaites Antoine était arrivé à Herrnhut et avait fait la plus affreuse description du sort qui attendait les disciples du Sauveur, qui auraient le courage d'aller s'associer à l'esclavage des nègres des Antilles; mais rien ne put ébranler la résolution de nos deux frères. Cependant l'Eglise voulut qu'ils mûrissent pendant une année leur résolution, et ce ne fut qu'au bout de ce temps-là qu'elle décida le départ, non de Léonhard Dober et de Tobie Leupold, mais de Léonhard Dober et de David Nitschmann, qui accepta vocation.

Plusieurs obstacles se réunirent pour empêcher les missionnaires de mettre à exécution leur projet. On chercha de toutes manières à les arrêter; les uns leur disaient qu'ils ne pourraient pas se vendre comme esclaves, par la raison qu'aucun blanc ne pouvait servir aux Indes orientales; les autres, que tout était si cher dans ce pays, qu'il leur serait impossible d'y vivre et d'y gagner leur subsistance. Pour surcroit d'épreuves,

Antoine, le nègre converti, au lieu de persévérer dans la foi, avait abandonné l'Evangile, et déclaré que tout ce qu'il avait dit sur le désir de sa sœur et des autres nègres et négresses, était faux, et que, par conséquent, il serait inutile d'entreprendre un si long voyage pour leur faire connaître un Evangile, dont ils se souciaient fort peu. Enfin, aucun vaisseau de la compagnie des Indes occidentales ne voulait les prendre à son bord; de sorte que, selon toute apparence, le projet de la Mission allait s'évanouir, quand, encouragés par le texte du jour (4 Moïse, XXIII, 19) : *Il a dit, ne le fera t'il pas? Il a parlé, ne tiendra-t-il point sa promesse?* ils prirent courage et attendirent que le Seigneur qui les avait appelés, leur fournît lui-même le moyen de suivre son appel. Leur persévérance et la douce paix que, malgré tant d'épreuves ils puisèrent dans leur communion avec le Sauveur, leur gagna l'affection et l'intérêt de toutes les personnes, qui, à Copenhague, étaient susceptibles d'être touchées par le spectacle de leur foi et de leur dévouement. Ils furent surtout accueillis par deux prédicateurs de la cour, par la reine, par la sœur du roi, qui leur donna de l'argent et une Bible hollandaise, et par un conseiller d'état, qui vaincu par leur intrépide et chrétienne assurance, prit congé d'eux en leur disant : «Eh bien, partez au nom de Dieu; notre Sauveur a choisi des pêcheurs pour prêcher l'Evangile; et lui-même (faisant allusion à Nitschmann, qui était charpentier) était un charpentier, ou du moins le fils d'un charpentier.»

Le 8 octobre 1732, Nitschmann et Dober firent voile sur un vaisseau hollandais, où, entre autres épreuves, ils furent les objets du mépris et des railleries de tout l'équipage; et, le 13 décembre, ils abordèrent à Saint-Thomas. Leur premier soin, en arrivant dans cette île, fut d'y chercher la sœur et le frère d'Antoine, Anna et Abraham, qu'ils trouvèrent effectivement, et auxquels ils annoncèrent *celui qui est le vrai Dieu et la vie éternelle*, et quoique leur langage fût un composé d'allemand et de hollandais, ils parvinrent à se faire comprendre assez pour que le cœur des deux nègres reçût, de leurs prédications, une impression profonde et durable. Ils avaient été recommandés à un planteur nommé Lorenzo, chez lequel ils s'éta-

blirent, et, tous les dimanches au soir, ils instruisaient ses esclaves dans l'Evangile. Nous ne poursuivrons pas nos missionnaires dans tout le détail de leurs travaux, et nous rappelant que notre but dans cette notice est de tracer un aperçu rapide de l'origine de la Mission aux Indes occidentales, afin de pouvoir exposer son état actuel avec plus de détails, nous allons indiquer brièvement ses principaux momens jusqu'à nos jours. Nitschmann et Dober ayant été rappelés successivement en Europe par l'Eglise qui les avait envoyés, afin de remplir les fonctions honorables d'anciens de la commune d'Herrnhut, ils furent remplacés par des hommes animés du même esprit et du même zèle qu'eux. Dès les premières années de la Mission, ceux-ci eurent à lutter contre des difficultés incroyables. La plupart d'entre eux étaient obligés de se procurer le nécessaire par le travail de leurs mains; et, comme ils manquaient souvent de pain, ils étaient réduits à végéter; les maladies, et surtout les fièvres, causaient aussi de grands ravages parmi eux, et réduisaient considérablement le nombre de ces disciples du Sauveur à peine arrivés sous les feux de la ligne. Les calomnies, les persécutions vinrent enfin fondre sur eux, au point qu'en 1739, plusieurs missionnaires, et quelques-uns des nègres qu'ils avaient convertis, furent emprisonnés, et ils eussent été condamnés, selon toute apparence, si le comte Zinzendorf ne fût arrivé à temps, pour demander leur élargissement : malgré ces difficultés, la Mission prospérait. Rien ne peut donner une idée des travaux et des succès de l'un des missionnaires de Saint-Thomas, Frédéric Martin. Cet homme apostolique ne vivait que pour son Sauveur, et le feu de l'amour des âmes, qui l'embrasait, ne lui laissait aucun repos. Aussi une grande bénédiction était-elle sur ses prédications, sur ses entretiens avec les nègres, sur toute sa vie. Un grand nombre d'esclaves furent convertis, et de cette manière, la bonne nouvelle se propagea d'une plantation à l'autre. Les nègres venaient par centaines, le soir, assiéger la maison des missionnaires; bientôt ils n'eurent plus de place pour recevoir ceux qui se présentaient, et il fallut bâtir une salle pour le culte. Un nègre converti, nommé Clas, en fut le fondateur.

En 1736, Immanuel, Clas et Jost, les prémices de la

Mission parmi les nègres, furent baptisés par Spangenberg, évêque de l'Église des Frères-Unis, qui fit le voyage d'Herrnhut, en Saxe, à Saint-Thomas, pour leur administrer le saint Sacrement, et pour conférer l'ordination à Martin, qui ne l'avait point encore reçue.

Dans plusieurs endroits de l'île, il y avait des stations missionnaires, à Posaunenberg, Muskitébay, Tappus et Perl; l'on comptait vers cette époque cinquante-deux plantations, où se trouvaient des nègres désireux de connaître la voie du salut; et telle était la grâce répandue sur les travaux des serviteurs de Christ qu'en 1740, Martin écrivait à ses frères d'Allemagne : « Il n'y a pas de jour que nous ne voyions venir « à nous des âmes qui sentent leur misère, et qui demandent « à grands cris le salut, en pleurant. Quand nous sortons, nous « trouvons partout des nègres qui prient, au milieu de leur « travail, derrière un buisson ou derrière leurs cabanes; « ils demandent tous au Sauveur de les laver de leurs péchés, « dans son sang. »

Dans les années suivantes, la Mission s'étendit aux îles de Saint-Jean et de Sainte-Croix, où se trouvaient quelques nègres devenus pieux, et où, en 1750, une station missionnaire fut définitivement établie.

L'an 1750, mourut le bienheureux Martin, le fondateur de la mission de Saint-Thomas, et, cette année-là, il y eut un tel réveil parmi les nègres, qu'on eût dit que la population noire de l'île, presque toute entière, voulait se convertir à Christ.

En 1757, c'est-à-dire vingt-cinq ans après l'arrivée des premiers missionnaires aux Antilles, on comptait dans les îles de Saint-Thomas, de Sainte-Croix et de Saint-Jean, 1,732 nègres baptisés par les Frères de l'Unité.

Les îles Tortola et Saint-Eustache reçurent, en 1778, des messagers du salut.

Dès-lors, les Frères ont envoyé des missionnaires à la Jamaïque, où ils ont quatre stations; à Antigoa, où ils en ont six; à Saint-Kitts où ils en ont deux; à la Barbade, il y en a également deux, et à Tobago, une.

La plus florissante de toutes ces stations est celle de Friedensfeld, dans l'île de Sainte-Croix. Le nombre total des nègres

qui ont été baptisés ou qui reçoivent l'instruction dans ces diverses stations, est actuellement de 33,731 ; et le nombre en augmente tous les jours.

Après avoir exposé, aussi brièvement qu'il nous a été possible, l'origine et les progrès de la Mission des Frères de l'Unité aux Indes occidentales, nous avons à parler maintenant d'une autre Société chrétienne, qui les a suivis dans ce beau champ de travaux, et qui, quoique venue après eux, a moissonné tout aussi richement, puisque, commencée seulement en 1786, la Mission wesleyenne, aux Antilles, comptait l'année passée 29,998 nègres convertis, baptisés, ou recevant l'instruction chrétienne dans les diverses stations missionnaires établies dans ce pays.

Quand nous avons dit que la Mission wesleyenne aux Indes occidentales ne datait que de l'année 1786, nous n'avons pas voulu dire qu'avant cette époque aucune tentative n'eût été faite, de la part des membres de cette Société, de convertir à l'Evangile les nègres esclaves; mais les efforts faits avant cette époque étaient des tentatives d'individus, plutôt que des travaux entrepris par la Société en masse. C'est ainsi qu'en 1758, Nathanael Gilbert, propriétaire à Antigoa, parvint à réunir en Eglise chrétienne deux cents nègres à peu près, qu'il avait pris peine d'instruire dans l'Evangile. Vingt ans plus tard, John Baxter, entrepreneur de vaisseaux dans la même île, se mit aussi à prêcher l'Evangile, avec le plus grand succès, à *English Harbour*, et à deux milles aux environs, et il fit si bien, qu'aidé par les contributions de ses auditeurs, il se vit en état de bâtir une chapelle. Il écrivit souvent à Wesley, en Angleterre, pour lui demander des collaborateurs, et pour lui exprimer l'espérance qu'il avait, qu'un jour le soleil de justice se lèverait pour éclairer les pauvres habitans des Antilles. Cet homme infatigable, qui tout le jour était occupé aux travaux de sa vocation, employait la nuit à voyager dans les environs de *English Harbour*, et à prêcher l'Evangile aux nègres. En 1786 il comptait deux mille personnes qui fréquentaient les réunions religieuses qu'il présidait.

Mais c'est, comme nous l'avons dit, l'année 1786 que la Mission wesleyenne prit une extension considérable dans les

Indes occidentales. Cette année-là, un ami de Wesley, le docteur Coke, s'était embarqué en Angleterre pour aller visiter et organiser les Sociétés religieuses que les méthodistes avaient fondées dans les Etats-Unis d'Amérique, et dont le nombre s'accroissait tous les jours davantage. Mais au milieu de l'Océan atlantique, le vaisseau sur lequel il était monté commença à faire eau, et l'équipage se trouva dans la plus grande détresse. Le capitaine du vaisseau, qui s'était aperçu que le docteur Coke s'était réuni régulièrement pour prier avec ses amis, entre aussitôt en fureur, et s'écrie : « Nous avons un Jonas à bord. » En même temps, il se précipite dans la chambre du docteur, saisit ses livres et ses papiers, les jette à la mer, et le menace lui-même de l'y précipiter après eux, s'il persiste à faire ses dévotions. L'orage continue, et chacun se croyait près de sa ruine, quand tout à coup le capitaine se décide à faire voile vers les Indes occidentales en face desquelles il se trouvait, et du moment que le vaisseau prit cette direction, le vent devint favorable, et l'équipage entra sain et sauf, le jour de Noël 1786, dans le port d'Antigoa.

Le même jour, le docteur Coke eut la joie d'embrasser Baxter et de prêcher, dans sa chapelle, devant un nombreux auditoire. Il continua les jours suivans à prêcher, au moins deux fois par jour : les femmes de première distinction et les familles les plus considérables de l'endroit accouraient en foule pour l'entendre. L'affluence était si grande, que les pauvres nègres, aux frais desquels la chapelle avait été bâtie, étaient obligés de se tenir debout, mais sans qu'aucun d'eux pensât à se plaindre. D'Antigoa, le docteur Coke alla visiter Saint-Domingue, Saint-Vincent, Newis, Saint-Kitts, et partout la prédication vivante de l'Evangile se fit jour dans les cœurs. Enfin il retourna en Angleterre, et, pendant seize mois, il ne fit autre chose que de voyager, dans tout le royaume, pour prêcher la Mission en faveur des pauvres nègres, et pour recueillir des fonds dans ce but. Il allait lui-même, de maison en maison et de porte en porte, quêtant auprès du pauvre comme auprès du riche ; et c'est avec les secours qu'il reçut, qu'en 1788 il se vit en état de faire un second voyage aux Antilles, accompagné de trois missionnaires, et de fonder, malgré l'esprit de persé-

cution des planteurs qui s'opposèrent à lui, de toutes les manières, des églises à la Barbade, à Tortola et à la Jamaïque.

Voilà l'origine d'une Mission qui compte aujourd'hui trente-huit stations, près de soixante missionnaires, et *une trentaine de mille* nègres affranchis ou esclaves, dont la plupart sont convertis et marchent dans le chemin de la piété et de la justice qui est en Christ, et dont les autres reçoivent régulièrement l'instruction chrétienne, et font espérer le même changement de cœur et de vie.

D'autres Sociétés sont entrées dès-lors dans l'œuvre de l'Evangile parmi les nègres des Antilles : la Société des Missions baptistes, qui a fondé une station à la Jamaïque, et la Société des Missions de l'Eglise épiscopale, qui s'occupe surtout de fonder des écoles parmi les nègres ; elle en a quinze, à la Jamaïque seulement, et plusieurs à la Barbade, à Saint-Domingue et à Saint-Vincent.

Un événement important dans l'histoire du christianisme aux Antilles, est l'introduction d'une constitution ecclésiastique dans les îles appartenant au gouvernement britannique. Ces îles ont maintenant deux évêques : l'un réside à la Jamaïque et l'autre à la Barbade. Dans la seule île de la Jamaïque, il n'y a pas moins de vingt-un recteurs, et dans les autres îles de ce diocèse on compte treize curés (*curates*). Le nombre des églises, dans cet évêché, est de vingt-un, et celui des chapelles, de vingt.

L'évêché de la Barbade est plus considérable encore; car on y compte quarante-une églises, dix chapelles, quarante-trois ecclésiastiques, quarante catéchistes, vingt-sept cures et dix-neuf écoles ; et l'évêque vient de demander au gouvernement la fondation de douze nouvelles églises, six chapelles, trente-une cures, dix-neuf maisons d'écoles , et la nomination de dix-sept nouveaux pasteurs et de quarante-trois catéchistes.

Voilà sans contredit de belles institutions. Espérons que l'Esprit du Seigneur les pénétrera et les vivifiera. Alors, donnant la main à la Mission, elles serviront, de concert avec elle, à étendre le règne de Dieu dans ces îles.

Après avoir tracé rapidement l'origine et les progrès des Missions évangéliques aux Indes occidentales, nous avons à

exposer leur état actuel. Pour cet effet, nous parcourrons, de l'île de Cuba jusqu'à l'île de la Trinité, c'est-à-dire du nord au sud, le vaste champ de travaux des missionnaires européens dans les Antilles, en indiquant, d'après leurs journaux et les rapports des diverses Sociétés qui les envoient, les principaux événemens relatifs à chacune de ces Missions.

I. JAMAIQUE.

Cette île, qui appartient aux Anglais, n'a pas moins de 269 milles carrés : 345,252 nègres y gémissent sous le joug de l'esclavage. Tandis que l'Eglise épiscopale d'Angleterre, animée d'un esprit de philanthropie chrétienne, travaille à la civilisation de ces infortunés, plusieurs Sociétés de Missions leur font prêcher l'Evangile; et d'abord :

1. *La Société des Missions des Frères-Unis.*

Stations.	*Missionnaires.*
Fairfield.	Ellis, Pfeifer,
New-Eden.	Timaeus.
Irwin.	Light.

2. *La Société des Missions méthodistes.*

Stations.	*Missionnaires.*
Kingston et Port-Royal.	W. Dawson, J. Barry.
Spanish-Town.	B. Murray.
Baie Morant et Yallahs.	J. Parkin, M. Harrison.
Bath et Machioneal.	J. Whitehouse.
Grateful-Hill.	P. Duncan.
Stony-Hill.	D. Ker.
Accompong.	B.-C. Morgan.
Baie-Montego et Fallmouth.	J. Orton, W. Crookes.
Baie S.-Anne, Bellemont, Goscen.	W.-S. Langslow.
Baie Honduras.	Th. Wilkinson.

3. *La Société des Missions baptistes.*

Stations.	*Missionnaires.*
Kingston.	Coultart, Tinson.
Spanish-Town.	Knibb, Philippo.
Old Harbour.	Flood.
Baie Montego.	Mann, Burchell.
Baie Honduras.	Baylis, Bourn.

4. *La Société de l'Eglise épiscopale.*

Deux missionnaires, MM. H. Clarke Taylor et T. Jones, dirigent plusieurs écoles à Papine.

5. *La Société des Missions écossaises.*

Station.	*Missionnaire.*
Baie Montego.	M. Blyth.

Dans toutes ces stations, à très-peu d'exceptions près, l'œuvre des Missions prospère, le nombre des nègres convertis s'accroît, la prédication de l'Evangile est reçue avec joie, et les écoles d'enfans nègres portent les plus heureux fruits.

« L'état spirituel de notre Société, écrivent les Missionnaires « méthodistes de *Kingston*, est des plus encourageans. Nous « avons raison de croire que Dieu a affermi l'œuvre de sa grâce « dans un grand nombre de personnes, ce dont leur conduite « nous donne une preuve évidente. En général, le nombre « considérable de personnes qui composent nos assemblées, « aussi bien que l'état spirituel et moral de notre Société, « excitent notre reconnaissance et nous animent à faire de « nouveaux efforts. »

A *Montego-bay*, écrivent les Missionnaires baptistes, la chapelle consacrée au culte a dû être considérablement agrandie, et malgré cela elle ne suffit pas à contenir tous les nègres qui s'y rendent pour entendre la Parole de Dieu. On s'y occupe de la construction d'un nouveau temple. Le dimanche, après une semaine des plus rudes travaux, les nègres font quatre, six, et jusqu'à huit lieues pour se rendre à l'église; ils partent de chez eux à une heure de la nuit, et quand ils ont eu le bonheur de trouver une place dans l'église, ils ne la quittent pas jusqu'au soir, de peur de la perdre. Dans l'espace de neuf mois un seul nègre, sur six cents dont se compose l'église, a dû être exclu pour inconduite; mais il s'est bientôt relevé par la repentance.

A *Falmouth*, le missionnaire Burchell trouva une négresse, depuis long-temps chrétienne, qui, sitôt qu'elle le vit, s'adressa à lui en ces termes: « Bon massa (c'est-à-dire bon maître),

moi très-joyeuse de te voir, très-joyeuse; moi viens pour montrer au massa ma famille; » et en même temps, elle présenta au missionnaire une centaine de négresses, en ajoutant : « Moi avoir plus que cela encore, et moi vouloir les amener le dimanche au massa. » Cette négresse possède une grande connaissance de l'Evangile et beaucoup d'expérience dans la vie chrétienne. Elle a déjà été l'instrument de la conversion d'un nombre considérable de nègres et de négresses.

Le même missionnaire étant revenu à Montego-bay après une courte absence, et se trouvant un dimanche matin à l'heure du service des nègres, y entendit des prières qui pénétrèrent son cœur de joie et qui lui arrachèrent de bien douces larmes. Les nègres s'exprimaient en ces termes : « O Massa « Jésus ! nous te rendons grâce, notre âme te loue; tu as « ramené notre pasteur au milieu de nous, tu lui as donné « force, c'est pourquoi notre âme te loue; et maintenant, « Massa Jésus, bénis le pasteur ! aide-lui à prêcher ta Parole; « aide-lui, dans les quatre coins de ce Montego-bay, à inviter « les pécheurs à venir à toi et à t'adorer comme leur Sau- « veur. »

M. Burchell s'adressa en particulier à un nègre, nommé Pierre, et lui fit cette question : « Pierre, aimes-tu le Seigneur Jésus ? » Pierre : « Massa, mon cœur me dit que j'aime Christ. » Le missionnaire : « Mais comment le sais-tu, Pierre ? » Pierre : « Comment je le sais, maître ?... Christ n'est-il pas le Fils de « Dieu ? n'est-il pas venu dans ce monde ? n'a-t-il pas versé « son sang pour nous, pécheurs ? Celui qui m'a tant aimé, ne « dois-je pas aussi l'aimer ? Qui est digne d'être aimé, sinon « lui ? Je l'aime, Massa, je le sens, et je sais aussi pourquoi. »

Dans une lettre datée de New-Carmel, 6 octobre 1828, le missionnaire Scholefield, appartenant à la Société des Frères-Unis, s'exprime en ces termes : « Il est difficile de jouir d'un « plus beau spectacle que celui que nous avons, tous les di- « manches matin, sous les yeux. Avant huit heures déjà, des « troupes d'enfans nègres, propres et décemment vêtus, se « dirigent du côté de notre établissement à pas précipités, « quoique avec ordre. Quel plaisir vous auriez à voir ces « chers enfans entrer chez nous, le visage rayonnant de joie,

« nous saluer avec gentillesse, et demander à leurs institu-
« teurs : *Comment se porte Madame? Comment se porte*
« *Massa?* L'école commence par la prière et le chant : les
« voix de ces chers petits sont très-douces et très-agréables.
« —Plus de trente de nos enfans peuvent lire les saintes
« Ecritures. La plupart ont appris le catéchisme, et un grand
« nombre d'hymnes et de portions de la sainte Ecriture. »

Le missionnaire Becker (Société des Frères-Unis), écrit de la station de New-Eden : « Le 26 novembre, nous avons enterré
« un des plus anciens membres de notre Eglise, un vieillard
« de quatre-vingt-dix ans, qui depuis long-temps participait
« à la sainte Cène : c'était un homme remarquable ; la droi-
« ture et la sincérité caractérisaient sa conduite ; ces disposi-
« tions ne sont pas très-communes chez les nègres ses com-
« patriotes, qui aiment en général à cacher leurs fautes ou à
« les atténuer. On peut dire de lui, en vérité, qu'il était un vrai
« Israélite, en qui il n'y avait point de fraude. Dans la confé-
« rence que nous eûmes avec lui, à l'occasion de la dernière
« communion, à laquelle il participa, on lui demanda s'il
« jouissait de la paix de Dieu ; il répondit que oui, d'une ma-
« nière très-affirmative et avec une expression de joie qui in-
« diquait assez ce qu'il éprouvait, et il ajouta : Je vis chez moi
« retiré et dans la plus grande tranquillité ; je me réjouis en
« Dieu mon Sauveur, et je le prie journellement de me par-
« donner tous mes péchés. Avant que je connusse le Sauveur,
« j'étais un bien méchant homme ; j'étais surtout connu pour
« mon impiété ; j'étais farouche et indomptable comme une
« bête sauvage, et j'ai souvent contristé mon Sauveur par
« mes péchés ; mais il m'a attiré à lui ; il a amolli mon cœur
« par la puissance de son amour, et je sens maintenant inté-
« rieurement sa consolation et sa douce présence. »

II. SAINT-THOMAS.

Cette île, qui appartient au gouvernement danois, et qui, comme nous l'avons vu plus haut, est la première qui ait eu des missionnaires, a une population de 1,500 nègres libres et de 3,000 esclaves.

Société des Missions des Frères-Unis.

Stations.	*Missionnaires.*
Nouvel-Herrnhut.	Sybrecht, Klingenberg, Junghans.
Niesky.	Blitt, Jung.

Vers la fin de 1826, ces deux Eglises comptaient ensemble 1,804 membres. A Hernnhut, sept adultes et douze enfans avaient été baptisés, dans le courant de l'année; vingt-huit personnes avaient été admises dans l'église, et seize reçues à la communion.

A Neisky, quatorze adultes et dix-sept enfans avaient été baptisés; vingt-un avaient été admis au nombre des membres de l'église, et quarante reçus à la sainte Cène.

III. SAINTE-CROIX.

Ile danoise. Population, 28,000 esclaves.

Société des Missions des Frères-Unis.

Stations.	*Missionnaires.*
Friedensthal.	Bônhof, Müller, Freytag.
Friedensberg.	Sparmeyer, Schindler, Plattner.
Friedensfeld.	Damus, Ebermann.

Le nombre total des nègres convertis, baptisés ou instruits dans le christianisme, ainsi que des enfans qui fréquentent l'école est, dans ces trois stations, de 6,229; l'Evangile y gagne, de jour en jour, de nouvelles âmes au Sauveur.

Nous extraions des rapports des missionnaires de cette île les détails suivans : « Vers la fin de janvier, nous fûmes tous « émus par un spectacle bien attendrissant. C'était un jour de « communion pour les malades de notre troupeau. Quatre « nègres apportèrent de très loin, dans la cabane où nous « devions distribuer la sainte Cène, le vieux Cornelius, « qu'une maladie a privé de l'usage de ses jambes, et qui « appartient à un plantage de Friedensfeld. » Le même jour, les missionnaires se rendirent à l'hôpital pour donner la com-

munion à un jeune frère qui souffrait horriblement. Son lit était par terre, et quoique en proie aux plus grandes douleurs, il était résigné à la volonté du Seigneur, et paraissait content. « Je suis convaincu, disait-il entre autres choses, que j'ai « obtenu de mon Sauveur le pardon de mes péchés, et que je « suis devenu en lui un enfant de Dieu et un héritier de la « félicité éternelle. C'est pourquoi j'ai cette confiance, qu'il « me donnera la force de supporter patiemment mes maux, « jusqu'à ce qu'il lui plaise de m'en délivrer. » Son livre de cantiques en langue créole, qui était à côté de son lit, faisait toute sa consolation et sa joie.

Le 4 avril, cinq négresses appartenant à l'église de Friedensfeld, et qui avaient vécu pendant quelque temps en désunion, se rassemblèrent chez les missionnaires pour se donner la main de réconciliation; elles exprimèrent, dans cette occasion, leur repentir de leur conduite passée; elles s'embrassèrent affectueusement et promirent de vivre désormais dans la plus parfaite concorde, en évitant tout ce qui pourrait les diviser et être opprobre à l'Evangile.

Le 23 juillet, une école du dimanche fut ouverte à Friedensthal; elle comptait, dès les premiers jours, cent cinquante à cent soixante enfans. Plus tard, une semblable école a été ouverte à Friedensberg.

IV. SAINT-JEAN.

Ile appartenant au gouvernement danois. Population, 6,000 esclaves.

Société des Missions des Frères-Unis.

Stations.	*Missionnaires.*
Béthanie.	Goetz, Weber, Veuve Brunner.
Emmaüs.	Schmitz, Kleint, Zetsche, Veuve Gloeckler.

Voici comment, dans leur rapport de 1826, les missionnaires de Saint-Jean rendaient compte de l'état de la Mission dans cette île : « Dans le courant de l'année, nous avons

« baptisé ou reçu dans l'église : à Emmaüs, quatorze adultes « et vingt enfans; à Béthanie, dix-neuf adultes et vingt-un « enfans. Ont été admises à la sainte Cène: à Emmaüs, vingt- « trois personnes; à Béthanie, onze.

« A la fin de l'année, nous comptions à Emmaüs 573 per- « sonnes baptisées, parmi lesquelles 308 communions. A « Béthanie, 352 personnes qui ont reçu le baptême, parmi « lesquelles 203 participent à la sainte Cène. En comprenant « plusieurs candidats au baptême et quelques personnes « exclues momentanément de l'église, le nombre des nègres « chrétiens d'Emmaüs est de 768, et celui de Béthanie « de 420; total dans les deux stations: 1,188.

« Le 6 janvier, l'église d'Emmaüs était remplie d'auditeurs. « Un grand nombre d'entre eux étaient des nègres qui venaient, « pour la première fois, entendre la prédication de l'Evan- « gile, et qui manifestaient le désir de se convertir des « ténèbres à la lumière, et de la puissance de satan au seul « vrai Dieu. Le nombre des personnes qui ont manifesté ce « désir s'élève à soixante.

« Le 12 mars, une vieille négresse arriva à Béthanie, « venant d'un plantage éloigné. La nuit était déjà avancée. On « lui ouvrit cependant, et, quand elle fut entrée, elle com- « mença à pleurer amèrement. On lui demanda alors le sujet « de sa profonde tristesse : mon maître, répondit-elle, m'a « envoyée au champ pour garder les vaches, et je n'ai plus le « temps de venir à l'église. Voilà déjà deux fois que je suis « obligée de manquer la communion; cela me fait tant de « peine. A l'époque de la dernière communion, j'ai instam- « ment supplié le surintendant de m'accorder le temps néces- « saire pour aller à l'église, mais il me l'a refusé. C'est « pourquoi je viens si tard dans la nuit, pour recevoir de « vous quelques paroles de consolation et d'encouragement. » On l'engagea à se confier au Sauveur, et à lui remettre toutes ses peines, en lui faisant comprendre qu'il tenait le cœur de son maître dans sa main, et qu'il pouvait l'incliner à lui accorder sa demande.

V. TORTOLA.

Cette île, qui appartient aux Anglais, a une population de 10,000 nègres.

Société des Missions méthodistes.

Missionnaires : J. Manley, W. Hunt, W. T. Pichott.

Dans le courant de l'année passée, trois écoles ont été ouvertes à Tortola.

Dans leur rapport de 1828, les directeurs de la Société des Missions méthodistes s'expriment en ces termes : « Notre Société « à Tortola est pour nous un sujet de louer le Tout-Puissant. « Nous pouvons nous réjouir de ce que plusieurs âmes ont été « arrachées à la puissance du péché, et de ce que leur con- « duite et la pureté de leur vie prouvent qu'elles sont devenues « enfans de Dieu, par la foi en Jésus-Christ. A la vérité, nous « sommes, de temps à autre, attristés par la légèreté de quel- « ques personnes qui déshonorent leur profession et que nous « excluons de notre église, suivant les circonstances : mais ces « cas-là ne sont pas fréquens, heureusement. »

VI. SAINT-EUSTACHE.

Ile anglaise. Population, 1,800 esclaves. Un missionnaire méthodiste.

Le rapport de la Société méthodiste sur cette île, est des plus réjouissans. Il résulte des faits cités dans ce rapport, que plusieurs nègres ont été convertis dans le courant des dernières années, et que ceux qui sont déjà pieux et membres de la Société depuis long-temps, se distinguent par leur sérieux, leur humilité, leur zèle à user des moyens de grâces, et leur affection pour leur missionnaire.

Les enfans qui fréquentent l'école font des progrès étonnans; la plupart d'entre eux sont pieux. L'une des petites filles a appris par cœur cinq cents versets des Evangiles; deux autres six cents, chacune; trois autres, dix-sept cents, chacune; il y en

a une qui en a appris deux mille cinq cents. Les garçons ont également récité des portions considérables de la sainte Ecriture. Il existe aussi à Tortola une école d'adultes femmes.

Le nombre des blancs, membres de la Société, est de 33, des hommes de couleur 105, des esclaves 259;—total, 397.

VII. SAINT-MARTIN.

Saint-Martin appartient à la Hollande; sa population est de 4,100 habitans, parmi lesquels 350 nègres.

M. Nelson, missionnaire méthodiste, prêche dans cinq parties de l'île, sans compter la ville principale, où il réside. La forme catéchistique est employée avec succès dans l'instruction des nègres; le nombre des garçons qui fréquentent l'école, est de 84; celui des filles 25;—total, 209. L'école des adultes femmes se compose de trente écolières.

VIII. ANGUILLA ou ILE DES SERPENS.

Cette île, qui appartient à la famille Codrington, est cultivée par 950 nègres esclaves, parmi lesquels travaille M. H. B. Britten, missionnaire méthodiste.

Voici un extrait du rapport de 1828: « Les expériences de « l'année précédente ont été réalisées; le service public a « été fréquenté plus que jamais, car la chapelle est trop petite « pour contenir tous les auditeurs, et partout où la Parole de « Dieu est prêchée, le nombre des membres de la Société s'ac- « croît. Il est réjouissant d'ajouter que les cinq cents personnes « qui fréquentent l'église, participent toutes à la sainte Cène, « à l'exception de trois, qui sont à l'épreuve. »

Le nombre des maîtres d'écoles, tous nègres, ainsi que leur surintendant, est de cinq; ils demeurent tous fermes dans la vérité. Dans une seule école, on compte cent deux enfans, et vingt-cinq adultes.

IX. SAINT-BARTHÉLEMY.

Cette île, qui a deux milles et trois quarts carrés, est une possession suédoise. On n'y compte pas moins de 5,500 nègres esclaves.

Société des Missions méthodistes.

Missionnaire : M. Jonathan Kadman.

L'école de cette île, qui se compose de cinquante-deux enfans et de soixante-onze filles, prospère sous les soins de seize maîtres d'école. Le dernier gouverneur de l'île, sir Norderling, s'en est occupé d'une façon spéciale, et l'a visitée souvent; il lui a fait un don de 34 dollars courans.

X. St.-CHRISTOPHE, AUTREMENT APPELÉE St.-KITTS.

Saint Christophe est, après la Jamaïque, la plus importante des possessions anglaises aux Indes occidentales. Elle n'a que trois milles carrés, et cependant sa population s'élève à 31,700 âmes, parmi lesquelles on compte 30,000 nègres esclaves et 500 nègres libres.

Société des Missions des Frères-Unis.

Stations.	*Missionnaires.*
Basseterre.	Johannesen, Stande.
Béthesda.	Scholefield, Schick, Hoch, Klose.

Société des Missions méthodistes.

Missionnaires : A. Witehouse, J. Felvus, J. Hodge, W. Bank; nombre considérable de stations.

Dans leurs deux stations, les missionnaires des frères de l'Unité ont réuni 5,236 nègres, qui entendent la prédication de la Parole de Dieu, et dont un grand nombre est admis à la participation de la sainte Cène.

Les expressions de joie et de reconnaissance de quelques-uns de ces pauvres nègres, maintenant si heureux par leur foi à l'Evangile, montrent jusqu'à quel point la Parole de Dieu a pénétré au fond de leurs âmes. « Je suis, disait un jour un « membre de l'église de Béthesda, je suis un pauvre nègre de « la Guinée. O que je suis heureux que le Seigneur m'ait « amené dans ce pays ! Sans cela je n'aurais jamais connu mon « Créateur et mon Rédempteur. Mon Sauveur m'a aimé, moi « pécheur, et m'a lavé de mes péchés dans son précieux sang. « Je suis tout prêt à aller à lui, quand il m'appellera. »

Une négresse, qui commençait à se remettre des suites d'un coup de soleil, dont elle avait été frappée au milieu de son travail, disait à un missionnaire qui la visitait : « C'est une grande « grâce du Seigneur que je ne sois pas morte dans cette cir- « constance Il savait que je n'étais pas prête ; c'est pourquoi il « m'a accordé quelque temps pour me reconnaître. Oh oui, il « est bien un Sauveur plein d'amour ! Je sens sa paix mainte- « nant, et je suis assurée qu'il ne me retirera pas de ce monde, « avant qu'il ait accompli, à mon égard, tous les desseins de « son amour. »

La Mission méthodiste est également dans l'état le plus florissant.

Dans quinze endroits différens de l'île, les missionnaires ont fondé des écoles ; écoles du dimanche, écoles du mardi et du vendredi, écoles du matin, écoles du soir, écoles d'adultes. Le nombre des écoliers s'élève déjà à plusieurs mille, et va toujours en croissant.

L'Evangile est prêché dans plusieurs chapelles ; les nègres convertis et baptisés sont actuellement au nombre de près de trois mille ; mais ce nombre peut être doublé et même triplé en peu de temps. L'extrait suivant d'une lettre écrite d'une des stations missionnaires méthodistes de Saint-Kitts le prouvera, et donnera en même temps une idée des progrès étonnans que l'Evangile y fait parmi les nègres esclaves.

Sandy Point, octobre 1828.

« Depuis que je vous ai écrit, le ministère de la Parole di- « vine a été accompagné d'une puissante influence de la grâce

« de Dieu. Nombre de personnes, jeunes gens et vieillards, « esclaves et libres, hommes et femmes, ont été convertis « au Seigneur, et leur vie porte les plus beaux fruits. Le chan- « gement opéré est visible aux yeux de tous. L'influence de ce « réveil s'est étendu au-delà même des limites de notre Société. « Quand je parcours les environs de notre établissement, je « n'entends plus, comme autrefois, des juremens, des blas- « phèmes, des querelles, des provocations; mes oreilles sont au « contraire frappées par les accens de la prière et par le chant « des cantiques d'actions de grâce. Des centaines de personnes, « qui auparavant vivaient sans Dieu dans le monde, se ré- « jouissent maintenant dans le sentiment de son amour, et « marchent dans les bonnes œuvres. »

Les nègres convertis tiennent eux-mêmes des réunions d'édification, à neuf heures du soir, après leur travail.

Le nombre des personnes qui se sont jointes à l'église, dans l'espace des trois derniers mois, est de 410, dans cette seule station. Nombre total, 1,159, sans compter 101 enfans et 248 catéchumènes.

Cent cinquante-neuf couples, qui jusque-là avaient vécu dans le concubinage, ont reçu la bénédiction nuptiale.

La chapelle était trop petite pour contenir les foules de nègres, qui venaient pour entendre la Parole de Dieu. Un Européen a donné des cordes et de la toile pour faire élever une tente autour de la chapelle de Sandy Point, afin que les nègres ne fussent point exposés au soleil, pendant le culte. Mais maintenant, quand l'Evangile est annoncé, la chapelle, la tente, les chambres, le vestibule de la maison des missionnaires, et jusqu'à l'écurie, tout est plein d'auditeurs, et encore bon nombre sont-ils perchés sur les arbres des environs.

« Oh! ajoute à ce récit le missionnaire Bank, oh! que je « voudrais que les chrétiens d'Europe assistassent à ce spec- « tacle, et qu'ils fussent témoins de l'attention que ces pauvres « nègres prêtent à la Parole de vie et de la ferveur avec laquelle « ils chantent les louanges du Seigneur! Certainement alors ils « ne penseraient pas, qu'il est inutile de contribuer à l'œuvre « des Missions.

XI. NEWIS.

L'île Newis n'est autre chose qu'une espèce de montagne d'un mille carré, qui s'élève au milieu de la mer. Elle est habitée par 500 blancs et 1,500 nègres. La seule ville est Charlestown, qui appartient aux Anglais.

Société des Missions méthodistes.

Stations.	*Missionnaires.*
Charlestown.	T. K. Hyde, Benjamin Gratside.
Gingerland.	
New-Castle.	

Le nombre total des nègres et des hommes de couleur que les missionnaires sont parvenus à rassembler en églises, dans ces trois stations, est de 850. 290 enfans fréquentent les écoles.

XII. MONTSERRAT.

Population. 10,000 nègres.

Société des Missions méthodistes.

Missionnaires : W. Clough, E. Wood.

Les missionnaires prêchent l'Evangile dans cinq endroits de l'île. Jusqu'ici ils comptent onze blancs, 83 nègres libres, et 94 esclaves dans leurs églises; ils ont déjà béni sept mariages et baptisé 40 enfans.

Plusieurs centaines d'enfans apprennent à lire et à écrire dans onze écoles, qui sont dans l'état le plus prospère; il y en a beaucoup parmi eux, qui sont entrés dans l'Eglise de Christ par une foi vivante à l'Evangile.

A différentes époques de l'année, ont lieu des examens publics, dans lesquels ces jeunes enfans rendent compte des pro-

grès qu'ils ont faits. Ceux qui se distinguent reçoivent, en présent, des Bibles et des livres de cantiques.

Le comité, récapitulant les heureux résultats obtenus par le moyen de ces écoles, en rend grâce au Sauveur, et se plaît à déposer, au pied de la croix, les triomphes qu'il a été heureux d'obtenir sur l'ignorance, le vice et les préjugés.

XIII. ANTIGOA.

Possession anglaise. Population, 31,452 nègres esclaves.

Société des Missions des Frères-Unis.

Stations.	*Missionnaires.*
Saint-Jean.	Schill, Robbins, Simon, Veuve Richter.
Gracehill.	Procop, Kochte.
Gracebay.	Oluffen, Münzer.
Cedarhall.	Newby.
Newfield.	Wright.
Montjoie.	Zippel.

Société des Missions méthodistes.

Stations.	*Missionnaires.*
Saint-Jean.	
Willoughby-bay.	Th. Morgan, Th. Harrison jun., J. Cox, J. Cullingford.
English Harbour.	
Parham.	
Sionhill.	

La Société des Missions de l'Eglise épiscopale a deux missionnaires à Antigoa, qui, assistés par neuf aides indigènes, instruisent dans le christianisme 1,500 enfans nègres, répartis en quinze écoles.

Les Frères-Unis seuls comptent, dans leurs diverses stations d'Antigoa, 13,700 nègres appartenant à leur Eglise. Quelques extraits des derniers rapports de leurs missionnaires feront connaître l'esprit qui anime ces nègres convertis.

Station de Gracehill. « La veille de Pâques, plusieurs nègres « étaient déjà arrivés des plantages voisins, pour assister à la

« grande fête du lendemain; d'autres, qui venaient de plus « loin encore, arrivèrent pendant la nuit, et se succédèrent « ainsi les uns aux autres, jusqu'au matin. A six heures nous « lûmes la litanie de Pâques sur notre cimetière, (1) qui était « couvert d'hommes de couleur. Le plus grand silence régnait « dans cette assemblée, qui était recueillie, comme si elle n'eût « été qu'un seul homme. »

« Le 31 janvier, nous avons enterré, au plantage La Roche, « la sœur négresse Bénigna. Elle était créole de naissance et avait « bien quatre-vingt-dix ans. Avant que l'église de Gracehill « fût construite, elle avait été baptisée, il y a maintenant qua- « rante-un ans. Après avoir été admise à la participation de « la sainte Cène et avoir marché, pendant une longue suite « d'années, d'une manière digne de la profession qu'elle faisait « de l'Evangile, elle fut employée, comme aide indigène, par- « mi les femmes, et s'acquitta de sa charge avec la plus grande « fidélité. Elle était une preuve vivante que la grâce du Sei- « gneur Jésus, quand elle est mise à profit, a, chez tous les « hommes, sans distinction de peuple et d'état, la même efficace, « et qu'en les amenant à la connaissance de leur profonde « misère et à la foi au Sauveur, elle sanctifie leurs inclinations « et leur conduite. Elle était, sans le savoir, un ornement dans « notre église, car elle parlait toujours d'elle-même, comme « de la plus grande des pécheresses. Elle se trouvait indigne « de la consolation et de la félicité que son cœur goûtait dans « la communion de son Sauveur, et elle l'attribuait à la grâce « seule du Seigneur; l'on voyait bien, à sa conduite douce « et humble, que c'était là le langage de son cœur. Elle ai- « mait la maison du Seigneur, où elle avait si souvent goûté, « dans la participation au sacrement de la Cène, des joies « spirituelles impossibles à décrire. Elle tomba sérieusement « malade, il y a deux mois, et aussitôt elle manifesta le désir

---

(1) Les Frères-Unis aiment à célébrer l'anniversaire de la résurrection du Sauveur, dans le lieu où reposent les cendres de leurs frères et de leurs sœurs en Christ, et à se souvenir ainsi, dans le champ même de la mort, que la mort n'est plus, pour quiconque croit au Sauveur. Ils ont transporté cet usage dans les églises qu'ils ont fondées chez les païens.

« de déloger pour être auprès de son Sauveur; on la réjouis« sait en l'assurant que ce moment n'était pas éloigné. Elle « est maintenant passée de la foi à la vue. »

Pendant l'année dernière, le nombre des nègres appartenant aux Eglises méthodistes a considérablement augmenté; il s'élève maintenant à près de 3,300.

Les écoles dirigées par les missionnaires de cette Société sont aussi en grand nombre à Antigoa; nous en avons compté sept dans le rapport de l'année dernière, et un nombre de cent maîtres d'écoles et moniteurs. Les enfans et les adultes apprennent par cœur la Bible, le cathéchisme et des hymnes. Plusieurs, en sortant de l'école, passent dans l'église, et en deviennent membres. On en voit qui regrettent d'être arrivés à l'âge où il leur faut renoncer à suivre des instructions, qu'ils recevaient avec tant de plaisir.

XIV. DOMINIQUE.

Possession anglaise. Population, 24,000 nègres esclaves.

Société des Missions méthodistes.

Stations.	*Missionnaires.*
Roseau.	Th. Pennock, J. Burton.
Saint-Joseph.	
Prince-Ruperts.	
Windward.	

Les nègres convertis de ces diverses stations montrent un zèle particulier pour la cause de l'Evangile, et ont peut-être plus de fermeté de principes et de caractère, que ceux des autres îles. On a vu ceux qui appartiennent à la station de Saint-Joseph se lever à l'aube du jour, long-temps avant que de se rendre à leurs travaux, pour apporter des pierres et d'autres matériaux pour la construction de la chapelle; et telle était leur joie dans ce travail, que, loin de parler des peines qu'ils se donnaient, ils célébraient au contraire la grâce de Dieu, qui les appelait à un pareil honneur.

Les écoles sont également dans un état prospère. Dans la

seule école de Roseau, où l'on ne compte pas plus de 80 garçons et de 76 filles, les écoliers ont appris par cœur 12,000 versets de la sainte Ecriture.

XV. SAINT-VINCENT.

Cette île, qui appartient aux Anglais, n'est pas, comme les autres, habitée par des nègres, mais par des Caraïbes, race indienne originaire du sud de l'Amérique, aux environs de la Guyane. On y en compte 10,500.

Société des Missions méthodistes.

Dans huit stations, les missionnaires prêchent la Parole et dirigent des écoles. Quoique le nombre des convertis ne se soit pas accru de beaucoup, l'année dernière, tel qu'il est, il nous paraît fort réjouissant : blancs 16; libres 817; esclaves 3,371. Total, 4,204.

XVI. LA BARBADE.

Possession anglaise. Population, 15,000 blancs, 3,000 hommes de couleur libres, 77,278 esclaves.

Société des Frères-Unis.

Stations.	*Missionnaires.*
Saron.	Brunner, Seiz.
Mont-Tabor.	Taylor.

Société des Missions méthodistes.

Missionnaires : M. Reyner, J. Stephenson.

Dans la première de ces stations, le propriétaire d'une plantation considérable a fait inviter les missionnaires à venir instruire ses esclaves, dans le christianisme. Son épouse seconde les travaux des missionnaires. Elle invita un jour à dîner M. Taylor et sa femme, et pour leur procurer une joie digne

d'eux, elle fit préparer, dans la chambre voisine, un repas pour soixante-sept enfans nègres, qui, après le dîner, chantèrent ensemble plusieurs versets de cantiques, qu'ils avaient appris à l'école. Quarante-sept d'entre eux, savent lire; quinze ont déjà appris les Evangiles et les Actes des apôtres.

Les missionnaires méthodistes ont établi, à la Barbade, trois écoles, qui contiennent 150 garçons et 208 filles. Le 1er janvier 1828, eut lieu, à Bay-Street, en présence d'une grande assemblée, l'examen d'une de ces écoles. L'examen roula sur le petit catéchisme, sur le grand catéchisme, en vers, de M. Chandler, et sur le catéchisme des conférences, qu'ils récitèrent avec beaucoup d'exactitude, et d'une manière très-édifiante. Ils avaient également appris des portions considérables de la sainte Ecriture.

XVII. GRENADE.

Possession anglaise. Population, 32,000 nègres. Les blancs y sont tous de la religion catholique romaine.

Société des Missions méthodistes.

Missionnaires : J. Rathbone, J. Bridden.

Voici comment le rapport de l'année dernière expose l'état actuel de cette Mission : « Au milieu de beaucoup de décou-
« ragemens, nous avons des sujets de bénir le Seigneur, car
« nous avons eu le bonheur de recevoir dans notre Société
« trente-une personnes, dont une est esclave. Il nous est doux
« de pouvoir ajouter que, parmi les membres de notre église
« reçus pendant les trois dernières années, et dont le nombre
« s'élève à 71, trois seulement ont été exclus momentané-
« ment pour inconduite. Les autres continuent à honorer
« la profession qu'ils font de l'Evangile.

Le nombre des enfans instruits à l'école est de 111.

XVIII. TABAGO.

Possession anglaise. Population, 17,000 esclaves. Un mission-

naire des Frères-Unis et deux missionnaires méthodistes y sont employés à l'œuvre de l'Evangile.

La Mission de l'île Tabago a été soumise à diverses épreuves, pendant le cours de l'année dernière. Six de ses membres ont été rappelés dans un monde meilleur; et quoiqu'ils soient morts dans la foi en Christ, leur perte a été sensible à une église qui est encore peu nombreuse. La chapelle a été renversée par un ouragan, et les missionnaires ayant été long-temps malades, ont dû renoncer aux excursions qu'ils ont coutume de faire dans les différentes parties de l'île.

XIX. TRINITÉ.

Possession anglaise. Population, 22,000 esclaves. Missionnaires méthodistes, Th. Payne, Th. Lofthouse.

Les stations des missionnaires, dans cette île, sont : Port of Spain, Tacarigua, Arima et Diego Martin. Cette Mission est une des plus récentes, aussi n'est-elle pas encore considérable: du moins le nombre des esclaves, qui se sont joints à l'Eglise chrétienne, n'y est-il pas en proportion de ce qu'il est dans les autres îles.

Nous terminons enfin par

XX. LES ILES BAHAMA,

Qui forment un groupe de plusieurs îles, au nord de l'Océan atlantique, et qui, faute d'eau fraîche, sont peu peuplées. On n'y compte pas plus de 12,000 âmes. La Société des Missions méthodistes entretient des missionnaires à la Nouvelle-Providence, à Eleuthera, à Harbour Island et Abaco, à Turk's Island, et à l'île Bermude.

Dans la dernière de ces îles travaille, comme aide-missionnaire, un Africain converti, nommé Edouard Fraser, jadis esclave. Sa conversion et le dévoloppement moral et intellectuel que l'Evangile a produit chez lui, montrent jusqu'à quel point le christianisme peut élever le caractère et éclairer l'esprit de l'homme le plus ignorant et le plus dégradé. Il a écrit lui-même l'histoire de sa vie et de sa conversion. Cette

pièce est un des principaux et de plus importans documens de l'histoire des Missions modernes. Nous ne pouvons résister au désir de la communiquer ici, par extrait, à nos lecteurs, quoiqu'il puisse paraître, qu'elle trouverait mieux sa place ailleurs que dans un tableau sommaire des stations missionnaires des Indes occidentales. Edouard Fraser a été émancipé par son maître, et est maintenant ministre de la Parole de Dieu, à l'île Bermude. La pièce suivante a été écrite avant son émancipation; il l'a adressée au comité des Missions, sous la direction duquel il travaille.

« Appelé à vous écrire au sujet de l'œuvre évangélique confiée à votre direction, je le fais avec une humble confiance, persuadé que vous recevrez ce que j'écrirai avec la bonté et l'indulgence des serviteurs de Christ.

« Je suis ce qu'on appelle un homme de couleur, un esclave, né à ce qu'on dit à la Barbade, vers la fin de 1798. Autant que ma mémoire peut me le rappeler, je me suis trouvé, de bonne heure, entre les mains de personnes charitables, qui m'ont donné plus que des soins ordinaires. Par un effet des bontés de ma maîtresse, j'appris à lire, à écrire et à chiffrer. Ces exercices me profitèrent, parce que j'y prenais plaisir; mais, d'un autre côté, je n'en retirai pas toute l'utilité possible, parce que je n'étais pas surveillé, et qu'on ne me forçait pas à étudier. Je puis dire qu'à cette époque déjà, la grâce de Dieu m'a prévenu dans beaucoup de choses. J'étais dans une famille où régnaient les bonnes mœurs, et où par conséquent je vivais retiré, sans connaître tous les exemples de corruption qui abondaient autour de moi, dans la ville que j'habitais. Mon attention fut bientôt fixée par le culte de l'Eglise de notre voisinage; un goût marqué pour les livres me faisait oublier les plaisirs de la société; j'étais susceptible de rougir; je n'étais pas sans crainte de Dieu, et même je le priais quelquefois en secret. A mesure que je devins grand, et que je fus obligé de me mêler davantage avec le monde, pour remplir les devoirs de mon service qui m'appelait à courir beaucoup de côté et d'autre, je respirai l'air empoisonné des mauvais principes, et je fus initié à un grand nombre de pratiques vicieuses. Je me rappelle ici l'influence mortelle qu'eurent sur moi les discours profanes et

corrompus. En entendant pallier le vice et tourner en ridicule la piété, je me gardai toujours moins des tentations qui m'entouraient; aussi leur donnai-je prise sur moi, sans pourtant m'abandonner encore au vice.

« Je me rappelle le bien que me fit, à cette époque, un jeune homme de bonne famille, qui était venu du nord de l'Angleterre, en visite chez nous, et qui avait beaucoup de piété et d'instruction. Il était très-exact dans ses exercices de dévotion, et je l'observais attentivement; plusieurs fois ses livres me tombèrent entre les mains; il m'encourageait lui-même à répéter les textes sur lesquels on prêchait dans l'église, et il avait l'extrême condescendance de répondre à mes questions puériles sur Christ, la religion et les sciences.

« Après cela, je passai au service d'un frère de mon maître, qui était un marchand fixé, tandis que les affaires de mon maître précédent l'appelaient beaucoup à voyager; et c'est chez lui que je me perfectionnai dans l'écriture, le calcul, etc.

« Je ne puis me faire bien connaître moi-même, sans faire mention du fils de mon maître : Ce jeune homme avait été élevé pour exercer quelque profession savante (pour laquelle il avait été se perfectionner à Oxford); et comme ses connaissances intellectuelles et morales étaient très-étendues, les entretiens dont il m'honora me furent de la plus grande utilité pour le développement de mon esprit. Puisse le Dieu de toute grâce réaliser pour le bien de son Eglise, les espérances que ce jeune homme fait maintenant concevoir !

« En 1818, mon maître quitta la Barbade avec sa famille, pour aller s'établir à l'île Bermude, son pays natal, où il m'employa comme aide, dans de grandes affaires mercantiles.

« Mais vous aimerez mieux, messieurs, connaître l'histoire de mes expériences religieuses, plutôt que les détails de ma vie extérieure. On peut m'appliquer ce que l'Ecriture dit des hommes corrompus qui vivaient avant le déluge, savoir que « l'Esprit de Dieu contestait avec moi. » Je me dégoûtai bientôt des grands péchés; mes mains ne pouvaient plus commettre le mal, que mon cœur souillé avait dans le temps aimé et convoité; et je préférais la compagnie et la conduite des personnes sobres et susceptibles de sentimens élevés, à

celle de tous les autres. Les conversations religieuses d'un jeune homme, qui dès-lors devint catéchiste dans l'établissement missionnaire de la Barbade, me furent particulièrement utiles. Mais une circonstance qui servit à donner à mes impressions religieuses plus de profondeur et de solidité, fut celle de la mort du jeune homme, qui m'avait appris la tenue des livres. Quand je vis que, dans l'espace de peu de jours, « le lieu qui l'avait connu ne le reconnaissait plus, » et que je me dis à moi-même que cette place serait bientôt aussi la mienne, je pris la résolution « de me préparer à la rencontre de mon Dieu. » En conséquence, je me mis à éviter le mal et à faire le bien, conformément aux lumières que j'avais..... Je commençai alors à penser aux méthodistes. En lisant la vie des saints des temps passés, je fus frappé de la ressemblance que je trouvais entre eux et ce que j'avais entendu dire de ces gens; j'étais surtout étonné qu'ils portassent le même opprobre; et ce qui auparavant avait été une objection pour moi, devint à mes yeux une recommandation en leur faveur. Il n'y avait pas de communauté de méthodistes dans notre voisinage; c'est pourquoi je m'en allai, en 1819, à Hamilton, où j'eus une conversation avec M. Sutcliffe, missionnaire, et avec madame son épouse; à ma grande surprise, ces personnes prévinrent des désirs que j'avais peine moi-même à exprimer, et m'encouragèrent avec bonté et amour. Mais malheureusement M. Sutcliffe mourut bientôt après, et je me trouvai de nouveau seul et sans appui!

« Mon cœur, mal affermi, fut alors livré, tout de nouveau, aux diverses tentations du mal; et je me mis à regarder mes convictions précédentes comme de pures illusions. Je me laissai détourner du sentier étroit, par les railleries des mondains, et je m'enfonçai de plus en plus dans le péché.....

« Cependant la grâce de mon Dieu ne me laissa pas errer longtemps dans cette voie égarée. J'entendis, un jour, un discours très-impressif sur le grand amour de Dieu envers un monde déchu, et ce passage «Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique au monde » (*Jean*, III, 16), pénétra mon âme, comme un aiguillon. Un rayon de lumière traversa mon cœur; je commençai à espérer mon salut. Dès cette heure même, je

formai le dessein de renoncer au vice; mais alors commença en moi un terrible combat, car chaque pas à faire en avant me semblait un martyre..... Souvent mon cœur avait faim et soif de Dieu, du Dieu vivant, et cependant je prenais plaisir à étancher cette soif avec des vanités qui ne faisaient que l'accroître toujours davantage.....

« Enfin, en 1824, mes doutes furent levés, et je pus dire : le sang de Jésus-Christ a purifié ma conscience des œuvres mortes, pour me rendre capable de servir le Dieu vivant. Il se passait en moi ce qui se passa chez les frères de Joseph. Plus l'amour du Seigneur se manifestait à mon égard, plus je sentais avec douleur combien je m'étais rendu coupable envers lui. Alors je tombai dans une profonde tristesse; le matin, je désirais que le soir arrivât, et quand le soir était venu, je soupirais après le matin. Mais ici encore, sa grâce ne m'a pas abandonné, et n'a pas permis que je retombasse. Je commençai de nouveau à sentir l'efficace du sang de Jésus-Christ, et je pus voir, dans bien des circonstances, qu'il n'avait pas retiré sa main de dessus moi. Que son Nom soit béni !

« Je puis maintenant retenir ferme cette grâce, qui est dans la rédemption par Jésus-Christ; et quoique ma vieille nature ne laisse pas que de m'assaillir de temps en temps, par les tentations du péché, mon homme intérieur a cependant gagné en force, et j'ose me réjouir en Dieu mon Sauveur. Le chemin de l'amour m'est devenu cher, et j'espère croître en Celui qui est la tête du corps, dont je suis devenu un membre.

« A mesure que l'Esprit de Dieu me fit revenir de mes mauvaises voies, je commençai naturellement à penser au salut de mes compatriotes, et je débutai par tenir une école du dimanche soir, pour les enfans nègres. Plus tard, le missionnaire Dumbar m'engagea à prêcher l'Evangile, dans le pays, à mes frères noirs. Mais cette tâche me paraissait bien difficile, et je me défiais de mon cœur léger et orgueilleux. Cependant, pour satisfaire en quelque chose à son désir, je cherchai à me procurer un certain nombre de sermons simples et évangéliques, que je lus de temps en temps aux nègres, et c'est ainsi que peu à peu, instruit et encouragé par l'expérience,

je me hasardai à tenir des discours de mon propre fonds. Dieu me soutint d'une manière visible dans ces divers essais. Les nègres écoutaient avec plaisir la prédication de l'Evangile; la chambre était toujours pleine d'auditeurs; plus d'un cœur fut saisi par la vérité, et c'est ainsi que, peu à peu, s'est formée une petite église de nègres. Ces premiers succès me firent concevoir le projet de bâtir une église pour mes pauvres compatriotes. Pendant long-temps, mon plan demeura sans exécution, mais peu à peu le Seigneur me fit la grâce de recueillir assez de souscriptions pour pouvoir mettre la main à l'œuvre; votre missionnaire résidant à Bermude, M. Cox, m'a secondé dans cette entreprise, avec un zèle que je ne puis passer sous silence.

« Pour ce qui regarde, très-honorés messieurs, votre désir de m'appeler à la vocation de prédicateur de l'Evangile parmi mes frères noirs, je dois vous dire qu'il n'y a que des signes particuliers de la Providence du Seigneur, qui puissent me déterminer à l'accepter. Je veux vous avouer, sans affectation, que je sens en moi de la répugnance pour une pareille vocation, car je suis naturellement lâche; j'ai peu de courage et d'assurance de foi. Pour vous rendre mon sentiment à l'égard du saint ministère, je vous dirai « que je suis un ver et non pas un homme. » Et comme la capacité pour la charge de ministre de la Parole doit me venir d'en haut, je n'ose pas faire un pas, sans que le Seigneur m'en donne la liberté et la joie. Une pareille conviction suppose deux choses, d'abord que j'ai l'approbation de ceux qui sont les colonnes de l'église, et ensuite que la Providence m'a ouvert une porte que personne ne peut fermer. Si la dernière chose me manquait, je me retirerais aussitôt; mais si je l'obtiens je dirai : « malheur à moi, si je n'annonce pas l'Evangile. » Quand je réfléchis, que j'ai eu quelque part aux tribulations de l'œuvre du Seigneur, qu'il m'a toujours soutenu, et qu'il n'a cessé de me garder jusqu'à présent, j'incline à penser que c'est là un signe qu'il m'appelle à cette vocation et qu'il ne retirera pas sa main de dessus moi. »

EDOUARD FRASER.

Voilà ce qu'est devenu, sous la puissante influence de la grâce de Dieu, le pauvre esclave africain, Edouard Fraser!

Quelle simplicité de cœur, quelle vraie piété, quelle connaissance de soi-même et de la Parole de vie! Puissent toutes les Eglises chrétiennes avoir à leur tête de pareils pasteurs!

En récapitulant les faits contenus dans le tableau qui précède, nous trouvons que l'Evangile est actuellement prêché dans VINGT-QUATRE îles des Indes occidentales. Six îles seulement n'ont point de missionnaires; mais il est à remarquer qu'elles appartiennent à des gouvernemens catholiques romains, à la France et à l'Espagne; ce sont celles de Cuba, de Porto-Rico, de la Guadeloupe, de la Martinique et de Sainte-Lucie. Des missionnaires méthodistes ont voulu porter l'Evangile dans la république d'Haïti, mais ils en ont été chassés, après avoir éprouvé une violente persécution.

Dans ces *vingt-quatre* îles, nous avons compté soixante stations missionnaires différentes, et 112 prédicateurs évangéliques, sans parler des aides indigènes et des maîtres d'écoles, dont le nombre est beaucoup plus considérable.

La seule Société des Missions des Frères-Unis a enrôlé, sous la bannière de la croix, 33,731 nègres esclaves. La Société des Missions méthodistes se glorifie, en Dieu, d'en avoir amené à Christ une multitude tout aussi nombreuse. Voilà donc, par l'instrument de ces deux Sociétés seules, plus de 60,000 âmes, jadis païennes, arrachées à la puissance des ténèbres, et transportées à la merveilleuse lumière et à la liberté glorieuse du royaume de Christ. Quel riche butin! quel triomphe pour la croix!

Amis du Sauveur, quand votre œuvre porte de si beaux fruits, voudriez-vous vous relâcher dans vos prières et dans vos efforts?

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Extrait d'une lettre de M. Shrewsbury, missionnaire à Butterworth, dans la Caffrerie, datée du 30 *juin* 1828.

Ton règne vienne; telle est la prière que votre Comité, dans ses importantes réunions, ne cesse d'adresser au Seigneur; telle est la prière que l'Eglise universelle répète sur toute la face de la terre, et à laquelle chaque missionnaire, travaillant parmi les Gentils, ajoute du fond de son âme: Amen! Amen! Dieu répond à ces requêtes de son Eglise; il y répond au milieu de nous, car tous les adultes de cette station, à très-peu d'exceptions près, sont convaincus de péché et attendent le baptême. Nous venons d'en baptiser quatre; et pour vous les faire connaître, je vais vous communiquer sur chacun d'eux, quelques détails, qui, j'en suis sûr, vous intéresseront.

Le premier est Simon Xila, vieillard âgé d'environ soixante-dix ans. Né à Batavia, il fut conduit de bonne heure, comme esclave, au Cap de Bonne-Espérance, où il demeura long-temps au service du même maître. Mais ayant été maltraité par lui, il s'enfuit dans la Caffrerie, qui était alors un asile pour les esclaves qui parvenaient à s'affranchir de la tyrannie des anciens colons hollandais, et qui trouvaient secours et protection auprès de certains chefs caffres, surtout des plus éloignés des frontières de la colonie. Xila vécut, près de trente ans, au milieu de la tribu que commande actuellement le chef Hintsa. Il paraît que du temps qu'il était avec les fermiers hollandais, il avait acquis quelques notions imparfaites du christianisme, et que même, il avait cherché à communiquer ses convictions aux autres. Il fut une des premières personnes qui vinrent se fixer dans notre établissement; et au bout de quelque temps de séjour parmi nous, il commença à être sérieusement inquiet sur le salut de son âme. Il chercha le Seigneur avec une grande sincérité, et trouva bientôt la paix et la joie dans la foi

qui lui fut donnée. Un jour qu'il était occupé à couvrir notre chapelle, il tomba du toit et se cassa deux côtes ; en se relevant, quoiqu'il éprouvât de grandes douleurs, il né proféra aucune plainte; les seules paroles qui sortirent de sa bouche, furent celles-ci : « Le Seigneur m'a châtié à cause de mes péchés. » Pendant tout le cours de sa maladie, les dispositions qu'il manifesta, furent celles d'un vrai chrétien.

Le second est Jean Patross, âgé d'environ quarante ans. Sa vie est pleine d'événemens remarquables, et offre une foule d'exemples de la paternelle providence de Dieu à son égard. Il était à la fameuse bataille qui eut lieu entre Geika et Hintsa, et même il y reçut plusieurs blessures fort dangereuses. Couché tout de son long, parmi les blessés, et le visage tourné contre terre, il était sur le point d'expirer, quand un Caffre du parti de Geika, passant à côté de lui, et découvrant qu'il n'était pas mort, conçut l'idée de l'achever. Dans ce dessein, il se jeta sur lui, leva sa zagaie, et s'efforça, à plusieurs reprises, de la lui enfoncer dans le corps; mais à chaque coup qui lui fut porté, Jean fit un mouvement, et la lance glissa sans lui faire de mal. Dans cette extrémité, la pensée de Dieu se présenta soudain à son esprit, et il se mit à crier : « Dieu, viens à mon secours ! » Aussitôt, faisant un effort pour recueillir le peu de forces qui lui restaient, il se leva précipitemment, et, comme s'il eût été revêtu d'une puissance surnaturelle, il renversa son ennemi à terre, et s'enfuit dans les buissons; c'est ainsi qu'il échappa. Il se trouva aussi, il y a huit ans, à l'attaque que les chefs Islambie et Hintsa réunis livrèrent aux colons de Graham's Town, et même il combattait aux premiers rangs de la bataille. L'infanterie ayant reçu l'ordre de se retirer derrière les retranchemens, afin que l'artillerie pût faire feu tout à son aise sur l'ennemi, les Caffres devinrent si furieux, que plusieurs d'entre eux se jetèrent sur les soldats anglais qui défendaient les redoutes, et s'avancèrent même jusqu'à la bouche du canon. Le feu était si serré dans ce moment-là, qu'il produisit un affreux carnage parmi les Caffres, qui commencèrent à se retirer, dans le plus grand désordre. Jean se retira aussi à une certaine distance, avec quelques autres, mais les boulets tombant à leur droite et à leur gauche,

dans toutes les directions, ils se cachèrent derrière les buissons et les petites éminences qui se trouvaient dans le voisinage. Jean s'étendit par terre derrière une légère élévation de terrain, et plus d'une fois, dans cette position critique, les boulets vinrent tomber si près de lui, qu'ils soulevaient de la poussière contre sa figure. Mais Dieu le garda dans sa miséricorde, et maintenant, il l'a converti. Le jour de son baptême, Jean était profondément touché, ses larmes coulaient en abondance; c'est de tout son cœur qu'il s'est consacré au service du Seigneur. Il est devenu une nouvelle créature, et se fait remarquer par son industrie, son application et sa sincérité; aucun argument n'a pu l'engager à voler les colons ou à leur faire de nouveau la guerre.

3. Jean Quakala est âgé de trente-six ans. Peu d'hommes ont été plus profondément convaincus de leur misère, et se sont consacrés avec plus d'abandon au service de Dieu, que ce païen converti. Les Caffres le menaçaient de lui enlever son bétail, et de le dépouiller de tout ce qu'il possédait, s'il venait se fixer parmi nous; il leur répondit: « Vous pouvez me prendre tout ce que j'ai, et même tuer mon corps; car j'ai entendu la Parole, et je veux sauver mon âme. » Une autre fois, leur montrant ses habits: « Je ne suis plus, leur dit-il, un homme nu; je porte ces vêtemens que vous voyez; ne comprenez-vous pas que j'appartiens à une école? » Je voulais différer son baptême, mais il me témoigna le désir d'entrer, le plus tôt possible, dans l'Eglise de Christ: « Pourquoi attendrais-je encore, me dit-il, je suis résolu à me consacrer au service de Dieu, et à renoncer à mes péchés pour toujours. » Après tant de témoignages, qu'il avait reçu l'Esprit de Dieu, comment aurais-je pu lui refuser le baptême?

4. Esther Tonis est une vieille Namaquas, née sur les bords du grand fleuve Orange. Elle perdit ses parens de très-bonne heure; mais à l'époque de leur mort et quoiqu'elle ne connût pas du tout les missionnaires, elle fut, comme le prophète Samuël, amenée à chercher le Seigneur. Il paraît qu'elle a eu la crainte de Dieu, pendant presque toute sa vie, quoiqu'elle ne le connût que fort peu. Si elle en avait eu l'occasion, elle au-

rait pu être reçue dans l'Eglise chrétienne, il y a déjà quarante ans.

Ces quatre personnes, qui sont les prémices de notre Mission, ont été consacrées au Seigneur par le baptême, le 22 juin, à la dédicace de notre chapelle. Le service s'est fait en langue caffre. Notre frère William Shaw a prêché sur Marc, XVI, 15, 16. L'après-midi, M. Brownlee, missionnaire de la Société des Missions de Londres, a fait un sermon, sur Psaume XC, 16, 17, et le soir frère Davis a administré la sainte Cène à tous les chrétiens de cette station. Cette journée a été pour nous un jour de rafraîchissement spirituel.

MADAGASCAR.

Nous avons annoncé, dans notre numéro précédent, la mort de Radama, roi de l'île de Madagascar. Il était à craindre que la mort de ce prince, qui s'était toujours montré si favorable aux missionnaires (Voyez *Journal des Missions*, 1re *année*, *pag*. 159) ne devînt préjudiciable à leurs travaux. Mais nous apprenons que la reine, qui vient de lui succéder, a hérité des dispositions du roi défunt, et que nous pouvons espérer, sous son gouvernement, les mêmes progrès de l'Evangile dans Madagascar, que sous le règne de l'intéressant Radama.

Extrait d'une lettre de M. Freeman, datée de Tananarivo, 8 août 1828.

Que la coïncidence des événemens est singulière ! le matin même où nous quittions la maison de M. Jones pour transporter, dans sa paisible demeure, la dépouille mortelle de l'ami que nous avions perdu (1), on nous fit dire de nous assembler

---

(1) M. Tyermann, mort à Tananarivo, au retour d'un voyage qu'il avait entrepris, au nom de la Société des Missions de Londres, pour visiter les stations missionnaires de l'Inde et des îles de l'Océan-Pacifique.

immédiatement après l'enterrement, pour recevoir une communication importante du gouvernement. Nous ne savions ce que ce pouvait être. On n'avait point encore publié officiellement la mort du roi; mais différentes circonstances nous faisaient préjuger que cet événement avait eu lieu. Lorsque nous eûmes confié le corps de M. Tyermann à la terre, les officiers vinrent nous trouver, et nous apportèrent un message de la part de Ranavàloua (la reine qui a succédé à Radama). Elle nous exhortait à nous confier en elle, et à n'avoir aucune crainte, nous assurant que tout ce que Radama avait fait en faveur de la Mission, elle le ferait aussi, et qu'elle en ferait encore plus que lui. Deux ou trois heures après, nous reçûmes une autre communication dans le même sens, mais écrite, tandis que l'autre était verbale; la première était officielle, mais la dernière l'était, s'il est possible, encore davantage; car les principales autorités civiles de la ville s'étaient jointes à la députation qui nous avait été envoyée la première fois, pour nous apporter cette lettre et recevoir notre réponse, dans laquelle nous remerciâmes la reine et le gouvernement, du message qu'ils nous avaient adressé. Nous exprimâmes notre confiance, et assurâmes la reine que nous étions disposés à travailler à la prospérité du royaume pour Ranavàloua, comme nous l'avions fait pour Radama, et que bien loin de nous relâcher, nous redoublerions d'efforts. En adressant nos remercîmens à la reine, nous les offrîmes aussi du fond du cœur au Roi des rois, reconnaissant que c'est lui qui dirige tous les événemens dans sa sagesse et dans sa miséricorde, et qui incline le cœur des rois, afin qu'ils accomplissent son bon plaisir.

Voici l'état actuel des écoles chrétiennes dirigées par les missionnaires dans l'île de Madagascar, tel que nous le trouvons exposé dans le rapport de l'année 1828.

Les 19 et 20 mars 1828 a eu lieu l'examen public des écoles dans la chapelle missionnaire. Les années précédentes, sa majesté Radama avait toujours présidé cette intéressante réunion, mais cette année-ci il envoya le prince Coroller pour tenir sa place, et pour lui rendre compte du résultat des examens.

Les premiers étudians, qui sont au nombre de quinze, ont

été examinés sur la géographie, la sténographie, la grammaire anglaise; et pour l'arithmétique, sur les règles de proportion, de progression et les fractions; ils ont aussi interprété le 1er chapitre de saint Jean en grec, et traduit sans préparation, de l'anglais en langue madegasse, des passages de la Bible qui leur étaient indiqués sur le moment même par l'examinateur.

Chacune des écoles a ensuite été examinée, à part, sur la lecture et l'écriture.

Cent vingt filles ont quitté l'école centrale, dans le courant de l'année, et ont appris à coudre, grâce aux soins de Mmes Jones et Griffiths (femmes des missionnaires).

TABLEAU SOMMAIRE DES ÉCOLES DANS L'ILE DE MADAGASCAR.

DISTRICTS.	NOMBRE d'écoles.	ÉCOLIERS inscrits.	ÉCOLIERS fréquentant assidûment l'école.	GARÇONS.	FILLES.	MAÎTRES.	AIDES.
Voromahery.......	7	468	316	204	112	7	9
Avaradrano........	10	666	487	371	116	14	14
Vakinisisaony......	10	489	276	152	124	10	10
Marovatano........	6	389	181	120	61	7	7
Ambodirano.......	4	285	177	110	67	5	5
Manaujara.........	1	12	»	»	»	1	1
	38	2,309	1,449	957	480	44	46

N. B. Des lettres reçues récemment de Madagascar annoncent que le nombre des écoles s'est élevé de 38 à 90.

INDES-ORIENTALES.

CONJEVERAM.

Scènes idolâtres.

Conjeveram est à 40 ou 50 milles au sud-ouest de Madras. M. Sawyer, missionnaire de la Société de l'Eglise épiscopale, nous rend compte, comme suit, d'une visite qu'il fit dans cette ville, qui est l'un des principaux siéges de l'idolâtrie :

« Nous arrivâmes au grand Conjeveram, à une heure et demie de la nuit. Tout était calme et tranquille, et contrastait merveilleusement avec ce qui s'était passé quelques heures auparavant, quand l'idole avait envoyé devant elle son messager pour lui préparer le chemin, avec l'ordre de laver et de nettoyer les rues, et d'écarter tous les obstacles qui pourraient retarder son entrée triomphante dans la ville. En ouvrant les portes de mon palanquin, la première chose qui frappa mes regards fut le char de l'idole avec ses cordes (plus épaisses que des câbles de vaisseau), tout prêt à être mené en procession. Après avoir considéré ce monument de la superstition païenne, qui était rendu plus sombre et plus horrible encore par les pâles clartés que les rayons de la lune jetaient sur lui, je m'avançai vers le lieu où j'avais donné ordre que l'on dressât ma tente; et, après avoir trouvé que tout était en ordre, je revins à mon palanquin.

« Le char de l'idole Vischnou, que je visitai, a 70 pieds de hauteur, et, quoique construit avec des matériaux très-légers, il pèse cependant plusieurs quintaux. La base entière repose sur les roues, et est découpée de telle sorte qu'elle représente les différentes incarnations de Vischnou, avec des portraits des nourrices avec lesquelles le licencieux Krichna a eu des aventures. La partie du char au-dessus de la base est destinée à l'idole et aux bramines qui la servent. Nous allâmes à la manufacture où l'on peignait les lions, les éléphans, les chevaux et les roues pour le grand char; ces figures, comme la plupart de celles du char lui-même, étaient obscènes et abo-

minables. Le câble destiné à le traîner a 18 pouces de circonférence et 140 brasses de longueur. On calcule qu'il faut 2,000 personnes pour faire mouvoir cette monstrueuse machine.

« En arrivant le soir sur la place où le collecteur nous avait dit que nous rencontrerions l'idole, je ne fus pas tant frappé de la multitude immense des spectateurs qui se trouvaient là, et dont le nombre pouvait bien s'élever à 20,000, que du spectacle qu'offraient de jeunes filles qui dansaient, et qui, à la distance de plusieurs toises de l'idole, semblaient saluer son approche; il y avait avec elles des bramines, qui chantaient des morceaux des vedas, en l'honneur de leur ridicule divinité. A l'arrivée du collecteur, .l'idole commença à se mouvoir, et il s'écoula bien une heure avant que nous parvinssions au premier *mandabam*, endroit où l'idole, que l'on suppose fatiguée, devait s'arrêter. Il y avait tant de lenteur et de solennité dans la manière dont toute cette cérémonie était conduite, que l'on comprend comment de pareilles cérémonies peuvent imposer à des gens d'un esprit faible et qui ne réfléchissent pas. Une fois que l'idole eut atteint le mandabam, les jeunes filles recommencèrent leurs danses impures. Nous ne pûmes contempler cette scène, et nous retournâmes à la maison, plus reconnaissans que jamais d'avoir le bonheur d'être chrétiens

« Le lendemain matin, à cinq heures et demie, nous nous mîmes en route vers le petit Conjeveram, pour voir la procession de l'idole sortir du temple. La foule du peuple, que nous avions à traverser pour y arriver, était immense; à plusieurs centaines de pas, elle était si épaisse qu'il paraissait impossible de la percer. On voyait des milliers de mains élevées et jointes par-dessus les têtes et dirigées vers la monstrueuse idole, en signe de supplication. Arrivé en présence de l'idole, le collecteur fut orné de deux ou trois guirlandes qui furent placées sur ses épaules par les bramines, et une autre personne vint lui en présenter une de couleur rose, en assurant, d'une manière impie, qu'elle était envoyée au collecteur par la divinité elle-même. On offrit à mon ami et à moi des guirlandes blanches que nous ne permîmes pas qu'on posât sur nos épaules, car

çaurait été consentir au culte qu'on rendait à l'idole; et, après avoir contemplé, dans un silencieux étonnement, la colossale image de Garuda, nous nous retirâmes. La même procession lente et majestueuse produisit de nouveau, sur le pauvre peuple, l'effet qu'ont ordinairement sur lui ces solennités païennes. J'étais heureux de me retirer, et je me hâtai de me rendre à ma tente pour y prendre quelque repos. En m'en retournant, je vis les scènes les plus horribles et les plus dégoûtantes qu'il soit possible d'imaginer. De pauvres malheureux marchaient et se tenaient debout sur des pointes de fer; d'autres avaient tourmenté et défiguré plusieurs membres de leurs corps; des troisièmes portaient des cheveux de cinq pieds de long, emmêlés et entortillés. Je fus surtout frappé de voir un pauvre enfant étendu sur des épines aiguës qui le faisaient horriblement souffrir; mais il y avait dans son air un orgueil détestable qui repoussait, et qui ôtait presque le sentiment de la commisération que ses souffrances étaient du reste si propres à inspirer. Une jeune fille était montée sur la pointe de deux bâtons aigus, et dansait comme nous le ferions sur des échasses, sans avoir rien pour se soutenir. Ces pauvres créatures ne se tourmentaient cependant pas pour rien; car elles avaient toutes leurs tables dressées devant elles, et elles trouvaient encore plus d'une personne assez crédule pour croire qu'elles se soumettaient à ces mortifications, en l'honneur et par amour de l'idole.

« A dix heures et demie du matin, on annonça l'arrivée de l'idole. Vischnou était monté sur la tête de Haunuman, le grand Ape, dont les aventures et les exploits sont racontés dans le Ramayuna. Il n'y avait rien, à mon avis, qui distinguât ce spectacle de celui que j'avais vu la veille, à l'exception de la foule des spectateurs et du feu d'artifice, qui étaient beaucoup plus considérables. En arrivant au mandabam, un habit fait de fil d'argent doré fut donné au collecteur, qui le remit à son tour aux bramines pour le présenter à l'idole, au nom du gouvernement; c'était à cette présentation que se bornait le rôle du collecteur dans cette cérémonie. Il me semble bien singulier qu'un gouvernement *chrétien* exige de

pareils services, de ses fonctionnaires les plus élevés (1). Aussitôt qu'on eût revêtu l'idole de son habit, nous partîmes, et nous arrivâmes à la maison avant que minuit eût sonné.

« Le lundi matin, nous vînmes au petit Conjeveram. En traversant les cours de la pagode, nous trouvâmes les degrés de la plus grande fontaine couverts, à la lettre, de personnes des deux sexes. A six heures du soir, nous accompagnâmes le collecteur pour voir une procession sur l'eau, de Siva et de ses deux femmes.

« Le mardi soir, l'idole parut sur un éléphant de cuivre doré. La foule était encore plus grande que les jours précédens; car des millions de personnes étaient arrivées pour être prêtes à traîner le char le lendemain. L'idole ne s'arrêta pas cette fois à la place accoutumée, mais elle s'avança jusqu'aux degrés du nouveau mandabam de la pagode de Siva : là, un certain nombre d'hommes, tout glorieux du rôle qu'ils remplissaient, se mirent à danser autour de l'idole, en tenant des torches dans la main, et cela de la manière la plus extravagante et la plus ridicule. *Le pauvre Dieu*, comme ils l'appellent, placé sur l'éléphant que portaient des hommes sur leurs épaules, fut souvent cahoté et alla heurter plus d'une fois le mandabam avec son dos; enfin, après l'avoir promené assez long-temps pour croire qu'il en avait assez, les porteurs lui firent faire une conversion complète et le placèrent en face de Siva; alors les hommes qui tenaient les torches commencèrent à se moquer du pauvre Siva, en lui faisant des questions ridicules. L'idole de Vischnou s'avança, dans ce moment, aussi loin que les limites, qui lui étaient assignées, le lui permettaient, mais là il y eut une contestation qui dura plusieurs minutes, pour savoir si ses porteurs avaient le droit de mettre leurs pieds sur le premier ou sur le second degré de la pagode de Siva; la dispute fut apaisée par le collecteur, qui leur enjoignit de se conformer à la coutume. La question fut décidée

---

(1) Il paraît que ce collecteur, dont nous ignorons proprement la charge, est un magistrat anglais qui, d'après les ordres du gouvernement, doit assister aux grandes solennités du culte des Hindous.

en faveur de Siva, et Vischnou n'eut pas la permission de s'avancer plus loin que la première pierre du mandabam. Ainsi l'un et l'autre triomphèrent : Vischnou se moqua de Siva, et Siva empêcha Vischnou d'empiéter sur son territoire. Je dis alors au collecteur :

« Maintenant, il est facile de voir ce qu'est le paganisme; il entretient la haine et l'envie dans le cœur de ses malheureux sectateurs, en présence même de leurs dieux et pour leur faire honneur.

« Le lendemain matin, de très-bonne heure, après nous être rendus sur la place où le char était demeuré, nous le trouvâmes qui commençait à se mouvoir; comme il était d'une pesanteur considérable, les gens qui le traînaient ne pouvaient le faire avancer que très-lentement, et en s'arrêtant souvent pour prendre du repos, et c'était au son du tambour qu'on leur donnait le signal de reprendre leur poste et de faire mouvoir l'énorme machine. Il me parut, que quoique plusieurs prissent plaisir à traîner ce char colossal, d'autres étaient bien aise de s'excuser pour ne pas remplir cet office; car quelques-uns fuyaient, mais on les forçait à revenir et à mettre la main à ce laborieux travail. A mesure que le char avançait, on voyait la foule, dans toutes les directions, briser des noix de cocos et les montrer à la divinité aveugle, pour qu'elle les vît, qu'elle les acceptât et qu'elle les bénît.

Oh que l'idolâtrie est dégoûtante !

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Sixième Anniversaire de la Société.

La Société des Missions évangéliques de Paris, s'est réunie, pour la sixième fois, en assemblée générale, le mercredi 29 avril 1829, à midi, dans le temple des Filles-Sainte-Marie, rue Saint-Antoine, sous la présidence de Sa Seigneurie M. l'amiral comte Ver Huell, pair de France.

Il serait difficile de rendre l'impression produite par cette touchante et imposante solennité. La présence des trois missionnaires de la Société, que le Comité venait de choisir pour la Mission du sud de l'Afrique, et qui, quelques jours après, devaient partir pour se rendre au lieu de leur destination, les faits nombreux et réjouissans dont étaient remplis les divers rapports lus dans cette séance, les discours des orateurs qui ont pris successivement la parole, la réunion d'une trentaine de pasteurs de Paris et des départemens, l'auditoire nombreux qui remplissait le temple, tout contribuait à donner à cette fête religieuse un intérêt particulier. On l'a senti; chacun était ému; des larmes ont coulé en abondance, et la conviction que nous en avons remportée, est que le Seigneur bénit la Société, et qu'en attendant qu'elle porte des fruits de conversion au milieu des nations païennes, il s'en sert dans sa miséricorde, pour édifier son Eglise d'Europe.

La séance a été ouverte par une prière que M. le pasteur Juillerat a prononcée du haut de la chaire, et qui a été suivie du chant d'un cantique intitulé : *Les Missionnaires recommandés à Dieu.* Ce cantique, en forme de prière, et dont les paroles exprimaient si bien le sentiment de toutes les âmes chrétiennes, dans cette circonstance, a été exécuté par un chœur d'amateurs, qui avaient su, par beaucoup de persévérance, vaincre les difficultés nombreuses d'une composition musicale de la plus grande beauté. Ces paroles surtout : *Seigneur nous te prions pour eux*, qui terminaient toutes les strophes, sem-

blaient à chaque refrein, émouvoir plus fortement l'auditoire et l'enlever, sur les ailes de la prière, au pied du trône de la grâce.

Après le chant, M. le président a pris la parole, pour préparer l'assemblée à l'ouïe des rapports qui allaient être lus; et l'a fait avec ce ton grave et paternel qui caractérisent tous ses discours. Le rapport du Comité (sixième rapport annuel) a été lu par M. le directeur. Voici le résumé des faits principaux contenus dans ce rapport : *Dix-neuf* Sociétés ou Associations nouvelles se sont formées en France et à l'étranger, dans le courant de l'année, et se sont affiliées à la Société centrale de Paris. Parmi les anciennes Sociétés, se sont surtout distinguées, celle de Montpellier qui a fourni une subvention de 2000 fr.; et celle des dames de Paris, qui, outre les frais du trousseau des trois missionnaires partant, dont elle s'est chargée, a recueilli une somme de 5,949 fr. 60 cent., provenant en partie de souscriptions et en partie de la vente d'objets d'utilité et de goût, confectionnés par ces dames, au profit de la Société des Missions. La Maison des Missions se composait, à la fin de l'année, de six élèves, qui seront bientôt réduits à trois, par le départ de MM. Lemue, Bisseux et Rolland, destinés pour le sud de l'Afrique. Le Comité attend, pour les remplacer, que de nouveaux candidats se soient présentés. La dernière partie du rapport exposait les raisons qui avaient déterminé le Comité de Paris à envoyer, en Afrique, les premiers missionnaires de la Société, et donnait un aperçu de l'état actuel des Missions dans ce pays.

M. Thomas Waddington a ensuite rendu compte du mouvement et de l'état de la caisse. Les dépenses totales pendant l'année 1828, ont été de 21,418 fr. 96 cent.; les recettes se sont élevées à 31,382 fr. 45 cent., sans compter 2,454 fr. 80 cent., qui sont arrivés après la clôture des comptes. Différence en plus des recettes de cette année sur celles de l'année précédente, 10,054 fr. 80 cent.

Le rapport du Comité de la Société auxiliaire de dames de Paris, rédigé par l'une d'elles, a été lu par M. Frédéric Monod, et entendu avec beaucoup d'intérêt.

Plusieurs orateurs ont ensuite pris la parole; ce sont :

MM. Monod père, pasteur, en sa qualité de censeur de la Société; Paumier, pasteur à Rouen; Réville, pasteur à Dieppe; Stapfer, vice-président de la Société; Guillaume Monod, pasteur à Saint-Quentin; Rolland, missionnaire de la Société; Olivier, ministre de l'évangile, et Ramus, pasteur à Genève.

M. le président a terminé la séance en proclamant les élections. Nous sommes obligés de nous restreindre, dans ce rendu compte d'une séance qui a laissé de profondes et durables impressions dans beaucoup de cœurs. Nous le pouvons d'autant mieux, que le procès-verbal détaillé de l'assemblée générale renfermant tous les rapports qui y ont été lus et tous les discours qui y ont été prononcés, a paru au commencement de juin, chez M. H. Servier, rue de l'Oratoire, n° 6. Prix : 30 sous.

Consécration des trois missionnaires destinés pour le sud de l'Afrique, et départ pour Londres.

Trois jours après la séance dont nous venons de rendre compte, a eu lieu une solennité plus touchante encore, celle de la consécration publique des trois missionnaires de la Société des Missions évangéliques de Paris. C'était la première fois sans doute qu'une Eglise réformée de France était témoin d'un pareil spectacle. Car les quatorze missionnaires français, qui, en 1556, étaient partis pour le Brésil, avaient quitté la France sous le feu de la persécution; il n'était pas question alors de consécration publique des ministres protestans, surtout dans un des temples de Paris. On se rappelait aussi, que la colonie française que les trois missionnaires devaient aller visiter en arrivant au Cap, était un des débris de cette Eglise réformée de France qu'un fanatisme persécuteur avait dispersée dans presque toutes les contrées du monde; et la comparaison que l'on faisait des circonstances dans lesquelles les ancêtres de ces colons du Cap de Bonne-Espérance avaient quitté leur patrie, et de celles où la laissaient les missionnaires protestans, de l'année 1829, émouvait délicieusement l'âme, et la portait à la reconnaissance envers Dieu, qui sait quand

il le trouve bon, donner du repos à son Eglise. Ils partaient en effet, ces trois jeunes frères, mais non pas persécutés, non pas bannis, non pas couverts des huées et des malédictions de leurs ennemis, mais bénis par mille bouches qui imploraient sur eux la grâce du Seigneur, et conduits en paix par leurs frères, jouissant, sous la protection des lois, d'une liberté de conscience illimitée. On se disait encore que la Société des Missions de Paris cueillait, en ce jour, un des premiers fruits de ses travaux, puisque trois des élèves de son Institut avaient été jugés dignes, après quatre années d'études conscieneieuses, de recevoir la consécration au saint ministère. Mais qui pourrait raconter toutes les émotions qui se pressaient à la fois dans l'âme, pendant cette religieuse solennité? La reconnnaissance envers le Seigneur qui daignait bénir les efforts de ses enfans, l'intérêt pour trois jeunes chrétiens, qui s'en allaient, au péril de leur vie, annoncer le Sauveur à de malheureux idolâtres, les alternatives d'espérance et de crainte que faisaient naître leur départ, la perspective de la carrière difficile qu'ils étaient appelés à parcourir, l'attrait imposant de la cérémonie qui allait avoir lieu, la présence d'une trentaine de pasteurs réunis autour des missionnaires pour leur conférer l'imposition des mains, et par-dessus tout le sentiment de la présence du Seigneur qui se trouvait au milieu des siens, selon sa promesse,— on ne suffisait pas à contenir ces sentimens si divers qui avaient quelque chose d'infini dans leur nature; aussi n'avons-nous pas de peine à nous expliquer le bon effet que cette solennité a produit sur un grand nombre de personnes, demeurées étrangères, jusqu'à présent, à l'esprit et au but de la Société.

Nous n'entrerons point ici dans le détail de cette séance, vu que les pièces en ont été publiées (1). La prière d'ouverture a été faite par M. le pasteur Marron, président du Consistoire de l'Eglise réformée de Paris. Le discours de consécration a été prononcé par M. le directeur de la Maison des Missions; M. Lemue, l'un des trois missionnaires, y a répondu au nom de ses deux frères; après cela les missionnaires s'étant engagés

(1) Chez M. H. Servier, rue l'Oratoire, n° 6, sous le titre de Cérémonie de Consécration *des trois missionnaires envoyés par la Société des Missions évangéliques de Paris au Cap de Bonne-Espérance*. Prix, 5 sous.

solennellement sur la Bible, ouverte devant eux, à prêcher purement l'Evangile, et à remplir les devoirs de bons et fidèles ministres de Jésus-Christ, se sont mis à genoux, et ont reçu l'imposition des mains, d'abord de M. le directeur, et ensuite d'une vingtaine de pasteurs de Paris et des départemens. Une prière de consécration a été prononcée par M. le pasteur Paumier, à la suite de laquelle tous les pasteurs présens ont donné aux trois missionnaires l'accolade fraternelle.

La séance s'est terminée par le chant et par une exhortation adressée du haut de la chaire à l'assemblée, par le ministre officiant.

Consacrés le 2 mai, les missionnaires sont partis le 8 pour Londres, où ils ont été rejoindre M. le docteur Philip, avec lequel ils devaient faire le voyage du Cap.

Séjour des missionnaires à Londres.

MM. Lemue, Bisseux et Rolland ont été reçus à Londres, dans le collége des Missions de Hoxton (1), où ils ont demeuré, pendant toute la durée du séjour qu'ils ont fait dans cette ville. Nous espérions, qu'au bout de peu de temps, ils pourraient s'embarquer pour l'Afrique, mais aucune occasion favorable ne s'étant présentée, ils ont dû se soumettre à la volonté du Seigneur. Leur séjour à Londres a été de deux mois et demi à peu près; ce n'est que le 19 juillet qu'ils ont pu mettre à la voile pour le Cap de Bonne-Espérance. Mais ce temps de repos et d'attente leur a été utile, sous plus d'un rapport. D'abord, outre l'édification qu'ils ont trouvée dans le commerce de leurs frères de Londres, ils se sont puissamment fortifiés dans la connaissance de la langue anglaise, qu'ils ont eu mainte occasion de parler; l'un de nos frères y a même fait de si grands progrès, que vers la fin de son séjour à Londres, il improvisait facilement dans cette langue, en présence de nombreuses assemblées chrétiennes. Ils se sont aussi appliqués avec ardeur à l'étude de la langue hollandaise, dont ils avaient appris les rudi-

(1) Ce collége appartient à *la Société des Missions de Londres*. Il existe un autre séminaire des Missions, à quelque distance de Londres; c'est le collége de Islington, qui appartient à *la Société des Missions de l'Eglise épiscopale*. Le directeur du collége d'Hoxton est M. Henderson.

mens à Paris, et qui leur est de la plus grande nécessité pour leur Mission, puisqu'elle est la langue des colons du Cap, et de la plus grande partie de leurs esclaves hottentots. Entourés, comme ils l'étaient, dans la maison des Missions d'Hoxton, et placés sous la direction éclairée de M. le docteur Henderson, ils n'ont pu que s'avancer dans la piété et les connaissances utiles; car ils assistaient à la plupart des leçons données aux missionnaires dans le collége, et prenaient part aux exercices de dévotion du matin et du soir. Ils ont aussi profité de la société de plusieurs missionnaires revenus dans leur patrie pour y refaire leur santé, entre autres de celle de M. Hands, qui a travaillé pendant vingt ans à Bellary, dans les Indes orientales, de celle de M. Bennet, qui, dans un voyage de sept années, a visité, avec son ami Tyermann, mort à Madagascar, toutes les stations missionnaires de la mer du Sud et des Indes, et de celle de Mme Evans, qui a accompagné son mari au sud de l'Afrique, où elle a, de concert avec lui, annoncé l'Evangile, pendant onze années, aux Caffres et aux Hottentots; elle est veuve maintenant, avec plusieurs enfans, et c'est elle qui, de ses propres mains, a dû creuser la fosse de son mari, au milieu d'une contrée inhospitalière, où personne ne voulait lui rendre ce service.

Nos frères ont eu aussi l'inappréciable avantage de se trouver à Londres, à l'époque des assemblées annuelles des diverses Sociétés religieuses de la Grande-Bretagne. Chacun sait que ces solennités chrétiennes attirent ordinairement à Londres, de toutes les parties de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande, les pasteurs et, en général, les chrétiens les plus distingués, dans le règne de Dieu, par leur zèle et leurs talens. Les trois missionnaires français ont assisté à un grand nombre de ces réunions religieuses, et partout leur présence a excité le plus vif intérêt. Ce serait s'exprimer faiblement, que de dire qu'ils ont été accueillis avec bonté et avec affection par nos frères de Londres; car, dans plus d'une occasion, la joie qu'on a témoignée de les voir et de les entendre, est allée jusqu'à l'enthousiasme. C'est ce qui a eu lieu surtout le 14 mai, jour de l'assemblée générale de la Société des Missions de Londres; nos frères y ont été présentés par M. Wilks, à M. le docteur

Philip, qui s'est engagé solennellement à leur servir de père. Dans cette séance, où MM. Willberforce et Buxton, membres du parlement, ont pris la parole, notre frère Bisseux, le plus jeune de nos trois missionnaires, a adressé à l'assemblée un discours en anglais, qui a produit la plus vive impression. A la suite de ces discours, un vote extraordinaire de félicitations à la Société des Missions de Paris, et aux Eglises protestantes de France, a été soumis à l'assemblée, par M. le président, et l'on a aussitôt vu l'assemblée se lever en masse, pour témoigner sa joie, au sujet de la proposition qui lui était faite. On ne se rappelle pas à Londres, d'avoir vu une réunion aussi touchante et aussi solennelle. La recette faite à l'issue de cette séance a été le double de celle des années précédentes; elle s'est élevée à 10,000 fr. Quelques jours après, les amis des Missions se sont de nouveau réunis pour prendre congé de M. le docteur Philip et des missionnaires qui partent avec lui. Cette fois, la parole a été donnée au missionnaire Lemue qui, comme son ami Bisseux, a édifié les nombreux assistans. Ici, la recette n'a plus été de 10,000 fr., mais, ce que beaucoup de personnes auront peine à croire, de 62,000 fr. Nous aimons à citer de pareils exemples, pour donner une idée de l'intérêt général qu'on prend à l'œuvre des Missions en Angleterre. Puissent de pareils exemples ne pas être sans fruit au milieu de nous! Puisse ce fait, qu'une seule Société de Missions à Londres, a recueilli, *dans une seule séance*, une somme qui est le double précisément de celle que la Société des Missions de Paris a recueillie, *pendant l'année* 1828, exciter à jalousie les chrétiens de France, et réveiller de leur sommeil de mort, les âmes qui dorment encore parmi nous, sans rien faire pour le salut des pauvres païens!

Mais les amis de la Société aimeront connaître plus particulièrement les sentimens de nos trois frères, pendant les deux mois et demi de séjour qu'ils ont fait à Londres, et ce sera sans doute les intéresser, que de les initier un peu à leur vie intérieure. Nous ne pouvons mieux satisfaire ce désir, qu'en donnant ici quelques extraits de leur correspondance avec le Comité et avec M. le directeur.

Voici comment, dans une lettre du 16 mai, l'un d'eux

dépeignait ce qui se passait dans son âme, en quittant la France :

« En quittant Paris, où nous laissions nos bienfaiteurs, nos amis et nos frères, et où venaient de se passer, quelques jours auparavant, des scènes si touchantes, dont le souvenir était encore profondément gravé dans notre cœur, nous avions besoin d'être fortifiés en esprit, afin de pouvoir supporter avec joie une séparation qui, dans tout autre cas, aurait été pour nous douloureuse. Aussi le Seigneur a daigné se montrer à nous comme notre père et notre protecteur. Le premier jour de notre voyage, nous avons traversé une partie de la France, tout occupés de l'idée que, très-probablement, c'était la dernière fois que nous voyions disparaître à nos yeux ce pays chéri. Cependant, malgré l'effet que produisait sur nous ces réflexions, je pouvais dire au Seigneur avec une constante résignation : « Que ta volonté soit faite; je sais que je ne m'appartiens plus à moi-même; je t'ai fait le sacrifice de mon corps et de mon âme ! »

Partis le samedi de Paris, les missionnaires passèrent le dimanche à Calais, d'où ils repartirent le lundi :

« Le 11, avant de nous embarquer, continue le même missionnaire, nous fîmes tous ensemble la prière; nous recommandâmes au Seigneur nos parens et nos frères que nous allions quitter; nous le priâmes de répandre ses bénédictions sur les Eglises et les pasteurs qui nous envoient porter l'Evangile en Afrique; et, après avoir imploré sa grâce en faveur de nos compatriotes, le cœur plein de reconnaissance envers notre patrie, nous nous disposâmes à quitter la France. Enfin, le moment de partir était venu, nous avions élevé notre cœur au Seigneur, et nous nous trouvions sur la mer. Pour moi, tant que je pus découvrir les côtes de France, j'eus les yeux fixés de ce côté-là. Ce n'est pas que nous fussions tristes; au contraire, nous nous sentions tellement sous la dépendance de Dieu, que, quand nous nous vîmes exposés sur la mer dans un frêle bâtiment, il ne semblait pas qu'il y eût place en nous pour un autre sentiment. »

Quand, arrivés à Londres, nos frères apprirent qu'ils ne pourraient pas s'embarquer avant deux mois, ils en furent

profondément affligés; car leur cœur brûlait d'entrer dans la moisson du Seigneur, et ils auraient voulu franchir, d'un saut, l'espace qui les séparait de l'Afrique. Les sentimens exprimés à ce sujet par l'un d'eux, dans une lettre du 22 mai, nous ont bien réjouis; car ils ne provenaient certainement pas de la chair, mais de l'Esprit de Dieu qui agit en lui.

« Depuis que je sais, dit-il, que nous devons rester ici aussi long-temps, je suis poursuivi par un sentiment de tristesse qui m'ôte toute espèce de jouissance; c'est qu'en effet je ne fais rien ici pour Celui qui a tant fait pour moi, et je sens qu'il n'y a de repos et de joie pour mon âme que lorsque je serai au milieu des païens, et que je pourrai m'occuper de leur salut. Nous avons été très-bien reçus ici; on nous a témoigné et l'on nous témoigne encore de toute part mille amitiés; mais de tout cela je ne puis jouir; je me dis toujours : Tu perds ton temps; tout ceci encore est une vanité. »

Le passage suivant prouvera que nos frères sentent l'importance de leur vocation et toute la responsabilité qui pèse sur eux; il est extrait d'une lettre du 3 juin :

« Ce que vous nous dites de l'intérêt toujours croissant que les frères et les sœurs de Paris nous portent, est très-rassurant et bien encourageant pour nous. C'est pour nous une preuve de leur fidélité au service du Seigneur, et en même temps le gage de leur persévérante coopération avec nous à la conversion des pauvres païens. Mais si, d'un côté, j'en ai été réjoui, de l'autre j'en suis profondément humilié; car, mettant de côté tout ce que je dois à mon Sauveur pour son amour et ses soins journaliers, je me demande : comment répondre dignement à tant de marques d'intérêt? comment satisfaire à tout ce que tes frères et tes amis attendent de toi? Humainement parlant, la chose est impossible; car je ne vois en moi que faiblesse et impuissance. Mais voici, je m'attends à Celui qui a mis en moi le désir de l'aimer, et qui me donnera, je n'en doute point, avec ce désir, la puissance de l'aimer tous les jours davantage. Il m'accordera aussi tous les dons nécessaires pour travailler à son œuvre avec fidélité et avec succès. Dites donc à tous nos frères que notre zèle pour la sainte cause que nous avons embrassée ne se ralentit point, que nous brûlons d'entrer dans la

lice, de combattre contre les puissances du prince des ténèbres, et de renverser l'échafaudage sur lequel sont appuyés la superstition, le mensonge et toutes les pratiques païennes ; dites-leur que nous sommes très-sensibles à leur affection toujours croissante pour nous, et que nous espérons ne rien négliger pour y répondre ; assurez-les aussi que les prières qu'ils font monter jusqu'au trône de la grâce en notre faveur n'y montent pas en vain ; car nous en éprouvons l'efficace. Souvent nous nous sentons joyeux et affermis dans notre vocation, et nous aimons à croire que, dans ces momens-là, nos frères intercèdent pour nous, et que le Seigneur les entend et les exauce. Nous le prions à notre tour pour vous, chers amis, qu'il fasse reposer sur vous une partie des grâces que vous lui demandez pour nous, et qu'il vous donne de trouver dans les prières que vous faites pour vos missionnaires de l'édification, de la vie, de la force, et de nouveaux encouragemens à persévérer dans la prière et la charité. Que la grâce et la paix soient avec vous tous ! »

Le Seigneur garde nos frères dans la simplicité et dans l'humilité, et les sanctifie par cela même qui aurait pu affaiblir en eux ces dispositions chrétiennes. En parlant de la tendre affection et du vif intérêt qu'on leur témoigne de toutes parts à Londres, l'un d'eux s'exprime ainsi dans une lettre du 12 juin :

« D'où vient, dit-il, que l'on nous témoigne tant d'intérêt et d'affection ? Est-ce seulement parce que nous sommes Français, et que l'on a conservé le souvenir des relations si différentes qui ont existé autrefois entre la France et l'Angleterre ? Non ; c'est aussi, c'est surtout parce nous sommes *missionnaires* français envoyés par les Eglises de France et par le vénérable Comité de Paris, dont le cher M. Wilks a si bien représenté les membres dans toutes les occasions. Aussi tout l'honneur qu'on nous a fait, depuis que nous sommes à Londres, rejaillit sur vous. Ce n'est qu'à cette condition que nous l'avons reçu, et nous croirions pécher si nous le recevions jamais autrement. C'est ce que le frère Lemue a fait entendre dans l'assemblée dont je vous parle, et il a saisi en même temps cette occasion pour exprimer, en votre nom, aux chrétiens de Londres

votre reconnaissance. Ne croyez donc pas que toutes ces marques d'intérêt aient produit en nous des sentimens de vanité et nous aient portés à nous élever au-dessus de nous-mêmes, comme si nous avions plus de mérite maintenant, que lorsque nous vous avons quittés. Au contraire, nous n'en sommes que plus humiliés devant le Seigneur, et plus en peine sur les moyens de répondre dignement à tant d'espérances que l'on a conçues de nous. »

Toutes leurs lettres, nous osons le dire, sont remplies de pareils sentimens, et nous bénissons l'auteur de toute grâce qui les a mis en eux. Que nos frères en France et à l'étranger se réjouissent avec nous de ces nouvelles manifestations de la bénédiction que le Seigneur fait reposer sur notre Société, et qu'ils le supplient de faire croître de plus en plus nos trois frères et nous tous dans son amour, dans l'humilité et dans le renoncement au monde et à nous-mêmes.

Départ pour le sud de l'Afrique.

Nous recevons dans ce moment une lettre de notre ami et frère, M. Frédéric Monod, qui, se trouvant à Londres, a assisté au départ de nos trois frères. Laissons-le parler; il nous racontera, mieux que nous ne pourrions le faire, une des scènes les plus touchantes dont nous ayons lu le récit.

« *Vendredi* 17 *juillet*.—Je me suis embarqué à neuf heures, à bord du bateau à vapeur *l'Albion*, pour Gravesand; j'y ai trouvé tous les missionnaires destinés pour le Cap et un grand nombre d'amis des Missions. Les missionnaires sont : le docteur *Philip*, sa femme et ses deux filles; *William Fyvie* et sa femme, retournant à Surate (Grandes-Indes), où ils ont déjà passé treize ans, occupés surtout de la traduction de la Bible en guzuratee (1); *John Baillie* et *Théophile Atkinson*, élèves du collége de Hoxton, envoyés au sud de l'Afrique par la Société des Missions de Londres, avec leurs femmes; *Théobald Baron von Wurmb* et sa femme; *Jean Leipold*, *Gustave Zahn* et *Daniel Paulus Lukhof*, envoyés par la So-

(1) La seconde édition de la Bible entière est sous presse.

ciété de Barmen à la même destination (1); enfin nos trois chers frères de Paris. J'oubliais de nommer *Miss Martin*, qui va fonder une école à Béthelsdorp et y épouser le fils de feu le vénérable *Vanderkemp*, et *Miss Lindall*, qui va établir des écoles d'enfans parmi les Hottentots: en tout *vingt chrétiens* qui quittent tout ce que l'homme prise le plus dans ce monde, pour aller, leur vie dans leurs mains, étendre au loin le règne de leur Rédempteur. Depuis le départ du vaisseau qui, sous le commandement du capitaine Wilson, transporta, en 1797, les premiers missionnaires à Otaïti (2), jamais un si grand nombre de messagers de la bonne Nouvelle ne s'étaient trouvés réunis sur le même bâtiment. Parmi les amis qui sont descendus avec nous à Gravesand, je citerai MM. *John Arundel* et *W. Orme*, secrétaires de la Société des Missions de Londres; M. *Roberts*; M. *Faulger*, *John Clayton*, un des ministres de l'Evangile les plus distingués de l'Angleterre; *James Flatterie*, *Tippitts*, *Joseph Fletcher*, ministres, etc., et *Richter*, un des professeurs de l'Institut des Missions de Barmen, qui a accompagné ici ses jeunes amis. Je ne puis me livrer à aucune réflexion, bien qu'elles se pressent dans mon cœur et dans mon esprit. A peine ai-je le temps de consigner ici tous les faits; mais on comprend ce qu'a dû être ce dernier adieu, au bord de la mer, dans un pareil moment.... Cinquante-cinq personnes réunies, dont vingt allaient dans peu d'heures nous quitter, avec la probabilité que nous ne reverrions jamais leur visage sur cette terre, et dont les autres étaient des chrétiens fervens, dévoués de cœur et d'âme

---

(1) Ces quatre missionnaires allemands, qui sortent de l'Institut des Missions de Barmen, dans la Prusse rhénale, *sont aussi les prémices* de la Société des Missions du Rhin, comme nos trois frères français le sont de la Société des Missions de Paris. L'un de ces missionnaires allemands, M. Théobald von Wurmb, noble d'origine, et autrefois premier lieutenant dans la garde royale prussienne, a gagné des lauriers à la bataille de Leipzig, et a fait la campagne de France avec les alliés. Mais depuis qu'il connaît le Sauveur, il a déposé ses décorations au pied de la croix du Crucifié et est entré dans la sainte milice de Jésus-Christ. Nous sommes frappés de ce trait de ressemblance avec le docteur Vanderkemp. Si nous sommes bien informés, M. Wurmb est aussi docteur.

(2) Voyez *Journal des Missions*, 3e année, page 215.

au service de leur Maître. Je n'ai jamais rien vu de plus profondément émouvant. Nous avons dîné ensemble. Le commencement du dîner s'est passé comme d'ordinaire. Le docteur Philip a ensuite introduit sir *Edouard Parry*, le fameux navigateur au pôle nord (1), qui est sur le point de s'embarquer pour un voyage à la terre de *Van Diemen*. Après la santé du Roi, qu'on a bue de grand cœur, en la motivant sur la liberté religieuse dont jouit l'Angleterre et sur la récente émancipation des Hottentots, on a porté celle du capitaine Parry. Celui-ci a dit, dans sa réponse, *qu'il avait aussi voyagé dans l'esprit missionnaire, qui était le meilleur esprit du monde; qu'il était heureux de se trouver au milieu d'un si grand nombre d'ouvriers dans cette bonne œuvre, et qu'il leur souhaitait tout le succès possible dans leurs entreprises.* M. Orme a proposé, d'une manière très-touchante et très-chrétienne, la santé du docteur Philip et de tous les missionnaires. Le docteur a répondu par un discours intéressant, comme tous ceux qu'il fait, où il a parlé de l'Allemagne, de la France et de moi indigne. J'ai naturellement dû répondre, ou plutôt j'ai cherché à exprimer le moins mal qu'il m'a été possible quelques-uns des sentimens dont mon cœur était plein : j'étais vivement ému, et je ne sais trop ce que j'ai dit, sinon que j'ai remercié encore nos frères de Londres et le docteur Philip; que j'ai recommandé de nouveau nos jeunes frères, et que j'ai imploré sur tous les missionnaires la bénédiction du Seigneur. Le révérend M. Flatterie a terminé par une prière pleine d'onction, de foi et de ferveur, qui a dignement couronné ce repas remarquable à tant d'égards. A six heures, nous nous sommes embarqués pour aller rejoindre le bâtiment qui était à l'ancre, à six ou sept milles plus loin. Il porte le nom de *Charles Kerr*, capitaine *John Brodie*, fort de 550 tonneaux, ce qui est fort peu de chose pour les Grandes-Indes, mais ce qui est assez pour présenter toute la sécurité désirable. J'en rapporte le plan avec moi à Paris; vous y verrez avec plaisir comment nos missionnaires sont logés. Après avoir pris inspection du

---

(1) Les journaux français, et entre autre le *Globe*, ont rendu compte de son voyage au pôle, le plus périlleux peut-être qui ait jamais été entrepris.

navire, descendu le bagage dans les cabines et défait leurs malles, tous les missionnaires se sont réunis, et ont sanctifié, par la lecture de la Parole de Dieu et la prière, leur arrivée sur le navire. Ce petit service a été, comme vous le comprenez, extrêmement touchant. Le samedi matin 18, nous nous sommes réunis dans ma cabine, les trois missionnaires et moi, et nous avons eu là une heure et demie de lecture de la Parole, de prières et de bonnes conversations. J'ai rarement été aussi touché et édifié. —Les sentimens avec lesquels nos frères ont vu arriver le moment du départ m'ont infiniment réjoui : ils étaient à Londres aussi bien que possible ; ils y avaient formé des relations très-douces, et cependant ils étaient tout réjouis de partir et d'entrer enfin dans le champ de leurs travaux : la mer et le voyage ne leur font point peur ; ils se confient pleinement en Dieu. —Une circonstance très-remarquable, et qui doit nous pénétrer tous de reconnaissance, a encore augmenté cette confiance. Vous savez qu'ils devaient partir, il y a deux mois, dans un autre bâtiment, auquel le docteur Philip n'a renoncé que parce que le capitaine demandait trop d'argent pour la traversée ; eh bien ! ce bâtiment a fait naufrage sur les côtes de l'île de Wyght ; les passagers ont été sauvés, Dieu soit béni ! mais ils ont perdu tout leur bagage.

« J'ai été singulièrement frappé et touché de l'air de calme et de paix qui régnait sur les figures de tous ces missionnaires, et en particulier de ces jeunes femmes mariées depuis quelques semaines, et qui quittent leur patrie et leurs familles, sans espoir humain de jamais les revoir. Leur regard n'était pas celui de l'indifférence ; on voyait que leur cœur était serré, mais en même temps qu'il était plein de l'amour, de la confiance et du dévouement qui viennent d'en haut. Nos trois frères étaient dans la même disposition que tous les autres. Cependant M. et Mad. Philip laissent ici *leurs trois fils*, et le missionnaire Fyvie les *trois* seuls enfans qui lui restent, de sept que Dieu lui a donnés. Ce sacrifice est nécessité par le climat meurtrier où il se rend, et où il n'échappe pas un enfant européen sur dix. M. Fyvie a vu mourir, aux Indes, en treize ans, dix-neuf enfans appartenant à un très-petit nombre de missionnaires. »

« Enfin, samedi soir, à huit heures, j'ai fait mes derniers adieux; nous avons encore prié, les trois frères et moi, et un quart d'heure après nous nous sommes perdus de vue, pour ne nous revoir peut-être que dans le royaume de notre Maître, où nous nous sommes donnés *un rendez-vous assuré.* »

Après ce simple mais touchant récit de notre frère Monod, écoutons encore ce que nous disent nos frères Lemue, Bisseux et Rolland; ils nous écrivent à bord de leur vaisseau, quelques heures avant de mettre à la voile :

« L'Esprit de Dieu est avec nous et remplit nos cœurs d'une joie indicible. La promesse du Sauveur à ses disciples : *Je suis tous les jours avec vous, jusqu'à la fin du monde,* donne à nos âmes une inébranlable assurance. Oui, Il est avec nous, Il sera avec nous, et nous avec Lui, dès maintenant et à toujours..

« Nous brûlons de toucher aux rives africaines, et d'y publier les merveilles de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. »

Les voilà donc partis! Depuis le 19 juillet, ce vaisseau chargé de tant d'espérances, vogue sur la pleine mer. Amis des Missions, en France et à l'étranger, disciples de Christ, nos frères en la foi, souvenez-vous dans vos prières, de cette petite armée de soldats de Jésus-Christ, qui, appuyés sur les promesses et pleins de confiance dans la force de leur Chef invisible, s'en vont combattre contre le prince des ténèbres, et détruire son règne dans l'Afrique. Seigneur, arme-les de toutes les armes de ton Esprit ! Ah, si tu combats avec eux, ils seront assez forts !

VARIÉTÉS.

Lettres sur l'Inde, écrites par le missionnaire Ward.

(Suite; *voyez* 3e année, page 381.)

DIX-HUITIÈME ET DERNIÈRE LETTRE.

LE TRIOMPHE ASSURÉ DE L'ÉVANGILE.

A bord de *l'Hercule*, 13 avril 1821.

De tous les noms qui sont donnés à notre Seigneur Jésus-Christ, dans les saintes Ecritures, aucun n'est plus ordinaire que celui de Roi. Il est « le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs; » et son règne doit durer éternellement. Il possède les droits les plus étendus et les plus incontestables sur ses sujets, car ils sont tous ses créatures et l'œuvre de ses mains; et tout ce qu'ils possèdent est un don de sa bonté: les lois fondamentales de son royaume sont divines et immuables, et le bonheur de ses sujets ne peut être séparé de leur accomplissement.

Mais l'humanité toute entière ne s'est-elle pas révoltée, de concert, contre son Créateur et son Maître? tous les hommes ne sont-ils pas devenus rebelles, et ne persévèrent-ils pas dans cet état de révolte, soit qu'ils demeurent isolés dans les déserts ou qu'ils soient réunis en sociétés; qu'ils vivent sur la terre dans l'état sauvage ou parmi les peuples civilisés? En punition de leur rebellion, ils sont tombés entre les mains du prince des ténèbres qui les tient asservis sous l'empire de l'incrédulité et de la superstition, par le ministère de ses agens visibles qui s'opposent sur la terre, à l'extension du règne de Dieu?

Depuis que Christ est ressuscité des morts, il a vaincu la mort et celui qui a l'empire de la mort, le prince des ténèbres; il est monté au ciel, il s'est assis à la droite de Dieu, et il attend maintenant que tous ses ennemis soient mis pour le marche-pied de ses pieds, afin d'être adoré par tous les habitans de la terre, comme Dieu et comme Roi, comme il en a le droit, de toute éternité.

Soit que nous considérions l'homme individuellement, soit que nous l'envisagions dans ses rapports avec les autres êtres,

rien n'est plus désirable pour lui que cette domination de Christ. Toutes les créatures gémissent encore maintenant sous l'empire de la vanité et du péché; elles sont en travail, et elles soupirent en attendant l'heure de la délivrance, et tous les sentimens de celui qui a goûté une fois la félicité qui se trouve en Jésus-Christ, et qui connaît la valeur infinie d'une âme immortelle, se confondent dans cette grande prière : *Ton règne vienne*!

Si l'empire universel du Rédempteur des hommes est le but le plus noble et le grand centre où se réunissent tous les vœux de l'humanité, c'est une douce pensée, qu'il n'y a rien ni dans l'état de l'homme ni dans la constitution du royaume de Christ, tel qu'il nous est dépeint dans la Parole de Dieu, qui s'oppose invinciblement à ce qu'il s'établisse parmi tous les peuples de la terre. Si ce royaume de lumière marche en avant, les ténèbres des nations doivent s'enfuir à son approche. Lorsqu'il répandra les trésors de sa bienfaisante influence sur les peuples de la terre, ils recevront avec joie le Roi du ciel.

Mais ce qui paraît désirable au cœur de l'homme, lui est promis dans la Parole de Dieu, comme une chose qui arrivera certainement. Les livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament sont remplis de la promesse que toute puissance sera donnée à Christ dans le ciel et sur la terre, et « qu'à son Nom tout genou se ploiera, tant de ceux qui sont aux cieux que de ceux qui sont en la terre et au-dessous de la terre, et que toute langue confessera que Jésus-Christ est le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père. » Et c'est pour cela que Christ est devenu la victime de propitiation pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde. Cet Evangile doit être annoncé à toutes les nations, et Jésus doit dominer jusqu'à ce que tous ses ennemis aient été mis pour lui servir de marche-pied.

Si donc Jésus-Christ n'obtenait pas cet empire universel sur les hommes, que deviendraient les promesses que notre Dieu a faites à son Fils, et qu'il a données par lui au monde? où serait le fondement de notre foi dans la vérité de l'amour éternel de Dieu? où serait la récompense de l'obéissance de Christ? où serait enfin l'accomplissement du but

final pour lequel a été créée l'humanité toute entière? *Il faut qu'il croisse*, si l'empire du monde doit être arraché au vice, si la vertu de l'homme n'est pas un vain nom, et si sa plus douce espérance n'est pas un beau rêve. L'histoire du monde et des hommes resterait une énigme inexplicable si ces promesses du Dieu véritable et fidèle n'étaient pas accomplies, et si, tôt ou tard, on ne voyait arriver ce temps si long-temps désiré, où il doit régner depuis une mer jusqu'à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre, « et où tous les royaumes de ce monde deviendront les royaumes de notre Dieu et de son Oint. »

Les premiers rayons de cette nouvelle époque de l'histoire du monde et des hommes se sont déjà levés sur nos têtes; portons nos regards sur les deux hémisphères, et que nos cœurs se réjouissent en voyant des parties si vastes du grand désert des peuples fleurir, de nos jours, comme un jardin de Dieu. Le Roi du ciel n'a-t-il pas arraché au prince des ténèbres, pendant les trente dernières années, plusieurs de ses anciennes possessions, pour les mettre au nombre de ses domaines? n'avons-nous pas vu de nos jours tous les mouvemens politiques des nations, toutes les révolutions des royaumes, toutes les nouvelles découvertes, tous les progrès dans les sciences et toutes les entreprises de l'industrie, devenir, entre les mains de la Providence, des instrumens qui ont hâté les progrès de l'Evangile parmi les peuples de la terre?

C'est un glorieux spectacle que celui que nous offre aujourd'hui l'établissement de la Société biblique dans le sein des Eglises protestantes, et elle a déjà commencé à opérer un mouvement salutaire, qui aura les plus heureuses conséquences pour toute la race humaine. Depuis la naissance des Eglises protestantes, c'est peut-être la première manifestation qui ait exprimé avec grandeur leur existence, et qui les ait revêtues avec dignité, et d'une manière non équivoque, de ce respectable caractère d'*universalité*, qui ne peut plus leur être enlevé. C'est avec justice, que l'Eglise protestante ne connaît pas un but plus élevé, plus noble et plus salutaire, auquel doive tendre toute son activité, que celui de faire connaître les saintes révélations de notre Dieu, dans toutes les langues du monde, à tous les peuples de la terre. Et de quelle

autre Eglise aurait-on pu attendre la propagation générale de ce don de Dieu qui est l'unique joyau et la bannière de l'Eglise protestante ? Tandis qu'elle procure le plus précieux des trésors aux membres de ses propres Eglises, afin que nul d'entre eux ne soit privé du pain de vie, tandis qu'avec une charité prévenante, elle offre à ses voisins de l'Eglise catholique les richesses immenses de Christ, pour embrasser dans une affection universelle tous les chrétiens réunis autour de ce centre commun, elle a aussi ouvert la voie à tous les peuples de la terre par le moyen de la Bible; elle a donné au messager de Christ les clefs du royaume des cieux en différentes langues, et muni de ce don inestimable, il peut traverser en sûreté les déserts du paganisme, et y semer des bienfaits.

Quels funestes coups n'a pas déjà reçu la puissance ennemie du faux prophète. Son édifice n'est-il pas chancelant en Turquie! Il dépérit en Afrique, et il tombe dans les Indes. Les états du grand mogol et d'autres royaumes mahométans sont soumis à un gouvernement chrétien. Déjà on a préparé pour le monde mahométan les saintes Ecritures en arabe, en turc, en persan, en malai, en hindostani et dans d'autres langues familières aux sectateurs de l'islamisme. On a déjà commencé la difficile tentative de faire pénétrer dans des pays mahométans la connaissance du salut que Christ a apporté au monde, et de ramener au bon berger des milliers d'entre eux, dont les ancêtres étaient chrétiens.

La victoire de Christ s'est étendue d'une manière encore plus glorieuse dans le monde païen. Que n'a pas fait de nos jours la puissance de Christ pour les Hindous, pour les nègres de l'Afrique, pour les insulaires de la mer du sud ! N'est-ce pas une manifestation de la puissance du saint-Esprit qui opère dans tout le monde païen, que le spectacle que nous offrent les habitans des îles Sandwich et des îles de la Société, qui, conduits par leurs chefs, détruisent leurs idoles et les consument sur des bûchers? n'est-ce pas cet esprit qui inspire aux cannibales de la Nouvelle-Zélande, aux noirs de Madagascar, aux Namaquas et aux Betschuanas de l'intérieur de l'Afrique méridionale, à des millions d'Hindous, aussi bien qu'aux races indiennes de l'Amérique, de lever tous ensemble des mains suppliantes pour demander des écoles pour leurs enfans ? Tous

ces pays se préparent pour l'époque rapprochée où ils s'uniront pour rejeter leurs idoles, et où ils s'écrieront : L'Eternel, Jéhovah, est notre héritage ! Quelles que soient les grandes choses qui restent encore à accomplir, pour que Dieu règne sur toute la terre, tout nous annonce cependant que nous approchons progressivement de cette glorieuse période, « où le Seigneur que nous cherchons viendra dans son temple, » et où son Nom sera célébré dans les cantiques des rachetés de toutes les nations.

Fusion des différentes Sociétés de Missions américaines, en une seule Société générale.

Pendant quelque temps, les diverses Sociétés de Missions en Amérique (1) ont travaillé séparément ; mais une expérience de plusieurs années les a convaincues qu'elles contribueraient plus efficacement à l'avancement du règne du Sauveur, en unissant leurs efforts, qu'en les divisant, comme elles l'avaient fait jusqu'alors. En effet, plusieurs d'entre elles avaient été obligées, au bout de peu de temps, d'interrompre leurs travaux, faute de moyens suffisans pour les poursuivre ; d'autres, prévoyant le même sort, s'étaient affiliées à la Société de leur voisinage ; de sorte que le besoin d'une centralisation de toutes les Sociétés de Missions se faisant de plus en plus généralement sentir, on convint de former un conseil composé des représentans de toutes les communions et Sociétés de Missions évangéliques, pour s'occuper de l'examen de cette grande question. Après avoir pris en considération les expériences faites pendant les années précédentes, et en avoir tiré les conclusions qui en découlaient naturellement, les chargés de pouvoir des différentes Eglises évangéliques se sont arrêtés unanimement à la résolution suivante : « De proposer aux Sociétés et aux Eglises dont ils étaient les représentans de s'unir en une Société générale de Missions américaines, et, pour cet effet, de s'affilier à la grande Société des Missions de Boston qui existe depuis long-temps, et qui travaille avec fruit à l'étranger. »

La proposition a été adoptée, et la fusion des diverses Sociétés de Missions en une seule Société générale vient d'avoir lieu.

Il est intéressant et instructif, en même temps, de connaître les principales raisons qui ont déterminé nos frères d'Amérique à prendre cette décision. Ils les ont rendues publiques dans un écrit dont ces feuilles ne nous permettent pas de don-

(1) Elles étaient au nombre de cinq.

ner un extrait. Nous nous contenterons d'indiquer ici les cinq propositions qui servent de thême aux divers articles dont se compose ce mémoire, sans nous permettre aucun développement.

1. *Une Société de Missions, pour pouvoir prospérer, doit, autant que possible, être illimitée dans ses moyens d'influence.*

2. *Les travaux d'une Société de Missions doivent être variés.*

3. *Une réunion des diverses Institutions missionnaires épargne beaucoup de temps et de peines.*

4. *Elle diminue considérablement les dépenses.*

5. *Elle resserre les liens de la charité entre les chrétiens des diverses communions.*

NOUVELLES RÉCENTES.

Nous venons de lire, dans l'un des derniers numéros du *Constitutionnel*, l'article suivant :

« *Londres*, 10 *juillet*.—On annonce, du Cap de Bonne-« Espérance, la perte du navire français *Joli*, venant de Cal-« cutta à Bourbon, et se rendant à Bordeaux.—Il a péri à « l'embouchure de la rivière Gianga, à environ trente milles « de Bashé. Il y avait à bord, y compris les passagers, vingt « individus, dont douze ont été noyés et huit sauvés. Les « Caffres se sont bientôt rassemblés, et allaient mettre à mort « ces malheureux, lorsqu'un missionnaire, M. Thackwray, « qui parcourait le pays, arriva heureusement, et obtint des « sauvages qu'ils épargneraient les Européens. On les atten-« dait à Graham's-Town. »

Voilà l'ascendant que le christianisme donne aux missionnaires sur l'esprit de peuplades encore barbares ! Que n'a-t-on pas droit d'attendre d'une pareille influence pour l'amélioration spirituelle et morale de ces derniers !

AVIS DU COMITÉ.

MM. les abonnés qui n'ont pas encore renouvelé leur abonnement pour la quatrième année *du Journal, sont priés de le faire d'ici à un mois, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi de la livraison suivante.*

La Rédaction du Journal espère publier trois numéros d'ici à la fin de l'année, afin de pouvoir commencer la cinquième année *avec le mois de janvier* 1830.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

SOUVENIRS

DES MISSIONS ANCIENNES.

Notice sur les travaux des missionnaires de la Société des Frères-Unis, parmi les Hottentots, depuis l'année 1737 jusqu'à nos jours.

Pour achever l'esquisse des travaux des serviteurs de Christ qui ont frayé la route à nos frères français, chez les indigènes du sud de l'Afrique, nous chercherons, dans cette notice, à rendre compte d'une Mission antérieure à celle du docteur Vanderkemp. Cet article, joint à celui que nous avons publié dans notre numéro précédent, pourra servir comme d'une introduction à la connaissance de l'histoire des Missions d'un pays auquel nous allons prendre désormais le plus vif intérêt, puisque des frères et des compatriotes sont en route pour aller y prêcher la Parole de vie. Mais pour reprendre le fil des événemens à leur origine, nous sommes obligés de répéter ici quelque chose de ce que nous avons dit à la page 329 de la 3e année de ce Journal.

George Schmidt, homme remarquable par sa foi et son courage chrétien, partit pour le sud de l'Afrique, en février 1736, dans le but d'y prêcher l'Evangile aux Hottentots. Arrivé au Cap de Bonne-Espérance et ayant choisi un emplacement favorable près de la rivière du Sergent (Serjeant River), il y rassembla un certain nombre de Hottentots, et en peu d'années il eut la joie d'en baptiser plusieurs. Des obstacles de différens genres s'étant opposés, plus tard, au succès de ses travaux, il retourna en Europe en 1744, dans l'espérance de les surmonter, et d'engager quelques-uns des frères à venir à son aide. Il laissa sa petite congrégation, qui était composée de quarante-sept personnes, sous la surveillance et les soins d'un homme pieux; mais, à son arrivée en Hollande, il eut la douleur inexprimable d'apprendre que la compagnie des Indes-Orientales s'opposait à son retour au Cap, parce que quelques insensés avaient

insinué que la conversion des Hottentots nuirait aux intérêts de la colonie. Cependant sa petite congrégation resta réunie pendant quelque temps, attendant avec impatience le retour de son bien-aimé pasteur. Elle se rassemblait pour lire une Bible hollandaise que Schmidt leur avait laissée. Quelques-uns des frères qui touchèrent au Cap en 1787, en revenant des Indes, y virent encore une Hottentote qui avait été baptisée par Schmidt. Cette femme avait conservé avec soin une Bible hollandaise qu'elle avait reçue de lui, et exprimait un vif désir de voir revivre la Mission. On sollicita donc de nouveau, auprès de la compagnie des Indes-Orientales, la permission d'envoyer des missionnaires au Cap; et, bien que nombre de pétitions du même genre eussent échoué, après une vive opposition, celle-ci fut enfin couronnée de succès.

Les trois frères Hendrick Marsveld, Daniel Schwinn, et Jean-Chrétien Kuehnel partirent de la Hollande, pour le Cap de Bonne-Espérance, en juillet 1792, pour commencer une nouvelle Mission. Ils furent très-bien reçus par le gouverneur et par plusieurs autres personnes distinguées; mais les paysans hollandais de la colonie, hommes pleins de malice et de préjugés, les regardèrent presque comme des monstres. Alarmés à la pensée qu'ils allaient instruire les Hottentots, quelques-uns de ces misérables proposèrent de faire périr les frères sur-le-champ; et ils travaillèrent, en même temps, à prévenir les pauvres indigènes contre eux, en répandant les bruits les plus effrayans et les plus absurdes sur leur compte. « Ils vous traiteront bien dans les premiers temps, » leur disaient-ils; « mais si vous les écoutez, ils feront venir d'autres frères, et alors ils se saisiront de vous, et vous enverront en esclavage à Batavia. » —Attendez seulement un peu,» disait un commissaire à deux Hottentots qu'il avait rencontrés en chemin, « vous serez joliment traités par eux. J'ai entendu dire qu'ils battent leurs écoliers sans miséricorde, et qu'ils ont apporté une provision de bambous dans ce but. » On disait plus tard que les missionnaires apprenaient aux Hottentots à voler, à tuer, et à commettre d'autres crimes atroces.

Comme on leur avait recommandé de s'établir à *Bavian's kloof*, à environ cent vingt milles à l'est de la ville du Cap,

les frères allèrent aussitôt visiter ce district. C'était là qu'avait demeuré George Schmidt, et dès leur arrivée on leur montra la place où était jadis sa maison; un pan de mur était encore debout; il y avait dans le jardin plusieurs arbres fruitiers, et l'on voyait çà et là les ruines des cabanes des Hottentots. Ayant appris qu'une femme, que Schmidt avait baptisée, était encore vivante, ils demandèrent à la voir; on alla donc la chercher dans sa hutte, et on l'amena aux misionnaires; elle était si vieille et si faible qu'elle ne pouvait marcher sans soutien. Elle avoua qu'elle avait oublié tout ce qu'elle avait appris de lui, et à la vérité elle paraissait aussi ignorante que les autres; mais elle dit qu'elle avait encore, chez elle, un livre qu'elle avait reçu de lui. C'était un Nouveau-Testament hollandais, et il était enfermé dans un sac de peau, enveloppé de deux peaux de mouton. Elle l'avait lu autrefois, mais elle était maintenant presque aveugle, et se le faisait lire par une autre femme, qui avait appris à lire d'un des élèves de Schmidt.

Après s'être décidés à s'établir sur cet emplacement qui leur fut accordé par le gouvernement hollandais, les frères commencèrent, avec le secours des Hottentots du voisinage, par bâtir une maison pour eux. Malgré la vive opposition des Boors (paysans hollandais), qui cherchaient souvent à retenir les Hottentots par force, ces pauvres opprimés se rassemblèrent en grand nombre autour des missionnaires. C'était un spectacle touchant que l'attention et l'ardeur avec lesquelles ils écoutaient la joyeuse nouvelle du salut; on aurait dit qu'ils voulaient dévorer les paroles qui sortaient de la bouche de leurs instituteurs; et plusieurs d'entre eux, quand ils entendaient annoncer l'amour et les souffrances du Rédempteur, en étaient si touchés qu'ils fondaient en larmes. Il y avait parmi eux un silence respectueux et une dévotion solennelle que l'on trouve trop rarement dans les assemblées chrétiennes.

Cependant les frères avaient à lutter contre de grands obstacles, et le principal était l'opposition des colons. Un grand nombre de Hottentots les quittant pour venir entendre la Parole de Dieu, les fermiers craignirent de ne plus pouvoir s'en servir comme de domestiques, ou du moins de les trouver plus difficiles sur les conditions. D'ailleurs, comme les troupeaux sont

la principale ressource des Hottentots, et qu'ils les laissaient paître en liberté dans un pays où il n'y a que peu ou point de haies et de murailles, il faut avouer que leurs bestiaux entraient quelquefois dans les champs des fermiers du voisinage, et que les exhortations des missionnaires ne remédiaient pas toujours à cet inconvénient. Poussé par des considérations de ce genre, un homme, nommé Teunis, qui avait d'abord sollicité les frères de s'établir dans ce district, devint leur plus cruel ennemi, et s'opposa, de tous ses moyens, à leurs succès. Dans ce but, il représenta au gouvernement, que les troupeaux des Hottentots étaient si nombreux que le pays ne pouvait les porter, et qu'il y avait une nécessité absolue à les renvoyer aux lieux qu'ils avaient abandonnés. Ce rapport était complètement faux; mais le commissaire le reçut avec tant de confiance, qu'il autorisa l'accusateur des Hottentots à leur ordonner de ramener leurs troupeaux dans leur ancienne résidence. On informa, en même temps, les frères qu'ils ne devaient recevoir dans l'établissement aucun Hottentot qui eût été au service d'un colon, s'il n'apportait un certificat qui constatât qu'il avait fini son temps de service, et qu'il était libre; c'était défendre de recevoir aucun Hottentot, car il était facile de prévoir que les fermiers donneraient bien rarement de pareils certificats. Ces mesures causèrent un vif chagrin aux Hottentots ainsi qu'aux missionnaires; cependant, plusieurs d'entre eux déclarèrent, dans les termes les plus forts, que quoiqu'il pût en arriver, ils ne voulaient pas quitter leurs instituteurs. Le triomphe de leurs ennemis fut heureusement de courte durée. Un habitant distingué du Cap, qui visita l'établissement bientôt après, informa le gouvernement, à son retour, que le rapport des fermiers était si loin d'être exact, qu'on pourrait nourrir dans ce lieu plus de cinq cents pièces de bétail. Le commissaire révoqua donc l'ordre qui concernait les troupeaux des Hottentots, et l'homme généreux qui avait été si utile aux missionnaires acheta le terrain avoisinant, dans le but d'assurer la tranquillité de la Mission.

Plus de cent *Boors* prirent les armes, en juin 1795, pour obtenir l'effet de leur requête, et ils n'oublièrent pas, dans le nombre de leurs griefs, l'instruction des Hottentots. Les rapports les plus effrayans se succédèrent de jour en jour,

pendant plusieurs semaines. Tantôt l'on disait qu'une troupe d'insurgés allait arriver à l'établissement pour faire prisonniers les missionnaires et les envoyer à Batavia ; une autre fois, l'on racontait que des fermiers qui n'avaient pas voulu se joindre aux rebelles, s'étaient enfuis au Cap, parce que les premiers menaçaient de tuer tous ceux qui ne partageaient pas leurs fureurs. Un autre jour, l'ennemi devait venir d'abord à Bavian's kloof et marcher de là au Cap; et le jour suivant on disait, d'heure en heure, qu'ils étaient en marche, et qu'ils approchaient rapidement. Effrayés de ces bruits sinistres, les Hottentots chrétiens se rassemblaient autour de leurs instituteurs, et criaient : « O qu'ils épargnent seulement nos bons maîtres ! » et ils déclaraient en même temps que si les frères fuyaient, ils fuiraient tous avec eux, mais que, s'ils étaient résolus à rester, ils resteraient aussi et mourraient ensemble. Mais, comme les missionnaires voyaient que plusieurs d'entre eux étaient épouvantés et ne restaient que par dévouement, ils leur dirent qu'ils ne devaient pas se régler sur eux; mais que chacun devait se conduire, comme il le jugeait convenable. Alors, plusieurs des Hottentots, et surtout les femmes et les enfans, s'enfuirent dans les montagnes et se cachèrent parmi les rochers et les buissons. Avant de quitter l'établissement, ils vinrent dire adieu à leurs instituteurs. Ces pauvres gens, accablés de douleur, poussaient les hauts cris et versaient des larmes. Quant aux missionnaires, ils avaient le cœur navré de douleur; cette scène déchirante ne faisait qu'augmenter leur chagrin.

Une troupe de nationaux, comme s'appelaient les insurgés, arriva enfin dans le voisinage de *Bavian's kloof*, et envoya dire aux frères qu'ils étaient rassemblés dans la maison de ***; et que s'ils voulaient savoir ce qu'ils avaient décidé sur eux, ils n'avaient qu'à s'y rendre. Impatient d'en venir à un accommodement, ou du moins d'apprendre avec certitude les desseins de leurs ennemis, un des frères s'aventura dans le lieu qu'ils avaient indiqué, et y apprit la teneur de quelques-uns des articles du mémoire qu'ils avaient adressé au gouvernement; ils déclaraient dans ce mémoire :

« Qu'ils ne voulaient permettre à aucun Morave de demeurer dans le pays et d'instruire les Hottentots; parce qu'il y

avait plusieurs chrétiens de la colonie qui ne recevaient aucune éducation, et qu'il n'était pas convenable que les Hottentots devinssent plus instruits qu'eux; qu'ils devaient rester dans l'état où ils avaient été jusqu'alors (1).

« Que les Hottentots vivraient avec les fermiers et ne se rassembleraient plus à *Bavian's kloof*.

« Que les Moraves n'avaient jamais été destinés à instruire les Hottentots, mais les Buschmen (2). »

Telles étaient quelques-unes des résolutions qu'avaient prises ces fiers républicains, au nom de la liberté et de l'égalité! Plusieurs de ces insurgés se dirigeaient déjà sur *Bavian's kloof* pour détruire l'école, lorsqu'ils rencontrèrent en chemin un député du gouvernement qui venait leur proposer un accommodement; ils retournèrent alors vers leurs camarades pour les consulter, tout en menaçant de revenir bientôt sur leurs pas. Quelques jours après, les frères ne purent se défendre d'éprouver une vive crainte, en voyant arriver deux hommes à cheval, qu'ils reconnurent, un moment après, pour des personnes de leur connaissance, mais ils leur apportaient de fâcheuses nouvelles. L'un d'eux ayant pris la parole, informa les missionnaires que le commandant Pissani ordonnait aux frères de quitter leur établissement dans l'espace de trois jours, pour se rendre, soit à la ville du Cap, soit dans quelqu'autre partie de la colonie habitée par des citoyens hollandais, sous peine d'être sévèrement punis, en cas de désobéissance. A l'ouie de cette nouvelle, les frères furent frappés comme de la foudre, et ils purent à peine demander ce qu'ils avaient fait pour mériter un pareil traitement. « Je n'en sais rien, » leur répondit celui qui avait déjà porté la parole, « mais huit hommes sont arrivés chez moi, et m'ont ordonné de vous

---

(1) Plus tard, défense fut faite aux Hottentots de mettre le pied dans les églises. Il est certain même que, sur la porte de l'une de ces églises, les Hollandais firent graver ces odieuses paroles : *Les Hottentots et les chiens ne sont pas admis dans ce lieu.*

(2) Peuple sauvage de la même race que les Hottentots qui habitent la colonie, et qu'on a nommés *Boschemen* ou *Bushmen*, parce qu'ils se cachent derrière les buissons (*bush*), et lancent de là, sur les voyageurs, leurs flèches empoisonnées.

apporter cet ordre, et de vous dire que Pissani se dirigeait sur le Cap, à la tête de huit cents hommes. » Ces rapports effrayans se répandirent aussitôt parmi les Hottentots qui habitaient encore l'établissement. Jeunes et vieux se rassemblèrent autour des frères en gémissant sur leur départ. Mais la résistance était impossible, et le moindre délai pouvait être dangereux.

Les missionnaires employèrent le jour suivant à charger deux fourgons, de tout ce qu'ils possédaient, et se préparèrent à les suivre dans une charrette traînée par dix bœufs, et remplie de tout ce qui leur était nécessaire pour le voyage. Le lendemain, de grand matin, les Hottentots se rassemblèrent devant leur maison, et on eut de la peine à leur persuader de rester chez eux, car plusieurs d'entre eux déclarèrent qu'ils voulaient suivre leurs instituteurs et mourir avec eux. Les frères confièrent leur maison et leur jardin au soin des Hottentots qu'ils avaient baptisés, et quittèrent leur troupeau bien-aimé avec une vive douleur, mais aussi avec une secrète espérance de revenir bientôt. Ils ne se trompaient pas en cela, car dès qu'ils eurent vu le gouverneur et qu'ils lui eurent appris ce qui s'était passé, celui-ci exprima son étonnement de la présomption et de l'arrogance de Pissani, ajoutant cependant que les frères avaient agi prudemment en obéissant à ses ordres, puisque les insurgés étaient tellement furieux contre eux, que leur résistance aurait pu avoir les suites les plus fâcheuses. Des troupes anglaises ayant alors débarqué au Cap, le principal corps des insurgés se décida à suspendre ses aggressions contre le gouvernement, et à se joindre à lui pour repousser l'ennemi commun. Le gouverneur permit aux missionnaires de retourner à *Bavian's kloof*, où leurs pauvres Hottentots les reçurent avec les plus grandes démonstrations de reconnaissance et de joie; et la colonie s'étant soumise bientôt après aux Anglais, les frères trouvèrent en eux de puissans amis et de zélés protecteurs.

En février 1796, les frères eurent une nouvelle preuve des soins vigilans de la bonne providence du Dieu en qui ils avaient mis toute leur confiance; quelques-uns des fermiers du voisinage se rassemblèrent en armes au nombre de plus de cent, pour exécuter d'un seul coup les coupables projets qu'ils

avaient formés depuis si long-temps. Ils devaient se réunir chez Baas Teunis, l'ancien ennemi des missionnaires. Ils y étaient déjà, lorsque le général anglais, qui avait été informé de leurs desseins, leur fit dire que ceux qui se permettraient de faire le moindre mal aux frères, seraient mis en jugement et punis de la manière la plus sévère. Lorsqu'ils virent qu'ils étaient découverts, et que le gouvernement n'était pas disposé à laisser leurs crimes impunis, les conspirateurs se dispersèrent sans avoir exécuté leur complot.

L'inimitié des fermiers contre les missionnaires s'affaiblit par degrés, non qu'ils fussent plus satisfaits de voir les progrès que faisaient les Hottentots, mais parce qu'ils découvrirent qu'ils pouvaient y trouver leur avantage. Lorsque les frères établirent une forge, quelques-uns des *Boors* du voisinage n'en témoignèrent pas seulement un vif mécontentement, mais ils convinrent entre eux de ne rien leur acheter et de ne pas les faire travailler; cependant à peine était-elle en activité, que plusieurs de ces mêmes fermiers vinrent chercher des couteaux et d'autres articles; quelques-uns d'entre eux allèrent même les vendre au Cap et en d'autres endroits, et en tirèrent le double de ce qu'ils leur avaient coûté. Ils tinrent la même conduite par rapport aux provisions. Voyant qu'ils ne pouvaient plus détruire l'établissement par la force, ils résolurent d'affamer les missionnaires et leur troupeau, et de les obliger ainsi à quitter le pays. Peu de temps après, les frères bâtirent un moulin; et comme ils employaient beaucoup d'ouvriers, ils avaient besoin de provisions considérables de blé, de sel, de vin et d'autres objets. Les fermiers choisirent ce moment pour exécuter leurs menaces, et mirent pendant quelque temps les missionnaires dans un grand embarras. Mais bientôt ces mêmes personnes leur apportèrent, en grande abondance, les choses dont ils avaient besoin; un de ceux-là même qui avaient médité la ruine de l'établissement, y envoya une charrette de blé et le donna à un prix inférieur à celui où il se vendait. L'expérience les avait enfin convaincus que l'Evangile était avantageux aux intérêts temporels, aussi bien qu'aux intérêts spirituels de la colonie, et ils préféraient maintenant avoir à leur service les Hottentots chrétiens que ceux qui

étaient encore païens; si bien que les Hottentots s'annonçaient comme venant de Bavian's kloof, lors même qu'ils n'y avaient jamais mis les pieds; aussi les frères craignant que le tort que plusieurs d'entre eux se faisaient par leur mauvaise conduite ne rejaillît sur l'établissement, furent obligés de donner des certificats à ceux de leurs Hottentots qui allaient travailler chez les fermiers.

L'établissement de Bavian's kloof (1) était devenu un objet de curiosité dans tout le pays; les habitans de la ville du Cap se faisaient un plaisir de venir le visiter, et ils étaient aussi satisfaits que surpris des changemens qui s'étaient opérés dans le caractère et les habitudes des Hottentots, qu'ils avaient long-temps considérés comme la race du monde la plus dégradée. Nous donnerons ici un extrait du récit intéressant que publia, à cette époque, M. Barrow, l'une des personnes qui vinrent, du Cap, visiter Bavian's kloof.

« En nous avançant dans la vallée qu'arrose la rivière Endless, nous arrivâmes dans la soirée à un petit établissement de Moraves nommé Bavian's kloof. Le lendemain matin, je fus éveillé par quelques-unes des plus belles voix que j'aie jamais entendues, et je vis un groupe de hottentotes assises par terre. C'était un dimanche, et elles s'étaient réunies de bonne heure pour chanter l'hymne du matin. Elles étaient toutes proprement habillées en toile de coton imprimée; quel agréable spectacle pour des yeux accoutumés à voir ces pauvres créatures dans un état si différent, et combien il excitait encore plus vivement ma curiosité! Les bons frères, au nombre de trois, se montrèrent très-disposés à la satisfaire. C'étaient des hommes de moyen âge, habillés d'une manière simple et convenable, très-propres sur leurs personnes, de manières douces et modestes, intelligens et animés dans la conversation, zélés pour la cause de la Mission, mais exempts de bigoterie et d'enthousiasme. Tout ce qui les entourait portait l'empreinte de la propreté et de la simplicité. L'église qu'ils avaient bâtie était un édifice simple et propre; leur moulin à farine était supérieur à tous ceux de la colonie; leur jardin était en très-bon état et

(1) Il a été appelé plus tard *Gnadenthal*, c'est-à-dire, la vallée de grâce.

produisait des légumes en abondance. Presque tout cela était l'ouvrage de leurs mains. Conformément aux règles de la Société dont ils étaient membres, chacun d'eux avait appris quelque profession utile. Le premier était habile forgeron, le second cordonnier, le troisième tailleur.

« Ces missionnaires sont parvenus à réunir plus de six cents Hottentots, et leur nombre augmente sans cesse; ils habitent de petites cabanes dispersées dans la vallée, et chacun possède un jardin potager; les maisons et les jardins sont très-propres; il y a beaucoup de pauvres en Angleterre qui ne sont pas aussi bien, et il en est très-peu qui soient mieux. Les Hottentots qui ont voulu apprendre les métiers des missionnaires, ont été payés, dès qu'ils ont pu gagner quelque chose. Les uns se sont loués à la semaine, au mois ou à l'année, aux paysans des environs; d'autres vendent des nattes et des balais qu'ils fabriquent, quelques-uns élèvent de la volaille, et les autres se font une ressource de leurs bêtes à cornes, de leurs moutons et de leurs chevaux.

« Le dimanche ils assistent régulièrement au service divin, et ils tiennent beaucoup à être proprement vêtus ce jou là. Ils étaient environ trois cents, et la moitié environ étaient vêtus de toile de coton grossière, les autres portaient encore leurs anciens vêtemens de peau de mouton. Nous apprîmes que les premiers étaient les plus anciens membres de l'église; ce qui nous prouva que leurs intérêts temporels n'avaient certainement pas souffert de leur changement de vie. Ils ont été convaincus, par la persuasion et par l'exemple, que la propreté sur leurs personnes n'est pas seulement une des grandes jouissances de la vie, mais que c'est encore un des plus puissans préservatifs de la santé, et que le peu d'argent dont ils peuvent disposer est beaucoup mieux employé à acheter des vêtemens convenables que de l'eau-de-vie et du tabac, qui, bien loin d'être des objets de première nécessité, doivent être regardés comme de véritables fléaux.

« Je fus vraiment édifié de la conduite des Hottentots pendant le service divin. Un des frères prononça un discours simple, court, touchant et parfaitement approprié à ceux auxquels il était particulièrement adressé, et je vis plusieurs Hot-

tentots qui pleuraient. Les femmes chantèrent d'un ton plaintif et touchant, et leurs voix étaient en général douces et harmonieuses. »

En 1800, l'établissement des frères fut visité par une espèce de fièvre bilieuse, qui reparaît dans la colonie, tous les cinq ou six ans, se répand dans tous le pays, et cause des ravages affreux parmi les Hottentots et parmi les blancs. Cette année-là elle pénétra dans presque toutes les maisons du village; et, quand elle entre une fois dans une famille, il n'y a pas un individu qui y échappe. Dans le but de venir, autant que possible, au secours de ces pauvres gens, les frères convinrent que chacun d'eux se chargerait pendant une semaine de visiter les malades de certains quartiers. D'après cet arrangement, chaque missionnaire et sa femme avaient cinquante ou soixante malades à voir par jour, et ils leur donnaient tous les secours temporels et spirituels qui étaient en leur pouvoir. Pour s'acquitter de ce devoir, ils embrassaient souvent un circuit de quatre ou cinq milles; et, comme il y avait souvent dans la même maison trois ou quatre malades, leur tâche n'était pas seulement très-pénible, mais encore très-dangereuse. Quand ils entraient dans les kraals des Hottentots et qu'ils voyaient ces pauvres malheureux couchés sur une peau de mouton étendue sur la terre, sans remèdes, et souvent sans rien à manger, tandis que bien souvent plusieurs enfans tous nus les entouraient pleurant de faim, leurs cœurs étaient brisés de ce triste spectacle; mais, quand ils leur parlaient de l'amour de Christ, et qu'ils voyaient avec quelle avidité ces bonnes gens écoutaient la bonne Nouvelle du salut, quand ils les voyaient pleurer de joie et exalter la bonté que Dieu leur témoignait en leur envoyant son Evangile, leurs âmes étaient consolées et remplies de reconnaissance. Les frères faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour leur procurer de la nourriture et des remèdes; mais leur nombre était si grand qu'il était impossible de les soulager tous. Au bout de quelques mois, durant lesquels ils enterraient souvent six, dix et même douze personnes par semaine, la maladie diminua, et elle disparut enfin du pays.

Les missionnaires et leurs Hottentots n'étaient plus en danger d'être tués par les fermiers, mais ils n'étaient pas à l'abri

de leurs vexations. Vers cette époque, un ou deux de ces mauvais voisins s'emparèrent d'une étendue considérable de prairies qui appartenaient aux Hottentots qui les avaient défrichées et mises en rapport à la sueur de leur front. Les frères se déterminèrent à résister à cette injustice; mais bien que leur cause fût excellente, cette affaire leur causa beaucoup d'embarras. Pendant qu'ils étaient à la ville du Cap pour demander justice, M. Rhynefeld, le fiscal ou juge de paix, rendit un honorable témoignage à l'utilité de leurs travaux. « Voilà maintenant dix années, disait ce magistrat, que la Mission de Bavian's kloof existe, et bien qu'il y ait environ mille Hottentots réunis en ce lieu, ils se distinguent par une si bonne conduite, que je n'ai jamais reçu de plaintes de ce côté-là. Ils n'auraient vraiment pas besoin de juge de paix, tandis qu'il est d'autres villages qui ne renferment pas plus de trois cents personnes et qui occupent constamment un juge de paix. Pendant les derniers temps de famine, de maladie et de mortalité, on n'a accordé aucun secours aux Hottentots de Bavian's kloof, et les missionnaires ont supporté seuls ce fardeau. Plus on leur est redevable, plus on doit être frappé de l'injustice de ceux qui s'emparent de leurs terres. » Le gouvernement anglais du Cap chercha à accorder la justice qu'il devait aux Hottentots, avec une grande indulgence pour les fermiers; ils rétablirent les premiers dans la plus grande partie de leurs possessions légitimes, mais ils en laissèrent une partie aux derniers, qui auraient fait des pertes considérables, s'il avait fallu les rendre; et pour indemniser les Hottentots, le gouvernement leur accorda une autre portion de terre, et leur donna même une somme d'argent pour les aider à les dessécher et à les cultiver. Ce nouveau terrain, étant situé dans une vallée, était sujet aux inondations; mais les frères espérèrent remédier à cet inconvénient, en faisant deux grands fossés, dont l'un avait près de trois milles de long. Ils furent cependant trompés dans leur attente; car après avoir fait un canal pour écouler les eaux des torrens qui descendaient des montagnes voisines, ils virent qu'il était impossible de mettre le terrain à l'abri des inondations.

En mars 1808, les frères commencèrent un second établis-

sement dans un endroit appelé Groenekloof, à environ quarante milles de la ville du Cap, sur le chemin de Saldanha-Bay. Le comte de Caledon, gouverneur de la colonie, leur offrit aussitôt le terrain nécessaire, et leur promit de les aider de tout son pouvoir. Un assez grand nombre de Hottentots se rassemblèrent en ce lieu pour être instruits, et au bout de quelque temps quelques-uns d'eux donnèrent des signes de conversion et furent admis par le baptême dans le sein de l'Eglise.

Cependant, à peine les frères s'étaient-ils établis dans cet endroit, qu'une nouvelle révolte menaça d'interrompre leurs paisibles travaux. Une nuit les esclaves d'un district voisin se soulevèrent et déclarèrent qu'ils étaient déterminés à brûler la ville du Cap, à massacrer tous les blancs, et à réduire les femmes en esclavage. Ils saisirent et lièrent plusieurs de leurs maîtres, emportèrent les fourgons, les chevaux, prirent les armes, et commirent beaucoup d'autres déprédations. Un soir, un homme arriva à Groenekloof, prétendant qu'il était un officier de marine, et qu'il avait eu peine à échapper aux esclaves rebelles. Il montrait un certificat qui requérait tout le monde de lui fournir des chevaux pour continuer son voyage jusqu'à la ville du Cap. Tout cela était faux, et il se trouva que cet homme était un des chefs de rebelles : il fut heureusement atteint sur le chemin du Cap, et arrêté comme imposteur. Dès que lord Caledon eut connaissance de ce complot, il envoya des dragons dans toutes les directions. Quelques-uns des colons des environs de Groenekloof vinrent y chercher un asile, et les frères les reçurent de leur mieux, ainsi que leurs esclaves. D'après les ordres du gouvernement, ils distribuèrent des armes à leurs Hottentots, et firent placer des sentinelles durant la nuit. Quelques centaines de rebelles furent bientôt pris par les dragons, et se virent ainsi dans l'impossibilité d'accomplir leurs mauvais desseins.

Dans le mois d'août 1811, les missionnaires de Groenekloof éprouvèrent de vives inquiétudes par suite d'un événement d'un genre tout différent. On était tourmenté depuis quelque temps par des loups qui faisaient un ravage terrible parmi les bestiaux; on fixa un jour pour aller à la chasse contre eux, suivant l'usage du pays. Les frères Bonatz et Schmidt, à la tête

de trente Hottentots, partirent le matin, armés de fusils chargés. Ils avaient marché environ une heure lorsqu'ils découvrirent un loup et le blessèrent; mais il se sauva dans les buissons. Ils le poursuivirent quelque temps, mais ne pouvant découvrir sa retraite, les deux missionnaires résolurent de retourner chez eux. Ils étaient à peu de distance des Hottentots, lorsque ceux-ci s'écrièrent qu'ils avaient découvert le loup dans un taillis voisin. Schmidt retourna aussitôt à leur aide, mais Bonatz, qui n'avait pas son fusil avec lui, resta en arrière. Lorsqu'ils furent au milieu des taillis, le chien fit lever l'animal. Ceux qui étaient dans les broussailles ne le virent pas; mais les autres crièrent que c'était un tigre et se sauvèrent, laissant le missionnaire et un des Hottentots au milieu des buissons, et ne sachant de quel côté se diriger pour éviter ce terrible animal. Ils marchaient donc lentement prêts à tirer sur le tigre dès qu'ils l'apercevraient, lorsque tout d'un coup le tigre saute sur le Hottentot, le renverse et l'attaque au visage. Ce tigre avait fait un saut, de vingt pieds de distance, par-dessus des buissons de six ou huit pieds de hauteur, et si le danger n'eût pas été si éminent, ç'aurait été un spectacle bien extraordinaire que celui de cet animal furieux traversant les airs, la gueule ouverte, et se battant les flancs de sa queue, en poussant des cris effrayans. Schmidt, qui était tout près, se disposait à tirer sur le tigre, mais les mouvemens de l'homme et de la bête féroce qui se roulaient en luttant ensemble, étaient si rapides, qu'il n'osait faire feu, de peur de tuer celui qu'il voulait sauver. Au bout d'un moment, le tigre abandonna le Hottentot pour sauter sur le missionnaire, auquel son fusil ne pouvait être d'aucun secours dans une pareille lutte; il le laissa donc tomber, et leva son bras pour garantir son visage; mais pendant qu'il le levait, l'animal le mordit près du coude. Cependant, Schmidt eut encore la force de saisir, de la même main, une des pattes de devant du tigre, tandis que l'animal lui frappait la poitrine et lui déchirait ses habits avec son autre patte. Heureusement ils tombèrent tous deux dans la lutte, et le missionnaire se trouva le genou sur la poitrine du tigre. Il saisit alors l'animal à la gorge, de la main droite, et le tint couché sous lui. Celui-ci avait la gueule ou-

verte, et poussait les gémissemens convulsifs les plus effrayans; ses yeux, semblables à des charbons ardens, lançaient des éclairs. Schmidt, sentant ses forces l'abandonner, appela ses compagnons à son secours. Les Hottentots accoururent aussitôt à ses cris, et l'un d'eux, saisissant le fusil chargé qui était par terre, atteignit le tigre au cœur. Sa mort, heureusement, fut instantanée; car, si quelque étincelle de vie fut demeurée en lui, son agonie aurait pu être fatale à quelqu'un de ses assaillans. Vers trois heures de l'après-midi, on arriva à Groene kloof avec le pauvre missionnaire qui était cruellement blessé, mais qui vivait encore. Ses amis ne savaient comment traiter des blessures de ce genre; et avant qu'on pût obtenir des secours du Cap, l'inflammation augmenta d'une manière effrayante. Le malade allait de plus mal en plus mal. Il avait sept ou huit blessures entre le coude et le poignet; en plusieurs endroits l'os était à découvert; et comme les dents et les griffes des tigres sont faites comme celles des chats, toutes ces parties étaient déchirées. Un médecin arriva du Cap au bout de quelques jours; il le saigna abondamment, et promit de ne le quitter que lorsqu'il serait hors de danger. L'inflammation diminua par degrés, des symptômes d'une nature favorable commencèrent à paraître; et au grand étonnement de ses amis, Schmidt se rétablit enfin, mais il ne retrouva pas la santé qu'il avait auparavant.

Le Hottentot avait aussi des blessures dangereuses, mais il ne souffrit pas autant que le missionnaire. C'était la troisième fois qu'il avait été attaqué par un tigre, et il aurait probablement perdu la vie, si Schmidt n'avait pas exposé la sienne pour le sauver. Au moment où le tigre avait renversé le Hottentot, le missionnaire aurait pu facilement s'enfuir aussi bien que ses compagnons, mais il n'avait pu supporter l'idée de voir périr ce pauvre homme, sans chercher à le délivrer.

En février 1818, Schmidt et deux autres frères quittèrent Groenekloof pour le Witte Revier (ruisseau qui se jette dans la Sunday River, près des frontières de la Caffrerie), où le gouvernement anglais leur avait assigné un emplacement pour former une troisième station. Quelques Hottentots des deux premiers établissemens les y accompagnèrent, et ceux du

voisinage se joignirent bientôt à eux. Ils se mirent alors à l'ouvrage avec ardeur, défrichant la terre et préparant des matériaux pour bâtir une maison, une église et d'autres bâtimens. L'établissement avançait avec une rapidité étonnante, quand les Caffres firent une terrible irruption dans la colonie, pillant et tuant les habitans partout où ils passaient. Leurs ravages s'étendirent bientôt jusqu'à cet endroit, et ils y venaient d'autant plus volontiers, qu'ils avaient souvent trouvé un asile dans le voisinage, après leurs excursions dans la colonie. Un soir, deux cents hommes sortirent des bois, et emmenèrent deux cent trente-six pièces de bétail appartenant aux Hottentots. On crut que deux Caffres avaient été tués et cinq blessés, mais les frères et leurs compagnons échappèrent sains et saufs. Cependant leur situation devint plus dangereuse que jamais; on voyait sans cesse des troupes d'ennemis dans les environs, et on supposait bien qu'ils ne resteraient pas en repos tant qu'ils n'auraient pas vengé la mort de leurs compatriotes; mais quelque danger qu'il y eût à rester, les frères ne pouvaient quitter ce lieu, car on ne pouvait traverser le Sunday River dans ce moment. Deux mois après, une grande troupe de Caffres se précipitèrent sur les Hottentots qui gardaient le reste du bétail. Deux d'entre eux s'enfuirent, mais les neuf autres furent massacrés à l'instant; on prit leurs armes, et l'on emmena tous les bestiaux. Les missionnaires se retirèrent alors à Uitenhagen, avec leurs Hottentots, sous la protection d'une escorte que leur avait envoyée le colonel Cuyler-Landrost de la province, qui les traita avec la plus grande bonté, pendant le séjour qu'ils firent auprès de de lui. Lorsque la paix fut rétablie, les frères retournèrent à Witte Revier, et s'établirent dans ce distiict.

Gnadenthal, ou, comme on l'avait appelé d'abord, Bavian's kloof, principale station des frères dans le midi de l'Afrique, est situé dans une vallée entourée de hautes montagnes et arrosée par la rivière Sonderend et plusieurs ruisseaux. Par une suite des cessions faites successivement par le gouvernement, le terrain qui appartient maintenant à la Mission consiste en quatre mille acres environ. Lorsque les frères se sont établis dans ce lieu, c'était un véritable désert, mais aujourd'hui

c'est un jardin situé au milieu d'un pays inculte. Les cabanes des Hottentots sont rangées des deux côtés de la vallée; d'autres sont dispersées entre elles d'une manière irrégulière, ce qui donne à l'établissement un aspect romantique. Quelques-unes des maisons des Hottentots renferment quatre pièces qui sont blanchies, et qui sont d'une propreté remarquable; d'autres sont encore sales et d'un aspect misérable. A côté de chaque maison est un jardin entouré d'une haie de coignassiers; ces jardins sont plantés de pêchers, de pommiers et d'autres arbres fruitiers, dont les fleurs parfument l'air, et qui croissent d'une manière si rapide que la culture des jardins a fait oublier à plus d'un Hottentot l'indolence qui est un de leurs traits caractéristiques. Outre le blé qui se récolte dans plusieurs parties de la vallée, les frères ont planté des chênes, des peupliers et d'autres arbres sur le penchant des montagnes, et ils ont enclos une vigne qui contient deux mille ceps. L'établissement a environ un mille de long, et un quart de mille de large, et les jardins sont en si grand nombre et si beaux qu'on croit voir une ville au milieu d'un bois. Quoique Groenekloof ne puisse pas être comparé à Gnadenthal, il a un aspect agréable, et ressemble à un champ fertile au milieu d'un désert. Les cabanes sont très-différentes les unes des autres. Près de l'enclos des missionnaires, on voit deux rangs de maisons bâties en pierres ou en briques qui ne sont pas cuites, et chacune a son jardin; mais il y a d'autres maisons qui sont encore très-misérables. L'établissement sur la Witte Revier, qu'on appelle Enon, a déjà pris un bel aspect, grâce à l'industrie étonnante des frères.

Plusieurs des Hottentots quiétaient venus demeurer auprès des frères les quittèrent plus tard; plusieurs même de ceux qui avaient été baptisés furent entraînés dans le péché et particulièrement dans l'ivrognerie, vice auquel les colons cherchèrent toujours à les porter; et si quelques-uns de ceux-là furent amenés au sentiment de leur péché et rétablis dans la communion de l'Eglise, il y en eut d'autres qui ne revinrent jamais, mais qui furent plongés tout à la fois dans une ruine temporelle et spirituelle. Même parmi ceux qui restèrent fidèles à leur profession, il y eut bien des chutes à déplorer;

mais cependant, c'était un doux spectacle que celui de l'esprit qui régnait parmi eux, de leur désir d'être instruits, de l'ingénuité avec laquelle ils confessaient leurs péchés, de l'humiliation que leur inspiraient leurs fautes, de leur amour pour le Sauveur, et de leur confiance dans son sacrifice expiatoire, comme dans le seul fondement de leur espérance de pardon et de leur bonheur éternel.

C'était surtout une chose délicieuse que de les voir communier. Qui pourrait décrire leur pieuse attention, leur humble joie, la paix de leur âme, leurs expressions d'amour, les larmes que leur faisait répandre la reconnaissance, et la contrition de cœur qu'ils montraient?

Les réflexions des convertis procuraient souvent la plus douce satisfaction aux missionnaires. « Ce matin, quand je me suis levé, disait un des communians, » j'ai vu l'étoile du matin, et je n'ai pu m'empêcher de la regarder et d'admirer son éclat. Mais ce qui fait que je me suis réjoui en esprit, c'est que j'ai pu penser à Jésus et chanter : Tu es ma lumière, l'étoile qui me guide; tu t'es levé sur moi et m'as apporté la santé dans tes rayons; puisses-tu briller toujours dans mon âme. » « Ma vie spirituelle, « disait un des baptisés vers la fin de l'année, » ma vie spirituelle était, il y a quelque temps, faible comme le souffle d'un mourant qui peut à peine agiter une plume. » « Oui, » répliqua un autre des convertis, « oui, mon frère, cela est vrai, il nous arrive souvent de nous sentir aussi faibles; et lorsqu'à la fin de l'année nous nous souvenons de l'amour, de la miséricorde et des grâces dont notre Sauveur nous a comblés durant le temps qui vient de s'écouler, nous ne savons où commencer ni où finir, en lui exprimant nos actions de grâces et nos louanges. » « Mon frère, » disait un autre membre de l'église à un des baptisés qui venait de lui dire qu'il était très-irrité contre quelqu'un; « mon frère, ne vous laissez pas entraîner trop loin de notre Sauveur, par la méchanceté de votre cœur. Vous ne pouvez allonger le fil de votre vie. Ce soir même, peut-être, vous ou moi nous serons appelés dans l'éternité. Ah ! comment paraîtrions-nous devant Dieu, si nous étions enlevés dans un état d'inimitié contre notre prochain, et sans avoir le temps de nous

réconcilier avec lui. O mon frère! puisse-t-il nous préserver tous deux d'un si grand malheur! C'est certainement le plus grand des maux, et alors à quoi nous serviraient toutes les grâces dont nous avons été favorisés ici-bas: elles ne feraient qu'ajouter à nos tourmens. Non, mon frère, ce n'est pas là ce que Dieu veut à notre égard; il veut que nous soyons sauvés, et que nous nous réjouissions en lui; mais c'est ce qui ne pourra avoir lieu, si nous nous haïssons les uns les autres. »

Un jour, une femme affligée par la vue de ses péchés, donnait un libre cours à ses plaintes : « Mon cher docteur, disait-elle, ma pauvre âme est si malade que je n'y peux plus tenir, je ne sais ce qu'il faut faire; j'ai contristé Jésus et affligé mes pasteurs. Après mon baptême, j'avais coutume de leur dire toutes mes fautes, et j'étais soulagée; mais ensuite, je les ai cachées, et même je les ai niées, et me suis tellement enfoncée dans le mal, que je ne sais plus comment faire pour en sortir... » En disant ces mots, elle pleurait à chaudes larmes. Une Hottentote de Gnadenthal, revenant à la station, après un séjour chez les fermiers hollandais, témoignait, en ces termes, la joie qu'elle avait de revoir les missionnaires : « Je suis, disait-elle, comme un poussin qui aurait quitté sa mère, et qui, après n'avoir entendu long-temps que le cri des hiboux, aurait le bonheur de se retrouver enfin auprès d'elle (1). »

On a long-temps considéré les Hottentots comme la race d'hommes la moins intelligente; mais n'est-il pas évident que l'on s'est trompé? M. Latrobe pense qu'ils montrent en général plus d'intelligence et de jugement que la plupart des Européens dont l'esprit n'a pas été plus cultivé que le leur.

Depuis 1818, les frères ont considérablement étendu leurs travaux. Le gouvernement, qui a une très-grande confiance dans les Missions qu'ils entreprennent, leur a remis la direction spirituelle d'un hôpital de lépreux, Hemel-en-Aarde, situé à 12 milles de Calédon, non loin de la mer. Une grande partie des infortunés que renferme ce lazareth, ont été convertis à Christ par le ministère du frère Peterleitner, qui y

---

(1) Le lecteur trouvera, page 141 et suiv. du 2e vol. de ce Journal, un extrait du rapport de l'établissement d'Enon, de l'année 1826.

prêche le Sauveur, avec un zèle et un amour infatigables, depuis l'année 1823. — En 1824, ils sont allés fonder une nouvelle station près du Cap Aiguille, à onze lieues sud-est de Gnadenthal, et à huit lieues et demie d'Hemel-en Aarde. Ils l'ont nommée Elim, et déjà ils ont été bénis dans cette nouvelle moisson. Récemment encore, au mois de juin 1827, le frère Fritsch est parti, sur l'invitation du gouvernement de la colonie, pour explorer le pays des Tamboukies. Dès-lors deux missionnaires de la même Société se sont fixés dans cette contrée sur les bords du Klipplaat Revier. Ils y ont été accompagnés par treize Hottentots chrétiens d'Enon et par un Hottentot de Gnadenthal, qui forment avec eux la nouvelle colonie, commencée le 20 mai 1828.

Nous terminerons cette notice par le tableau suivant de l'état actuel des établissemens missionnaires des Frères-Unis, au sud de l'Afrique.

ANNÉE de la fondation.	STATIONS.	Communians.	Adultes baptisés.	Enfans baptisés.	Candidats pour le baptême.	Exclus.	Auditeurs bien disposés.	TOTAL.
1736 renouvelé 1792	Gnadenthal...	511	204	384	40	»	46	»
1808	Groenekloof....	141	73	133	33	»	70	»
1818	Enon..........	87	92	107	39	»	107	»
1824	Elim..........	17	3	20	7	»	23	»
1823	Hemel en Aarde.	20	22	5	11	6	52	»
		776	394	649	130	6	298	2253

NOTICE ABRÉGÉE

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DES MISSIONS PRINCIPALES.

(Suite ; *voyez* 4e année, page 28.)

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Missions parmi les Indiens.

On appelle *Indiens*, les indigènes de l'Amérique. Leur race a considérablement diminué, depuis que les Européens ont pris possession du Nouveau-Monde. Car c'est à peine si l'on en compte encore 11,000,000 dans les deux continens de l'Amérique, qui, réunis, sont pourtant cinq fois plus grands que notre Europe. La partie de l'Amérique où les races indigènes ont été le plus promptement effacées, est celle que l'on nomme actuellement les États-Unis, et cela se conçoit ; à mesure que les étrangers arrivaient, les pauvres Indiens, refoulés de plus en plus hors des limites de leur territoire, étaient obligés de chercher un asile dans les épaisses forêts de l'intérieur du pays. Souvent supplantés par la ruse, plus souvent encore chassés par la force, ils ont été démembrés et dispersés de côté et d'autre, et ils ressemblent maintenant aux ruines d'une ancienne ville, qui, éparses çà et là dans la campagne, prêchent la vanité de tout ce qui est terrestre. Le docteur Morse, qui, il y a quelques années, a dressé, d'après l'ordre du gouvernement des États-Unis, une statistique des diverses tribus d'Indiens du nord de l'Amérique, ne pense pas que leur nombre actuel dépasse de beaucoup 400,000 âmes.

Il a divisé ces diverses tribus en trois classes :

Première classe. Les Indiens qui vivent dispersés dans les États-Unis, à *l'est du Mississipi*. . . . . . 120,625 âmes, réparties, comme suit :

Dans l'état de Maine	956.
de Massachusetts	750.
de Rhode-Island	420.
de Connecticut	400.
de New-York	5,184.
de l'Ohio	2,407.
de Michiga et le territoire nord-ouest.	28,380.
Indiana et Illinois	17,006.
Virginie, Caroline et Floride	5,497.
Indiens. Creeks	20,000.
Chiroquois	11,000.
Chactas	25,000.
Chikasas	3,625.
	120,625 âmes.

Deuxième classe. Les tribus indiennes qui habitent le pays entre la *rive occidentale* du Mississipi et les *montagnes rocheuses* (rocky mountains);

A l'ouest du Mississipi et au nord du Missouri	33,150.
Entre le Missouri et la rivière Rouge, le Mississipi et les montagnes rocheuses	101,072.
Entre la rivière Rouge et le Rio del Norte	45,370,
	179,592 âmes.

Troisième classe. Les tribus d'Indiens qui s'étendent *des montagnes rocheuses* jusqu'aux rives *de l'Océan pacifique* 171,200

Total des Indiens du nord de l'Amérique.. 471,417 âmes.

On s'accorde à penser que cette estimation du docteur Morse n'est pas tout-à-fait complète, et que le nombre des Indiens qui errent aujourd'hui dans les diverses contrées de l'Amérique septentrionale, est plus considérable que celui qu'indique le tableau précédent. Mais, quoiqu'il en soit à cet égard, et à supposer même que le docteur Morse soit resté de 100 ou 200,000 âmes au-dessous du nombre réel d'Indiens actuellement existant dans le nord de l'Amérique, quelles tristes réflexions ne viennent pas se présenter ici à la pensée du lecteur chrétien! Cette diminution prodigieuse et inconcevable des habitans primitifs d'un pays qui contient aujourd'hui

20,000,000 d'habitans, doit être attribuée toute entière aux Européens... Ce sont leurs vexations inouies qui, dans l'espace de trois siècles, c'est-à-dire depuis la découverte de l'Amérique, ont dépeuplé un vaste continent, habité maintenant par des Anglais, des Français, des Hollandais, des Allemands, des Danois, des Suédois et des Suisses; tandis que les débris de sa population légitime, les malheureux et paisibles Indiens végètent et dépérissent, tous les jours, relégués dans des forêts, qui sont devenues leurs seules demeures!

Pour réparer tant d'injustices et pour dédommager, en quelque chose, ces pauvres Indiens des maux qu'on leur a fait souffrir, dis-le lecteur chrétien, était-ce trop que de leur envoyer prêcher la bonne Nouvelle du salut?

Il suffira d'ailleurs de jeter un coup d'œil sur leur état religieux et moral pour s'assurer qu'ils ont besoin de connaître la religion du Sauveur du monde. Traçons donc ici une esquisse, aussi complète que possible, du caractère des Indiens du nord de l'Amérique.

Les Indiens sont en général de belle stature; il est rare qu'on trouve parmi eux des personnes contrefaites. En force, ils sont inférieurs aux blancs, mais leur adresse et surtout leur agilité à la course sont incroyables. La couleur de leur corps est celle du cuivre; ils portent les cheveux longs, et ont les yeux très-petits.

Les Indiens croient tous à un *Grand-Esprit*, mais ils diffèrent beaucoup dans les représentations qu'ils s'en font. Les uns pensent qu'il habite dans un buffle, les autres dans un ours ou un loup, des troisièmes dans un oiseau ou un serpent. C'est ainsi qu'ils adorent presque toutes les bêtes sauvages, surtout celles qui rampent. Dans certaines solennités, ils immolent un chien. Autrefois ils sacrifiaient les prisonniers faits à la guerre. Mais, depuis quelques années, cet usage a été aboli parmi eux. Ils croient tous à des récompenses et à des châtimens après cette vie; mais leur ciel ne leur présente que des délices charnelles. Après la mort, l'âme voyage continuellement; si, pendant sa vie, l'homme a été vertueux, le voyage qu'il a à faire est facile et doux; autrement il est rude et pénible. Ils n'ont pas d'idées fixes sur ce qu'il faut entendre par le

bien et le mal, et à cet égard on peut dire qu'il y a chez eux, autant d'opinions que d'individus. En général, la vertu, à leurs yeux, consiste dans le courage et l'habileté à se tirer des circonstances difficiles; un Indien qui entretient comme il faut sa famille, a fait tout ce qu'il devait faire, eût-il même employé pour cela le vol et le meurtre. L'égoïsme et l'avidité déterminent chez les Indiens l'idée d'ami et d'ennemi. Un ennemi est tout homme qui possède un bien qu'on peut lui ravir; un ami est quiconque se rend utile. De là les guerres éternelles qui règnent parmi eux et dans lesquelles se commettent les plus horribles cruautés. Les femmes des Indiens se font remarquer surtout par leur esprit de rancune et de vengeance; ce sont elles qui excitent constamment leurs maris à la guerre.

Le grand vice des Indiens est l'ivrognerie; ils ont un goût particulier pour les liqueurs fortes. Malheureusement les Européens ont satisfait cette passion, en leur donnant force eau-de-vie, en échange des portions de terrains que les Indiens leur cédaient. Dans le vin, l'indigène du nord de l'Amérique n'est plus un homme, il devient une bête sauvage.

Un autre trait du caractère indien est l'esprit de rancune. Lorsqu'un Indien a quelque ressentiment contre l'un de ses compatriotes ou contre une famille entière, il n'a aucun repos qu'il ne se soit vengé et qu'il n'ait assouvi sa haine dans le sang de son ennemi. Il se passe à cet égard, parmi eux, des scènes qui font frémir d'horreur. Dans certaines guerres de famille, de pauvres mères, de malheureux enfans sont impitoyablement massacrés, disséqués, coupés en morceaux par le parti ennemi.

Les femmes sont esclaves de leurs maris. Ce sont elles qui travaillent aux champs, qui portent les fardeaux, qui soignent et élèvent leurs enfans, qui sont chargées en un mot de tous les devoirs pénibles. Travailler est une honte pour un Indien; aussi, quand il est à la maison s'abandonne-t-il à une oisiveté complète.

Les Indiens ont cependant, malgré tous ces vices, d'excellentes qualités. Ils sont, plus peut-être que tous les autres peuples, affables et hospitaliers; quand un étranger arrive chez eux, qu'il soit blanc ou qu'il soit homme de couleur, on lui donne la place la plus commode de la cabane, et la meilleure

nourriture qui se trouve à la maison. Un Indien se passerait même de manger, s'il le fallait, pour être en état de recevoir convenablement l'hôte qui est venu partager son toit.

L'Indien est intelligent et susceptible d'un grand développement moral et intellectuel; le sentiment de l'honneur et de la probité, qui ressort également dans son caractère, lui assigne un rang distingué parmi les idolâtres. Quand, au lieu du Grand-Esprit, il croira au Dieu vivant et véritable; quand, au lieu de sa chasse et de ses guerres, il s'occupera de l'agriculture et de l'exercice des métiers utiles; quand, au lieu d'être sequestré dans ses forêts, loin de tout commerce avec les villes civilisées de l'Amérique, il jouira des divers moyens d'instruction que lui offrent les missionnaires, alors il est à espérer qu'il changera, et qu'en devenant chrétien, il deviendra un membre utile et distingué de la grande famille humaine. C'est-là la tâche que se sont proposée les diverses Sociétés de Missions américaines, dont nous avons maintenant à faire connaître les travaux; et c'est là, nous osons le dire, le but qu'elles ont déjà en partie atteint. Mais avant que de parler de ces Sociétés, il sera peut-être utile de jeter un coup d'œil sur l'état de l'Eglise et de la religion dans les États-Unis de l'Amérique.

La plupart de nos lecteurs savent déjà que la liberté religieuse la plus illimitée règne aux États-Unis. Le gouvernement, qui a parfaitement bien compris que l'état et l'Eglise étant deux élémens distincts l'un de l'autre, ne devaient pas être confondus, n'a pris parti pour aucun culte particulier. On ignore par conséquent en Amérique ce que c'est qu'une *religion de l'Etat;* chaque citoyen ayant le droit de servir Dieu suivant sa conscience, se fait recevoir dans l'Eglise, dont la doctrine et la forme de culte répondent le mieux aux besoins de son âme, sans qu'il perde pour cela le moindre de ses droits civils. Rien n'est plus favorable aux progrès de la vraie piété et en général à l'avancement du règne de la vérité, qu'une pareille liberté religieuse; car, c'est dans cette atmosphère que se forment les convictions sérieuses et sincères. Dégagée de tout formalisme et de toute contrainte, la foi devient alors quelque chose d'individuel et de vivant; et, quoiqu'il puisse paraître au premier coup d'œil, que les États-Unis sont divisés

en une foule de sectes et de partis religieux, l'observateur chrétien ne tarde pas à reconnaître qu'une pareille variété de cultes, où il y a de la vie, est infiniment préférable à une unité dont l'essence est bien souvent la mort.

Les principales communions chrétiennes *protestantes* qui existent aux États-Unis, sont :

1° Celle des *congrégationalistes,* qui comptent 25,000 églises et autant de pasteurs. Leurs affaires ecclésiastiques sont soignées par des synodes ou congrégations de pasteurs; delà le nom de congrégationalistes. La confession de foi suivie par ces églises est celle de Calvin. Jalouses de leur indépendance, elles repoussent toute espèce de hiérarchie;

2° Les *presbytériens,* qui ne veulent pas d'évêques, et dont les églises sont dirigées par des anciens (πρεσβυτεροις). En 1810, ils comptaient déjà 772 congrégations et 434 pasteurs ;

3° Les *épiscopaux*, dont les églises sont présidées par un collége d'évêques. Ils sont moins nombreux que les précédens. La communion la plus nombreuse est celle

4° Des *méthodistes*, qui comptent aux États-Unis plus de 300,000 membres, et celle

5° Des *baptistes,* qui se sont considérablement accrus, pendant les dernières années.

Pendant quelque temps, chacune de ces fractions de l'Eglise protestante eut sa Société de Missions particulière. Celle des congrégationalistes se nommait le *Conseil américain*, *pour les Missions étrangères* (American board of commissionners for foreign Missions); celle des presbytériens avait pour titre *Société des Missions étrangères des Américains-Unis* (American united foreign Missionnary Society); les épiscopaux, les méthodistes et les baptistes avaient aussi leur Société de Missions, sous la dénomination de *Société des Missions épiscopales, méthodistes*, *baptistes* (1); mais, pour des raisons que nous

(1) La première qui a été fondée à Boston, en 1810, a envoyé des missionnaires chez les Chiroquois et les Chactas, dans l'île de Ceylan, à Bombay, dans les îles de Sandwick, et sur les côtes de la Méditerranée; elle a également fondé à Cornwall, dans le Connecticut, un institut de Missions où une cinquantaine de jeunes païens de différentes contrées sont préparés au ministère de l'Évangile parmi leurs compatriotes. La seconde Société, fondée à

avons fait connaître ailleurs (1), ces cinq Sociétés viennent de se fondre en une seule, qui existe maintenant sous le titre de la première de ces Sociétés. Cependant, pour faciliter l'intelligence de l'histoire des Missions parmi les Indiens du nord de l'Amérique, nous aurons besoin de supposer que chacune de ces Sociétés travaille encore séparément; et, à mesure que nous parcourerons les diverses stations missionnaires de ce continent, nous indiquerons à quelle Société elles ont primitivement appartenu, et par quelle Société elles ont été primitivement fondées.

Outre ces cinq Sociétés américaines, une Société étrangère, celle des Frères-Unis, entretient des missionnaires parmi les Chiroquois et les Delawares.

Les premières tentatives d'évangéliser les Indiens remontent au 17e siècle; à cette époque, c'étaient des individus plutôt que des sociétés qui entreprenaient la conversion des sauvages. Les travaux de ces apôtres du nord de l'Amérique furent abondamment bénis; des multitudes d'Indiens se convertirent au Sauveur par leur ministère; mais, comme ces premiers missionnaires n'eurent pas de successeurs immédiats, les Missions qu'ils avaient fondées languirent, après leur mort, faute d'être entretenues; car on ne comprenait pas encore, à cette époque, que l'œuvre des Missions ne pouvait prospérer qu'autant qu'elle était conduite par des Sociétés en mesure de remplacer, par de nouveaux ouvriers, ceux que le Seigneur rappelait à lui. C'est ainsi que de 1646 à 1690, Jean Elliot évangélisa les tribus indiennes du Massachusets; de 1642 à 1803, la famille Mayhew se consacra à l'instruction des sauvages des îles Martha's Vineyard, Nantoucket et Élisabeth;

New-York, en 1817, n'a pas étendu ses travaux hors du sol de l'Amérique : elle entretient des missionnaires parmi les Osages de l'Arkansas et du Missouri, et parmi les Indiens Tuskarora et Seneka; la Société des Missions baptistes américains, fondée en 1814 à Philadelphie, a choisi pour champ de ses travaux l'empire Birman; la Société des Missions méthodistes américains s'occupe de la conversion des nègres des États-Unis; enfin la Société des Missions épiscopales a fondé un séminaire théologique à New-Haven, dont les étudians doivent aller travailler pendant trois ans parmi les tribus indiennes, avant que d'obtenir une paroisse dans le pays.

(1) Voyez *Journal des Missions*, 4e année, page 95.

et de 1743 à 1747, Brainerd déploya son zèle apostolique parmi les Indiens de la Pensylvanie et de la Nouvelle-Jersey. Comme nous avons publié, dans ce Journal, des notices assez détaillées sur la vie et les travaux de chacun de ces missionnaires, nous les considérerons comme une introduction à l'histoire de l'état actuel des Missions parmi les Indiens du nord de l'Amérique, et nous invitons ici nos lecteurs à y recourir, s'ils n'ont plus présens à l'esprit les faits que nous avons consignés dans ces notices. Ce que nous avons à faire ici, c'est d'exposer l'état actuel de chacune des stations missionnaires du nord de l'Amérique, en indiquant l'année de leur fondation, les Sociétés qui les ont établies, les missionnaires qui y travaillent, les succès qu'ils ont obtenus, ainsi que les obstacles qu'ils ont rencontrés. Nous joindrons aussi, à chacun de nos articles, une indication brève de la position géographique et du caractère particulier des tribus indiennes qui entendent la prédication de l'Evangile.

I. MISSION CHEZ LES OSAGES.

La tribu des Osages, qu'on distingue en Osages du Néoscho et Osages du Missouri, est assez considérable. Elle est répandue dans diverses parties du territoire de Missouri. Les grands Osages ou Osages du Missouri sont au nombre de 10,500; les petits Osages ou Osages du Néoscho ou de l'Arkansas ne comptent guère plus de 5,000 âmes.

Les détails suivans sur le caractère religieux et moral de cette tribu, nous sont fournis par le missionnaire Pixley, qui depuis plusieurs années, travaille au milieu d'eux (1).

« A notre arrivée chez ces sauvages, nous les avons trouvés plus doux que nous ne nous y attendions. Ils ont l'extérieur de la prévenance et de la bonté, et un voyageur qui ne ferait que passer parmi eux, remporterait une impression agréable de leur caractère, et une idée favorable de leur situation, qui, au premier coup d'œil, paraît heureuse; et il ne se douterait pas du degré de dégradation morale qu'un plus long séjour

---

(1) *Gazette des Missions de Bâle*, n° 20, 1829.

fait découvrir chez eux. Mais rien n'est moins fondé que les préjugés qu'on a sur ces prétendus *enfans de la nature*. Le pays qu'ils habitent leur fournirait en abondance, s'ils voulaient le cultiver, tout ce qui est nécessaire à la vie; mais leur paresse et leur insouciance les réduisent souvent à ne vivre que de glands et de racines, pendant des semaines entières. Ils ne paraissent pas avoir la moindre idée de pudeur et de décence. Leurs discours sont habituellement mêlés d'expressions si particulièrement obscènes, qu'un interprète serait fort embarrassé de les rendre. Le mensonge leur est si familier qu'on ne peut se fier à une seule de leurs paroles; et, en effet, ils n'ont les uns envers les autres aucune confiance. Le vol est aussi commun parmi eux que le mensonge; personne n'est sûr de sa propriété : c'est une des raisons qui les empêchent de défricher la terre; celui qui l'entreprendrait ne ferait que donner à ses voisins la tentation et les moyens d'exercer leur penchant au vol; et, en outre, il deviendrait la risée de tout le monde. Il est presque exactement vrai que le travail leur est inconnu. Ils sont privés au dernier point de l'habileté et de la pénétration nécessaires pour inventer quoi que ce soit; on ne verrait pas même chez eux un panier, ni rien de semblable; cela peut donner une idée de ce que sont leurs vêtemens, si du moins ce qu'ils portent sur le corps mérite ce nom. Ils vivent du gibier qu'ils abattent, et ils regarderaient comme une honte de cultiver la terre; car, dans leurs idées, la chasse et la guerre sont les seules occupations dignes d'un homme. Si l'un d'eux vient à s'écarter, en la moindre des choses, de la manière de vivre des autres, il devient l'objet de leurs railleries; l'on ne saurait s'imaginer à quel point ils sont sensibles au ridicule. Quand même quelque idée d'amélioration viendrait à l'esprit de l'un d'eux, il se garderait de la mettre à exécution : « on va se moquer de moi, » se dirait-il, et cette idée le retiendrait. On peut dire d'eux qu'ils ne rougissent point des choses dont ils devraient rougir, et qu'ils rougissent au contraire de tout ce qui pourrait les honorer.

«Ils passent deux ou trois mois de l'été dans de vastes plaines (savanes); l'hiver, pendant trois mois à peu près, ils se retirent ensemble dans des villages formés de la réunion de quel-

ques huttes ; le reste du temps, rien n'est déterminé; ils errent de côté et d'autre, en groupes de quelques familles ; ils parcourent le pays en chassant, ne restent guère que deux jours dans le même lieu, et prennent leur gîte où la nuit les surprend. On peut croire qu'avec un pareil genre de vie, leur mobilier n'est pas considérable; il consiste, pour chaque famille, en deux écuelles de bois, deux ou trois cuillères de corne, un ou deux chaudrons. Le même manque d'industrie et d'art préside à la construction de leurs maisons. Ils enfoncent dans la terre trois rangs de pieux assez courts, qu'ils rapprochent par le haut en les courbant les uns contre les autres; puis ils les couvrent de gazon ou de peaux de buffles, et voilà la maison bâtie. Ont-ils quelques nattes tressées, ils les placent dans cette hutte pour leur servir de couche ; leur luxe ne va pas plus loin. Outre le gibier, ils mangent des noix, des fèves, des baies, etc., et quand ils ont consommé leurs provisions, ils retournent à la chasse ; s'ils ne prennent rien, ils ne s'en soucient guère, et se rabattent sur les glands et les racines.

« Toutes les affaires retombent sur les femmes; ce sont elles qui plantent, qui creusent le bois, qui tannent les peaux de bêtes fauves, qui sèchent la viande, qui font les habits, qui préparent tout pour les excursions, qui chargent et déchargent les chevaux, leur mettent et leur ôtent la selle. Les hommes n'ont d'autre occupation que la chasse et la guerre, et en hiver, ce qu'ils font, c'est d'aller de maison en maison, de manger, boire, fumer, babiller, jouer aux cartes et dormir. Quand on traverse un de leurs villages, il est rare de trouver un homme occupé à quelque chose d'utile; la plupart se livrent à la paresse, ou font des folies.

« Ils ont une espèce de religion; mais quelle religion ! Quand je leur dis quelque chose de Dieu, ils se prennent quelquefois à me dire, avec dérision : « Où est Dieu ? l'as-tu vu ? » et ils rient de ce que je cherche à leur persuader qu'un être qu'ils ne voient point se soucie d'eux. Eux-mêmes appellent *Dieu* la terre, le soleil, la lune, l'éclair, le tonnerre; mais à ce mot de Dieu, ils ne rattachent aucune idée distincte. Quelques-uns des plus âgés, qui paraissent réfléchir davantage, m'ont avoué sans détours qu'ils ne savaient rien de Dieu, ni où il était,

ni ce qu'il voulait qu'on fît. Ils pensent que Dieu est colère et méchant; et je leur ai souvent entendu dire qu'ils le haïssaient, et que, s'ils pouvaient le trouver, ils le tueraient. Quant à un état de peines et de récompenses après la mort, ils n'en ont aucune idée; seulement je leur ai entendu dire que, si l'on a soin à leur mort de les peindre chacun des couleurs de sa famille, on les reconnaîtra ensuite, et qu'ils reconnaîtront eux-mêmes ceux de leurs parens qui sont morts avant eux. Mais cette pensée même est traitée de superstition par ceux d'entre eux qui se croient sages. Il y a quelque temps que j'essayais de parler à un Osage de l'immortalité de l'âme ; je lui dis qu'à la mort elle se sépare du corps et continue à vivre. Alors, sans que j'imaginasse pourquoi, il chercha une mouche, et en ayant attrapé une, il se mit à la broyer entre ses doigts; puis, la jetant à terre et la foulant sous son pied, jusqu'à ce qu'on n'en vît plus de trace, il me demanda en riant : « Eh bien! qu'est-ce qui en reste? où est l'âme? » et il croyait avoir prouvé par-là que les hommes sont anéantis après la mort. Malgré cette incrédulité, les Osages vivent dans une crainte continuelle et pénible de choses inconnues et surnaturelles; c'est surtout le cas aux environs des villages où sont ensevelis leurs morts. Il y en a peu d'entre eux qui eussent le courage de s'éloigner la nuit, à quelques pas de leurs feux. Cette circonstance a pourtant cela de bon qu'elle les empêche de voler pendant la nuit. »

I. OSAGES DU NÉOSCHO OU DE L'ARKANSAS.

Les deux stations missionnaires, que l'on trouve au milieu des Indiens de cette tribu, sont Union et Hopefield.

La première est située à 10 lieues de l'Arkansas, sur la rive occidentale du Néoscho ou Grand-River, et à 160 lieues environ du pied des montagnes rocheuses. Fondée en 1820 par la *Société de Missions des Américains-Unis*, ou Société des Missions de New-Yorck, elle n'a pas encore pu faire de grands progrès; car, lorsque les missionnaires vinrent se fixer parmi ces sauvages, ils les trouvèrent dans le dernier état de barbarie. Il fallut songer d'abord à se construire une maison, à dé-

fricher du terrain, à fonder une école. Grâce au Seigneur, ils ont réussi dans ce premier travail, et en 1826 ils possédaient déjà 140 acres de terrain cultivé, qui rapportaient 900 boisseaux de froment et 1600 boisseaux de blé indien. L'école est fréquentée par 50 enfans. Des troubles occasionnés par les guerres que se font continuellement ces Indiens, ont empêché jusqu'ici la Mission de rapporter des fruits spirituels de conversion parmi les Indiens; mais le soleil de la grâce se lèvera aussi sur eux et les éclairera, quand il en sera temps (1).

Hopefield n'est qu'à 2 lieues de Union; cette station a été fondée au mois de décembre 1823, par la Société des Américains-Unis. Le but de cet établissement est de réunir les Indiens qui errent dans les environs, de leur enseigner l'agriculture, et, par le moyen du travail, de les retirer de leur vie vagabonde. En 1824, déjà onze familles païennes étaient venues se fixer à Hopefield; mais en 1826, elles furent attaquées par une troupe d'Indiens Delawares, qui tuèrent un grand nombre de leurs membres.

On pourrait croire que ces Indiens, qui sont continuellement occupés à faire la guerre, et qui montrent, en beaucoup d'occasions, une si grande assurance et tant de férocité, ne sont pas susceptibles d'éprouver le sentiment de la crainte. Cependant ils tremblent à la chute d'une feuille, et fuient à la moindre alarme. La guerre, qui est la maladie de ces tribus sauvages, semblerait donc être pour eux un remède contre leur frayeur continuelle, et peut-être ne préfèrent-ils le bruit des armes et la chance des combats, que pour s'étourdir et faire diversion à l'agitation de leur âme.

L'établissement missionnaire possède un espace de terrain assez considérable. La direction en est confiée à un missionnaire et à un fermier, tous deux mariés. Espérons que le temps de la délivrance spirituelle de ces Indiens approche.

---

(1) Les personnes employées dans cette station, sont : MM. Vaill, mi sionnaire et surintendant : Palmer, médecin; Requa, économe; Redfield, charpentier; Woodruff, maréchal, et Douglas, fermier; tous sont mariés : le personnel de la Mission est donc de douze membres.

2. OSAGES DU MISSOURI.

Il y a également deux stations missionnaires au milieu de cette tribu.

A. *Harmonie, fondé en* 1821.

Personnel de la Mission : un missionnaire, un maître d'école, un charpentier, un fermier, un forgeron, et leurs femmes ; en tout, onze personnes.

Harmonie est situé dans la partie occidentale de l'état de Missouri, sur les bords du fleuve des Osages, appelé dans cet endroit *Marie du Cein*, à 60 lieues au nord de Union.

Les enfans de cette station qui fréquentent l'école, au nombre d'environ 35, sont très-appliqués; ils ont beaucoup d'intelligence et lisent assidûment la Parole de Dieu; mais on ne peut pas dire encore que cette divine Parole ait donné la vie à leur âme. Les missionnaires ont ici à combattre contre des obstacles de plus d'un genre : la vie nomade de ce peuple, ses guerres fréquentes avec ses voisins, et la difficulté d'apprendre sa langue, ont jusqu'ici retardé les succès des prédicateurs de la bonne Nouvelle.

B. *Néoscho, fondé en* 1824.

Neoscho est à 24 lieues d'Harmonie et à 40 lieues d'Union. Cette station tire son nom du fleuve auprès duquel elle est située. M. Pixley nous a fait connaître plus haut (voyez page 124), les nombreuses difficultés morales contre lesquelles il a à lutter ici ; cependant il n'a pas perdu l'espérance. Le pays est des meilleurs et rapporterait en abondance toutes sortes de récoltes, si les Indiens voulaient s'astreindre au travail et prendre quelque goût pour l'industrie; mais voler et tuer sont leurs occupations habituelles. La plus grande gloire à laquelle un homme puisse aspirer, selon eux, est d'abattre avec le tomahauk (grande massue) un Indien appartenant à une autre tribu.

Chrétien qui lis ces lignes, prie pour ces malheureux !

II. MISSION CHEZ LES CHICKASAS.

Les Chickasas habitent la partie septentrionale de l'état du Mississipi; leur tribu s'élève à 3,625 âmes. En 1821, le synode de la Caroline et de la Géorgie fonda parmi eux plusieurs stations missionnaires; mais il les a cédées, en 1827, à la Société du Conseil américain. Ces stations sont Monroë, Tokshish, Martyn et Caney-Creek. Trois missionnaires et quatre agriculteurs sont occupés dans ces quatre stations.

Monroë présentait, au commencement de 1827, un bel aspect; un grand nombre d'Indiens y écoutaient avec attention les instructions religieuses; dès lors 47 personnes ont été ajoutées à l'église: le nombre total des membres de cet établissement est de 63. Les Indiens du voisinage se sont ressentis de l'influence qu'exerce la Mission à 10 milles à la ronde, car l'on remarque une grande amélioration dans leur vie. On peût citer même parmi eux quelques exemples d'une piété réelle et profonde.

Dans la station *Martyn*, il y a eu aussi un réveil réjouissant. Quatre ou cinq personnes ont été réellement converties. Le nombre des écoliers est de 100. La nation des Chickasas a fait des lois sévères contre l'usage des liqueurs enivrantes, et vient de les mettre en vigueur; l'on en espère les meilleurs effets. En général on peut dire que la Mission chez les Chickasas a porté déjà les plus heureux fruits.

III. MISSION CHEZ LES CHACTAS (Choctaws).

La tribu des Chactas, qui occupe une contrée considérable dans l'état du Mississipi, et qui peut bien s'élever à 25,000 âmes, s'est de tout temps montrée favorable à l'Evangile, et a toujours accueilli avec empressement les missionnaires. En 1816, les Chactas cédèrent une portion considérable de leur pays au gouvernement des Etats-Unis, contre une rente annuelle, dont ils ont versé chaque année environ 11,000 francs dans la caisse de la Mission, pour être consacrés à l'établissement d'écoles parmi eux. Malgré cela les Chactas sont une des races

indiennes les plus sauvages du nord de l'Amérique; ils sont naturellement les esclaves du vice, de la superstition et de l'ignorance; l'ivrognerie est leur passion dominante; et telle est leur ignorance que, chaque année, ils mettent à mort un grand nombre de leurs compatriotes, sur le simple soupçon d'avoir exercé la magie. Les conséquences d'un pareil état de choses, qui ne peut qu'amener la ruine prochaine de cette nation, sont senties par plusieurs des chefs, qui favorisent de tout leur pouvoir les pieux desseins des missionnaires. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que leurs efforts ont déjà eu quelque succès, comme on va s'en convaincre par les faits suivans.

On compte dix stations missionnaires parmi les Chactas :

1. *Elliot.*

A 20 lieues est du Mississipi, commencé en 1818 : huit missionnaires et colons.

Le missionnaire Smith écrivait dernièrement d'Elliot :

« La bonne conduite des enfans qui fréquentent notre école, leur application, leur obéissance et leurs progrès ont surpassé toutes nos espérances, pendant les neuf derniers mois. Nos succès ont fermé la bouche à nos ennemis, et nous ont gagné parmi les Indiens un grand nombre d'amis. L'école est fréquentée par vingt-six garçons et douze filles. Après les heures de leçons, les garçons nous aident à travailler à la terre. C'est ainsi que nous avons déjà ensemencé vingt arpens, en grain et en pommes de terre.

2. *Mayhew.*

A 36 lieues est d'Elliot, et à 10 lieues de la frontière d'Alabama.

M. Kingsbury, auquel est confiée la direction générale de la Mission parmi les Chactas, réside à Mayhew. Il a pour aides dans ses travaux sept collaborateurs, la plupart mariés. Le nombre des enfans qui fréquentent l'école est de vingt garçons et d'autant de filles. Plusieurs enfans ont abandonné l'école,

parce qu'ils s'ennuyaient d'être continuellement assis; d'autres en ont été retirés par leurs parens, qui étaient fâchés de les voir devenir chrétiens. Les autres font de grands progrès, et témoignent beaucoup d'affection à leurs maîtres. Plusieurs d'entre eux ont été tellement touchés par la grâce, que les missionnaires ne se sont pas fait scrupule d'en baptiser neuf, en juin 1827. Nous nous faisons un plaisir de communiquer ici la lettre qu'un jeune Chactas écrivait au chef Folsom; elle est du mois de juin 1827:

« Je me réjouis d'avoir l'occasion de vous écrire. Nous sommes heureux d'avoir maintenant un chef qui, étant l'ami de son peuple, veut sa prospérité, et favorise les écoles dans tout le pays. Si vous n'aviez pas existé, et si les amis de la Mission n'avaient pas existé, nous serions encore aveugles, et notre vie se passerait à errer dans les forêts. Nous avons entendu des gens qui disaient que les missionnaires ne nous avaient pas fait de bien; mais il est temps qu'ils ouvrent les yeux, et qu'ils voient si nous sommes encore dans l'état où nous étions il y a huit ou seulement quatre ans. Nous pensons que vous serez toujours l'ami des écoles, et que vous les soutiendrez de tout votre pouvoir. Nous espérons aussi que vous ne vous laisserez pas décourager par le peuple que vous avez à conduire; mais qu'au contraire, vous deviendrez, dans la main de Dieu, un instrument pour lui faire beaucoup de bien.

« Nous vous remercions de ce que vous êtes venu ici pour assister à notre examen, et nous souhaitons beaucoup de n'avoir pas trompé votre attente. Nous sentons tout ce qui nous manque encore, car nous avons à peine commencé. Pardonnez-nous toutes les fautes que vous avez aperçues en nous, et priez pour que nous marchions dans le chemin de la vérité, qui est aussi celui de la paix ».

Une jeune fille de l'école de Mayhew écrivait aussi, à un missionnaire d'une autre station, la lettre suivante, en date du 18 mars 1827:

« Quoique nous ne nous connaissions pas, j'espère que nous nous verrons dans le ciel. Vous serez réjoui d'apprendre, qu'au mois de décembre, j'ai commencé à chercher Dieu. Par fois, il m'arrive de croire que j'ai trouvé le Sauveur; dans d'autres

momens, je me demande à moi-même, si je ne me trompe point, et alors je retombe dans les ténèbres. Vous apprendrez avec plaisir, que plusieurs filles de notre école font tous leurs efforts pour embrasser la religion de Jésus. O mon cher ami, priez pour que nous ne retournions pas à nos folies d'autrefois, et engagez toutes les personnes pieuses qui vous entourent à prier pour nous. O combien je désirerais parler avec vous; mais cela n'aura lieu peut-être que dans un autre monde! »

Pour plus amples détails sur la station de Mayhew, nous renvoyons nos lecteurs à un discours adressé par un chef des Chactas aux enfans de l'école, et qui se trouve à la page 379 de la 2e année de ce Journal.

3. *Béthel.*

Sur la route de Natschez, à 24 lieues sud-ouest de Mayhew.

Cette station vient d'être suspendue momentanément, à cause de l'éloignement subit des Indiens du voisinage; mais on espère pouvoir la reprendre bientôt. Sept des enfans qui fréquentaient l'école ont été transférés dans l'école-chactas de Kentucky.

4. *Emmaüs.*

A 45 lieues de Mobile, et 52 sud-est de Mayhew. Personnel de la Mission : deux missionnaires et leurs femmes.

Le nombre des écoliers dans cette station est de quinze; plusieurs d'entre eux ont été transférés à Kentucky. Le dernier rapport de cette station annonce que les enfans de l'école lisent et écrivent assez bien l'anglais.

5. *Gosçen.*

A 20 lieues ouest d'Emmaüs, et à 46 lieues sud de Mayhew.

Personnel de la Mission : trois missionnaires et leurs femmes.

Cette station est une des plus florissantes du nord de l'Amérique. La Parole de Dieu y a non seulement porté des fruits parmi les Indiens, mais encore parmi les colons du voisinage.

Un des missionnaires de Gosçen, écrit, sous la date du 28 février 1827 :

« Gosçen est un jardin de Dieu au milieu de ces contrées. Il n'y a que trois ans qu'il est fondé.... Les missionnaires travaillaient depuis plusieurs années à défricher un champ semé d'épines, mais sans voir un seul fruit de leurs peines.... Maintenant les missionnaires ont appris la langue des Chactas, ont composé des livres élémentaires, et s'en vont de hutte en hutte, de village en village, prêcher la Parole de Dieu. Jeunes et vieux, tous veulent apprendre l'alphabet, afin de pouvoir lire, dans leur propre langue, les révélations du Grand-Esprit. Cette soif de la connaissance de la vérité devient toujours plus générale, et le chef Folsom, qui habite dans notre voisinage, nous seconde de toute sa force. Nous avons réuni quatre-vingts enfans; le chef lui-même, animé de dispositions tout-à-fait chrétiennes, tient une école de quarante écoliers. N'est-ce pas là comme l'aurore d'un beau jour, qui se lève pour éclairer les profondes ténèbres qui nous environnent?

« Quand je quittai mes chers amis du Connecticut, aurais-je jamais pu m'attendre à voir dans ce désert ce que mes yeux y voient maintenant? Priez pour nous, afin que la lumière de la grâce se répande bientôt dans tout son éclat sur la pauvre nation des Chactas ».

6. *Ai-Ik-Hun-Nuh.*

Fondé en 1824, sur la route de Natschez, à 14 lieues ouest de Mayhew.

M. Byington, aidé par trois collaborateurs et leurs femmes, travaille dans cette station. Le nombre des écoliers est de vingt; ils font presque tous la joie de leur maître. La prédication de la Parole est écoutée avec attention par les Indiens; l'un d'eux a été réellement converti à Christ. M. Byington s'occupe activement de composer des livres élémentaires pour l'enfance et la jeunesse. Il a mis la plus grande exactitude à ce travail, car plusieurs de ces petits ouvrages ont été revus par cinq ou six interprètes, l'un après l'autre. Ils sont maintenant sous presse à Cincinnati, dans l'Ohio.

Le dernier rapport de la Société du Conseil américain, fait encore mention de quatre autres stations parmi les Chactas : Gibéon, Hébron, Juzon's et Robert Folsom's, qui sont très-récentes, et où, par conséquent, on n'a pas pu encore recueillir beaucoup de fruits, et termine par les réflexions suivantes sur l'ensemble de la Mission parmi les Chactas :

« L'histoire de l'année passée nous offre plus d'un sujet de bénir le Seigneur. Ici et là, il a réveillé quelque âme du sommeil du péché, et l'a insensiblement préparée à recevoir le salut de l'Evangile. De pareilles manifestations de la puissance et de l'amour de notre Dieu, sont bien propres à encourager les fidèles, et à les animer à faire de nouveaux efforts, et à persévérer dans la prière en faveur de cette œuvre. Dans les déserts de la nation des Chactas, nous avons vu l'année passée des Européens, des colons anglais, des Africains et des Indiens devenir membres de la famille de Dieu, et se donner fraternellement la main, pour se faire part mutuellement des bénédictions de l'Evangile.

« Dans le cours des dix-huit derniers mois, de grands changemens ont eu lieu dans la constitution politique de la nation des Chactas. Jusqu'ici elle avait été partagée en trois districts, à la tête de chacun desquels se trouvait un chef particulier. Mais deux d'entre eux s'étant rendus indignes de la confiance qu'on leur avait accordée, ils ont été privés de leur dignité et remplacés par deux autres chefs pleins d'intelligence, et tout dévoués aux intérêts de leurs compatriotes. Il vient d'être également arrêté que, tous les deux ans, il y aura assemblée publique et solennelle des députés de la nation, pour délibérer sur les affaires les plus importantes du pays. »

En preuve des progrès que font les Chactas dans les arts et la civilisation, on peut citer le résumé suivant, d'un recensement fait dans la partie nord de leur pays, où l'on a compté, au milieu d'une population de 5,627 âmes : 11,661 pièces de bétail, 3,974 chevaux, 112 bœufs, 22,047 porcs, 136 brebis, 530 machines à filer, 124 métiers à tisser, 360 charrues, 22 charriots, 7 forges, 2 forges pour le cuivre, 2 ateliers de charpentiers. Dans un seul village de 313 âmes, dont les habitans, un an auparavant, n'avaient aucune pro-

priété, étaient livrés à la plus grossière intempérance, et erraient d'un lieu à un autre, on a trouvé 188 chevaux, 511 vaches, 853 porcs, 7 métiers à tisser, 68 machines à filer, 35 charrues, 6 bœufs, et une école fréquentée par vingt-cinq écoliers.

IV. MISSION CHEZ LES CHIROQUOIS (CHEROKEES).

Cette tribu indienne, autrefois l'une des plus considérables du nord de l'Amérique, possédait une immense étendue de pays, qu'elle a peu à peu cédée au gouvernement des États-Unis. Malgré cela, l'espace de terrain qu'elle occupe encore peut avoir de dix à douze milles carrés. Après beaucoup de malheurs et de défaites, la tribu elle-même a été réduite à environ quatorze mille âmes. Les deux tiers du pays des Chiroquois sont situés dans la partie nord-ouest de la Géorgie; le reste de leurs possessions se trouve épars dans les états d'Alabama, de Tennessi, et dans le nord de la Caroline. On les distingue en Chiroquois proprement dits, et Chiroquois de l'Arkansas.

Depuis 1817, il y a des stations missionnaires au milieu de cette tribu. L'extrait suivant du dernier rapport de la Société des Missions américaines, prouvera que les travaux des missionnaires n'y ont pas été infructueux.

1. CHIROQUOIS PROPREMENT DITS.

Nous avons compté huit stations missionnaires parmi eux.

1. *Brainerd.*

Au sud de l'état Tennessi. Personnel de la Mission : un missionnaire et cinq collaborateurs, maîtres d'école, mécaniciens et fermiers, avec leurs femmes.

Le missionnaire Worcester est occupé à traduire la sainte Ecriture dans la langue des Chiroquois. L'école des garçons et des filles est dans un état florissant. Il y a dans cette station un moulin et une forge qui sont de la plus grande utilité aux Indiens qui sont venus s'y fixer.

2. *Carmel.*

A vingt-quatre lieues sud-ouest de Brainerd.

Cette station, qui a été fondée il y a huit ans, a fait de grands progrès, sous tous les rapports. Une portion considérable de terrain défrichée et ensemencée par les Indiens, sous la direction de M. Hemingway, fermier de la colonie, fournit aux besoins de la petite église de Chiroquois, qui compte trente-quatre membres. L'école, qui contient trente écoliers, a toujours été florissante dès son origine; les progrès que les enfans y font sont remarquables. L'influence de cet établissement missionnaire est si grand, que les Indiens du voisinage, fatigués de leur vie errante et attirés par les charmes de la vie des Indiens civilisés, sont venus peu à peu se fixer parmi eux.

3. *Creek-Path.*

A quarante lieues ouest de Brainerd.

D'après les dernières nouvelles, un grand réveil s'est opéré parmi les indigènes de Creek-Path; ceux qui sont déjà convertis, depuis quelque temps, sont des modèles de piété et de vertu pour leurs frères encore païens. Non seulement les enfans de l'école lisent couramment l'anglais, mais ils ont encore acquis quelques notions de géographie et d'histoire. Ecoutons la description que nous fait de l'école de Creek-Path, M. le pasteur Allan, qui la visita vers la fin de 1827 :

« J'ai assisté dernièrement à l'école de Creek-Path; mais il me serait bien difficile de rendre un compte exact des changemens réjouissans que l'Evangile a opérés dans cette station, et qui, de toute part, ont frappé mes yeux. L'école se compose de trente enfans Indiens, et l'examen auquel j'ai assisté est une des scènes les plus touchantes que j'aie vues de ma vie. Plusieurs de ces enfans ont lu le Nouveau-Testamment avec intelligence et d'une manière qui m'a prouvé qu'ils sentaient ce qu'ils lisaient : ils ont acquis, outre cela, beaucoup d'autres connaissances. Après l'examen a eu lieu le service divin, en langue chiroquoise; et le dimanche suivant la sainte Cène a

été administrée à cinquante des membres de cette petite église. Cette assemblée m'a rappelé cette multitude de toutes langues et de toutes tribus que saint Jean vit autrefois dans une vision, et à cette pensée une émotion douce, avant-goût des joies du ciel, a agité mon âme. Quand on se rappelle ce que ces chers frères Chiroquois étaient, il y a peu de temps, et quand on voit ce qu'ils sont maintenant, il est impossible de ne pas entonner un cantique de louanges à notre Dieu. Il y a peu d'années qu'ils étaient tout-à-fait étrangers à l'Evangile du salut, et qu'ils étaient plongés dans les plus épaisses ténèbres; aucune parole de grâce ne retentissait à leurs oreilles; le sabbat du Seigneur ne les réunissait pas pour chanter ses louanges. Maintenant, le rayon du soleil de justice a traversé leurs forêts, et pénétré leurs cœurs; maintenant ils se réjouissent dans le sentiment de la grâce de leur Dieu; maintenant ils se rassemblent en frères autour de la table du Seigneur, pour célébrer, avec des cœurs émus de reconnaissance, la mémoire de son grand sacrifice. Il est doux d'apprendre la nouvelle de faits aussi réjouissans; il est plus doux encore d'en être soi-même témoin.

« Les missionnaires sont en général aimés et respectés par les Chiroquois.... J'estime que le voisinage d'une station missionnaire comme celle-ci, est un avantage inappréciable pour une Eglise chrétienne. Plus d'un membre de mon troupeau s'est édifié au milieu de ces Chiroquois, et je suis assuré que ce serait là le cas de tous les chrétiens, s'ils pouvaient être eux-mêmes spectateurs des fruits admirables que les travaux missionnaires portent parmi eux. Qui ne prierait pas pour la venue de ces temps bienheureux où tous connaîtront le Seigneur, depuis le plus petit jusqu'au plus grand ?

« Je ne puis m'empêcher de communiquer ici un discours, qu'un vieux et vénérable chef chiroquois a adressé, dans sa langue maternelle, à la jeunesse de l'école de Creek-Path, et que David Brown m'a traduit. Le voici mot pour mot :

« Chers enfans ! je vous parle souvent pour vous encourager à persévérer dans l'étude des bonnes connaissances. Ces connaissances vous sont utiles à vous, aussi bien qu'à votre pays. Vous êtes occupés d'une bonne œuvre; et je suis toujours ré-

joui, quand je vois que vous faites des progrès; je sens que de vous dépend, en grande partie, la prospérité de votre patrie.

« Lorsque j'étais enfant, il n'y avait encore aucune école parmi nous, ni aucun maître pour nous instruire dans les connaissances utiles. Mon existence était toute autre que la vôtre; vous jouissez de bien des avantages, profitez-en; marchez avec courage dans le chemin des bonnes connaissances et de la vertu. Plusieurs de vos pères qui ont invité les missionnaires à venir ici, ne vivent plus ici-bas; ils sont morts en paix.

« Il n'y a que peu d'années que l'école de Creek-Path est bâtie; moi-même je me suis aidé à la construire. Dans les commencemens, les enfans n'apprenaient que lentement; mais cela va beaucoup mieux maintenant; j'ai lieu de croire que vous faites des progrès, tels que vos pères les ont désirés. Quelques-uns d'entre vous sont depuis cinq ans à l'école, d'autres depuis moins de temps; vous avez maintenant amassé des connaissances, et peu à peu vous en acquerrez davantage : cela me donne beaucoup de joie. N'oubliez pas que les blancs sont près de nous; nous avons toujours à faire avec eux, et il faut que vous le sentiez; car si vous ne savez pas lire et écrire comme eux, vous perdrez tous vos droits, peu à peu, les uns après les autres. Soyez donc appliqués à l'école, et ne vous laissez pas rebuter. Ne vous querellez pas entre vous; aidez-vous au contraire les uns les autres; obéissez à vos maîtres et marchez dans le chemin qu'ils vous montrent. »

4. *High-Tower.*

A trente-trois lieues sud de Brainerd. Missionnaire : M. Butrick et son épouse.

Ici et là se montrent, dans cette station, des signes qui avertissent que la puissance de l'Evangile se déploie dans la vie des indigènes. Un petit nombre de fidèles a été recueilli par M. Butrick; ils sont une lumière au milieu de leurs compatriotes encore païens.

5. *Wills-Town.*

Dans la vallée Wills, entre les montagnes Lookout et Ra-

coon, à vingt lieues sud de Brainerd. Personnel de la Mission : un missionnaire et sa femme, un fermier et sa femme, et deux aides indigènes.

M. Chamberlain, missionnaire à Wills-Town, écrit, sous la date du 8 janvier 1829 :

« Dans le cours des huit derniers mois, j'ai baptisé à Haweis quatorze adultes, dont j'ai reçu huit à la communion ; tous les membres de cette station paraissent marcher dans la crainte du Seigneur, à l'exception d'un seul, qui est soumis à une discipline appropriée à son état spirituel. Le changement qui a eu lieu ici et aux environs, ne peut être attribué qu'à la puissance de Dieu ; et quoique le vice règne encore autour de nous, notre église est cependant, nous pouvons le dire, dans un état de prospérité.

« L'église de Wills-Town ne s'est accrue que d'un membre depuis le printemps passé.... Les femmes ont formé entre elles une réunion de prières qui est fréquentée, et qui a été pour elles un moyen de faire beaucoup de bien. »

6. *Haweis.*

C'est en septembre 1826 que les premières tentatives d'une Mission ont été faites dans cet endroit. L'année suivante, déjà quatre Indiens convertis avaient été admis à la participation de la sainte Cène, et dix autres étaient catéchumènes. Au mois de juillet 1827, le petit troupeau était composé de vingt membres. En général les Indiens de cette contrée montrent beaucoup d'empressement à recevoir l'instruction chrétienne. Onze jeunes filles chiroquoises sont élevées dans la famille missionnaire ; l'une d'elles a déjà rendu de grands services à la cause de l'Evangile.

Un agent de la Société des Missions du Conseil américain, qui a visité, en 1827 et 1828, les stations missionnaires parmi les Chiroquois, rend compte, comme suit, de l'état de Haweis :

« Pendant les deux années que j'ai passées dans le voisinage, j'ai vu les Indiens faire des progrès sensibles dans l'industrie et l'agriculture, prendre des habitudes d'ordre et de

propreté, et croître dans la connaissance de Dieu et dans le respect pour ses commandemens. — A mesure qu'ils se familiariseront avec le caractère moral de Dieu, tel que nous le présentent les saintes Ecritures, et avec leurs devoirs à son égard et à l'égard les uns des autres, il n'y a pas de doute qu'ils n'adopteront peu à peu les habitudes et les commodités de la vie civilisée. »

7. *Candy's Creek.*

A 10 lieues nord-est de Brainerd. Missionnaires : William Holland, instituteur et catéchiste; Mad. Holland et Mlle Anne Kelly.

« Notre école et notre maison de prières, écrit un missionnaire, sous la date du 27 décembre 1827, sont maintenant achevées, et après beaucoup d'opposition de la part des Indiens, nous jouissons enfin de la paix. La puissance de la grâce de notre Dieu se montre d'une manière visible au milieu de nous, et est glorifiée par la conversion d'un grand nombre d'âmes, qui avaient jusqu'ici marché dans les plus profondes ténèbres du paganisme ; c'est ce dont chaque semaine nous donne de nouvelles preuves. Hier nous avons eu une réunion à Big-Creek. Plusieurs de nos Indiens, pleins de feu et d'amour, étaient présens; et en vérité nous pouvions dire du lieu où nous étions assemblés : *qu'il était la maison de Dieu, et la porte du ciel.* La parole de la réconciliation toucha le cœur de plusieurs Indiens; il y en eut même chez qui elle produisit une impression si vive, qu'ils se mirent à trembler de tous leurs membres. Quelques-uns de nos ennemis même ont été saisis par la vérité, et se réjouissent maintenant en Dieu qui est devenu leur Sauveur.

« Cette œuvre de miséricorde ne s'est pas seulement étendue à quelques villages d'indigènes, mais le changement remarquable qu'elle a opéré dans le cœur et dans la vie de ces sauvages habitans du désert, est si frappant, que beaucoup de chrétiens de nom, qui habitent aux environs de notre établissement, sont obligés de reconnaître que nous avons parmi nous de vrais disciples de Jésus. Nos Indiens ne connaissent d'autres

armes que la prière. Dans toutes les nécessités où ils se trouvent, c'est à cette fontaine du salut qu'ils ont recours; et aussitôt leur arc se fortifie, et leur bras devient puissant par le Puissant de Jacob. Permettez-moi d'en citer ici deux exemples :

« Un jour une de nos Indiennes, nouvellement convertie, ayant entendu le signal du cor, prit son livre de cantique et se mit à courir à la maison de prières; mais son mari, qui était opposé à l'Evangile, courut après elle, l'accabla d'injures et finit par la frapper avec un gros bâton. Que fit cette pauvre femme? sans opposer la moindre résistance, elle se jeta à genoux et commença à prier pour son mari. Aussitôt celui-ci cessa de la maltraiter et s'enfuit: pour elle, elle se rendit à la maison de prières, où Dieu bénit richement son âme de toute la puissance des consolations de son Esprit. Nous pourrions citer plusieurs exemples de ce genre.

« Une veuve âgée, que ses infirmités empêchaient de travailler, et qui n'avait pour vivre que le peu que sa maîtresse lui donnait, se joignit à notre petite église; ç'en fut assez pour que cette dernière lui retirât sa protection et lui refusât toute espèce de secours. Mais notre Indienne se confia dans le Dieu qui était devenu la paix et les délices de son cœur, et demeura fidèle dans la profession de sa foi : elle n'a pas été confondue. »

8. *New-Echota.*

Missionnaires : Rév. Worcester et sa femme.

Il ne nous est point encore parvenu de détails sur cette station tout nouvellement fondée.

Voici le tableau général des écoliers et des Indiens convertis membres de l'église, dans chacune des stations que nous venons de parcourir :

STATIONS.	ÉGLISES	ÉCOLES.
Brainerd...........	14	50
Carmel	34	30
Creek-Path.........	17	31
High-Tower........	27	10
Willstown..........	23	13
Haweis	30	10
Candy's Creek......	14	30
	159	174

Le but le plus élevé auquel aspirent les missionnaires n'est pas la civilisation; ils cherchent à obtenir un résultat infiniment plus précieux, le salut des âmes, par la prédication de l'Evangile; cependant, en visant à ce grand but, ils atteignent l'autre qui n'est que secondaire, la civilisation; et c'est ainsi que, dans l'histoire des Missions parmi les Indiens du nord de l'Amérique, se trouve de nouveau confirmé ce fait, qu'atteste toute l'histoire, c'est que l'Evangile est le grand et unique levier de la civilisation.

Les faits suivans, que nous extraions du dernier rapport de la Société des Missions américaines, prouveront suffisamment cette assertion.

Dans chacun des établissemens missionnaires dont il vient d'être fait mention, à l'exception de deux seulement, il y a une ferme d'une étendue considérable, sous la direction de la famille missionnaire; les jeunes gens y apprennent l'agriculture, et les jeunes filles y sont formées à des travaux domestiques de plus d'un genre.

Dans plusieurs endroits, presque toute la population adulte, et dans d'autres, plus de la moitié des indigènes, ont appris à lire dans leur propre langue.

Les Indiens aujourd'hui s'habillent décemment pour la plupart ; leurs femmes filent le coton, et, par ce moyen, fournissent des étoffes, pour vêtemens, de leur propre manufacture.

Un phénomène remarquable dans l'histoire des Missions chez les Indiens du nord de l'Amérique, est la publication d'un journal périodique au milieu de la nation des Chiroquois. Le premier numéro de ce journal, qui est intitulé *le Phénix*, et qui est consacré à des matières politiques et religieuses, a paru au mois de février 1828. Il a pour rédacteur Elie Boudinot, Indien converti par les missionnaires, qui a inventé les caractères de la langue chiroquoise. Son journal est divisé en deux colonnes, dont la seconde est une traduction anglaise de la première. Il n'est pas douteux que cette feuille, en répandant l'instruction et les lumières parmi les Chiroquois, ne seconde puissamment les travaux des missionnaires.

Le gouvernement chiroquois vient aussi d'établir une imprimerie à New-Echota. Les missionnaires ont l'avantage de pouvoir s'en servir pour publier des portions de la sainte Ecriture et des écrits religieux.

Depuis que la nation chiroquoise a reçu une charte et qu'elle se gouverne par un code de lois fixe et déterminé, les affaires criminelles y sont traitées avec un grand sérieux et une imposante solennité. Les missionnaires écrivent que, l'année passée, a eu lieu la première exécution depuis la mise en vigueur du nouveau code de lois. Le criminel était un homme convaincu de meurtre ; le jury était en larmes lorsqu'on a lu la sentence ; et le peuple a jeûné depuis le moment de la condamnation jusqu'à celui de l'exécution du malheureux, qui a pris une part active aux prières et aux chants qui ont précédé sa mort. Il a prononcé, du haut de l'échafaud, un discours très-touchant, et paraît être mort dans les sentimens d'une vraie repentance.

Les stations missionnaires que nous avons parcourues jusqu'ici, appartiennent toutes à la Société des Missions du Conseil américain ; mais nous ne devons pas oublier de faire mention de deux autres établissemens, fondés par la Société des Frères-Unis, dans le pays des Chiroquois. Le premier est Springplace, qui date de 1801, et qui est situé à 35 milles

sud-est de Brained. Le second, qui n'a été fondé qu'en 1824, est à 30 milles sud du premier; il se nomme Oochelogy.

Voici l'état de ces deux stations, tel que nous le trouvons exposé dans le dernier rapport de la Société des Frères-Unis.

	Communians.	Adultes baptisés.	Candidats au baptême.	Total des membres de l'Église.	Nouveaux convertis.	Total de la Station.
Springplace............	13	7	1	21	15	46
Oochelogy.............	9	»	1	10	»	10
Dans les deux stations........						56

II. CHIROQUOIS DE L'ARKANSAS.

Les deux stations chez les Chiroquois de l'Arkansas, sont Dwight et Mulberry, au nord de l'Arkansas, à 200 et 260 milles ouest du Mississipi. La première a été fondée en 1820, la seconde en 1828.

1. *Dwight.*

Missionnaires : MM. Finney et Washburn, et leurs femmes; Hitchcock, intendant, et sa femme; Orr, fermier, et sa femme; Wisner, mécanicien, et sa femme; Newton, mécanicien et instituteur; un autre maître d'école et deux institutrices.

Le troupeau de Dwight est composé de onze membres; le nombre total des personnes reçues dans l'église est de seize, dont trois sont mortes dans la foi; l'assemblée qui assiste ordinairement au culte public est de cent personnes au moins. On compte soixante écoliers dans l'école. Les missionnaires font remarquer qu'ils ne peuvent pas admettre tous les enfans qu'on leur présente.

2. *Mulberry.*

La congrégation de Mulberry varie de cinquante à cent personnes. Il y a, de plus, prédication dans sept villages aux environs,

au moins une fois, toutes les trois semaines. Dans l'un de ces villages, les indigènes ont eux-mêmes bâti, à leurs propres frais, la maison de prières. L'école de Mulberry a également été élevée par les Indiens, qui non seulement ont bâti une maison pour le maître d'école, mais qui fournissent encore à son entretien et à celui de sa famille. Les missionnaires écrivent qu'il n'y a pas une famille à Mulberry, où l'on ne puisse trouver au moins un ou deux membres pieux.

V. MISSION CHEZ LES CREEKS.

La tribu des Indiens nommés Creeks, que l'on distingue en Haut-Creeks et Bas-Creeks, occupe une contrée située dans la partie orientale de Alabama.

Les Sociétés qui travaillent parmi eux, sont la Société méthodiste-épiscopale américaine, et la Société baptiste américaine.

La première entretient un missionnaire à Asbury; la seconde un missionnaire et un aide-indigène à Withington. Le nombre des enfans qui fréquentent l'école est de cinquante à Asbury et de vingt-sept à Withington. Jusqu'à présent les missionnaires n'ont guère réussi qu'auprès de l'enfance et de la jeunesse, les Creeks errant continuellement d'un lieu à un autre, et n'ayant point encore voulu abandonner leur vie nomade.

VI. MISSION CHEZ LES INDIENS DE L'OHIO.

Diverses tribus indiennes sont dispersées dans l'état de l'Ohio. Les principales sont celles des Onéidas, des Wyandotts et des Poutewamois, parmi lesquelles travaillent, depuis plusieurs années, la Société des Missions épiscopales américaine, et la Société méthodiste américaine (1).

L'évêque Chase, qui a dernièrement visité cette contrée, rapporte ce qui suit :

« Une scène remarquable a jeté le plus grand intérêt sur le voyage que j'ai fait parmi les Indiens Onéidas et Mohawks des

(1) La station centrale, pour toutes ces tribus, est Maumee, sur la rivière de ce nom.

bords du Sanduski; ce sont les restes de ces tribus autrefois si célèbres qui, expulsées de leur ancien séjour, ont accepté l'invitation des Senekas de venir s'établir sur les bords du Sanduski. J'avais déjà entendu parler de ces Indiens comme de gens bien disposés pour le christianisme; mais je n'ai pu jusqu'à cet été satisfaire mon désir de les visiter. Je les ai trouvés dans leurs paisibles retraites, occupés de jardinage et d'agriculture. L'ami qui me servait de guide m'égara dans les sentiers tortueux qui conduisent à ce désert; nous perdîmes une journée de marche loin de la vraie route, et nous fûmes constamment battus par des torrens de pluie; mais enfin nous découvrîmes l'établissement de cette intéressante tribu.... Ils me reçurent avec de grands témoignages de respect; leurs manières me parurent pleines de décence et empreintes d'une espèce de dignité. Lorsque je leur dis que j'étais venu chez eux pour leur faire du bien, pour prier avec eux, et pour leur annoncer la Parole de Dieu au nom de Jésus-Christ, notre commun Sauveur, ils parurent me comprendre parfaitement et me firent l'accueil le plus affectueux.

« Pour me faire voir que nous nous entendions parfaitement, ils me présentèrent un recueil de prières, extraites, avec quelques changemens, de la lithurgie anglicane, et suivies de l'Evangile selon saint Marc; le tout traduit dans le dialecte des Indiens, et imprimé à Londres en 1787. Cette vue me surprit très-agréablement. « Et l'avez-vous lu ? » leur demandais-je. — « Constamment, » me répondirent-ils par leur interprète; « nous lisons chaque dimanche, soir et matin, quelques-unes de ces prières avec les pauvres gens de notre tribu, dispersés après l'exil général, sur les bords de cette rivière. » Je leur demandai alors s'ils comprenaient et sentaient la haute importance des vérités que leur bouche prononçait. « Nous l'espérons, dirent-ils; mais beaucoup de nos gens ne sont que trop portés à suivre les exemples vicieux des tribus qui nous environnent; les vieilles gens ont beau faire. » Pauvre mais heureux peuple, me dis-je à moi-même en soupirant, et pouvant à peine retenir mes larmes; Dieu veuille dans sa grâce me rendre digne de vous servir !

« Le soir, la nouvelle était déjà répandue dans toutes les

forêts, que le lendemain matin, à huit heures, l'Evangile du Christ serait prêché. Accablé des fatigues de la journée, j'allai me reposer dans une hutte indienne, et la dureté de ma couche ne m'empêcha pas de dormir fort bien jusqu'au matin. L'heure étant venue, je vis rassemblés autour de moi, en dépit d'une forte pluie, une grande foule d'hommes et de femmes; vous vous représenterez facilement combien d'intérêt avait pour moi la vue de tant d'Indiens fervens, et quelle douce joie j'éprouvai à faire retentir avec eux la solitude de ces chants de louange qui, depuis trente ans, font les délices de mon ministère. L'assemblée entière, guidée par son vieux lecteur, disait dans sa langue maternelle ces belles prières que je prononçais en anglais. Leurs psaumes étant sur la même musique que les psaumes anglais, je pouvais toujours joindre mon chant au leur. Leur voix est pleine et singulièrement mélodieuse; et je n'ai vu régner dans aucune assemblée religieuse plus d'ordre et de véritable dévotion. Le sermon que je prononçai leur était traduit, à mesure, par l'interprète. Jusqu'à présent le baptême leur a été administré par l'un d'eux; ils ont exprimé le désir qu'on leur envoyât un ecclésiastique.

« L'homme qui m'a paru le plus intelligent et le plus distingué de toute la tribu, est George Lyman, âgé de vingt-deux ans. Il est particulièrement lié avec cinq jeunes gens de la tribu, âgés de seize à quatorze ans. L'idée m'est venue de leur faire faire, dans un de nos colléges, les études nécessaires pour exercer le ministère de l'Evangile, et je leur en ai fait la proposition ainsi qu'aux chefs de la tribu. Plus tard je les y ai encore engagés par lettre, tâchant surtout de dissiper la timidité et l'embarras que leur donne la seule idée de paraître dans les établissemens des blancs. Je fais maintenant construire une cabane pour eux, et j'espère que le Seigneur, favorable à mon dessein, daignera faire de ces six jeunes Indiens d'utiles serviteurs de son royaume céleste. »

Nous extraions les détails suivans d'un rapport fait sur les Wyandotts, par M. Leibs, que le gouvernement des États-Unis a dernièrement envoyé pour visiter cette tribu :

« Le 10 novembre je quittai Détroit pour me rendre au Haut-Sandusky. J'y arrivai le 12, et je trouvai un établissement

dans l'état le plus florissant. Grâce aux soins et aux travaux du missionnaire Finnley, l'ordre, la paix et l'industrie règnent parmi ces Indiens. L'intelligence, le zèle éclairé, la douceur et l'affabilité de manières de ce chrétien distingué, le rendent éminemment propre pour le poste qu'il occupe, et l'on peut dire, que les fruits de ses travaux se montrent jusque dans la dernière hutte de ces Indiens. Les Wandyotts sont une belle race d'hommes, qui, sous le rapport de la civilisation, ne le cèdent en rien à leurs voisins les blancs. Ils possèdent un pays fertile, où ils ont formé de jolis établissemens. L'agriculture est tellement répandue parmi eux, qu'ils ne vont plus maintenant à la chasse que pour leur plaisir. Ils s'habillent comme leurs voisins américains, et paraissent être le plus heureux peuple du monde. L'étranger qui les visite se croit au milieu d'un peuple civilisé de l'Europe; car leurs maisons sont bien bâties, elles ont des fenêtres en verre; et l'on voit dans la campagne des chevaux, des vaches, des brebis, des chars et des charrues : chacun travaille, tout est en activité chez ce petit peuple. On peut vraiment considérer leur établissement comme une école pour les Indiens du voisinage. Ils ont bâti une maison pour leur missionnaire et lui ont donné un jardin, avec dix-huit ouvriers de terres ensemencées de blé. L'école est fréquentée par soixante-dix écoliers de quatre à vingt ans; la femme du maître d'école apprend aux filles les ouvrages de leur sexe; les jeunes gens ont particulièrement l'air heureux, on voit la joie briller sur leur visage. L'année passée les Wyandotts ont élevé une belle église en pierre, de quarante pieds de longueur sur trente de largeur. Le troupeau est composé de deux cent soixante membres qui vivent ensemble en paix et dans la crainte du Seigneur. Les adultes de l'école apprennent tous un métier. En un mot, de quelque côté qu'on jette les yeux, on aperçoit ici la bienheureuse influence du christianisme; influence rendue d'autant plus sensible par le contraste qu'offrent les Indiens du voisinage, qui vivent encore dans l'état de sauvages et abandonnés à toutes sortes de vices. »

VII. INDIENS DE L'ÉTAT DE NEW-YORK.

Trois stations : *Tuscarora*, *Seneka et Cataraugus.*

Ces stations sont aux environs du lac Erié et du fleuve Niagara, au nord de l'état de New-York. Les ouvriers que la Société du Conseil américain entretient parmi les Indiens, sont MM. Harris, missionnaire; Bradley, intendant et fermier, tous deux mariés; trois jeunes chrétiennes qui exercent les fonctions d'institutrices, et quelques autres personnes; en tout treize ouvriers.

L'église de Tuscarora se compose de quatorze indigènes, celle de Seneka de quarante-neuf, et celle de Cataraugus de vingt-trois, en tout quatre-vingt-six. Dans l'école de Tuscarora, il y a vingt-cinq écoliers, dans celle de Seneka dix, et dans celle de Cataraugus trente.

Un Américain qui a résidé un grand nombre d'années parmi ces Indiens, vient d'adresser la lettre suivante aux directeurs de la Société du Conseil américain :

« On a cherché à répandre dans le public une opinion bien fausse sur le compte des Indiens Senekas. On a dit qu'ils étaient tout-à-fait sauvages, qu'ils ne paraissaient susceptibles d'aucune espèce d'amélioration, que les six Nations (1) leur étaient de beaucoup supérieures, et l'on a avancé avec un ton prophétique, que toute tentative de Mission échouerait parmi eux.

« La seule voie, selon nous, pour parvenir à juger comme il faut, l'état d'un peuple, est de comparer son état actuel avec ce qu'il était auparavant; c'est alors seulement qu'on peut prononcer avec connaissance de cause, qu'il s'est amélioré ou que sa position a empiré. Or les anciens colons de ce pays se rappellent encore le temps où tous les Indiens Senekas, sans aucune exception, avaient l'habitude de visiter Buffalo (qui au lieu d'être un village florissant, tel que nous le voyons aujourd'hui, ne se composait alors que de quelques tavernes d'eau-de-vie) et d'y échanger leurs peaux contre des liqueurs enivrantes. Et quand, après s'être livrés à tous les excès de la boisson, ils commençaient à sentir le besoin d'un peu de nour-

(1) Ces Indiens habitent la contrée entre le lac Ontario et le lac Huron.

riture, ils s'en allaient dans la campagne, où des écorces pourries, la charogne d'une bête fauve ou celle d'un chien ne leur paraissaient pas des mets à dédaigner, et on les voyait dévorer avec joie ces horribles alimens.

« Un principe favori assez commun parmi ces Indiens, et qui s'était transmis chez eux, de tribu en tribu et de père en fils, était que l'ivrognerie, loin d'être un vice, devait être plutôt considérée comme une vertu, et que tout homme qui voulait conserver sa dignité personnelle et l'honneur de sa famille, ne pouvait le faire qu'en se vouant au dieu du vin. Abandonner femmes et enfans, sans nourriture, sans protection et sans asile, était un privilége que le mari ne se laissait pas contester, dans la crainte de perdre son indépendance et d'être obligé de mettre le plus léger frein à sa passion pour la débauche. La haine, la colère, les inimitiés et des guerres sans cesse renaissantes, étaient les suites naturelles d'un pareil état de dégradation, et ces vices étaient à leur tour accompagnés de la misère, de la malpropreté et de crimes de toute espèce.

» Mais maintenant on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que chaque famille chez les Senekas, fournit honnêtement et suffisamment à son propre entretien, par le travail réuni de chacun de ses membres. Il est même des Indiens qui ont du superflu, et qui vont vendre au marché du blé, des pommes de terre, du foin, des légumes, ou qui échangent ces productions contre des vêtemens ou autres objets utiles. Plusieurs Indiens qui auparavant étaient les esclaves de la boisson, ont totalement renoncé à ce vice; d'autres commencent à en avoir honte, et se cachent lorsqu'ils veulent se livrer à leurs mauvais penchans. Si l'on voulait, sous ce rapport, établir une comparaison entre nos Indiens et les autres habitans des Etats-Unis, il serait difficile, je crois, de décider de quel côté penche la balance. Il est rare maintenant qu'un mari abandonne sa femme, ou la châtie sous prétexte de sortilége. Au contraire, il est facile d'apercevoir dans toutes les familles qui se sont déclarées pour l'Evangile, une amélioration morale sensible: l'ordre, le bien-être se font remarquer dans l'intérieur des maisons, et les Indiens sont devenus propres sur leurs personnes et sur leurs habits. Il est évident aussi que l'union,

la paix et l'amour ont resserré les liens du sang et cimenté des relations qui, précédemment, n'étaient qu'une source de troubles. Nous avons donc de grands sujets de bénir Dieu, pour tant de preuves de la puissance de son Esprit; car *là où le péché avait abondé, la grâce a abondé par-dessus*.

« Ne sont-ce pas là des signes évidens et incontestables d'une vraie amélioration? et peut-on raisonnablement soutenir que ces créatures, jadis si dégradées, sont aujourd'hui ce qu'elles étaient il y a dix ou quinze ans? Serait-ce peut-être que les Senekas ont actuellement moins d'occasions de se dissiper et de s'abandonner à l'ivrognerie qu'ils n'en avaient autrefois? Hélas! la vie que mènent les blancs qui les entourent prouverait le contraire. Quelle est donc la cause réelle de cette étonnante transformation, de cette puissante régénération? Je n'hésite pas à répondre : la religion de Jésus, oui, la religion de Jésus seule a arrêté le torrent du vice au milieu de cette tribu, en ouvrant les cœurs des Indiens à l'influence sanctifiante de la vérité divine. On leur a prêché la parole de la réconciliation; on leur a fait connaître le chemin du salut, et ils ont aussitôt senti que la corruption de leur cœur était l'unique source d'où découlaient toutes les misères de leur condition sociale.

« C'est à cette conviction que j'attribue le nombre toujours plus considérable d'Indiens qui affluent dans les assemblées religieuses, et l'intérêt que leurs chefs prennent à la cause des Missions. L'école est fréquentée par cinquante enfans qui reçoivent journellement instruction. Les hommes les plus influens et les plus réfléchis de cette tribu, considèrent cette école comme l'espérance de leur petite nation. Il y a quelques années qu'ils ont ouvert pour cette école (chose inouie parmi les Indiens) une souscription qui s'est montée à 400 francs. Un pauvre Seneka, qui n'avait qu'un seul enfant dans cette école, a souscrit lui seul pour une somme de 25 francs par an, et il s'est engagé à la fournir régulièrement à l'avenir.

« Déjà un des jeunes gens sortis de cette école a été appelé à remplir les fonctions d'aide-indigène dans une autre station, où il sert en même temps d'interprète. Un autre continue ses études dans le voisinage d'Utika, et se prépare à devenir un

jour prédicateur de la bonne Nouvelle au milieu de ses compatriotes. Il est vrai que nous n'avons pas été témoins ici de réveils généraux que l'on puisse comparer à ceux de Brained et d'autres stations missionnaires. Mais cependant les serviteurs de Christ qui travaillent parmi les Senekas, ont fait dans plus d'une occasion l'expérience que le Seigneur était avec eux. Ils ont besoin de l'intercession des enfans de Dieu, car ils sont entourés de beaucoup de tentations. Puisse la cause de Christ triompher bientôt complètement au milieu de cette tribu! »

VIII. ILE MACKINAW.

L'île de Mackinaw est située au milieu du lac Huron. Les Indiens qui l'habitent appartiennent à plusieurs tribus, qui vivent aux environs des lacs Huron, Michigan et Ontario. Les autorités de l'île ne leur ont cédé des terres qu'à la condition qu'ils se soumettraient à la direction des missionnaires, qu'ils fréquenteraient l'école, et qu'ils consentiraient à apprendre l'agriculture et les arts mécaniques, pendant un certain nombre d'années. Leurs progrès sont très-encourageans. Huit ou dix d'entre eux sont devenus réellement pieux. Le nombre des écoliers est de cent cinquante-sept. La famille missionnaire se compose d'un missionnaire surintendant, d'un fermier, d'un mécanicien et d'un instituteur, tous mariés, et de sept demoiselles qui s'occupent de l'instruction des jeunes filles.

IX. MISSION DANS LA NOUVELLE-STOCKBRIDGE.

Les Indiens de ce pays sont les restes d'une tribu qui émigra, il y a quelques années, de l'état de New-York, et qui vint se fixer sur la rive occidentale du lac Michigan. En 1828, le Conseil américain leur envoya un missionnaire et un médecin, tous deux mariés. Avant cette époque ils avaient déjà reçu quelque instruction religieuse; aussi pendant tout le temps qu'ils furent privés de missionnaires, ils ne négligèrent pas de s'assembler, de célébrer le culte public, de tenir les réunions de prières du premier lundi du mois, l'école du dimanche, les conférences heb-

domadaires et les leçons bibliques pour la jeunesse; ils ont maintenant une école.

X. MISSION CHEZ LES INDIENS DU NORD-OUEST.

Colonie de la rivière-Rouge, au sud du lac Winnepeg.

Plusieurs tribus d'Indiens errent dans ces contrées glaciales. Les plus considérables sont celles des Indiens Crée, Assinipoils et Assineboines. Avant le mois d'octobre 1820, aucun missionnaire n'avait visité ce pays, jusque-là inconnu à l'Eglise de Christ. Cependant une colonie anglaise qui s'était établie sur les bords de la rivière Rouge, présentant de grandes facilités pour une Mission, semblait appeler les messagers de la bonne Nouvelle. Le premier missionnaire qui porta l'Evangile sur les bords du lac Winnepeg, fut M. West, envoyé par la Société des Missions de l'Eglise épiscopale; il était accompagné d'un maître d'école, et réussit à fonder une station; mais au bout de trois ans il retourna en Angleterre. Les missionnaires qui lui succédèrent furent MM. Jones, Cockran, qui, en 1825, parvinrent à former deux établissemens qui donnent aujourd'hui les plus belles espérances. Le culte de la Mission est non seulement fréquenté par les Indiens, mais encore par des blancs de différentes nations. Au bout de peu de temps la chapelle était déjà trop petite, et il a fallu en bâtir une seconde. Les colons de la rivière Rouge, et à leur tête le gouverneur, se sont empressés de souscrire pour fournir aux frais de cette nouvelle construction.

Le champ de travaux ouvert aux prédicateurs de l'Evangile dans ce pays, est immense. Du lac Winnepeg, à travers les montagnes rocheuses, jusque sur les bords de l'Océan-Pacifique, des milliers d'Indiens vivent dispersés dans de nombreux villages. Le gouverneur Simpson qui, en 1824, a parcouru ces contrées, a donné au missionnaire Jones les détails les plus intéressans et les plus réjouissans sur leurs habitans. Le pays est sain, le sol est fertile, et les indigènes expriment unanimement le désir de recevoir une instruction

chrétienne. Tout nous fait croire que bientôt les stations missionnaires s'étendront du lac Winnepeg aux montagnes rocheuses, et que, d'établissemens en établissemens, les hérauts de l'Evangile iront donner la main à leurs frères qui travaillent dans les îles de l'Océan-Pacifique.

Dans les deux établissemens déjà fondés par MM. Jones et Cockran, le service divin se célèbre deux fois par semaine. Le nombre des auditeurs, dans chaque Eglise, est 250 à 300; 73 personnes sont admises à la participation de la sainte Cène. Parmi ces convertis, un seul, dans l'espace de plusieurs années, a abandonné la foi, et encore les missionnaires n'ont-ils pas perdu toute espérance à son égard.

M. Jones visite dans ce moment sa patrie. Lorsqu'il a quitté la colonie de la rivière Rouge, il y avait à l'école soixante-sept garçons, cinquante filles et quarante-huit adultes; total, cent soixante-quatorze écoliers.

XI. MISSION CHEZ LES INDIENS DU HAUT-CANADA.

Les tribus indiennes du Haut-Canada auxquelles l'Evangile a été annoncé, sont celles des six Nations, des Chippawas et des Delawares.

1. MOHAWKS.

Les six nations occupent la contrée entre le lac Huron et le lac Erié. La plus influente d'entre elles est celle des Mohawks. Ils doivent leur supériorité sur les autres à leur instruction; et cette instruction, ils l'ont puisée dans les écoles qui sont établies au milieu d'eux, depuis plusieurs années. Les Mohawks ont bien prouvé que l'esprit des Indiens, quand il est développé, est susceptible d'atteindre à un haut degré de culture. Ils sont en même temps un monument de la puissance régénératrice du christianisme; car avant qu'ils connussent l'Evangile, ils étaient abandonnés, comme leurs voisins, à tous les vices, et marchaient au-devant d'une ruine prochaine. Ainsi la grâce du Seigneur les a doublement sauvés, car en les

amenant à la possession de la vie éternelle, elle les a préservés ici-bas d'une extinction totale.

M. Torrey dirige la Mission parmi les Mohawks ; il appartient à la Société des Missions méthodistes américaine. Déjà les quatre Evangiles ont été traduits et imprimés dans la langue des Mohawks ; une princesse de cette nation s'occupe actuellement de la traduction des Actes des Apôtres dans la même langue; et l'un des Mohawks les plus instruits, le docteur Hill, vient de traduire également une collection de beaux cantiques, qui sont sous presse dans ce moment.

L'école, qui est sur les bords du fleuve Mohawk, contient vingt-cinq à trente enfans. L'école du dimanche est fréquentée par soixante jeunes gens.

» Nous avons la ferme espérance, disent les directeurs de la Société, dans leur dernier rapport, que ces écoles nous fourniront, avec le temps, un nombre considérable de prédicateurs indigènes, qui seront capables d'annoncer la Parole de vie à leurs compatriotes sauvages, qui errent encore dans les déserts.

On estime que la tribu seule des Mohawks s'élève à près de huit mille âmes.

2. MISSISAUGAS.

Les Missisaugas sont une branche des Chippawas, une des plus nombreuses tribus indiennes du nord de l'Amérique, puisqu'elle s'étend jusqu'au nord du Haut-Canada. L'excès de la boisson a considérablement réduit le nombre des Missisaugas, qui autrefois étaient très-puissans ; ce qui le prouve, c'est que c'était en leur langue que les chefs indiens devaient parler dans les assemblées publiques. Les méthodistes sont allés les visiter; et telle a été la grâce répandue sur leurs travaux, que, dès les premiers commencemens de la Mission, soixante Missisaugas ont trouvé le salut par leur foi à l'Evangile. « Le changement opéré en eux est si grand, ajoute le rapport de la Société, qu'ils ne sont presque plus reconnus de ceux qui ne les avaient vus que dans leur état de nature. »

Le missionnaire Edgerton est fixé près de la rivière Crédit ;

un autre missionnaire travaille à Belville, près de la baie de Quinte.

La lettre suivante a été écrite par un voyageur qui a visité ces Indiens. Nous avons de la joie à la communiquer à nos lecteurs, car nous avons rarement lu un récit aussi complet et aussi satisfaisant. Nous en empruntons la traduction à la Gazette des Missions :

Trafalgar, Haut-Canada, 18 août 1828.

(*Extrait d'une lettre de M. F. Hall.*)

« Vous vous attendez sans doute à ce que je vous donne quelques détails sur l'état de nos stations de Missions dans cette province. Je n'en ai visité, à la vérité, qu'une seule, mais ce que j'y ai vu m'a bien dédommagé des fatigues de mon long voyage de New-York au Canada. J'arrivai ici, avec ma femme, un dimanche; le lendemain nous louâmes un char, et nous nous rendîmes à *l'Asile indien.* (c'est ainsi qu'on appelle un domaine que les Indiens convertis au christianisme se sont réservé comme propriété inaliénable pour eux et leurs enfans) Nous rencontrâmes en chemin une troupe d'Indiens, revenant de la chasse où ils avaient abattu huit pièces de gibier. Nous offrîmes à l'un d'eux, dont la charge était fort pesante, une place dans notre char; ce qu'il accepta avec plaisir.

« Remarquant qu'il avait sur lui un petit livre de cantiques, je lui demandai s'il était un des Indiens convertis; je lui dis en même temps d'où nous venions, et que nous avions l'intention de les visiter. Ces paroles firent briller la joie sur son visage; et il me dit : « Oh ! oui, oui, nous aimons Jésus ! » Nous lui demandâmes ce qu'il faisait de ces cantiques. « Les Indiens, me dit il, prient et chantent quand ils sont à la chasse ; c'est ce qui fait qu'ils sont très-heureux. » Nous lui demandâmes encore comment les choses allaient dans la station des Missions. Il nous raconta là-dessus qu'il avait été dernièrement au bord du lac *Simkaë*, avec les frères *Jones* et *Case*, qui voulaient prêcher aux Indiens. « Oh! s'écria t-il en frappant les mains de joie et avec un regard tout brillant d'un saint enthousiasme,

que les gens de *Simkaë* sont heureux ! Vous verrez quels heureux Indiens il y a dans cette contrée ; ils prient trois fois par jour. L'ancien Case en baptisa cent trente-quatre pendant que j'y étais ! Oh qu'il sont heureux dans cet endroit ! je n'ai encore jamais vu autant de gens heureux ! Je suis presque sûr que vous autres chrétiens blancs, vous êtes toujours très-heureux. » Cet homme était Thomas-Mac-Kee, Indien considéré parmi ses compatriotes, dans la communauté desquels il remplit les fonctions d'inspecteur. Ma femme lui demanda combien d'enfans il avait : « Deux ici-bas, dit-il, et un autre, âgé de sept ans, dans le ciel ; » et il nous raconta comment cet enfant avait été amené à croire et avait été heureux dans sa mort. Je lui demandai s'il aimait encore beaucoup l'eau-de-vie. Non, non, non, depuis que le Seigneur m'a reçu en grâce ; il y a deux ans et demi, que je n'en ai pas bu une seule goutte. » Notre cocher prit alors la parole, et dit : « C'est la vérité ; on ne peut engager aucun de ces Indiens à boire encore l'eau-de-vie ; ils en ont maintenant une véritable frayeur. »

« Nous arrivâmes enfin au village. Il est situé dans une belle plaine, et se trouve à plus d'une lieue dans toutes les directions des établissemens des blancs (Européens). Ce village compte à peu près trente bâtimens, parmi lesquels se distingue une jolie église, qui a trente-six pieds de longueur, vingt-quatre de largeur et neuf fenêtres ; on nous a montré aussi une école pour les jeunes filles. Les maisons sont construites avec des poutres carrées posées les unes sur les autres ; elles se suivent toutes en ligne droite, sur les deux côtés de la route ; et chacune est entourée d'un demi-arpent de terrain, qui lui appartient. La route a, à peu près, quatre-vingt pieds de largeur. Au moment où j'entrai dans le village, je vis dans l'église quelques femmes occupées à la balayer, soin qu'elles prennent tous les samedis. Notre première visite fut pour Pierre Jacobs, que nous avions déjà connu à New-York. Par lui nous fûmes introduits auprès de la famille missionnaire, et dans toutes les maisons du village. Nous fûmes reçus de la manière la plus amicale par les chefs et par les autres habitans ; quelques-uns nous dirent : « Que nous étions venus de bien loin pour voir de pauvres Indiens ; qu'ils se réjouissaient de ce que les hommes blancs pensaient

à eux ; qu'eux, de leur côté, priaient aussi pour les blancs, et qu'ils espéraient se réunir un jour à eux dans le ciel. »

« Le dimanche nous nous rendîmes à la station, et nous trouvâmes déjà tous les Indiens rassemblés dans l'église. Ma première pensée fut le souhait que nos frères d'Europe pussent être témoins de cette scène. Mon cœur palpitait de joie en voyant là les enfans du désert réunis pour le service divin, décemment vêtus et portant sur leurs traits l'expression d'une vraie et profonde piété. Il y avait déjà une heure qu'ils étaient assemblés : l'Indien Thomas-Mac-Kee leur avait fait une exhortation, et après avoir prié ensemble, ils avaient voulu se séparer; mais apprenant que j'allais venir, ils m'avaient attendu. Je leur adressai donc un discours, que Pierre Jacobs leur traduisit. Ce discours avait été précédé du chant d'un psaume; il fut suivi d'une prière faite par un Indien, et d'un nouveau chant. Leur chant est extrêmement doux; ils se tiennent debout en chantant, et, pour prier, ils se mettent à genoux; tout se passe avec ordre et dévotion. A la fin, l'assemblée reçoit debout la bénédiction du Seigneur. Une scène touchante termina cette réunion. Les femmes, qui sortent les premières, firent toutes le tour de l'autel pour venir toucher la main à chacun de nous, en signe de communion fraternelle. Plusieurs d'entre elles étaient très-émues, et l'une d'elles, distinguée par son esprit et sa piété, se jeta au cou de ma femme, en pleurant tout haut. Vinrent ensuite les hommes qui nous saluèrent de la même manière; et les enfans, dont plusieurs n'avaient pas plus de deux ans, fermaient la marche. Nous passâmes la nuit chez la famille missionnaire.

« Je fus réveillé de fort bonne heure par le son du cor, et je vis un grand nombre d'Indiens qui s'étaient réunis pour bâtir une maison au vieux Georges. Ce vieillard avait jusqu'alors habité une misérable hutte au bout du village. C'était la seule qui y restât encore. Avant mon départ, à huit heures du matin, ils avaient déjà dressé un assez grand nombre de poutres. C'était la première fois que je voyais bâtir une maison par des Indiens, sans qu'ils bussent de l'eau-de-vie.

« Les gens de cette station sont très-heureux, et, autant que j'en ai pu juger, vraiment pieux. Chacun m'exprimait son étonne-

ment du grand changement qui s'est opéré en eux. Un habitant des environs me dit entre autres : « Le fleuve Crédit, qui coule près de la station, est renommé pour l'abondance de saumons qu'il fournit. Avant que l'Evangile eût appris à ces gens à épargner pour leur famille, on pouvait avoir un saumon entier pour une chopine d'eau-de-vie; maintenant il nous faut les payer cher, car les Indiens convertis ne boivent plus une goutte d'eau-de-vie. »

« Un autre homme me raconta qu'en voyant la conversion de tant d'Indiens par la grâce de Dieu, il avait dit : « Si les missionnaires font encore quelque chose de bon du vieux Muskrat (homme perdu de réputation dans le pays), je croirai que leurs travaux n'étaient pas inutiles. » Muskrat même fut converti, vécut d'une manière pieuse, et mourut dans la paix du Sauveur. Cet homme fut alors persuadé qu'aucun obstacle ne peut être si grand que la grâce de Dieu ne puisse le vaincre.

« Ces Indiens savent aussi apprécier ce qu'on fait pour leur annoncer l'Evangile. Quand ils apprennent qu'une assemblée trimestrielle aura lieu, pendant laquelle on collecte pour l'entretien des pasteurs, ils se rendent avec leur hache dans les bois, recueillent des écorces d'arbres, en font des paniers et les vendent avec d'autres ouvrages, dont ils consacrent le produit au soutien des Missions.

« Cela les rend actifs et laborieux; ce que les Indiens ne sont guère, avant que la grâce les ait touchés.

« Ces Indiens possèdent maintenant une belle et fertile contrée au bord du fleuve Crédit. Ils forment ensemble environ quarante familles. Outre le verger qui entoure la maison, chaque famille a reçu cinquante arpens de terrain, tirés au sort. A peu près trente-cinq arpens de cette contrée sont semés de beau blé.

« L'école des filles est sous la direction d'une pieuse demoiselle de New-York; elle a, à peu près, trente écolières auxquelles elle enseigne à lire, à écrire, à coudre et à tricoter. Les garçons, au nombre de trente-cinq, ont pour instituteur un Indien, nommé Jones, qui se distingue autant par son bon cœur que par son esprit.

3. DELAWARES.

Société des Missions des Frères-Unis.

New-Fairfield. *Missionnaires* : Luckenbach et Haman.

La Mission des Frères-Unis parmi les Delawares, date de l'année 1792. Elle est, avec la station Springplace, parmi les Chiroquois, la plus ancienne Mission de ces contrées, depuis le temps des Elliot, des Brainerd et des Mayhew. Les commencemens en ont été pénibles. Les frères, qui l'ont fondée, étaient les restes d'un troupeau fugitif qui, obligé de quitter Muskingum, errèrent pendant onze années, sans trouver un lieu où reposer leur tête, jusqu'à ce qu'enfin ils s'arrêtèrent près de la rivière Tamise, au bord du lac Erié, où se trouve actuellement l'établissement de Fairfield. Pendant vingt années, c'est-à-dire jusqu'en 1812, ils travaillèrent en paix dans cette station, et eurent la joie d'amener quelques âmes à la connaissance du Sauveur. Mais en 1812, la guerre d'Amérique ayant porté près de Fairfield le théâtre des hostilités, les frères furent obligés d'abandonner leur établissement, et le 7 octobre 1813, Fairfield était réduit en cendres. Le petit troupeau erra dès-lors de lieu en lieu, tenant ses assemblées religieuses en plein air, et invoquant dans son exil le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Enfin, la guerre d'Amérique ayant cessé, par la paix avec l'Angleterre, les frères purent retourner à Fairfield; et ce fut le 16 septembre 1815, qu'ils commencèrent à rebâtir leur établissement, à quelque distance de l'ancienne station. Le frère Cunow, venu de Pensylvanie pour assister ses frères, consacra cette habitation par une fervente prière. Toute l'assemblée dit alors Amen! et chanta les louanges de Dieu, d'un cœur attendri.

Dès-lors la Mission de Fairfield n'a plus été troublée, et elle a prospéré jusqu'à nos jours. Une des grandes victoires remportées par les frères sur le Prince des ténèbres, a été la conversion d'un fameux magicien chippawas, nommé Orrim, sur lequel ils ont publié une relation fort intéressante.

Voici l'état actuel de la Mission, d'après les derniers rapports : 46 communians ; 122 adultes baptisés; 22 personnes fréquentant les assemblées et désirant se faire recevoir dans l'Eglise : total, 199.

Il résulte de l'exposé qu'on vient de lire de l'état actuel des Missions dans le nord de l'Amérique, que les messagers de la bonne Nouvelle se sont répandus chez les Indiens, de 22 tribus différentes, où ils ont fondé 62 stations. Le nombre total des écoliers instruits dans les écoles de ces diverses stations, est de plus de 30,000 ; 71 missionnaires consacrés au ministère de l'Evangile ; et 260 missionnaires des deux sexes, maîtres d'écoles et catéchistes y annoncent la Parole de vie.

Cette œuvre prospère de plus en plus. Nous en avons pour garant, outre les promesses de Dieu, le zèle religieux qui se manifeste de plus en plus aux Etats-Unis, les réveils remarquables qui ont lieu dans les colléges et les séminaires de théologie, le grand nombre de jeunes ministres qui s'offrent comme missionnaires pour aller évangéliser les Indiens, et la résolution qu'a prise dernièrement une société de ministres de l'Evangile, de ne pas se reposer jusqu'à ce que toutes les contrées de l'Amérique du nord eussent reçu des messagers de la bonne Nouvelle.

Seigneur, bénis les résolutions et les travaux de tes enfans, et avance ton règne !

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

COLONIE LIBÉRIA. — *Épreuves de la Mission.*

Avant que de parler des épreuves sévères auxquelles le Seigneur vient d'appeler quelques-uns de ses serviteurs qui travaillent dans cette partie de sa vigne, il est nécessaire de dire quelque chose de l'origine et des progrès de cette florissante colonie.

La colonie Libéria, sur la côte occidentale de l'Afrique, est une colonie américaine d'esclaves affranchis ; car, dans les Etats-Unis d'Amérique, il n'y a pas moins de 1,769,000 esclaves nègres. De ce nombre, 280,000 à peu près sont parvenus à se racheter, ou ont été affranchis par leurs maîtres. Mais le sort de ces derniers, qui ont recouvré subitement une liberté dont ils sont incapables de jouir par eux-mêmes, est peut-être tout aussi malheureux que celui de leurs frères encore esclaves; car, privés d'appui et de protection, se trouvant sans aucunes ressources, et ne sachant pas subvenir à leurs besoins, ils errent dans les villes de l'Amérique, abandonnés aux vices et à la plus affreuse misère. Les hôpitaux et les prisons regorgent de ces malheureux. Depuis long-temps on sentait le besoin aux Etats-Unis, de venir au secours d'une population aussi digne de pitié, en lui offrant les moyens d'acquérir, par le travail et l'industrie, une existence honnête et utile à la société. C'est dans ce but que se forma, en 1817, à Washington, une Société qui prit le titre de *Société américaine pour la colonisation des nègres affranchis des Etats-Unis d'Amérique.* Cette Société, qui répondait aux besoins du siècle et à l'esprit de la nation, trouva, dès son origine, la plus grande faveur. Des hommes d'état, des ecclésiastiques, des synodes entiers se joignirent à elle; aussi, en peu de temps, se vit-elle riche de nombreuses contributions.

En 1818, la Société désirant réaliser ses plans, délégua en en Afrique deux jeunes gens, pleins de zèle et de courage,

MM. Mills et Burgess, pour y choisir, sur la côte, un lieu propre à un établissement. Ceux-ci ayant désigné un territoire dans le pays de Bassa, au sud de Sierra-Léone, les directeurs de la Société firent partir, en 1820, pour cette destination, un vaisseau ayant à bord quatre-vingt-deux colons, avec plusieurs agens pour les établir et les diriger. Mais le vaisseau ayant été obligé de relâcher à l'île Sherbro, qui est sur la côte, l'équipage y gagna une fièvre maligne qui, en peu de temps, emporta vingt colons et plusieurs agens. Le reste, exténué par la faim et la disette absolue des choses les plus nécessaires à la vie, se réduisit peu à peu considérablement.

En 1821, vingt-huit nouveaux colons et quatre agens débarquèrent sur la côte africaine; mais cette fois, les indigènes, infidèles à leurs promesses, n'ayant pas voulu céder le terrain dont on était convenu avec eux, les malheureux colons se trouvant réduits à la dernière détresse, n'eurent pas d'autre alternative, que celle de se retirer dans la colonie anglaise de Sierra-Léone.

Quoique éprouvée par tant de revers successifs, la Société américaine ne se laissa pas décourager. Au mois de décembre 1821, elle envoya en Afrique une seconde députation, composée du Dr Ayres et du capitaine Stockton, qui réussirent parfaitement dans la commission dont ils avaient été chargés, en obtenant des indigènes la cession d'une portion de terrain, près du cap Mesurado; et c'est-là qu'a été fondée la belle colonie Libéria (pays de la liberté), dont la ville principale est Monrovia, ainsi appelée du nom du président des États-Unis.

Aussitôt on rappela les colons qui s'étaient retirés momentanément à Sierra-Léone. Mais de nouveaux obstacles vinrent tout à coup entraver cet établissement. Les tribus voisines, qui s'étaient jusque-là occupées du commerce des esclaves, pressentant que le voisinage d'une colonie d'affranchis nuirait à leur infâme trafic, résolurent de la ruiner avant qu'elle eût pris de l'accroissement. M. Ashmun, directeur de la colonie, venait d'arriver avec trente-cinq colons et quinze esclaves affranchis: le climat avait considérablement éprouvé sa santé; son épouse venait de mourir à ses côtés; et il avait à s'occuper de la construction de Monrovia et de l'organisation de la co-

lonie. C'est dans de pareilles conjonctures qu'il se voit attaqué à l'improviste par huit cents indigènes armés. Comme au temps de Néhémie, il lui fallut combattre en tenant d'un main l'équerre et le marteau, et de l'autre l'épée; mais le Seigneur fut avec les siens, l'ennemi fut repoussé, et dès-lors la colonie a été tranquille et a pu prospérer.

Le pays produit en abondance des ananas, des oranges, du sucre, du café, du coton et du riz; la vigne y réussit parfaitement bien. Déjà une trentaine de plantations sont en rapport, et chaque colon a sa demeure. Le fleuve, qui a son embouchure près du Cap, et que l'on peut remonter assez haut dans l'intérieur du pays, promet les plus grands avantages pour le commerce. L'année passée, le nombre des colons s'élevait déjà à cinq cents; mais il s'en présente tous les jours un si grand nombre, que la Société se voit obligée, malgré elle, de les refuser. En 1824, la colonie a reçu une constitution, dont nous avons les articles sous les yeux, et qui nous paraît digne de la nation américaine.

Les tribus indigènes qui entourent la colonie sont, au nord, les Vey, peuple actif et guerrier: à l'est, les Dey, peuplade, au contraire, paisible et paresseuse; et, au sud-ouest, la nation des Bassa. Toutes ces tribus réunies peuvent bien s'élever à 125,000 âmes.

Les Sociétés de Missions comprirent bientôt de quelle importance était, pour la propagation de l'Evangile dans ces contrées, que n'avaient point encore explorées les pas des messagers de la bonne Nouvelle, la position de la colonie Libéria. Aussi, dès l'origine de la colonie, la Société des Missions américaines baptistes y envoya-t-elle plusieurs missionnaires, qui s'attachèrent d'abord à fonder des écoles dans son sein, et à instruire sa population, composée, pour la plus grande partie, d'ignorans affranchis. M. Ashmun, le directeur de l'établissement, ce chrétien si actif et si dévoué, mort l'année passée victime de ses travaux et de son zèle, seconda de tout son pouvoir leurs efforts, et le Seigneur les bénit au-delà de tout ce qu'on eût jamais pu espérer. Au bout de peu de temps, le sabbat fut religieusement observé dans l'intérieur de la colonie; des écoles du dimanche furent partout établies; les colons élevèrent à leurs frais deux

églises, où la Parole de Dieu fut prêchée chaque dimanche; et, chose étonnante, pendant près de deux ans, le tribunal correctionnel n'eut aucune cause à juger. Les exemples d'ivrognerie sont rares à Libéria, et lorsque de pareils cas se présentent, ils sont sevèrement punis.

Et que l'on n'attribue pas un pareil changement et d'aussi rapides progrès à l'influence seule des lois. M. Ashmun, que l'on peut regarder comme le fondateur de cet établissement, et qui en a suivi les progrès, nous déclare que la vie chrétienne qui s'est développée chez le plus grand nombre des colons, est la seule clef d'une civilisation aussi étonnante, et la seule solution de l'énigme d'un changement moral aussi général et aussi complet. Eh! qu'étaient ces colons, il y a quelques années? de pauvres esclaves vicieux, dont l'affranchissement n'avait fait qu'accroître encore la misérable condition, et qui ne connaissaient ni lois ni discipline.

Encouragée par d'aussi brillans succès, la Société des Missions évangéliques de Bâle, résolut d'envoyer cinq missionnaires à la Libérie, en les munissant de recommandations pour M. Ashmun. Ces cinq frères, qui étaient chargés de reconnaître les tribus indigènes voisines de la colonie, et de chercher à fonder parmi elles quelques stations missionnaires, arrivèrent à Monrovia, à la fin de décembre 1827, et furent parfaitement bien accueillis par leur noble protecteur. Déjà l'un des missionnaires, M. Sessing, avait visité le Grand-Bassa; le roi du pays lui avait témoigné le désir d'avoir des écoles pour son peuple; deux endroits avaient été fixés pour y fonder des stations; on allait se mettre à bâtir, quand M. Sessing fut subitement rappelé à Libéria, où il trouva un de ses frères, M. Wulff, qui venait d'expirer. Deux autres frères étaient malades de la fièvre; l'un d'eux, le frère Hegele, était même dans un état si dangereux, qu'on lui conseilla de retourner sans délai en Europe, et le frère Sessing prit le parti de l'accompagner. Ces deux frères ont quitté Sierra-Léone le 4 mars dernier, et sont arrivés à Londres le 7 mai suivant. M. Hegele est un peu mieux; mais il n'est pas probable que, vu l'affaiblissement de sa santé, il puisse jamais retourner à son poste. Le seul de tous ces frères qui reste

maintenant à la Libérie, est M. Kiessling; le cinquième des membres de cette Mission s'est séparé de la Société qui l'avait envoyé, et est allé fonder une Mission indépendante, au cap Mount.

A la réception de ces nouvelles, nous conformant au précepte de l'apôtre, de pleurer avec ceux qui pleurent, nous avons sympathisé à la douleur du vénérable Comité de l'Institut des Missions de Bâle, auquel nous attachent des liens si étroits; et, faisant un retour sur nous-mêmes, nous nous sommes demandés comment nous recevrions une pareille épreuve, si, dans ses voies incompréhensibles, le Seigneur jugeait à propos d'y soumettre notre Institution naissante.

Nous apprenons de Bâle, que le frère Sessing, loin d'être découragé, retourne en Libérie avec trois autres frères que le Comité de la Société à laquelle il appartient, vient de lui adjoindre, pour poursuivre les travaux qu'il a commencés en ce pays. Nos vœux, et non seulement les nôtres, mais ceux de tous les chrétiens, accompagnent ces chers frères, qu'un climat meurtrier n'effraie point, et à qui le salut des âmes est plus cher que leur propre vie.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

CAFFRERIE.

WESLEYVILLE. — *Extraits du journal du missionnaire Shaw.*

13 *juin* 1828. Aujourd'hui nous avons eu l'examen public des enfans de notre école. La cérémonie a commencé à onze heures du matin. Après une prière et le chant d'un cantique, vingt enfans à peu près ont récité des portions assez considérables de la sainte Ecriture, d'une manière qui leur a fait honneur, ainsi qu'à leur excellent maître, M. Roberts. Les morceaux successivement récités par eux en langue caffre, étaient les deux premiers chapitres de la Genèse, une partie du sermon de Notre-Seigneur sur la montagne, les dix Commandemens, l'Oraison dominicale, le Symbole des Apôtres, un hymne sur la Création, un autre sur la Rédemption, et un

troisième à la Trinité. Un jeune garçon hottentot a aussi récité un hymne en hollandais, et trois jeunes filles caffres qui logent chez nous, et dont deux sont filles de chefs, ont répété, avec une prononciation très-correcte, plusieurs strophes d'un cantique en anglais, composé, pour cette occasion-là, par madame Shaw.

Les chefs Pato, Kama et Congo, assistaient à l'examen avec un grand nombre d'indigènes. Quand ils entendirent leurs enfans réciter des passages de l'Ecriture, ils parurent très-émus. — Kama prit la parole et dit : « Les enfans ont bien fait ; je suis réjoui de les entendre ; nous devons tous apprendre à connaître cette grande Parole, et il est bon que les enfans sachent la lire. » Congo s'adressa ensuite aux enfans : « Enfans, apprenez, hâtez-vous d'apprendre, n'en ayez pas honte. C'est une grande chose que de savoir lire et écrire. Nous, vieilles gens, vos pères, nous serions bien aises d'apprendre, mais nous ne le pouvons pas ; c'est pourquoi je vous dis, apprenez, apprenez, et nous entendrons de votre bouche la bonne Nouvelle de Dieu. » Pato termina en vrai style caffre : « *Inkos, inkos,* s'écria-t-il, c'est-à-dire, merci, merci ; je vous remercie de ce que vous êtes venus vers moi et vers mon peuple ; nous étions dans l'obscurité, mais maintenant je vois que la lumière est au milieu de nous. Continuez à nous instruire ; ne vous découragez pas, quoique nous soyons de mauvaises gens, des gens sans oreilles. Enfans, il vous faut apprendre, vous ne devez vous laisser arrêter par quoi que ce soit, pas même par les troupeaux que vous avez à garder. »

Il y avait bien soixante enfans présens à l'école, et nous en aurions eu davantage, si ceux de Chalumna n'avaient pas été empêchés de venir. Cette journée est une des plus douces et des plus encourageantes que nous ayons passées depuis que nous sommes en Caffrerie. Nous allons poursuivre désormais notre œuvre, avec une nouvelle vigueur, et nous espérons que les discours des chefs, qui vont passer maintenant de bouche en bouche, et de tribu en tribu, et qui seront pendant quelque temps les nouvelles du jour, produiront une impression favorable, et feront avancer la cause de nos écoles et de l'instruction de la jeunesse caffre.

Dimanche 15. J'ai été à Chalumna, où j'ai dirigé l'école et prêché à une assez grande assemblée. Un homme, qui résidait autrefois à Wesleyville, me demanda à part, après le service, afin de s'ouvrir à moi. Il me dit que Dieu l'avait affligé par une maladie grave, au point que ses amis avaient désespéré de sa guérison; mais que le Seigneur l'ayant, en quelque sorte, ressuscité et l'ayant convaincu de ses nombreux péchés, il reconnaissait maintenant que, s'il avait été épargné, c'était par un effet de la miséricorde divine, et qu'en conséquence, il était déterminé à revenir à Wesleyville, avec sa famille, afin de pouvoir jouir de la prédication de la Parole de Dieu et de la société des indigènes convertis; car il ne pense pas qu'en demeurant dans le kraal de son père, il puisse y résister à l'opposition de ses amis. Voilà sa résolution pour le moment. Puisse le Seigneur le rendre capable de suivre fidèlement les convictions de son Esprit!

Le 21, le missionnaire Shaw est arrivé à Butterworth, autre station de la Société des Missions wesleyennes. Il écrivait de Butterworth, le 23:

Le frère Young a prêché avant midi, et le soir le frère Shrewsbury a béni le mariage d'un indigène baptisé, avec une femme qui est candidat au baptême. Nous nous sommes promenés dans les environs du village, et nous avons eu lieu d'être très-satisfaits de l'emplacement de la Mission, qui possède le plus grand nombre des qualités requises pour un pareil établissement. Le Seigneur a déjà répandu une grande bénédiction sur cette station. Je n'ai point contemplé sans admiration les deux maisons de la famille missionnaire, et la jolie et spacieuse chapelle, entourées des habitations des indigènes. Quel changement! Il y a un an, que ce lieu n'était qu'un désert, nu et dépouillé; mais ce qu'il a de plus réjouissant, c'est que plusieurs des membres de cette Mission ont reçu la vérité et l'amour qui en découle. — Ayant appris aujourd'hui que les Fikanies (ou Amazooloo, tribu caffre), s'étaient retirés, et que les gens de Hintza étaient retournés chez eux, nous nous décidâmes à aller faire visite au chef Dapa, qui, tout dernièrement, avait prié le frère Shrewsbury de lui procurer un missionnaire. Nous nous proposâmes aussi, s'il était possible,

de pousser jusque chez le chef Fakoo, de la nation Amapondo, qui, nous avait-on dit, a aussi exprimé le désir d'avoir un missionnaire.

Du 25. Nous avons continué notre voyage à travers un beau pays, abondant en eau et en beau bois, et sommes arrivés au kraal de Nicolas Lochenberg, fermier hollandais. — Sa femme, qui est une mulâtre, a été baptisée par le docteur Vanderkemp, lors du séjour de ce vénérable missionnaire dans la Caffrerie (1). Le frère Shrewsbury pense qu'elle a conservé quelque chose de la piété qui l'animait à l'époque de son baptême, ce qui est bien étonnant, puisque dès-lors elle a été privée de tout moyen de grâce. Combien de personnes que le monde chrétien ne connaît pas, *et qui viendront d'Orient et d'Occident, pour s'asseoir au royaume des cieux !*

Du 26. Lochenberg, qui connaît parfaitement bien le pays et les Caffres de la côte, a consenti à nous accompagner dans notre voyage. Nous sommes arrivés au kraal du chef Hintza, près de Jujuka, où nous avons fait halte quelques instans. Il a paru satisfait que nous voulussions pénétrer dans l'intérieur, et nous a dit qu'il espérait que nous lui donnerions des nouvelles des Fikanies, avec lesquels il est en guerre. Frère Shrewsbury lui a répondu, que le Seigneur règne; qu'il élève les uns et qu'il renverse les autres; que les hommes ne gagnent pas les batailles par leur propre force, et que par conséquent, dans l'état présent des affaires, il devait particulièrement invoquer le Seigneur. Après lui avoir fait quelques présens, nous avons continué notre voyage.

Du 28. Nous avons trouvé le chef Dapa, près de la rivière Umnenga, entouré d'un grand nombre de personnes de sa suite; il paraissait sur le point de quitter ce lieu avec tout son bétail. Dapa est un vieillard infirme; la couleur de son visage et ses traits annoncent une origine européenne. Il nous a appris, en effet, que sa mère, qui était une européenne, avait fait naufrage sur la côte, dans un âge très-tendre, il y a peut-être quatre-vingts ans, et que, parvenue à l'âge nubile, elle avait été demandée en mariage par le père de Dapa. Elle s'appelait

---

(1) Voyez *Journal des Missions*, 4e année, page 15.

Bessy ou Betzy, et l'un des hommes avec lesquels elle avait fait naufrage, se nommait Tomee, corruption de Tommy ou Thomas; le nom du père de Betsy, qui avait également échoué sur la côté, était *Badee*.

Dapa nous a exprimé son chagrin de ce que le pays était dans un pareil état de trouble, et nous a réitéré son ardent désir de voir un missionnaire s'établir au milieu de ses gens, dès qu'ils seraient fixés. Entr'autres questions, nous lui avons demandé si, dans le cas où on lui enverrait un missionnaire, il avait l'intention d'établir son kraal près du lieu où ce missionnaire bâtirait son village. Il a répondu à cette question, en nous demandant ce qu'il faudrait qu'il apprît, si lorsque le missionnaire serait venu, il ne se trouvait pas assez près de lui pour profiter de ses instructions.

Comme l'ennemi avait été à quelque distance du lieu où nous nous trouvions maintenant, nous priâmes qu'on nous montrât la place où il avait campé; l'un des gens de Dapa nous conduisit alors près de la rivière, et nous fit voir quelques villages dont les maisons avaient été brûlées, et dont les pillards avaient enlevé tout le bétail; il nous montra aussi deux squelettes de femmes qui avaient été massacrées par eux; à peu de distance de là se trouvait un endroit où une escarmouche avait eu lieu entre l'ennemi et les gens de Dapa, et où quelques hommes avaient été tués.

Dimanche 29. Nous avons passé la nuit dans les buissons près du lieu où Dapa s'est fixé, après lui avoir demandé préalablement d'assembler ses gens pour le culte public. Mais notre culte et le repos du jour du Seigneur ont été troublés par l'arrivée d'une partie des gens de Dapa, qui venaient de l'autre côté de la rivière Umtata. Ils apportaient la nouvelle que les Fikanies avançaient, et qu'ayant rencontré dans leur retraite un renfort qui leur était arrivé du pays de Chaka, ils étaient revenus sur leurs pas dans l'intention, disaient-ils, de chercher les crânes de Fakoo, de Vossanie, et de Hintsa, ainsi que quelques chevaux et quelques armes qui avaient appartenu aux blancs. Après avoir eu pour nous-mêmes, une heure de prière, dans un endroit retiré de la forêt, nous parvînmes à réunir Dapa et sa famille, auxquels je prêchai

sur ce texte : *Dieu a tant aimé le monde*, etc. Peu de personnes furent attentives à ce que je disais, et il était facile de voir que les têtes étaient occupées d'autres pensées. Après le service, nous eûmes quelques momens de conversation avec eux sur le sujet de l'Evangile, et nous fûmes très-réjouis des dispositions qu'ils manifestèrent relativement à l'établissement d'une Mission parmi eux ; ils désirent qu'elle soit commencée dès que les circonstances le permettront. Après cela, considérant que vu l'état de trouble dans lequel se trouve le pays, nous ne pourrions pas aller jusque chez Fakoo, chef des Amapondo, nous nous décidâmes à retourner à Butterworth.

1er *juillet.* Nous avons passé la dernière nuit sur les bords de la rivière Bashé, et sommes arrivés ce soir à Butterworth, après une journée fatigante, à travers un pays rocailleux. La langue caffre est parlée par quatre nations différentes, qui occupent la lisière du beau pays qui s'étend le long de la côte, depuis la colonie jusqu'au port Natal : les Amakosa, proprement appelés Caffres; les Amatemboo, autrement appelés Tamboukies ; les Amanbambo, appelés Mamboukis, et les Amapondo. Les trois premières nations se ressemblent beaucoup pour l'air et le costume; excepté les Mamboukis, qui se distinguent par de grands trous qu'ils se percent aux oreilles.

Les Amapondo ont ceci de particulier qu'ils ornent leur tête d'une façon singulière. Ils laissent croître leurs cheveux, qui sont crépus, comme ceux de tous les Africains, ce qui fait que, de loin, ils ont l'air de porter d'énormes perruques. Quelques-uns d'entre eux se rasent, en rond, la partie la plus élevée de la tête, et là ils placent des plumes d'oiseaux de différentes couleurs, des graines rouges, et d'autres objets brillans; le tout forme une coiffure ridicule, vrai produit de l'orgueil humain. —Parmi les tribus qui s'étendent au-delà de la rivière Bashé, il n'y a jusqu'à présent ni sabbat, ni missionnaires, ni Parole de Dieu. Le monde chrétien souffrira-t-il que cet état de choses dure plus long temps ?

Le 8, M. Shaw est arrivé à Wesleyville, sa station, après une excursion d'un mois à peu près. Le 30, il écrivait : J'ai reçu des nouvelles alarmantes de Buttervorth. Frère Shrewsbury est ferme à son poste, malgré l'état critique des affaires; cependant

je lui ai envoyé M. Roberts, notre maître d'école, pour lui aider à transporter ici sa famille, si le cas l'exigeait.

Du 31. M. Roberts est de retour; il a rencontré en route un messager, dépêché par le frère Shrewsbury, pour m'apprendre que Vossanie, le chef des Tamboukis, à la tête de six ou sept mille guerriers, et secondé par le major Dundas, a, le 26 du mois, attaqué et mis en déroute les Fikanies, près de la rivière Umtata; soixante hommes ont été tués dans cette affaire, et il est à espérer que cet échec arrêtera les maraudages de cette tribu, du moins dans cette direction-ci. Le lieutenant-colonel Somerset vient de réunir pour la défense de nos frontières, plus de deux mille hommes qui se sont avancés jusqu'à la rivière Key.

7 *août*. Le colonel Somerset ayant témoigné aux chefs caffres le désir qu'ils passassent leurs troupes en revue, et qu'ils se préparassent à la défense du pays, ceux-ci ont expédié de côté et d'autre des estafettes, et en peu de jours une grande partie de leur monde a été réunie; la revue a eu lieu dans une vallée au-dessous de Wesleyville; tous les guerriers portaient leurs plumes de guerre et étaient armés de boucliers: leur nombre pouvait bien s'élever à six mille.

3 *septembre*. Des nouvelles de l'intérieur nous ont appris que le colonel Somerset avait de nouveau attaqué les Fikanies, le 27 août, près de la rivière Umtata. Plusieurs centaines de pauvres indigènes ont péri dans la bataille, et une grande quantité de bétail a été capturée. Il paraît qu'ils sont dans la plus grande détresse. Nos officiers estiment que les forces réunies des chefs Hintsa et Vossanie, sont actuellement de trente à quarante mille hommes. Ceux-ci n'ont pas voulu prendre une part active au combat, pendant toute la durée duquel ils sont demeurés en état d'observation. Mais dès qu'ils ont vu que les Fikanies commençaient à battre en retraite, alors ils se sont jetés sur eux, les ont poursuivis avec la plus grande férocité, et ont inhumainement maltraité les femmes et les enfans qui sont tombés entre leurs mains: ils se sont emparés de la plus grande partie du bétail. Le colonel Somerset a donné ordre à ses troupes d'empêcher tout

acte de cruauté, et celles-ci ont fait tout ce qu'elles ont pu pour cela.

11 *octobre*. Le frère Shrewsbury vient d'arriver ici, et m'a appris qu'un Anglais avait passé la semaine dernière par Butterworth, qui était envoyé en ambassade par le chef Chaka, auprès du gouvernement de la colonie, pour lui proposer de rétablir la paix parmi les tribus qui s'étendent jusqu'au port Natal, à deux conditions : la première, que le gouvernement accorderait à cette nation la permission d'approcher librement des frontières et de trafiquer avec les négocians de la colonie ; et la seconde, qu'on lui enverrait des missionnaires pour l'instruire lui et son peuple. Quelle époque importante pour les nations du sud de l'Afrique ! Qu'il est fâcheux que nous n'ayons pas maintenant dix fois plus de missionnaires que nous n'en avons ! Toute la côte nous est maintenant ouverte, jusqu'à la baie de Delagoa, car une paix générale et permanente semble vouloir s'établir chez ces nations depuis si long-temps en guerre (1).

ILE DE FRANCE ou MAURICE.

Cette île doit particulièrement intéresser les lecteurs français de ce Journal, d'abord comme possession qui a appartenu autrefois à la France, et où se trouvent encore bon nombre de Français, et ensuite comme une île qui est évangélisée par un missionnaire d'origine française, M. Lebrun. MM. Tyermann et Bennet, qui ont visité Maurice à leur retour de leur voyage dans l'Océan-Pacifique et dans l'Inde, en ont écrit ce qui suit, en date du 21 mars 1828 :

« Le révérend M. Lebrun est un missionnaire laborieux, qui est très-respecté ici. Dans la petite chapelle de Port-Louis, on célèbre chaque dimanche deux services publics en français, l'un à huit heures du matin, et l'autre à quatre heures après midi. Un service anglais a lieu aussi le même jour à

(1) Il est réjouissant de savoir qu'avant même que ces nouvelles fussent parvenues en Europe, le Seigneur avait fait partir pour le sud de l'Afrique 18 missionnaires, qui bientôt, nous l'espérons, auront touché au Cap de Bonne-Espérance.

sept heures du soir. Depuis que nous sommes ici, on célèbre le mardi, dans la soirée, un service anglais. M. Tyermann officie lui-même aux services anglais du dimanche et du mardi soir. Nous sommes très-peinés de devoir dire que ces réunions publiques sont peu suivies. On ne compte pas plus de quarante membres dans l'église confiée aux soins de M. Lebrun.

« M. Lebrun tient une école du dimanche dans la chapelle; cette école, destinée aux enfans qui appartiennent à l'église ainsi qu'aux autres, commence le matin de bonne heure; le même jour, à midi, il en tient une autre pour les noirs libres et esclaves.

« Dans la semaine, M. Lebrun tient encore une école tous les jours, dans la chapelle de Port-Louis. Cette école est fort intéressante; le gouverneur de la ville souscrit pour la somme de trente dollars (1) par mois, afin de subvenir aux frais que l'entretien de cette école nécessite. Dans une autre partie de de la ville, M. Lebrun dirige une école où sont instruits plusieurs esclaves.

« L'un des jeudis de chaque mois, M. Lebrun visite la chapelle qui a été tout récemment bâtie à Piton, ville située à environ douze milles de Port-Louis. Il y célèbre un service public, et surveille l'instruction donnée aux enfans esclaves qui font partie des possessions de M. Telfair et de celles d'un Français (M. Menard), qui a donné le terrain pour bâtir la chapelle de Piton. Un jeune homme élevé par M. Lebrun et membre de son église, est maître d'école ici; il est chargé, en même temps, de surveiller les enfans des esclaves. —Voilà à peu près tous les moyens que M. Lebrun emploie pour répandre l'Evangile. Ils sont peu nombreux, à la vérité, mais nous sommes convaincus que le plus vif désir de ce missionnaire est de les voir s'accroître, et qu'il fera tous ses efforts dans ce but. Nous pensons que M. Lebrun mérite la confiance et l'approbation de la Société. »

GEORGE BENNET, DANIEL TYERMANN.

---

(1) Le dollar vaut 5 fr. 42 cent.

A la suite des nouvelles qui précèdent, nous avons le plaisir de pouvoir joindre l'extrait d'une lettre qu'un des membres de notre Comité vient de recevoir de M. Lebrun.

Port-Louis, île Maurice, 28 janvier 1829.

« Je profite d'une occasion pour vous faire parvenir un rapport des écoles de la Mission de Madagascar (1), ainsi que l'Evangile selon saint Luc, traduit en langue madegasse par les missionnaires, et imprimé dans le pays. C'est la première fois que la Parole du Seigneur paraît en cette langue, et *quatre millions* d'âmes auront bientôt le bonheur de posséder, en entier, les Révélations de notre Dieu. La traduction de la Bible entière est fort avancée; mais il n'y a que l'Evangile que je vous envoie qui soit terminé : saint Matthieu est sous presse; je vous en joins ici la première feuille.

« M. W..., qui a bien voulu se charger de vous remettre cette lettre et ce paquet, vous fera connaître l'état actuel de ma mission ici. Nous avons tant de préjugés et de difficultés à vaincre pour instruire ici les esclaves dans les principes de la religion chrétienne, que nous sommes souvent bien embarrassés. Nous n'avons que deux planteurs, qui paraissent avoir à cœur l'instruction religieuse des pauvres nègres. Les esclaves qui travaillent actuellement dans les plantations de ces deux messieurs, sont au nombre de 350. Mais qu'est-ce que ce nombre, comparé à celui de 60,000 esclaves que nous avons dans cette colonie?

« Cependant il semble que le gouvernement veuille suivre l'exemple de ces deux généreux planteurs, car il vient d'établir une école pour l'instruction des enfans des esclaves. Vous le voyez, c'est un petit commencement; mais nous savons que Dieu ne méprise point les petits commencemens. Il faut espérer qu'il bénira nos efforts, et que nous verrons les moyens d'instruction se multiplier de plus en plus. Trois des membres de notre église s'occupent tous les dimanches à catéchiser les esclaves. Quel beau spectacle pour une âme chrétienne, d'entendre ces hommes, naguère païens, chanter les louanges

(1) Nous en avons donné un extrait à la page 69 de cette année.

du Sauveur, et d'être témoins de l'attention et du respect qu'ils apportent au culte public. J'en ai déjà baptisé quinze; mais en général je ne me presse pas de leur administrer ce saint sacrement, car je sens, comme disait saint Paul, que je ne suis pas envoyé pour baptiser, mais pour prêcher Jésus-Christ.

« Voici bientôt quinze ans que je suis dans cette colonie. J'y ai vu de beaux jours, mais j'y en ai vu aussi de bien mauvais. N'ayant pu, dès le commencement de la Mission, m'occuper, comme je l'aurais désiré, de l'instruction des esclaves, je me suis vu forcé de diriger mon attention du côté de la population créole du pays, et je suis heureux de pouvoir dire, que mes travaux n'ont pas été tout-à-fait sans fruit, puisque plus de quarante d'entre eux ont renoncé totalement à leurs erreurs, pour embrasser la foi de l'Evangile. Ces quarante membres forment maintenant une petite église; plusieurs d'entre eux n'ont pas seulement le bruit de vivre, mais vivent réellement dans la foi à Jésus, et ils montrent, par une conduite exemplaire, que l'Esprit du Seigneur a véritablement converti leurs âmes des ténèbres à la merveilleuse lumière de sa Parole.

« Notre congrégation de Port-Louis n'est pas aussi nombreuse qu'elle l'a été; elle se compose, tout au plus, de soixante auditeurs, enfans et adultes. Notre école du dimanche est fréquentée par soixante à soixante-dix enfans des deux sexes; plusieurs d'entre eux ont fait de grands progrès dans la connaissance du salut, et sont devenus membres de l'église.

« Dans un autre quartier de l'île, nous avons aussi élevé un petit temple, au moyen d'une souscription. Le service qui y est célébré est fréquenté par une trentaine de personnes, et l'école du dimanche par trente-deux enfans. J'y vais passer, tous les mois, un dimanche.

« Voilà à peu près l'état de ma mission à Maurice; comme vous le voyez, c'est bien peu de chose, surtout quand on considère qu'il y a bientôt quinze ans que je travaille dans cette portion de la vigne du Seigneur. »

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Nos lecteurs se rappellent, sans doute, que les dernières

nouvelles reçues de ce pays annonçaient la mort de Shungy (1), et ne laissaient pas sans inquiétude sur les suites d'un événement aussi important. La lettre suivante, écrite par M. Marsden, de Paramatta dans la Nouvelle-Galles du sud, en date du 1er janvier 1829, nous apprend que les choses sont dans le meilleur état à la Nouvelle-Zélande, et que la plus belle perspective s'ouvre à la Mission dans cette île :

« Les indigènes, écrit M. Marsden, sont maintenant en paix les uns avec les autres; les chefs de la Thames et ceux de la Baie des îles se sont réconciliés, ainsi que ceux du sud. L'Evangile commence à exercer son influence sur eux, et ils font des progrès dans la civilisation. Un chef est venu ce matin me trouver, (il était arrivé de Cook's straits) pour me demander s'il ne pourrait pas obtenir un missionnaire. Il y a deux ans qu'il m'avait déjà envoyé un de ses enfans, âgé de cinq ans, quoiqu'à cette époque il ne me connût pas et que je ne fusse pas connu de lui....

« La Nouvelle-Zélande est maintenant, de toute part, ouverte à l'Evangile et aux arts de la civilisation. Vingt indigènes de la côte occidentale de l'île sont venus dernièrement me visiter, et ils ne sont pas encore tous repartis. Il n'y a pas de doute que la Nouvelle-Zélande sera bientôt une nation civilisée. C'est une œuvre immense et glorieuse, que le monde chrétien doit accomplir. Nous avons reçu gratuitement l'Evangile, il nous faut le donner gratuitement. »

OCÉAN-PACIFIQUE.

ILES GEORGE. — TAHITI (2).

Extrait d'une lettre de M. Darling ; Burders Point, dans l'île de Tahiti, 20 novembre 1828.

Prédication.— Le nombre des membres de notre troupeau est toujours à peu près le même; quelquefois cependant il augmente, mais il diminue aussi suivant les circonstances; ce

(1) Voyez 3e année, page 263.

(2) Voyez 3e année, page 2:5 et suivantes.

qui tient en grande partie à ce que plusieurs des ouvriers qui travaillent à leurs propres terres, pendant la semaine, sont empêchés souvent, par les distances, de se rendre le dimanche à l'église. Nous pouvons évaluer à plus de six cents le nombre des indigènes qui suivent régulièrement le culte public. Ils sont très-attentifs pendant le service divin. Puisse le Seigneur répandre ses bénédictions sur la prédication de sa Parole !

Écoles. — Les écoles continuent comme de coutume. Les enfans et les adultes y reçoivent tous les jours des leçons de lecture, et nous leur enseignons les choses qui sont relatives à leur éternelle paix. Nous avons, deux fois par semaine, une classe d'écriture pour les enfans.

Baptême. — Pendant le cours de l'année passée, quelques adultes ont reçu le baptême, après avoir confessé leurs péchés et fait profession de leur foi en Christ. Un nombre considérable d'enfans appartenant à des parens baptisés ont aussi reçu ce saint sacrement. Les réunions qui ont lieu dans la semaine, et qui ont été établies dans le but de faire avancer les indigènes baptisés dans la connaissance de la vérité et de pouvoir les recevoir membres de l'église, sont très-régulièrement suivies.

Communion. — L'église prend aussi de l'accroissement. Nous admettons de temps en temps de nouveaux membres dans son sein. La plus grande partie de ceux qui ont été admis à la sainte Cène continuent à honorer la profession qu'ils font de l'Evangile. Plusieurs des membres zélés et actifs de notre troupeau nous ont été enlevés, par la mort, dans le courant de l'année; mais je puis ajouter que tous ontdonné, à leur lit de mort, des preuves évidentes qu'ils échangeaient ce monde contre un monde meilleur. L'un d'entre eux était un jeune homme qui, pendant long-temps, s'est consacré à l'instruction des païens; il était très-actif dans la conduite des écoles, et avait réuni près de sa demeure plusieurs jeunes gens qu'il instruisait journellement chez lui et à l'école. Il a plu au Seigneur de le rappeler à lui. Pendant long-temps il a été employé comme catéchiste dans cette station. Il est mort plein de joie en Christ, son Sauveur, et il a invité tous ceux qui l'entouraient à vivre dans la communion de Dieu.

Publications. — Le reste des Epîtres, en langue tahitienne,

est maintenant sous presse et paraîtra bientôt; l'Epître aux Romains, les deux Epîtres aux Corinthiens, celles de saint Pierre et celle de saint Jude seront imprimées ensemble; ce sont les seuls livres du Nouveau-Testament qui n'eussent pas été traduits en langue tahitienne. J'ai rédigé et fait imprimer un Traité sur la Prière, formant vingt-quatre pages. Il est composé de passages de l'Ecriture propres à être employés dans la prière. J'ai terminé dernièrement un nouveau recueil de 256 cantiques. Pendant quelques mois, j'ai été occupé à diriger la construction d'une nouvelle imprimerie qui est maintenant achevée. »

Extraits d'une lettre de M. Nott; Tahiti, 20 novembre 1828.

Prédication et Écoles. — Le nombre des membres de notre église varie, selon les mouvemens de la famille royale qui réside ordinairement ici, mais qui voyage aussi assez souvent d'un endroit à un autre. Depuis mon retour, trente personnes environ ont été ajoutées à l'église, et plus de vingt indigènes, tant adultes qu'enfans, ont été baptisés. L'école est régulièrement suivie le matin et le soir, et le dimanche est observé comme de coutume.

Etat des îles. — Les îles jouissent de la paix, et les missionnaires de chaque station travaillent avec fidélité et avec zèle. J'emploie une grande partie de mon temps à traduire et à revoir les Ecritures; j'assiste aussi aux écoles qui se tiennent le matin, ainsi qu'aux réunions d'indigènes, plusieurs fois par semaine, et je prêche deux fois chaque dimanche.

Extrait d'une lettre de M. Wilson; Waugh-Town dans le district de Matavai, île Tahiti, 20 novembre 1828.

La paix continue à régner dans les îles, et nous pouvons, sans obstacles, continuer nos travaux missionnaires. Le peuple assiste au service public comme de coutume. Quelques indigènes qui demeuraient à une certaine distance de nous se sont rapprochés et ont été baptisés. Un nombre considérable d'entre

eux se préparent à être admis à la communion, et languissent de participer à ce saint sacrement.

ILES HARVEY. — AITUTAKE.

Les dernières nouvelles que nous avons données sur cette île, sont de l'année 1824 et 1825 (1). Il est réjouissant d'apprendre qu'aujourd'hui l'état spirituel et moral des indigènes d'Aitutake, est aussi florissant qu'il y a quelques années, et qu'ils persévèrent dans la voie du salut. Il est réjouissant aussi d'entendre le témoignage d'un voyageur concorder parfaitement avec celui des missionnaires et avec celui de MM. Tyermann et Bennet.

Un vaisseau américain a touché dernièrement à Aitutake; quelques-uns de ses passagers sont descendus à terre, parmi lesquels un Anglais qui a tracé le récit suivant :

« Nous fûmes aussitôt visités par Mataitai, l'un des missionnaires indigènes, qui m'invita à aller à terre avec lui. J'accédai avec plaisir à sa demande, et le soir je l'accompagnai dans la chaloupe.... Nous abordâmes sur une excellente jetée en pierre de six cents pieds de long, que les indigènes eux-mêmes ont bâtie pour mettre à l'abri leurs canots et les chaloupes qui approchent de l'île. Je suppose que la jetée a dix-huit pieds de largeur sur huit de profondeur. Au moment où nous abordâmes, les indigènes se réunissaient pour le culte du vendredi soir, qui se célèbre dans l'église. Mataitai m'y conduisit et me fit asseoir sur un siége près de la chaire. Je fus on ne peut pas plus étonné du spectacle que j'eus alors sous les yeux. Le toit du bâtiment qui est orné et proprement travaillé, est soutenu par un grand nombre de piliers parfaitement bien faits, et d'une dimension convenable. La chapelle est planchéiée, et garnie de bancs en planches des deux côtés; à l'extrémité est une chaire, et devant un pupître pour le lecteur. Mille à douze cents indigènes assistaient au culte, tous vêtus de la tête aux pieds, hommes, femmes et enfans. Les femmes avaient la tête couverte de chapeaux de paille, fabriqués par

(1) Voyez *Journal des Missions*, 3e année, page 295, et 1re année, page 209

elles-mêmes. Dès que Mataitai fut monté en chaire et eut donné le signal de la prière, toute l'assemblée, sans exception, se mit à genoux. Sa prière fut courte, mais remplie de sentimens pieux. Après la prière, il indiqua quelques versets d'un cantique dans la langue des indigènes, qui furent chantés par tous les assistans debout. Je n'avais jamais vu une réunion de natifs aussi décens dans leurs manières, aussi propres dans leur habillement, aussi recueillis dans leur attitude. Ils avaient les yeux fixés sur leur pasteur avec un air d'intérêt, et recueillaient avec avidité chaque parole qui sortait de sa bouche. Après avoir fait à l'assemblée une petite exhortation dans laquelle il y avait beaucoup de ferveur et de clarté, Mataitai fit encore une prière, et le peuple se retira. Le plus grand silence avait régné du commencement à la fin. »

Pour apprécier l'importance des faits contenus dans la lettre qui précède, il faut se rappeler que les indigènes de l'île d'Aitutake, comme ceux de presque toutes les îles de l'Océan-Pacifique, étaient de pauvres sauvages qui, avant que les missionnaires abordassent dans leur île, ne savaient construire d'autres maisons que de misérables huttes, avec des branches d'arbres et des mottes de terre; ils étaient nus et ne songeaient pas à se couvrir; et quant au spirituel, ils étaient plongés dans les plus affreuses ténèbres de l'idolâtrie.

PERSE.

Fruits remarquables des travaux de Henry Martyn à Schiraz.

Les personnes qui ont lu avec attention l'intéressante biographie du missionnaire Martyn, ont sans doute éprouvé une sorte de regret, de ce que les savantes et charitables discussions de cet éminent chrétien avec les Sophis de Schiraz, n'avaient pas rapporté plus de fruits visibles propres à le consoler et à le réjouir. Eh bien, voici que le Seigneur nous fait voir, plusieurs années après la mort de Martyn, que sa Parole n'est jamais annoncée inutilement, mais que le levain spirituel qu'elle renferme, opère infailliblement son effet dans les âmes préparées pour la vie éternelle

On lit dans un des derniers numéros du *Journal Asiatique*, qu'un voyageur anglais se trouvant à dîner à Schiraz, avec quelques Persans, la conversation s'engagea bientôt sur la religion et le christianisme. L'européen, qui ne paraît pas être un homme fort religieux (1), s'étant exprimé à ce sujet avec assez de légèreté, un jeune homme qui était présent, nommé Mahomed Rahem, le fixa avec un air de surprise, de tristesse et de reproche qui n'échappa pas au premier. Cette circonstance piqua la curiosité de l'étranger et lui donna l'envie de voir Mahomed Rahem en particulier. Mais avant que de se rendre chez lui, il s'informa qui il était, et apprit, qu'ayant étudié pour être mollah, Mahomed Rahem n'avait jamais officié comme tel, et qu'il avait une grande prédilection pour la nation anglaise, dont il connaissait bien la langue et la littérature. Éclairé par ces renseignemens, le voyageur alla trouver le Persan, et c'est chez celui-ci qu'eut lieu l'entretien suivant, qui nous est rapporté par le voyageur lui-même :

«En entrant chez Mahomed Rahem, nous dit-il, je le trouvai lisant un volume des poésies de Cowper ; ce qui me donna occasion de discuter avec lui sur les mérites de la poésie anglaise et de la littérature européenne en général. Je fus étonné des vues claires et précises qu'il avait à cet égard, et du choix d'expressions qu'il employait en parlant notre langue. — Désirant enfin, après une conversation de près de deux heures, sur différens sujets de littérature et de philosophie, connaître quels étaient ses principes religieux, je lui fis la question suivante : Vous êtes Mollah, à ce que j'ai appris ?...

« Non, me répondit-il ; j'ai étudié au collége, il est vrai ; mais je n'ai jamais eu le désir de devenir prêtre.

« La connaissance de votre système religieux, repris-je alors, demande de grandes études, et il faut plusieurs années d'application sérieuse pour être en état de comprendre et d'enseigner, comme il faut, la doctrine du Coran ; car il est nécessaire que vous lisiez et approfondissiez les nombreux volumes de commentaires qui peuvent vous donner l'intelligence claire du texte, et vous mettre sur la voie de faire l'applica-

(1) Cette circonstance ne donne que plus de poids à son récit.

tion convenable de ses préceptes. Comme il ne me donnait aucune réponse, je continuai : Quant à nous, nos livres sacrés sont à eux-mêmes leurs propres commentaires. Nous ne demandons autre chose, sinon qu'on les lise. Et quoique plusieurs passages de la Bible présentent des difficultés qui proviennent, en grande partie, de l'obscurité du langage, des erreurs de traduction et des fautes de copistes, nous nous glorifions, et avec raison, de ce que l'autorité de la Parole divine est confirmée, autant par la clarté et la simplicité de son style, que par la lucidité de ses préceptes.

« Je fus surpris qu'il ne fît aucune remarque sur ce que je disais. Craignant enfin d'être importun en voulant lui arracher une profession de sa foi, je me mis à faire le panégyrique des vérités du christianisme, en insistant surtout sur leur tendance morale et pratique.

« Parlez-vous sérieusement? me demanda-t-il alors.

« Certainement, répondis-je.

« Ainsi donc, l'indifférence que vous avez témoignée pour la religion le jour que vous dinâtes chez notre ami Meerza Reeza était feinte, et le ton léger que vous prîtes alors n'avait donc pour but que de complaire aux Musulmans?...

« Je me rappelai alors la circonstance à laquelle il faisait allusion, et je remarquai dans tout son air la même expression de regret et de surprise, qui s'était peinte sur son visage, lors de notre entretien chez Meerza Reeza. Je lui confessai que j'avais agi imprudemment dans cette occasion; je cherchai un peu à me justifier, et je déclarai que je n'avais eu aucune intention de jeter du mépris sur la religion que je professe.

« Je suis bien aise, reprit-il alors, de m'être trompé; car, ajouta-t-il, la sincérité en religion est une disposition capitale, et nous ne devons jamais rougir de paraître ce que nous sommes.

« Et vous, lui demandai-je avec un ton d'assurance, êtes-vous sincèrement Musulman?

« A cette question il me parut frappé, et j'observai qu'il se passait en lui un combat que sa figure me peignait malgré lui. Au bout d'un moment, il répondit d'une voix douce : « Non.

« Vous n'êtes cependant pas un sceptique, un esprit fort?

« Non, certainement.

« Qu'êtes-vous donc? soyez sincère. Êtes-vous chrétien?

« Je le suis.

« J'essayerais en vain de décrire l'étonnement dont je fus saisi, en l'entendant faire cette déclaration;... et je ne pus m'empêcher de serrer sa main contre mon cœur. Il fut ému de voir chez moi ce transport de joie, sans manifester cependant une sensibilité exagérée. Il m'apprit alors que je lui avais arraché un secret que, malgré sa conviction sur la sincérité en matière religieuse, il avait gardé jusqu'ici, et qu'il n'avait révélé qu'à quelques personnes qui partageaient ses sentimens.

« Et depuis quand, lui demandai-je alors, ce changement s'est-il opéré en vous?

« Je vais vous le dire. L'an 1189 de l'Hégire (c'est-à-dire l'an 1811 de l'ère chrétienne), il vint à Schiraz un Anglais qui enseigna la religion du Christ avec une hardiesse dont on n'avait eu jusqu'alors aucun exemple en Perse, et qui persévéra à le faire malgré les railleries et les mauvais traitemens de nos mollahs et les persécutions de la lie du peuple. C'était un jeune homme imberbe et d'une constitution très-délicate. Il resta un an environ parmi nous. J'étais à cette époque ennemi déclaré des infidèles, comme les disciples de Mahomet appellent les chrétiens; et j'allai voir souvent ce docteur de la secte méprisée, avec l'intention ferme de le tourner en ridicule et d'exposer au mépris les doctrines qu'il enseignait. Quoique je persévérasse quelque temps dans cette conduite, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'à chaque nouvelle visite que je lui faisais, mon respect pour sa personne s'accroissait, tandis que je sentais diminuer dans la même proportion, mon respect pour la foi dans laquelle j'avais été élevé. La charité qu'il opposait aux attaques violentes de ses adversaires, le calme et la manière convainquante avec lesquels il dévoilait les sophismes dont ont l'assaillait (car il parlait très-bien la langue persane), m'engagèrent à l'écouter avec toujours plus d'attention, à examiner ses argumens, à considérer le sujet sans passion, et à lire un traité qu'il avait publié en réponse à une défense de l'islamisme par nos mollahs. J'abrège, pour ne pas vous retenir plus long-temps. Le résultat de cet examen, fut une conviction pleine et entière que le

jeune disputant avait raison. Soit honte, soit crainte, je n'osai pas faire connaître ce qui se passait en moi. J'évitai même la société du jeune docteur, quoiqu'il restât encore long-temps à Schiraz. Mais quand je sus qu'il allait nous quitter, je ne pus m'empêcher d'aller lui faire mes adieux avant son départ. La conversation que j'eus avec lui, et dont le souvenir ne sortira jamais de ma mémoire, scella ma conversion. Il me donna alors un livre, qui dès-lors a été mon compagnon fidèle, qui a fait mes délices, et dont le contenu m'a souvent consolé.

« En même temps, il me remit un exemplaire du Nouveau-Testament en langue persanne, sur l'une des feuilles blanches duquel, étaient écrites ces paroles : *Il y a de la joie dans le ciel, pour un seul pécheur qui se convertit.* » HENRY MARTYN.

Ayant ensuite relu la Biographie de Martyn, écrite par M. Dargent, je n'ai pu y découvrir aucune allusion à Mahomed Rahem ; à moins que Martyn ne l'ait compris dans la classe de ces jeunes gens qui, *pleins de zèle et grands argumentateurs* (1), *venaient l'embarrasser par des questions captieuses.*

CHINE.

Le docteur Morrison, dans une lettre écrite de Canton, en date du 26 novembre 1828, annonce aux directeurs de la Société des Missions de Londres, que, dans l'espace des deux dernières années, il a composé *trois volumes* in-8° en langue chinoise, ayant pour titre : *Instruction domestique*, contenant, 1° une Introduction à la lecture de la Bible pour les néophytes chinois ; 2° un Abrégé de l'histoire de l'Eglise et des Prophéties ; 3° un Exposé des différentes formes de gouvernement de l'Eglise ; 4° un Livre de dévotion.

M. Morrison s'étonne que, tandis qu'on a déjà consacré tant d'argent à traduire dans les langues de l'Europe une multitude d'*ouvrages païens*, on n'ait point encore songé à recueillir un fonds destiné à la traduction et à l'impression d'*ouvrages chrétiens* dans les langues païennes.

---

(1) *Vie de Martyn*, page 281.

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Depuis la fin de juillet, nous n'avons pas reçu de nouvelles de nos trois frères, Lemue, Bisseux et Rolland. Le 21, c'est-à-dire, trois jours après leur départ, ils étaient encore dans le canal de la Manche, en face l'île de Wight; un vent contraire les empêchait d'avancer. Nous espérons que maintenant ils poursuivent leur voyage sans obstacles. Ce jour là, l'un d'eux écrivait :

« Vous voyez que, malgré ces petites contrariétés, nous sommes cependant en route pour l'Afrique, chargés du plus noble des messages. Quel contraste incompréhensible! Mais ici même paraît la miséricorde du Seigneur. Tout vils et infirmes que nous sommes, Dieu nous destine à l'immortalité, et, ce qui est plus encore, Dieu n'a pas dédaigné de se faire homme pour nous racheter. Voilà pourtant les consolantes vérités que nous allons porter, au nom de notre Seigneur, à des peuples barbares. Non, les anges ne reçoivent pas un message plus sublime. En faisant ces réflexions, je sens que je devrais passer toute ma vie dans la contemplation et l'adoration de la miséricorde du Seigneur. Oui, je devrais toujours être prosterné aux pieds du Seigneur, et ne me relever que pour dire aux hommes pécheurs, qu'ils doivent se convertir à Dieu; et dans ce voyage surtout, si nous avions l'esprit de notre vocation, quel besoin n'éprouverions-nous pas de décharger nos soucis dans le sein de notre Père, de veiller, de prier? Comme je vous le disais avant de vous quitter, notre œuvre ne sera accompagnée de bénédictions, qu'autant que nous croirons à l'Eternel. Car quel est le téméraire pécheur qui pourrait s'en aller, plein de confiance en sa sagesse, convertir au Seigneur les païens, et qui reviendrait béni! Nous devons juger par-là du besoin que nous avons de ne nous appuyer que sur la croix de J.-C., et de ne chercher notre force qu'en Dieu seul. Or voilà ce que je ne fais pas assez, et surtout ce que je n'ai pas fait assez. Unissez-vous donc à nous; de-

mandez au Seigneur, avec persévérance, avec combat, qu'il donne aux missionnaires d'aujourd'hui, le même Esprit qu'il a donné aux apôtres, afin que la croix de notre Sauveur triomphe, que son empire s'étende, et que le jour de son avénement approche. »

La Maison des Missions entrera en vacances le 1er septembre; les vacances dureront jusqu'au 15 octobre.

Nous pouvons annoncer aux Comités des Sociétés auxiliaires et aux amis de la Société en général, que le Comité de Paris vient de recevoir un nouvel élève qui prendra sa place, dans la maison des Missions, à l'époque de la rentrée des vacances : c'est M. Thomas Arbousset, de Pignan (Hérault).

Plusieurs candidats, parmi lesquels se trouvent des jeunes gens très-recommandables par leur piété et leur caractère, viennent de se présenter au Comité, qui s'occupe activement de prendre tous les renseignemens propres à l'éclairer et à fixer son choix. Nous ne doutons pas, si le Seigneur bénit nos démarches, qu'à la fin d'octobre les trois places vacantes par le départ de nos frères Lemue, Bisseux et Rolland, ne soient convenablement remplies. Nous nous recommandons, dans cette circonstance, aux prières de nos frères en France et à l'étranger, afin que cette élection se fasse selon la volonté du Seigneur, et qu'il nous envoie lui-même ceux qu'il a mis à part pour porter la connaissance de son salut chez les peuples privés de sa lumière.

VARIÉTÉS.

Mort chrétienne de huit païens convertis.

Le *Missionnary Register* a recueilli quelques traits de la vie et de la mort de huit païens convertis, qui, dans le cours des deux ou trois dernières années, sont entrés dans le repos de leur Dieu. De pareils faits, outre qu'ils fortifient la foi, nous paraissent bien propres à présenter l'œuvre des Missions dans sa grande et belle unité. Voici des hommes, par nature païens, appartenant à des contrées fort éloignées les unes des autres, instruits dans l'Evangile par des missionnaires de plusieurs Sociétés différentes, et cependant rendant tous témoignage à la même grâce, au même salut. Leur conversion, leur vie chétienne, leurs expériences, leur mort, sont *unes*, parce qu'ils ont tous été enseignés par le même Esprit, et sauvés par le même Sauveur. *Voici*, disait Jésus-Christ, *il en viendra d'Orient et d'Occident, du Septentrion et du Midi, pour être à table au royaume des cieux, avec Abraham, Isaac et Jacob.* Je vous prends à témoin, mes frères, que cette parole est accomplie.

1. AFRIQUE MÉRIDIONALE. — GNADENTHAL.

Société des Frères-Unis.

Louis Wertyn était un Hottentot converti de l'église de Gnadenthal. Il fut baptisé en 1804; mais depuis 1811 seulement, il participait à la communion. Comme il était très-avancé dans la piété, et qu'il menait une vie exemplaire, les frères lui confièrent la charge d'ancien dans l'église. C'est dans l'exercice de cette fonction qu'il édifia, pendant plusieurs années, le troupeau de Gnadenthal. Louis Wertyn se faisait remarquer par la clarté de ses vues sur l'Evangile, la profondeur et la solidité de ses sentimens religieux, et sa grande expérience chrétienne. Il était vraiment, disent les missionnaires, ce que doit être un membre de l'Eglise de Christ; chacun regardait à lui, comme à un modèle; c'est pendant une longue et douloureuse ma-

ladie, qu'il a surtout montré la réalité de sa foi. Il a eu la joue rongée par un cancer, et cependant il n'a pas laissé échapper de murmures : ses souffrances ne l'ont point ébranlé. Sa confiance en son Sauveur était grande, et sa mort a été autant que sa vie, en édification à tous ceux qui ont été témoins de ses derniers momens.

2. INDES ORIENTALES. — SÉRAMPORE.

Société des Missions baptistes.

Sebukram était une des prémices de la Mission baptiste du Bengale. Le missionnaire Ward, dans ses lettres instructives et édifiantes sur l'Inde, nous dit, qu'avant sa conversion, cet homme dirigeait une bande de ces chanteurs hindous qui entonnent des hymnes impurs dans les temples des faux dieux. Devenu chrétien, il consacra au service de son Sauveur les dons qu'il avait reçus de lui, et devint l'instrument de grandes bénédictions, dans l'assemblée de ses frères. C'était lui qui, dans l'église, conduisait le chant; et souvent, quand après la participation de la sainte Cène, il entonnait le cantique, dont chaque strophe se termine par ces mots : *Charité infinie, je me donne à toi pour te servir éternellement*, il le faisait avec tant d'onction et de ferveur, que les communians, pénétrés de la plus douce et de la plus sainte émotion, ne pouvaient s'empêcher de verser des larmes.

Sebukram était aimé de tous les chrétiens, et respecté par tous ses compatriotes. Son ministère avait porté plusieurs fruits de conversion. Ce vieillard est mort dans un âge très-avancé; l'on peut dire de lui, qu'il est tombé comme un épi mûr pour le ciel. L'aspect de la mort ne l'a point ébranlé. Celui qui a obtenu par sa victoire la puissance sur elle, l'a fait triompher de ce dernier ennemi.

3. MONGHYR. — *Même Société.*

Le troisième enfant de Dieu, dont la mort vient d'édifier les Eglises du Seigneur parmi les païens, est un Hindou de Mon-

ghyr. Il était depuis long-temps malade, et ses souffrances avaient été en grande partie, le moyen dont la grâce s'était servie pour le convertir. On remarquait qu'à mesure que sa fin approchait, il croissait en patience, en résignation et en charité. Il parlait de lui-même, comme d'un grand pécheur, mais en même-temps il exprimait la conviction intime qu'il avait, que Christ l'avait sauvé, et que son esprit, après avoir quitté son corps, serait reçu par le Sauveur, dans les demeures éternelles. Le jour de sa mort, plusieurs personnes étant venues le visiter, il leur annonça qu'il sentait Dieu s'approcher de son âme, d'une façon toute particulière; d'où il conclut que le Seigneur allait le rappeler à lui, et un moment après il expira. Sa mort a produit un excellent effet sur ses compatriotes.

4. MADRAS.

Société des Missions de l'Eglise épiscopale.

Appavoo était très-versé dans les lettres de son pays, et connaissait à fond la langue tamule. Dès le commencement du séjour des missionnaires de l'église épiscopale à Madras, il montra le désir d'entrer en relation avec eux, et peu à peu il gagna leur affection. Ses talens se firent bientôt remarquer, et en 1817, on commença déjà à l'employer comme catéchiste. Pendant plusieurs années, il s'est rendu très-utile, et les missionnaires espéraient qu'il deviendrait, avec le temps, une des colonnes de leur église de Madras; mais le Seigneur en avait décidé autrement. Appavoo a été enlevé subitement par le choléra-morbus. La maladie a été si prompte, qu'il n'a pu rendre témoignage de sa foi, à son lit de mort; mais si sa bouche ne s'est pas ouverte pour exalter, dans ses derniers momens, la grâce qui l'avait sauvé, ses funérailles ont parlé pour lui, et ont été en bénédiction à un grand nombre d'Hindous. Le missionnaire Rhénius a prêché dans cette occasion avec beaucoup d'énergie et d'onction. Il était l'ami et le père en la foi d'Appavoo.

5. CEYLAN. — NELLORE.

Société des Missions de l'Eglise épiscopale.

L'Eglise de Nellore vient de perdre un de ses meilleurs maîtres d'école, qui a souffert beaucoup pour le nom de Jésus. Quoique, depuis long-temps, il eût ressenti les attraits de la grâce, on avait différé cependant de lui administrer le baptême, et ce délai, il l'avait toujours considéré comme une des plus grandes épreuves de sa vie. Il y a quelques mois que, pour lui faire plaisir, on tint une réunion religieuse chez lui; il l'avait demandé avec tant d'instance, qu'on n'avait pu le lui refuser; et cela le rendit si heureux, qu'il ne savait comment exprimer assez sa joie et sa reconnaissance. Dans cette circonstance, il parla avec beaucoup d'humilité et de sincérité, et fit une confession de ses péchés, et de sa foi en Christ, qui toucha toutes les personnes qui étaient présentes. Il dit entre autres, faisant allusion à ce qu'on ne lui avait pas accordé le baptême, aussitôt qu'il l'avait demandé : « Quoique je ne fusse pas admis membre de l'Eglise de Christ sur la terre, j'avais cependant bien l'assurance que j'étais entré dans l'Eglise du Sauveur, qui est au ciel. »

Mark, surintendant de l'école, le visita quelques jours avant sa mort, et trouva autour de son lit plusieurs de ses parens et de ses amis encore païens, qui cherchaient à l'ébranler et à le détourner de la bonne voie. Son frère, entre autres, lui avait apporté de l'eau et des cendres sacrées, qu'il avait achetées dans un temple de faux dieux, et qu'il voulait à toute force lui faire boire, afin qu'il fût purifié de ses péchés, avant que de mourir. Mais notre maître d'école chrétien refusa absolument de satisfaire son désir, et parla avec beaucoup de force et d'assurance de foi, de la folie et du péché qu'il y avait à croire à de pareils moyens de purification. Pendant les dernières semaines de sa vie, il instruisait journellement sa femme dans les saintes Ecritures. Il est mort en rendant témoignage au Sauveur qui l'avait racheté, et en donnant ordre qu'on fît enterrer son corps, au lieu de le brûler, comme c'est la coutume du pays.

6. CEYLAN. — JAFFNA.

Société des Missions wesleyennes.

Nitso Davids était un pauvre Cyngalais. Réduit à la dernière pauvreté, par les dépenses qu'il avait été obligé de faire pour se guérir d'une maladie dont il n'avait pu, malgré cela, extirper le germe, il était dégoûté de la vie, et avait pris le parti de se suicider. Dans ce dessein il se rendit un jour sur le pont de Matura, et déjà il était sur le point de se précipiter dans l'eau, lorsqu'un passant qui l'aperçoit, lui crie : Malheureux qu'allez-vous faire? Nitso fut frappé par cette parole, et effrayé du crime qu'il avait été si près de commettre, il s'en revint à la maison, en faisant de sérieuses réflexions, et résolu à se confier désormais en la Providence divine. En chemin, il rencontra le missionnaire Lalmon, qui, touché de compassion pour lui, l'aborda, lui parla du salut, le prit sous sa protection, et le soigna avec beaucoup de bonté et de persévérance. C'est ainsi que Nitso entra en relation avec la Mission, et que peu à peu il devint chrétien. Son caractère changea, et sa conduite fut telle que doit être la vie d'un enfant de Dieu.

Cependant sa maladie, au lieu de guérir, empirait; mais à mesure que l'homme extérieur se dégradait, l'homme intérieur se renouvelait de jour en jour. De jour en jour, il était plus spirituel dans ses sentimens et dans ses paroles. Il ne négligeait aucune occasion de reprendre et d'exhorter les pécheurs à la repentance. Un trait qui montrera sa délicatesse de conscience et la sincérité de sa conversion, c'est l'inquiétude que lui laissait le souvenir des dettes qu'il avait contractées avant sa conversion, et les peines qu'il se donna jusqu'à la fin de sa vie pour les éteindre, ce à quoi il parvint, en partie par ses propres travaux, en partie par le secours de ses amis.

Toutes les personnes qui l'ont assisté dans ses deniers momens, ont assuré qu'elles n'avaient jamais vu un air aussi calme et aussi serein. Il est mort dans la foi en Christ, et a déclaré en mourant, que ce n'était qu'en son Sauveur qu'il plaçait toutes ses espérances. C'est ainsi que celui qui avait été sur le point de se précipiter dans l'abîme d'une misère éternelle, fut sauvé miraculeusement par la grâce du Seigneur.

7. MER DU SUD. — HUAHEINE.

Société des Missions de Londres.

Les feuilles périodiques de la Société des Missions de Londres annoncent la mort d'un des membres les plus anciens et les plus âgés de l'église de Huaheine, nommé Paea. Le jour de sa mort, les douleurs auxquelles il avait été sujet auparavant, l'abandonnèrent presque entièrement, de sorte qu'il put répéter plusieurs passages de l'Ecriture, et prier avec une expression délicieuse et les yeux tournés vers le ciel. Entre autres paroles sorties de sa bouche, on a recueilli les mots suivans : « Puisse le nom de Jéhovah être glorifié, du soleil levant jusqu'au soleil couchant. Il a jeté les yeux sur moi, dans sa grande miséricorde, et a envoyé son Bien-aimé pour me sauver de mes péchés et me soustraire à la colère de Dieu. O Seigneur! aie pitié de moi, et sauve mon corps et mon âme, pour l'amour de Christ. » Comme on lui demandait sur qui il faisait reposer ses espérances de salut, il répondit, d'une voix forte et avec un accent particulièrement sérieux : « Sur Christ, qui est mort pour moi. » Après quoi, il ajouta : « Ma vie ne m'estpoint chère, pourvu que j'achève ma course avec joie. » Il ne put continuer, et expira un moment après.

8. AMÉRIQUE DU NORD. — NEW-FAIRFIELD.

Société des Frères-Unis.

Matthieu était né sur les bords de la Grande-Rivière, et appartenait à la tribu indienne des Shawano. Depuis 1817, année de son baptême, il menait une vie retirée, et se distinguait par une connaissance remarquable de lui-même, comme pécheur, et par sa confiance dans les mérites infinis du Sauveur. Sa conduite était irréprochable.

En 1824, il fit une chute qui augmenta beaucoup une faiblesse qu'il ressentait, depuis plusieurs années, à la poitrine; et dès-lors, il fut presque toujours malade.

Vers la fin de sa vie on lui demandait, s'il se confiait en son

Sauveur, et s'il sentait qu'il pouvait lui abandonner l'issue de sa maladie, quelle qu'elle pût être. « Je ne puis nier, répondit-il, que de temps en temps il ne me vienne dans l'esprit d'avoir recours aux artifices que mes compatriotes encore païens emploient pour se débarrasser de leurs maladies; mais dès que je réfléchis qu'en faisant cela je me priverais de la grâce de mon Sauveur, je repousse aussitôt loin de moi de pareilles pensées, et je m'abandonne, en corps et en âme, à celui qui m'a créé et qui m'a racheté. Je dois dire aussi, que lorsque je pense à ma famille, qui est nombreuse, je désirerais prolonger encore quelques temps mes jours ici-bas. »

Depuis ce moment sa paix ne fut plus troublée, et il parut parfaitement résigné à la volonté du Seigneur. Il dit un jour : « J'ai déposé tous mes péchés aux pieds de Jésus, et il fera maintenant de moi ce qui lui semblera bon. Je lui rends grâce de la faveur qu'il m'a accordée d'entendre sa Parole, et d'être reçu dans son Eglise par le baptême. Il est vrai que je me suis souvent détourné de lui et que je l'ai offensé par mes péchés; mais il ne m'a pas rejeté, et j'ai cette confiance, qu'il me recevra en grâce, et qu'il aura pitié de moi, pauvre pécheur; c'est ainsi que moi, indigne Indien, je serai admis dans la société des justes parvenus à la perfection. »

Dans ses derniers momens, il montra une tendre sollicitude pour sa femme et ses enfans, dont l'aîné n'avait que onze ans; il pria pour eux, les recommanda à la grâce du Sauveur, et les exhorta à obéir à leurs maîtres et à suivre les directions de la Parole de Dieu.

Il est mort à l'âge de 37 ans.

Après cela je regardai, et voici une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toutes nations, tribus, peuples et langues, lesquels se tenaient devant le trône et en la présence de l'Agneau, vêtus de longues robes blanches, et ayant des palmes dans leurs mains. Ce sont ceux qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau. Rév. de saint Jean, VII, 9, 14.

TABLEAU DES RECETTES

DES PRINCIPALES SOCIÉTÉS RELIGIEUSES DE LONDRES, DU 1er MAI 1828 AU 1er MAI 1829.

	F.	C.
Société des Missions de l'Eglise épiscopale...........	1,363,281	»
Société des Missions de Londres.......................	1,065,976	»
Société des Missions wesleyennes......................	1,275,000	»
Société des Missions d'Ecosse.........................	1,126,633	»
Société des Missions des Frères-Unis de Londres......	115,693	50
Société biblique britannique et étrangère.............	2,199,604	50
Société biblique britannique et étrangère pour les marins..	88,281	»
Société pour les marins du pays.......................	43,350	»
Société biblique navale et militaire..................	96,160	50
Société britannique et étrangère pour les écoles........	129,361	50
Société des écoles du Dimanche........................	9,129	»
Union pour les écoles du Dimanche.....................	134,538	»
Société des écoles Newfoundland.......................	38,807	»
Société de l'Eglise épiscopale pour les marins.........	34,858	50
Société du port de Londres et de l'Union de Bethel....	44,293	50
Société pour les Juifs.................................	334,789	50
Société d'Irlande......................................	110,538	50
Société des Traités religieux.........................	572,959	»
Société pour la paix..................................	15,606	»
Société philo-judéenne................................	8,185	50
Société continentale..................................	47,583	»
Société de livres de prières et d'homélies............	55,819	50
Société hibérnienne....................................	189,950	»
(1)	8,120,398	50

Huit millions consacrés annuellement, en Angleterre, par la charité chrétienne, à l'avancement du règne du Sauveur dans le monde!..... Que cette somme est considérable, quand on la compare à ce qui se fait chez nous dans le même but; mais quelle est peu de chose, quand on réfléchit aux incalculables

(1) Dans cette liste ne sont pas comprises les recettes de la Société des Missions baptistes, qui s'élèvent annuellement à 3 ou 400,000 fr.

et folles dépenses que le monde fait pour satisfaire sa vanité, son orgueil et ses convoitises, et dont il ne recueillera, un jour, que confusion et angoisse !

Comparaison entre la chronologie chinoise et la chronologie de la Bible.

Nos lecteurs connaissent déjà M. Médhurst, missionnaire à Batavia, par l'étude qu'il a faite de la langue chinoise dans ses rapports avec la langue japonaise, et par les travaux auxquels il s'est livré dans le but de rendre la traduction de la Bible en chinois, intelligible aux habitans du Japon (1). Les nouvelles recherches que ce savant missionnaire vient de faire sur la chronologie des Chinois, le recommandent encore une fois à notre attention. Laissons-le lui-même nous rendre compte de son ouvrage :

» Mon ouvrage sur la chronologie est une comparaison entre le système des Chinois et le nôtre, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. La page est divisée en deux parties : la partie supérieure est occupée par une esquisse de la chronologie chinoise; au bas de la page se trouve la chronologie chrétienne. Je fais correspondre exactement les deux systèmes, année par année, et je montre les rapports qu'ils ont entre eux, surtout dans les premiers temps du monde : ces rapports sont bien remarquables. D'après les deux systèmes, le premier homme eut trois fils ou successeurs. — On trouve à la même époque le souvenir de relations qui ont existé entre des êtres célestes et des êtres terrestres, ou entre des êtres bons et des êtres méchans. — Il n'y a guère qu'une année de différence pour le déluge; on compte dix générations d'hommes entre la création et le déluge; — et le vin a été découvert à peu près à la même époque. Les sept années de famine en Egypte, ont sept années de famine en Chine qui leur correspondent exactement; Samson a aussi son pareil en Chine, où nous trouvons, à peu près vers le même temps, un homme d'une force extraordinaire, qui fut, comme le premier, trahi et conduit à sa perte

(1) Voyez *Journal des Missions*, 2e année, page 257.

par une femme. Si nous ajoutons à tout cela la tradition, bien connue parmi les Chinois, d'un sage qui devait être manifesté dans l'Occident, et à la recherche duquel l'empereur Ming-té envoya des ambassadeurs, vers le commencement de l'ère chrétienne, nous serons frappés de la coïncidence qui se trouve entre leur chronologie et les faits rapportés dans la sainte Ecriture, coïncidence qui semblerait indiquer que la première est empruntée à la dernière (1). Je n'ai pas affirmé dans cet ouvrage que les événemens rapportés par les chronologistes de l'Orient et de l'Occident fussent les mêmes; mais je les ai placés sur la même page et à la même époque, laissant aux lecteurs le soin d'en tirer les conclusions qui leur paraîtraient les plus justes. Ce qui m'a donné l'idée de faire cet ouvrage, c'est l'observation que j'ai faite, que les Chinois se vantent beaucoup de leur haute antiquité, regardent avec mépris la chronologie européenne, qui leur paraît plus moderne, et font entendre que nous n'avons point de documens d'une date plus ancienne que l'ère chrétienne. J'ai travaillé à leur montrer, par les dates et par le récit des événemens qui se rattachent à chaque période remarquable, que nous avons un système de chronologie sur lequel on peut s'appuyer avec confiance, puisqu'il est plus authentique et plus ancien que le leur; que le monde subsiste depuis l'époque qu'indique notre chronologie; que Moïse, inspiré par l'esprit de Dieu, a donné un récit exact de la création et des événemens subséquens, long-temps avant que les Chinois eussent aucun auteur remarquable; que les ouvrages qu'ils avaient, ont presque tous été détruits vers l'époque où le Pentateuque a été traduit en grec; et qu'ainsi, pendant que l'authenticité des livres de Moïse avait tant d'autorités en sa faveur, il s'était répandu les doutes les mieux fondés et la plus grande incertitude sur l'authenticité et même sur

(1) C'est une opinion maintenant assez accréditée, parmi les théologiens chrétiens, que les traditions religieuses de l'Orient sont, en grande partie, des restes défigurés des révélations primitives données aux hommes : ainsi, la trinité des Hindoux, l'incarnation de leur Wischnou, ses souffrances, son triomphe, etc., ont une analogie frappante avec les doctrines révélées. Les recherches récentes de M. Médhurst ne font que donner plus de poids à cette opinion.

l'existence de leurs monumens historiques. J'ai signalé la funeste méprise qu'ils avaient faite, lorsque, dans leurs recherches sur le sage de l'Occident qui leur était annoncé, ils s'étaient arrêtés à un fabuleux Buddha, tandis que s'ils avaient persévéré dans leurs enquêtes, ils auraient trouvé le véritable Christ, le Sauveur du monde, et introduit dans la Chine une doctrine qui aurait fait le bonheur des Chinois dans ce monde et dans celui qui est à venir. Comme tout cela est contenu dans trente-sept pages, on comprend que je n'ai guère pu faire mention d'autre chose que des noms des rois, de l'époque de leur règne, et de quelques mots sur les événemens remarquables; cependant j'espère que cet ouvrage sera accueilli avec intérêt. Les notes sur la chronologie chinoise étant tirées de leurs documens historiques, cela engagera quelques personnes à parcourir le livre, tandis qu'elles l'auraient rejeté si elles n'y avaient vu que des noms, des dates et des allusions à des événemens qui leur eussent été complètement étrangers. Je prie le Seigneur de bénir cet ouvrage, et bien qu'il ne contienne pas beaucoup d'exhortations à la repentance et à la piété, j'ai l'espérance que, réuni à d'autres livres d'une tendance plus décidément pratique, il sera utile pour détruire quelques préjugés, et pour faire avancer de quelques pas dans la carrière de la vérité, ceux qui marchent avec impartialité.

NOUVELLES RÉCENTES.

ILES DES AMIS OU TONGA (1).

Les dernières nouvelles reçues de Tonga sont du 4 avril 1828; en voici la substance :

Tubo, chef de Tonga, a envoyé un message secret au chef de Vavaoo, pour l'engager à abandonner l'ancienne religion et à recevoir des missionnaires. Dans le premier moment, cette communication n'a fait qu'irriter Finau; mais peu à peu ses préjugés ont cédé à la force de la vérité, et il a pris le parti de

(1) Voyez 3e année, page 299.

renoncer à ses divinités païennes et d'embrasser le culte de Jéhovah. Il a eu à ce sujet des conversations, pendant quinze jours et quinze nuits, qui l'ont tellement agité, qu'il en a perdu le sommeil. Enfin, il a prié un Anglais, qui est auprès de lui, de lui écrire deux lettres, l'une pour Tubo, l'autre pour M. Turner, missionnaire. Dans celle à M. Turner, il l'invitait à lui envoyer un missionnaire, et lui disait qu'en se convertissant, tout son peuple se convertirait avec lui; il reconnaissait également, dans cette lettre, qu'il avait été un méchant homme, et il promettait de changer de conduite.

Quand on se rappelle la fin tragique de la Mission dans ces îles, il y a trente ans, et que l'on compare les scènes qui se passèrent alors avec les faits que nous venons de rapporter, on ne peut que se réjouir et louer le Seigneur. Comment douter, après cela, que le règne de l'idolâtrie n'y soit bientôt détruit, comme il l'a été dans les autres îles de l'Océan-Pacifique?

Fautes essentielles à corriger dans le numéro précédent.

Page 6, ligne 1re, au lieu de *seize*, lisez *six*.
Page 24, ligne 24, au lieu de *trentième*, lisez *treizième*.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

NOTICE ABRÉGÉE

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DES MISSIONS PRINCIPALES.

(Suite ; voyez 4e année, page 117.)

AMÉRIQUE DU SUD.

I. GUYANE ANGLAISE. — *Colonie de Démérary et d'Essequebo.*

Au mois de décembre 1807, M. John Wray, sur la demande de M. Post, pieux et respectable planteur hollandais de Démérary, partit d'Angleterre pour cette colonie. A peine y fut-il arrivé, qu'il eut occasion de commencer ses travaux au *Ressouvenir*, c'est le nom de la terre de M. Post. Les nègres montrèrent dès l'abord le plus grand empressement à assister à la prédication de l'Evangile. Il en vint de différentes plantations voisines, et même d'une ville située à neuf milles du lieu de la réunion. La congrégation de M. Wray s'accrut à un tel point, que bientôt on fut dans la nécessité de bâtir une chapelle pour la recevoir. Le nombre de ses auditeurs s'éleva à près de six cents, et jamais peut-être il n'y en eut de plus recueillis et de plus attentifs. Tous les yeux étaient fixés sur les lèvres du prédicateur ; il n'y avait pas un individu qui ne parût avide de saisir chacune de ses paroles. La plupart paraissaient profondément occupés des intérêts de leurs âmes, et une réforme considérable s'opéra parmi eux. A peine se passait-il un seul jour sans que trois ou quatre vinssent demander à M. Wray ce qu'ils avaient à faire pour être sauvés. D'autres lui adressaient les plus graves questions sur les doctrines de la religion chrétienne ; et plusieurs nègres qui avaient coutume de s'enivrer deux ou trois fois par semaine, étaient de-

venus sobres. C'est ainsi que l'Evangile dompta en quelques mois des hommes que le fouet n'avait pu discipliner depuis nombre d'années. Le régisseur d'une habitation du voisinage déclara qu'il ne pouvait revenir du changement qui s'était opéré parmi les esclaves qu'il dirigeait. Avant d'avoir entendu l'Evangile, ils étaient indolens, querelleurs, portés à la révolte; mais depuis, ils se montraient industrieux, tranquilles et obéissans. Autrefois, ils étaient dans l'habitude de passer trois ou quatre nuits par semaine à jouer du tambour de basque, à danser et à boire, non sans incommoder grandement le voisinage, et sans nuire à leur santé; ils consacraient maintenant leurs heures de loisir à l'instruction religieuse, à la prière et au chant des cantiques. Tels qui étaient autrefois féroces comme des lions, étaient devenus doux comme des agneaux.

En avril 1809, la Mission essuya une perte douloureuse, par la mort de M. Post, son principal appui, et l'un des amis les plus zélés de la cause évangélique, Non seulement c'était lui qui, dans l'origine, avait appelé M. Wray dans la colonie, mais encore, malgré les mauvais propos et l'opposition qui, à cette occasion s'étaient élevés contre lui, il avait persévéré avec une constance inébranlable dans sa pieuse et bienfaisante entreprise. Bien des gens le regardaient comme un homme simple ou comme un fou; on l'accusait d'exciter parmi les nègres l'esprit d'insubordination et le mécontentement, et même l'autorité lui avait défendu de tenir sur ses terres des rassemblemens tumultueux d'esclaves. Malgré cela, il n'en persista pas moins à travailler au salut des pauvres nègres, et à s'en remettre à Dieu pour le résultat.

M. Post prenait l'intérêt le plus vif aux succès qu'obtenait la Mission; mais tandis qu'il contemplait avec délices l'ascendant que la religion prenait sur les esclaves des autres, il avait la douleur de voir que ses propres nègres restaient en général dans la plus triste insouciance pour leurs intérêts spirituels. C'était en vain qu'il les encourageait par tous les moyens à assister aux instructions; un petit nombre seulement se présentaient, soit pour apprendre le catéchisme, soit pour entendre la Parole de Dieu. Quand il entreprenait de les haranguer à ce sujet, la plupart lui répondaient : « Massa, moi pas

jaquette, moi pas chapeau, moi pas chemise pour aller à l'église. » Il avait beau leur fournir tous les objets de ce genre dont ils pouvaient avoir besoin, après s'être montrés pendant quelque temps aux instructions, ils cessaient d'y aller, en disant pour s'excuser : « Moi pas faire de mal; moi pas voleur. » Il avait cependant la consolation d'en voir quelques-uns se présenter régulièrement à l'église, et il ne cessait de les encourager à continuer. On le voyait converser avec eux de la manière la plus affectueuse, leur expliquer les Ecritures, et les catéchiser sur les vérités de la religion. Un jour, c'était pendant sa dernière maladie, un de ses plus vieux nègres, charretier, appelé Mars, vint le voir : Eh bien, Mars, lui dit M. Post, comment cela va-t-il ? Le vieillard, croyant que son maître lui demandait ce que faisaient les nègres, lui répondit : « On épluche du coton, Massa. » Je ne te demande pas, reprit M. Post, quel ouvrage font tes camarades ; éplucher du coton est fort bien, mais c'est de quoi je ne m'inquiète plus maintenant; tout cela est fini pour moi. » Il fit ensuite venir le vieux nègre près de son lit, lui prit la main, et lui dit adieu, en l'exhortant à assister exactement à la prédication de la Parole divine, à venir à Christ, et à se préparer à aller prendre place dans le ciel auprès du Sauveur ; il lui dit qu'il lui faudrait bientôt mourir, et que bien qu'il eût été son maître sur la terre, il n'y aurait bientôt plus entre eux aucune distinction.

M. Post n'épargnait aucune dépense pour aider la Mission à atteindre le grand objet de ses travaux. En douze ou quinze mois, ses généreux efforts lui coûtèrent plus de mille livres sterling, noble exemple de générosité chrétienne, et cela encore, à une époque où, en raison de plusieurs mauvaises récoltes successives, la colonie se trouvait dans la situation la plus décourageante. Pour assurer aux nègres, après sa mort, le bienfait de l'instruction religieuse, il laissa à la Société des Missions, outre la propriété de la chapelle qu'il avait fait bâtir, une maison d'habitation, un jardin, et cent livres sterling par an pour le traitement du ministre.

La mission de Démérary continua à fleurir après la mort

de M. Post; mais les ennemis de la religion, tant dans cette colonie que dans plusieurs îles des Indes occidentales, parvinrent enfin à faire rendre divers réglemens qui resserraient dans de si étroites limites le temps destiné à l'instruction des esclaves, qu'on pouvait presque les regarder comme une prohibition absolue de toute réunion de nègres pour les exercices religieux. Heureusement toutefois, ces restrictions furent de peu de durée. En conséquence d'une remontrance faite par la Société des Missions, le gouvernement anglais adressa au gouverneur de Démérary des ordres portant que les nègres pourraient se réunir chaque dimanche pour l'instruction religieuse, depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, et les autres jours de sept à neuf heures du soir, moyennant la permission de leurs maîtres respectifs : des copies de ces ordres furent expédiées aux autres colonies.

Outre la Mission établie au *Ressouvenir*, M. Davies en forma une autre à George-Town, à environ huit milles de distance. Il y érigea une vaste chapelle où se réunirent un grand nombre de nègres. Il n' y en eut pas moins de 5,000 qui vinrent successivement recevoir ses instructions; quelques-uns même accoururent de plus de cinquante milles. Une réforme complète s'opéra parmi eux; et il fut permis d'espérer que la plupart sentirent dans leurs cœurs l'influence de la vérité divine et devinrent des hommes nouveaux. Un autre missionnaire, M. Elliot, qui avait exercé long-temps son ministère à George-Town, transporta le siége de ses travaux sur la côte occidentale de Démérary, où il paraît que ses efforts ont été couronnés d'un égal succès. Il se passait rarement un dimanche sans que quelques nègres vinssent se présenter comme aspirans pour le baptême : on remarquait en même temps une amélioration considérable dans les mœurs d'un grand nombre de ces pauvres gens. Le voyageur pouvait parcourir les habitations à plusieurs milles à la ronde, et n'y entendait, au lieu des chansons de cabaret dont les airs retentissaient auparavant, que les saints cantiques de Sion.

C'est ainsi que depuis quelques années la Mission prospérait, sans éprouver d'obstacles de la part des colons, dont l'esprit

persécuteur paraissait s'être ralenti, quand un événement inattendu autant qu'il était extraordinaire, vint jeter les directeurs de la Société des Missions de Londres dans la plus grande consternation.

M. John Smith, leur missionnaire à Démérary (plantation *le Ressouvenir*) travaillait depuis sept ans, avec succès, au milieu de la population esclave de cette colonie. Son caractère doux et pacifique lui avait acquis l'estime et l'affection des nègres aussi bien que des colons, et il semblait que son ministère eût dû se prolonger long-temps encore dans un pays auquel il avait été en grande bénédiction.

Mais le 21 août 1823, M. Smith est arrêté dans sa maison, et conduit, avec sa femme, à la maison de la colonie, où il demeura emprisonné pendant sept semaines, sans qu'on lui accordât seulement la permission de recevoir la visite de ses amis. Au bout de sept semaines, il fut traduit devant un tribunal militaire et accusé d'avoir conspiré contre le gouvernement de sa majesté le roi d'Angleterre, en favorisant le dernier soulèvement qui avait eu lieu parmi les esclaves de Démérary. Les accusateurs avancèrent contre lui une masse de faits qui, loin de prouver sa culpabilité, ne faisaient au contraire que mettre dans le jour le plus lumineux son caractère personnel et la manière noble et pleine de droiture dont il avait exercé sa vocation de missionnaire. Malgré cela, la cour de justice jugea convenable de le condamner à mort, et de l'envoyer à la prison commune, comme convaincu de trahison envers la patrie. La sentence du tribunal de Démérary fut envoyée en Angleterre et soumise au jugement de sa majesté britannique, qui acquitta M. Smith de la peine de mort, et lui rendit sa liberté, à la condition qu'il ne résiderait plus désormais dans aucune partie des Indes occidentales appartenant à l'Angleterre. Mais avant que cette sentence du conseil royal fût parvenue à Démérary, M. Smith avait expiré; un emprisonnement de sept mois et demi dans un local humide, et les chagrins, suite naturelle d'une injuste et odieuse oppression, avaient abrégé ses jours.

Tous les amis de la religion et de l'humanité ont gémi sur l'issue d'un événement qui n'a que trop fait voir de quel œil

les colons européens envisagent les travaux des missionnaires parmi les esclaves nègres, et quelle est l'inimitié que la plupart d'entre eux portent dans leur cœur contre l'Evangile. Quant à M. Smith, il est mort martyr de sa foi, et il a échangé cette vallée d'injustice contre un séjour où *son jugement sera mis en lumière*, et où *sa justice brillera comme le plein midi.*

Cependant cette épreuve ne ralentit pas le zèle des directeurs de la Société des Missions de Londres, car, une année s'était à peine écoulée depuis la mort de M. Smith, que déjà M. Davies était à Démérary, et y poursuivait la belle carrière de son prédécesseur.

En 1814 la Société de Londres comptait 400 nègres dans les différentes Eglises fondées par les missionnaires dans la Guyane; mais le nombre de ceux qui entendaient régulièrement la prédication de l'Évangile était beaucoup plus considérable : il s'élevait à près de 2,000. Les missionnaires ont travaillé dès-lors en paix, et leur œuvre a prospéré; espérons en Dieu que la persécution ne se renouvellera plus.

Il nous reste maintenant à exposer l'état actuel de cette Mission tel que nous le trouvons dans le dernier Rapport de la Société des Missions de Londres, dans celui de la Société des Missions de l'Église anglicane, et dans celui de la Société des Missions wesleyennes.

1. Démérary.

Société de Londres. — M. Ketley et sa femme ont mis à la voile, de Gravesend, le 26 octobre 1828, et sont arrivés à Démérary, après une heureuse traversée, le 7 décembre suivant. Ils ont été reçus par l'Église avec des démonstrations de joie. Jusqu'à l'arrivée de M. Ketley, M. Davies était resté chargé du soin de la Mission, et M. Wray, de Berbice, y était venu de temps en temps exercer les fonctions de son ministère.

La chapelle de la côte occidentale sera probablement de nouveau occupée; le gouvernement l'ayant donnée à la Société.

Société de l'Église épiscopale. — MM. Charles Carter et Léonard Strong sont fixés dans la paroisse de Saint-Mary.

M. Strong rend compte, comme suit, des travaux de M. Carter :

« M. Carter dirige l'école du dimanche et instruit quelques adultes qui viennent le voir, tous les dimanches matin et soir, sans parler de quelques autres qui fréquentent sa maison dans la semaine. Le dimanche notre chapelle est pleine ; 76 personnes participent à la sainte Cène. Nous avons établi une seconde école du dimanche à 12 milles à l'est ; le nombre des écoliers y est de 106. Hier nous avions à Bee-Hive 133 filles et 60 garçons. »

M. Carter, parlant de ses écoliers, dit :

« Notre école du dimanche prospère. J'ai environ 18 garçons qui sont capables de lire leur Nouveau-Testament, et dont quelques-uns me rendent de grands services comme instituteurs ; j'espère qu'avec le temps et sous la bénédiction de Dieu, ils feront honneur à cette Société, et deviendront de zélés disciples de Jésus. La seconde et la troisième classes lisent les discours de notre Sauveur et la seconde partie d'un livre élémentaire qui leur sert d'introduction au Nouveau-Testament ; la dernière classe étudie les tableaux et reçoit chaque jour une instruction religieuse. »

Société des missions wesleyennes. — *Quatre stations.*

George-town. — Dans cette seule station 234 personnes ont été reçues membres de la Société dans le courant de l'année dernière, et la chapelle a du être considérablement agrandie.

Mahaica. — Dans le courant de l'année 1828, les missionnaires ont baptisé 865 adultes et enfans, et marié 119 couples.

Glazier. — 69 personnes ont été baptisées dans le courant de l'année dernière ; 58 ont été reçues membres de la Société, et 28 couples ont reçu la bénédiction nuptiale.

Mahaicony. — Le nombre des membres de la Société dans cette station est de 2,541, parmi lesquels 17 blancs, 261 libres et hommes de couleur, et 2,263 esclaves.

2. Berbice. — *Société des Missions de Londres.*

M. Wray continue à travailler ici avec de grands succès. Il est encouragé par le gouvernement de la colonie et par plusieurs colons animés d'un véritable esprit de philanthropie.

La congrégation s'est accrue de plusieurs esclaves, qui ont un grand désir d'être instruits; de sorte que la chapelle est remplie d'auditeurs le dimanche. M. Wray a vu plusieurs exemples de conversions véritables au milieu de son troupeau.

Au mois de janvier 1829, la congrégation se composait de 110 catéchumènes (dont 24 ont été reçus à la communion), de 47 personnes baptisées dans le courant de l'année dernière, et de plusieurs candidats à la sainte Cène.

Une école a été ouverte au mois de juin 1828, à l'érection de laquelle son excellence le gouverneur et plusieurs personnes respectables ont généreusement contribué.

Il y a de plus, dans la colonie, une école du dimanche fréquentée par 166 enfans, dont le nombre s'accroît tous les jours, et une école du vendredi soir dans laquelle les progrès des enfans sont très-réjouissans.

M. Wray distribue avec zèle la Bible et des Traités; ainsi les esclaves ne manquent pas de moyens pour parvenir à la connaissance du salut.

3. Essequebo. — *Société de l'Eglise épiscopale.*

Au mois de décembre dernier, M. Strong écrivait :

« Le jour de Noël, les nègres sont venus, pour la première fois, me trouver chez moi, afin d'entendre quelque chose sur Jésus-Christ; ce que je leur ai dit leur a paru tout nouveau, et ils l'ont écouté avec une grande attention. Le dimanche, j'ai ordinairement pour auditeurs 8 hommes, 20 femmes, 10 garçons et 8 filles.

Dans une lettre d'une date plus récente, M. Strong s'exprimait ainsi :

« La perspective qui s'ouvre devant moi est plus encoura-

geante que lorsque je vous écrivis la dernière fois. J'ai maintenant 20 enfans, qu'une vieille femme m'amène; et le dimanche 40 à 50 personnes assistent ordinairement au service divin. Quelques-unes d'entre elles sont très-régulières et me montrent beaucoup d'affection. »

M. Armstrong, son collègue, n'est pas à beaucoup près dans une situation aussi heureuse. Il écrivait dernièrement :

« Vous devez considérer ma situation ici comme celle d'un missionnaire placé au milieu d'une contrée idolâtre et non civilisée, avec cette différence seulement, que ce qu'il y a de civilisation parmi nous est le fruit de la contrainte. Jamais l'Evangile n'a été annoncé sur ces côtes; on y prêche bien une espèce de morale; mais qu'est-ce que cela pour convertir les âmes? En fait, nous avons ici un mélange de toutes les superstitions africaines et de tous les vices de l'Europe. — La plupart des gens qui viennent le dimanche sont ou nus, ou à moitié vêtus; quelques-uns cependant sont propres et habillés décemment. Mais personne ne proclame la liberté à ces captifs, et ne leur montre le chemin qui conduit à Christ. »

Prions le Seigneur qu'il soit avec son serviteur, afin que, quoique séparé de la communion des Saints, il puisse se réjouir en Dieu son Sauveur, et attendre, par la patience, des temps plus heureux que ceux qu'il a vus jusqu'ici !

II. GUYANE HOLLANDAISE. — *Rio de Berbice, Bambey, Paramaribo.*

Au commencement du 18e siècle les Hollandais, ayant fondé une colonie près du fleuve Surinam, invitèrent des colons de tous les pays à venir cultiver ce nouveau champ ouvert à l'industrie européenne. La Société des Frères-Unis profita de cet appel pour commencer dans ce pays une Mission dont le but était d'amener à la connaissance du christianisme les nègres esclaves aussi bien que les indigènes de la contrée; mais, après plusieurs années d'un travail pénible et infructueux, les missionnaires se virent obligés de quitter leur plantation et d'aller s'établir à Rio de Berbice, pour s'y occuper exclusivement de la conversion des Arouaques (Arawakas), tribu indienne qui a une

grande affinité avec celle des Caraïbes. Mais ici encore, après de pénibles commencemens, et au moment où il semblait que leurs travaux allaient être couronnés de succès, les missionnaires furent exposés, coup sur coup, à de rudes épreuves. Un de leurs établissemens fut complètement ruiné par des nègres en insurrection; eux-mêmes ne trouvèrent leur salut que dans la fuite, et en fuyant ils furent poursuivis par les nègres qui leur tirèrent dessus et les blessèrent. Le pays d'ailleurs était extrêmement malsain, et offrait de grandes difficultés aux missionnaires. Les marais fangeux de la côte leur causaient de fréquentes maladies; lorsqu'ils voulaient pénétrer dans l'intérieur du pays pour y chercher les Indiens, ils ne trouvaient pas de routes praticables; il leur fallait remonter les rivières sur de frêles canots, et encore cette manière de voyager était-elle sujette à bien des inconvéniens, car les fleuves de l'Amérique du sud, étant coupés çà et là par de no mbreuses cascades, les missionnaires étaient obligés de traîner souvent après eux ou de porter sur leurs épaules leur petit bateau, jusqu'à l'endroit où le fleuve redevenait navigable. Les nègres vagabonds qui, après être parvenus à s'affranchir par la force erraient dans la contrée, étaient aussi un des grands fléaux de la Mission; car non seulement ils mettaient la vie des missionnaires en danger, mais ils entravaient encore leur ministère de paix auprès des Indiens. C'est ainsi que, jusqu'à l'année 1770, les frères eurent à lutter contre des difficultés de toute espèce. Mais cette année-là fut pour eux comme l'aurore d'une saison de grâce pour la Mission. Douze nègres vinrent se fixer auprès d'eux et demandèrent à être instruits dans l'Evangile; leur chef Arabini fut touché à salut, et après une épreuve de près d'une année, il reçut le baptême, le 6 janvier 1771. Il demeura ferme dans la foi, renonça absolument à tous les usages païens, et quoique sa qualité de chef l'exposât à de grandes tentations, il honora toute sa vie la profession franche et ouverte qu'il faisait de l'Evangile. Trois années plus tard, un second nègre fut baptisé; et cette même année, les frères quittèrent Rio de Berbice, et transportèrent leur établissement à Bambey. Chaque année leur église s'accrut de quelque membre; mais il faut avouer que les progrès de l'Evangile étaient extrêmement

lents parmi les nègres et les indigènes, car, en 1790, le troupeau des frères ne se composait encore que de 25 membres baptisés. Parmi ces derniers, on remarquait un vieillard boiteux, baptisé sous le nom de Paul, et qui, avant sa conversion, avait été un des idolâtres les plus zélés. Mais la foi qui l'avait sanctifié lui avait donné beaucoup d'amour pour son Sauveur, et il était devenu lui-même missionnaire parmi ses compatriotes le long des bords du fleuve Surinam. De cette manière, il avait préparé les voies à l'Evangile; aussi le missionnaire Wiez, qui plus tard, visita les contrées que Paul avait parcourues, trouva-t-il partout les cœurs disposés à recevoir la bonne Nouvelle du salut. Les nègres demandaient instamment un missionnaire; mais avant qu'on eût pu leur accorder leur demande, l'un des missionnaires mourut, et l'autre tomba sérieusement malade. Enfin, les circonstances devenant de plus en plus critiques, et les missionnaires se voyant dans l'impossibilité d'entretenir des communications régulières avec la côte pour se procurer les choses nécessaires à la vie, la Mission de Bambey fut suspendue l'année 1817, après 50 années des plus pénibles travaux. Les chrétiens indigènes de ce pays viennent maintenant de temps en temps à Paramaribo, où ils assistent aux assemblées religieuses; et après avoir rafraîchi et fortifié leurs âmes dans la communion fraternelle, ils s'en retournent joyeux dans leur patrie.

L'année de la fondation de l'établissement de Rio-Berbice, deux missionnaires moraves s'étaient fixés à Paramaribo, capitale de la Guyane hollandaise, et avaient commencé par y vivre, dans l'obscurité, du fruit de leur travail. Peu à peu ils trouvèrent l'occasion d'annoncer l'Evangile aux nègres esclaves de cette ville et des plantations environnantes. En 1776, ils eurent la joie de baptiser Chrétien Cupidon, qui était les prémices de la bénédiction du Seigneur répandue sur leur ministère. Dès-lors chaque année a vu le petit troupeau s'accroître. Mais c'est surtout dans ces derniers temps, qu'une grande grâce a accompagné la prédication de l'Evangile parmi les nègres esclaves de la Guyane. En 1826, les frères célébrèrent l'anniversaire de la fondation de la Mission de Paramaribo, et choisirent pour cette fête le jour où, cinquante ans auparavant,

Cupidon avait été baptisé. Jamais une si grande affluence n'avait assiégé les portes de l'église, que les nègres chrétiens avaient pris soin d'orner de fleurs. On eût dit que la ville entière voulait prendre part à la fête; chacun à l'envi félicitait cette heureuse église et lui souhaitait toutes sortes de bénédictions; les nègres surtout ne trouvaient pas de paroles pour exprimer leur joie et pour bénir le Seigneur.

Dans l'espace des cinquante dernières années, les frères ont baptisé 2,477 nègres. L'église de Paramaribo se compose actuellement de 131 membres. Mais le nombre des nègres convertis dans les plantations environnantes est beaucoup plus considérable. Les frères y comptent 821 communians, 247 adultes baptisés, 225 enfans baptisés, 100 candidats au baptême, 190 nègres exclus et 270 nègres bien disposés: total des nègres de Paramaribo et des plantations environnantes, sous la direction des frères Moraves, 1,982.

III. ÉTATS ESPAGNOLS. —*Buenos-Ayres*, *Chili*, *Mexique*.

Il est triste de devoir dire que ces contrées, qui ont déployé tant de courage et de persévérance dans la lutte qu'elles ont entreprise pour s'affranchir du joug de l'oppression qui pesait sur elles depuis si long-temps, ne savent pas, à l'heure qu'il est, profiter d'une liberté si précieuse et si chèrement achetée. Infectées du poison de l'incrédulité, ou sourdement minées par un esprit de superstition encore plus déplorable, elles ne paraissent pas sentir le besoin d'un christianisme pur qui les élèverait à un degré de prospérité qu'elles ne connaissent point, et qui réprimerait la fougue des passions qui les agitent. Réjouissons-nous toutefois de ce que ces pays ne sont pas complétement fermés aux efforts de différentes Sociétés, qui cherchent à y répandre la lumière de l'Evangile. La Bible, qui circule maintenant dans presque toutes les parties de l'Amérique du sud, fera son œuvre sous la bénédiction du Seigneur. Que les chrétiens prient, et le Sauveur, fidèle à ses promesses, bénira leurs efforts au-delà de leurs espérances.

A Buenos-Ayres, le Révérend John Armstrong a distribué 2,443 Bibles de la part de la Société biblique britannique et étrangère.

La même Société a envoyé à différens particuliers de Rio-Janeiro 3,300 exemplaires de la Bible, avec prière de les mettre en circulation.

MM. Matthieu et Thomson ont également travaillé avec zèle, comme agens de cette Société. M. Matthieu a passé de Buenos-Ayres dans le Chili qu'il a parcouru; il y a distribué 1,300 exemplaires des saintes Ecritures, dont un cinquième de Bibles. Le Comité de la Société remarque, dans son Rapport de l'année dernière, « qu'il se sent encouragé par les succès obtenus, pendant les dernières années, à poursuivre une œuvre qui n'est encore que dans son enfance, et qu'il est déterminé à marcher courageusement en avant, quelque grandes et nombreuses que puissent être les difficultés. »

M. Thomas, résumant ses travaux dans le Mexique, a trouvé qu'il avait vendu dans ce pays 1,143 Bibles, 1,098 Nouveaux-Testamens, 252 Evangiles et 310 exemplaires de saint Luc et des Actes des Apôtres.

La Société des Traités religieux entretient aussi des agens dans ces diverses contrées, où elle a répandu 12,500 Traités.

Si l'on fait attention aux nombreuses difficultés que les agens de ces diverses Sociétés ont dû rencontrer dans un pays depuis long-temps agité par des divisions intestines et des guerres civiles, on s'étonnera qu'ils aient pu y mettre en circulation un nombre aussi considérable d'exemplaires des saintes Ecritures, et l'on sera forcé de reconnaître ici la main puissante du Seigneur, dont la providence invisible a veillé sur les travaux de ses serviteurs. Les propagateurs de la Parole divine ont trouvé les mêmes facilités en Grèce, où les esprits semblaient être trop préoccupés d'autres intérêts, pour qu'on pût s'attendre à les voir accueillir avec empressement le Code de la liberté spirituelle. Et cependant quels succès n'y ont-ils pas obtenus? Nous aurons à les raconter une autre fois.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VIE DE CATHERINE BROWN,

JEUNE INDIENNE CONVERTIE, DE LA NATION DES CHIROQUOIS.

INTRODUCTION.

Notre numéro précédent contenait une histoire générale des Missions évangéliques chez les Indiens du nord de l'Amérique. Ce cadre, plus ou moins rempli, suivant que ses différentes parties en étaient susceptibles, gagnera sans doute à être suivi d'une notice biographique dont les détails se rattachant à l'ensemble des faits que nous avons exposés, jetteront un nouveau jour sur eux, serviront à les lier dans l'esprit de nos lecteurs, et leur feront faire connaissance plus particulière avec quelques-uns des missionnaires et des nouveaux chrétiens de cette partie du monde.

Quand les annales des Missions nous retracent la conversion de peuplades ou d'îles entières, qui, comme un seul individu, se lèvent à la voix de l'Eternel et passent presque subitement d'un état de mort, d'ignorance et de barbarie à un état de vie et de civilisation, nous sommes ravis, et nous bénissons le Seigneur. Et en effet, rien de plus propre à fortifier notre foi qu'un pareil spectacle. Mais il est à craindre, qu'en considérant trop habituellement cette œuvre dans sa majestueuse grandeur, nous ne perdions de vue les phénomènes individuels qu'elle nous présente. Il faut de temps en temps descendre dans le détail de l'œuvre de Dieu, suivre les opérations de sa grâce dans les âmes, y contempler l'origine et les progrès de la vie spirituelle, et adorer la bonté, la puissance et la sagesse de Dieu, qui n'est pas moins admirable dans la régénération d'une seule âme que dans la conduite générale de l'Eglise, comme il n'est pas moins grand, lorsqu'il revêt nos prairies de fleurs, que lorsqu'il balance les mondes sur nos têtes. C'est pourquoi, au lieu de parcourir aujourd'hui les plaines et les

vastes forêts de l'Amérique du nord, pour y suivre la trace des messagers du salut, nous voulons nous arrêter dans l'humble et chétive cabane d'une pauvre Indienne.

Si l'âme du sauvage n'est pas moins précieuse aux yeux de Dieu que l'âme de l'homme de génie, sa conversion n'est pas non plus moins surprenante. Car si, dans le second, la grâce trouve de hautes pensées à humilier et de nobles facultés à ramener au principe de leur être, dans le premier elle a tout à créer. Elle le prend en effet au dernier échelon de la vie intellectuelle et morale, et pour l'élever à Dieu, il faut qu'elle débrouille le cahos de ses idées, qu'elle assouplisse son caractère, qu'elle lui communique les premières notions sur la Divinité, et qu'avec les principes de la vie spirituelle elle lui donne toutes les habitudes de la vie civilisée. C'est ce que nous allons voir dans l'histoire de Catherine Brown, qui, de solitaire habitante des forêts, devient l'institutrice de sa nation, après avoir été la lumière de sa famille.

Au reste, rappelons-nous que ce que le Seigneur a fait pour une pauvre Chiroquoise, il l'a fait pour des centaines et des milliers de ses compatriotes, et que ce qu'il opère parmi les Chiroquois, il l'opère aujourd'hui dans toutes les parties du monde païen où la Parole de son Evangile est prêchée.

PREMIÈRE SECTION.

Premières années de la vie de Catherine Brown, jusqu'à son entrée à l'école de Brainerd.

Catherine Brown naquit l'an 1800, à Wills-Valley, belle plaine située dans l'état d'Alabama, et habitée par une fraction de la tribu des Indiens chiroquois (1).

Son père, qui était païen, se distinguait parmi ses compatriotes par sa valeur guerrière, et par la force de son intelligence; mais à l'époque où les missionnaires entrèrent en rapport avec lui, il n'avait que des idées confuses et incom-

(1) Voyez *Journal des Missions*, page 136.

plètes sur la religion. Il croyait, à la vérité, comme le reste des Chiroquois, à l'existence d'un grand Esprit, créateur du monde visible, et à la prolongation de la vie individuelle au-delà du tombeau. Mais ces grandes idées, qui sont la base de toute vraie religion, étaient pour lui extrêmement vagues, et n'avaient aucune influence sur sa vie.

Dans son indifférence, il n'avait jamais cherché à connaître le Dieu à l'existence duquel il croyait, et il ignorait complètement quelles étaient ses volontés à l'égard des hommes, ce qu'il pouvait avoir décidé relativement à leur salut, et par quel moyen il était possible d'arriver à la possession de la vie éternelle. Ses idées sur le péché et la réconciliation du pécheur avec Dieu, étaient également très-obscures; et quand on abordait ce sujet avec lui, il répondait que c'était la première fois qu'il en entendait parler.

Nous connaissons moins la mère de Catherine. Il paraît cependant qu'elle partageait les opinions religieuses de son mari et qu'elle se distinguait par un esprit d'ordre et d'économie, que l'on trouve rarement parmi les Chiroquois.

Malgré leur profonde ignorance des choses spirituelles, les parens de Catherine appartenaient toutefois à la partie la plus éclairée de leur nation. Depuis quelques années seulement les Chiroquois avaient manifesté un besoin de civilisation, dont jusqu'alors tous les moyens leur avaient manqué; car il était rare qu'ils envoyassent leurs enfans puiser quelque instruction dans les écoles des colonies de leur voisinage; et si quelque aventurier européen venait momentanément s'établir dans leurs forêts, ce n'était que pour spéculer sur leur ignorance en leur vendant chèrement les maigres connaissances qu'il pouvait posséder. Les frères Moraves furent les premiers qui envoyèrent des missionnaires dans ces contrées. En 1801 ils fondèrent chez les Chiroquois un petit établissement, appelé dès-lors Springplace (1), et qui a prospéré jusqu'à nos jours. Mais comme les moyens des frères étaient bornés, leur influence dut naturellement être restreinte. Quelques années plus tard, le pasteur Blackburn essaya aussi d'établir une

(1) Voyez *Journal des Missions*, page 144.

école chez les Chiroquois. Mais toutes ces tentatives étaient trop peu importantes, pour qu'il fût possible d'en espérer quelque grand résultat ; et l'on peut dire que jusqu'à l'année 1816, l'Eglise de Christ n'avait rien fait, en grand, pour porter la lumière chez cette nation.

Le pays qu'habitent les Chiroquois est naturellement fertile; mais, avant l'arrivée des missionnaires, ils ne savaient point en exploiter les richesses, parce que leurs connaissances en agriculture étaient presque nulles. Leur langue, qui est mâle et flexible, ne se formait pas non plus, parce qu'ils étaient entièrement dépourvus de moyens d'instruction, et qu'ils n'avaient aucun livre écrit dans cette langue. De cette manière ils demeuraient plongés dans l'ignorance, et leur esprit, avec tous ses besoins, ne pouvait pas se développer et parvenir à la connaissance de la vérité.

A cette époque de ténèbres spirituelles, la jeune Catherine grandissait dans une hutte située au milieu des bois; comme ses parens, elle ne connaissait pas le vrai Dieu, mais cependant on remarquait chez elle un sentiment naturel de pudeur qu'il serait à désirer qu'on trouvât toujours aussi développé chez les jeunes gens et les jeunes filles qui vivent au sein du christianisme. Ce trait du caractère de Catherine intéresse d'autant plus, que la légèreté et le libertinage sont les vices du sexe chez les Chiroquois, et qu'à cette époque surtout où ils étaient en guerre avec une tribu voisine, leurs femmes se livraient aux derniers excès de la dissolution. Ce sentiment moral était joint chez Catherine à beaucoup de courage; aussi lorsqu'elle se trouvait menacée des outrages de quelque farouche guerrier, elle fuyait dans les bois pour y mettre à l'abri son innocence.

Tel était l'état des choses lors de l'établissement de l'école de Brainerd (1). A cette époque, Catherine, jeune et sans expérience du monde, était étrangère à la connaissance et à l'amour de Dieu, et il n'était guère probable, selon le cours ordinaire des choses, que la Mission qui venait d'être commencée dans ce pays, irait l'atteindre sitôt dans sa hutte re-

---

(1) Voyez *Journal des Missions*, 4e année, page 136.

tirée et solitaire. Mais Dieu l'avait destinée à devenir un vase de sa miséricorde, et une main qu'à cette époque elle ne connaissait pas encore, veillait sur ses jours.

Dans l'automne de 1816, parut pour la première fois dans la grande assemblée du conseil des Chiroquois, un député de la Société des Missions d'Amérique. Il venait leur proposer d'établir des écoles parmi eux. Sa proposition, dont on fit l'objet d'une délibération animée, fut accueillie avec empressement. Alors l'un des chefs s'avança vers le messager de Christ, lui prit la main et lui dit ; « Tu es venu dans notre » grand conseil; nous avons entendu ce que tu nous as dit, et » nous l'avons compris. Nous nous réjouissons de te voir; » c'est notre désir que d'avoir des écoles, et nous espérons » qu'elles seront d'une grande utilité pour notre nation. » Ce missionnaire était M. le pasteur Cyrus Kingsbury, le fondateur de la Mission américaine chez les Chiroquois, nommé depuis directeur général des nombreux établissemens missionnaires fondés chez les Indiens Chactas.

Le lieu qui fut choisi pour l'établissement de la première école reçut le nom de Brainerd, en mémoire du bienheureux David Brainerd, ce généreux ami et bienfaiteur des Indiens de l'Amérique, dont la vie et les travaux sont encore aujourd'hui un beau modèle offert à l'imitation des missionnaires chrétiens de tous les pays (1). Au printemps de 1817 déjà, trois des compagnons d'œuvre de M. Kingsbury, MM. Hall, Coring et Williams, accompagnés de leurs femmes, ouvrirent l'école de Brainerd. Bientôt la nouvelle d'un événement aussi important se répandit dans tout le pays. Elle parvint jusqu'aux oreilles de Catherine, qui habitait à 100 milles de là environ, et qui sentit sur-le-champ naître en elle le désir de fréquenter cette école. Ses parens lui accordèrent sa demande, et le 9 juin 1817, à l'âge de 18 ans, elle arriva à Brainerd, et fut inscrite sur la liste des écolières.

---

(1) Voyez sa vie, *Journal des Missions*, 2e année, n° 3 et 4.

DEUXIÈME SECTION.

Son séjour à Brainerd, jusqu'à son retour chez ses parens.

Catherine était d'une stature moyenne; son port avait quelque chose de noble, ses traits étaient doux, et en général il y avait dans tout son maintien beaucoup d'affabilité et de modestie. Mais en l'observant de près, on ne tardait pas à s'apercevoir qu'elle avait une haute opinion d'elle-même, et qu'elle n'était pas exempte d'un certain esprit de vanité qui perçait dans le choix et l'arrangement des ornemens dont elle composait sa parure indienne, et dans le plaisir qu'elle prenait à les montrer.

La première fois que je la vis, nous dit le missionnaire Kingsbury, je pensai qu'elle pourrait difficilement s'appliquer aux travaux manuels auxquels on se livrait dans notre école. Je m'ouvris franchement à elle à ce sujet, et lui conseillai, dans le cas où elle éprouverait quelque répugnance à suivre les leçons, de chercher ailleurs un mode d'instruction qui lui convînt mieux que le nôtre. Mais elle m'assura qu'elle se soumettrait avec plaisir à la règle de notre maison, et dès ce moment elle se joignit à nos autres jeunes élèves pour partager leurs occupations. La suite montra que le Seigneur en avait disposé ainsi, pour glorifier son nom au milieu de cette contrée sauvage. Souvent, dès-lors, pénétré d'un sentiment d'adoration et de reconnaissance, j'ai dû, en contemplant cette jeune Indienne, admirer les voies de la Providence qui la conduisit à Brainerd, et qui, dès ses plus tendres années, éveilla en elle l'ardent désir de chercher le Sauveur.

Catherine était l'une de nos écolières les plus zélées et les plus avides d'instruction. Au bout de trois mois, elle pouvait déjà lire dans la Bible, et commençait à écrire et à s'exprimer avec beaucoup de facilité dans la langue anglaise. A son entrée dans l'école, ses idées religieuses étaient singulièrement obscures et défectueuses. Elle connaissait bien Dieu comme un être élevé au-dessus des hommes et qui habite quelque part dans le ciel, mais c'est tout ce qu'elle savait sur celui qui l'a

créée. Ses notions sur la vie au-delà du tombeau étaient également très-vagues. Quant au Sauveur, elle ne le connaissait pas même de nom ; et comme elle croyait que les Chiroquois étaient une race d'êtres absolument différente des blancs, elle était persuadée qu'elle n'avait pas à se mettre en peine de la religion de ceux-ci. Cependant, au bout de peu temps, elle était convaincue que le Fils de Dieu est venu dans le monde pour sauver les Chiroquois aussi bien que les blancs. Après sa conversion on l'entendit fréquemment dire qu'elle avait éprouvé une extraordinaire répugnance pour la religion de l'Evangile, parce qu'elle s'était imaginée que dès qu'on l'embrassait on ne pouvait plus goûter aucun plaisir dans ce monde; et ce qui la retenait loin de Dieu, c'était la pensée que, dès qu'elle se ferait chrétienne, elle devrait renoncer à toutes les joies de cette terre. Nous aurons bientôt occasion de voir qu'elle apprit à penser bien différemment à cet égard.

Catherine n'était que depuis peu de mois à Brainerd, lorsque la vérité divine commença à agir sur son cœur. Cette action de la grâce se manifesta chez elle par un désir toujours croissant de connaître le christianisme, et par une conduite et des manières douces et aimables. A cette époque le pasteur Elias Cornélius vint visiter Brainerd, et ses entretiens non moins que ses prédications portèrent des fruits abondans, tant parmi les Chiroquois que parmi les blancs de Brainerd et du voisinage. Le dernier discours d'adieu qu'il tint au mois de novembre 1817, produisit surtout une impression profonde sur plusieurs de ses auditeurs, parmi lesquels se trouvait Catherine, et de ce moment-là elle commença à chercher très-sérieusement le royaume de Dieu et à s'instruire toujours plus à fond dans la Parole du Seigneur, au moyen de la méditation et de la prière. Elle fut exaucée, car elle reçut pour réponse à ses ferventes supplications, la douce certitude que ses péchés lui étaient pardonnés au nom de Jésus, et qu'elle était reçue en grâce. A mesure qu'elle avança dans la connaissance du salut, elle sentit croître en elle le désir d'amener ses parens, ses amis et ses compatriotes à la foi qui l'avait rendue elle-même si heureuse ; et souvent, dans le silence de la retraite, elle demandait avec larmes au Seigneur de lui accorder la faveur

ineffable de les voir se convertir à lui. Mais celui de tous ses parens dont elle avait le plus à cœur le salut, était son frère David, qui habitait alors auprès du fleuve Arkansas. Un matin qu'elle s'était retirée dans un bois voisin pour y élever son âme à Dieu, l'esprit de prière s'empara tellement de son âme, qu'elle passa toute la journée dans ce commerce intime avec son Père céleste, et que le soleil vint à se coucher, sans qu'elle s'en fût aperçue. Elle revint le soir à la maison avec la douce confiance que le Seigneur exaucerait sa prière, au-delà de ses espérances. Et en effet, peu d'années après, elle eut la joie de voir son frère David parvenir à la foi vivante en Christ.

Catherine, par l'amabilité de son caractère, s'était rendue chère à tous les membres de l'établissement : maîtres et disciples, tous lui étaient sincèrement attachés. Avec quelle tendre sollicitude ses amis ne devaient-ils donc pas voir arriver le moment où elle se séparerait d'eux, et où, retournant vivre dans le désert, elle se trouverait tout-à-coup privée de la communion des enfans de Dieu! Cette inquiétude était d'autant plus fondée que les parens de Catherine avaient manifesté le désir de retirer bientôt leur enfant de l'école; or, il était évident que cette jeune Indienne, quoique convertie, avait encore beaucoup à gagner sous le rapport de l'instruction et de la solidité du caractère.

Au commencement de l'année 1818, son père arriva à Brainerd pour la chercher et la ramener à la maison. Tout en exprimant hautement sa satisfaction et sa reconnaissance pour la manière dont ses instituteurs avaient pris soin d'elle, il fit comprendre aux missionnaires qu'il ne pouvait pas la laisser plus long-temps à l'école, parce qu'étant dans l'intention d'aller se fixer au-delà du fleuve Mississipi, il désirait d'avoir sa fille avec lui. Cette nouvelle causa une grande peine à Catherine et à ses instituteurs; mais les circonstances étaient de nature à ne pouvoir être changées, et il fallut se soumettre avec résignation à la volonté du Seigneur. Peut-être, se dirent à eux-mêmes les missionnaires, peut-être le Seigneur ne nous ôte-t-il Catherine que pour la placer ailleurs comme une lumière destinée à briller au milieu des ténèbres de la nation chiroquoise, et à

y répandre la lumière de sa Parole! Ce qu'ils avaient pressenti arriva; car, peu de temps après, ils eurent sujet de louer le Seigneur de cette dispensation mystérieuse de sa Providence.

Avant que de quitter Brainerd, Catherine désira recevoir le sceau de l'alliance de grâce; et comme ses instituteurs n'avaient aucune raison de lui refuser sa demande, ils la baptisèrent avec joie le 25 janvier 1818. L'assemblée qui se réunit pour assister à cette solennité était extrêmement nombreuse, et la sainteté de la cérémonie fit une profonde impression non seulement sur la jeune fille, mais encore sur un grand nombre des assistans. Quelle belle journée pour les missionnaires! Il n'y avait que huit mois que l'école de Brainerd était ouverte, et Catherine était les prémices de leurs travaux dans cette partie de la moisson du Seigneur; mais dès-lors des centaines d'adultes sont devenus, dans cette station, des monumens de la grâce de Dieu, et ont reçu, dans les eaux du baptême, le gage de leur réconciliation avec Dieu.

Au mois de février 1818, Catherine, après avoir pris congé des missionnaires, quitta Brainerd et retourna dans sa patrie avec son père. Mais l'exécution du projet que celui-ci avait formé d'aller s'établir sur les bords de l'Arkansas ayant été ajourné par diverses circonstances, la jeune chrétienne, à la grande joie de la famille missionnaire, obtint la permission de revenir à Brainerd, et d'y demeurer jusqu'à l'émigration de son père. Pendant le séjour qu'elle fit chez ses parens, elle eut plusieurs occasions de montrer que sa foi était assise sur le bon fondement. Ayant été questionnée un jour, en présence de son père et de sa mère encore païens, par des blancs légers et incrédules, dont l'intention était d'ébranler sa conviction par des objections contre la divinité des saintes Ecritures, elle demeura inébranlable; et ces cavillations, loin de rendre suspecte aux parens la foi de leur fille, ne firent au contraire qu'exciter en eux le désir d'être instruits dans une religion qui donnait tant de calme et qui rendait si heureux.

Le retour de Catherine à Brainerd lui fournit l'occasion de mettre un nouveau sceau à sa communion avec Christ, en participant au sacrement de la Cène, dont elle s'approcha avec sept

autres adultes chiroquoises, qui, comme elle, s'étaient jointes à la famille missionnaire, et avaient formé ensemble le dessein de servir le Seigneur.

Cette cérémonie solennelle fut accompagnée pour eux tous d'une grande bénédiction; les Chiroquois païens eux-mêmes qui étaient présens à cette fête en furent si touchés, qu'ils témoignèrent le désir d'entrer dans cette association dont le lien était l'amour fraternel. Une pauvre négresse qui se trouvait parmi les assistans dit, dans cette occasion : « Il me semblait que ces personnes dont j'aurais fait si volon-» tiers ma société me laissaient maintenant toute seule dans » ce méchant monde. » — « Nos frères et nos sœurs *rouges* (1), » ajoutent les missionnaires, déclaraient hautement que la » joie qu'ils avaient ressentie en recevant les gages de l'amour » du Sauveur, surpassait tout ce qu'ils avaient jamais éprouvé » de sentimens délicieux, et qu'ils ne se seraient jamais fait » une idée d'un pareil bonheur. »

Il est rare, dans le champ des Missions, de voir une moisson croître et mûrir aussi rapidement que celle qu'il fut donné à nos frères d'Amérique de recueillir à Brainerd. Ordinairement le messager de Christ travaille pendant de longues années et combat contre de nombreuses difficultés, avant que de pouvoir contempler le fruit de son labeur : c'est une épreuve à laquelle est exposée sa foi, qui a toujours besoin d'être éprouvée. Mais chez plusieurs tribus indiennes du nord de l'Amérique, qui ne se sont pas encore familiarisées avec les vices de notre civilisation, le missionnaire possède de grands avantages. Ces peuplades ne sont pas non plus, comme la plupart des nations païennes, enlacées dans un système d'idolâtrie héréditaire qu'il faut renverser avant que de songer à introduire au milieu d'elles l'Evangile : les Indiens n'ont ni autels, ni sacrifices, ni idoles, et on ne trouve parmi eux presque aucune trace de cérémonies religieuses. Les seuls obstacles contre lesquels l'Evangile a à lutter chez eux sont leur ignorance, leur légèreté et leur corruption; obstacles qui céderaient

(1) La couleur des Indiens est celle du cuivre.

bientôt à la puissance de la vérité, si des étrangers vicieux n'exerçaient pas sur les Indiens une pernicieuse influence, et ne cherchaient pas à dessein à les indisposer contre l'Evangile.

Mais revenons à notre pieuse Chiroquoise. Tout occupée d'œuvres de charité et vivant dans la communion du Sauveur et de ses rachetés, elle ne s'apercevait pas de la rapidité avec laquelle le temps s'écoulait à Brainerd, et elle se trouva tout-à-coup, sans presque y avoir pensé, au moment où il lui fallut de nouveau se séparer de sa chère famille missionnaire. Nous nous servirons, pour peindre ce douloureux départ, des paroles de ceux à qui, après Catherine, il devait naturellement le plus coûter. « Le départ de notre chère sœur Catherine, écrivaient les missionnaires dans leur journal de 1818, a porté la tristesse dans notre établissement, et est devenu pour notre maison une scène des plus touchantes. Ses parens arrivèrent hier pour la chercher et la conduire avec eux sur les bords de l'Arkansas. Sentant combien il lui manquait encore d'instruction et combien sa foi était encore faible pour aller vivre au milieu d'un désert, où elle se trouverait dans la plus complète disette de tout moyen de grâce, elle supplia avec instance ses parens de la laisser encore quelque temps avec nous. Mais, comme elle est fille unique, ses parens ne voulurent à aucune condition accéder à sa demande. La lutte fut rude et pénible. Catherine pleurait, priait, faisait mille promesses; elle donnait à son père l'assurance qu'elle irait le rejoindre dès que son instruction serait terminée. De notre côté, nous prenions, vis-à-vis des parens de Catherine, l'engagement de veiller avec le plus grand soin sur leur enfant, et de la leur renvoyer, en toute sûreté, au bout de peu de temps. Mais la mère déclara qu'elle mourrait si sa fille ne l'accompagnait pas; et quoique celle-ci cherchât à lui faire comprendre que rien ne pouvait lui être plus pénible que de nous quitter pour s'en aller habiter un pays où l'Evangile n'était pas prêché, elle ne put la faire changer de résolution. A la fin le père s'impatienta, et déclara à Catherine que, si elle ne voulait pas les suivre, il ne la regarderait plus comme sa fille; tandis que, au contraire, si elle se déterminait à les

accompagner, il lui permettrait de vivre avec des chrétiens, dès que, comme il l'espérait, des missionnaires seraient venus s'établir près de l'Arkansas.

« Jamais notre jeune Indienne n'avait éprouvé de pareils combats, et jamais aussi son caractère chrétien ne se montra dans un plus beau jour que dans cette circonstance difficile. Comme elle ne désirait rien tant que de remplir son devoir qu'elle ne voyait pas encore bien clairement, elle demanda une demi-heure de réflexion, et pria qu'on la laissât seule. Au bout de ce temps-là, elle revint et déclara qu'elle était résolue à partir avec ses parens. Aussitôt elle se mit à arranger ses effets, et à plier son petit bagage. Nous réunîmes alors toute la famille missionnaire ; nous chantâmes quelques versets de cantiques, et après avoir recommandé Catherine à la grâce de Dieu, le cœur rempli de tristesse et de joie tout à la fois, nous prîmes congé d'elle. Cette chère enfant ! il n'y a que quelques mois qu'elle nous a été amenée, et qu'elle est sortie des ténèbres du péché ; la Parole de Dieu commençait à éclairer son âme, et déjà il lui faut rentrer dans les sombres et glaçantes régions du paganisme, sans avoir à côté d'elle une sœur chrétienne avec laquelle elle puisse épancher son cœur devant le Dieu qui est devenu sa joie et ses délices ! O vous tous, qui jouissez du privilége de vivre au sein de l'Eglise chrétienne, et de passer vos jours dans la communion des fidèles, n'oubliez jamais de rendre grâce d'un bienfait dont on ne peut trop apprécier la valeur, et qui, comme tous les autres dons de la libéralité de votre Père céleste, est un talent qui vous est confié, et dont vous aurez à rendre compte. »

Catherine se mit en route, avec la conviction intime qu'elle ne reviendrait jamais à Brainerd. Le jour de son départ fut un jour de deuil pour nos écolières chiroquoises, qui l'aimaient comme leur sœur, et qui ne trouvaient de consolation que dans la pensée que la sagesse souvent mystérieuse de notre Dieu, avait ordonné cette séparation. Quelques jours après son départ, nous reçûmes la nouvelle que deux enfans Osages, qui avaient été pris par des Chiroquois dans une expédition guerrière contre la première de ces tribus, se trouvaient actuellement au midi du pays, et que l'un de ces pauvres

enfans était la sœur de Lydie Karter, l'une de nos plus intéressantes écolières. Dans la supposition que le Chiroquois qui les avait fait prisonniers, pourrait bien consentir à les confier aux soins des missionnaires, notre frère Hoyt se mit aussitôt en route avec son fils, pour aller à la recherche de ces infortunés enfans. Ils errèrent pendant plusieurs jours dans les sombres forêts de la contrée, frappant à la porte de toutes les cabanes, et firent ainsi 120 lieues, non sans courir beaucoup de dangers. A la fin, ils eurent le bonheur de trouver les jeunes prisonniers, et en effet l'un de ces enfans était la sœur de notre Lydie; mais l'Indien, entre les mains duquel ils étaient tombés, ne voulut les céder à aucun prix. Toutefois le voyage de notre frère Hoyt ne fut pas inutile, car il eut la joie de visiter notre chère Catherine dans sa nouvelle demeure sur les bords de l'Arkansas. Il fut reçu par sa famille avec beaucoup d'amitié; et Catherine dit, en le voyant, que sa visite la dédommageait amplement de toutes les fatigues et de toutes les peines du voyage. Depuis qu'elle avait quitté Brainerd, elle avait passé de bien mauvais jours. Entourée de personnes qui ne songeaient qu'à jouir du monde et de ses joies, elle ne trouvait aucun plaisir dans leur compagnie. On lui reprochait de se croire meilleure que les autres, et d'avoir l'orgueil de penser qu'elle irait seule au ciel. Mais ces épreuves extérieures étaient peu de chose pour elle; ce qui la tourmentait le plus, c'était la crainte qu'elle avait de s'écarter de la bonne route, et de se laisser aller à se conformer peu à peu à la manière de vivre des païens: elle se sentait trop faible pour demeurer ferme au milieu de si profondes ténèbres, sans appui et sans encouragement. Le missionnaire Hoyt, pendant le séjour qu'il fit sur les bords de l'Arkansas, trouva occasion d'annoncer l'Evangile à un petit nombre d'Indiens, dont quelques-uns furent touchés; une femme entre autres, ne cessa de verser des larmes pendant tout le temps que dura son discours. Aussitôt qu'il fut parti, cette Indienne envoya supplier Catherine de venir la voir, pour lui expliquer la Parole de Dieu, et pour prier avec elle, ce que celle-ci fit avec joie. C'est ainsi qu'une étincelle de vie chrétienne pénétra dans le cœur de cette pauvre femme, qui dès-lors a crû en connaissance et en grâce,

et qui est devenue un instrument de beaucoup de bénédictions pour les Indiens de l'Arkansas. Plus tard, quand Catherine fut retournée habiter Brainerd, cette même femme fit plus de 100 milles anglais, à pied, à travers les forêts et par de mauvais chemins, pour aller la trouver, et pour avoir la consolation d'entendre encore parler du Sauveur, comme elle s'exprimait elle-même.

TROISIÈME SECTION.

Son retour à Brainerd, jusqu'au moment où elle se chargea de l'école de Creek-Path.

L'observateur chrétien manque rarement d'apercevoir dans la vie des enfans de Dieu, des dispensations particulièrement miséricordieuses de la Providence du Seigneur, dont le sceau est, pour ainsi dire, empreint sur chacun de leurs pas au travers de ce monde. C'est ainsi que ce qui aurait dû, selon toutes les apparences, être préjudiciable au développement de l'œuvre de grâce que le Seigneur avait commencée dans le cœur de notre pieuse Chiroquoise, devint précisément le moyen dont il se servit pour la sanctifier, pour l'affermir dans sa communion, et pour la préparer insensiblement au service de l'Evangile. L'éloignement où Catherine se trouvait de Brainerd, fut une épreuve bien pénible pour sa foi et sa patience; mais en même temps il devint pour elle une école salutaire où elle se forma à la pratique de ces vertus cachées et silencieuses qui sont d'un si grand prix aux yeux de Dieu. Dans toutes les excursions qu'elle fut appelée à faire avec ses parens encore païens, elle saisit les occasions de répandre parmi ses compatriotes la connaissance de l'Evangile, et elle eut le bonheur de voir presque tous les membres de sa famille devenir membres de la famille de Dieu. C'est ainsi que se vérifia, dans l'expérience de Catherine, cet ancien adage chrétien : « que souvent les contrariétés et les amertumes de la vie se changent pour nous en bénédictions signalées dans la main paternelle du Seigneur. »

Avant que les missionnaires eussent pu en être prévenus, le père de Catherine ramena sa fille à Brainerd, le 23 mai 1819,

et la confia de nouveau à ses maîtres, jusqu'à ce que son éducation fût achevée. Catherine attribua ce changement dans les volontés de son père à la Providence de Celui qui exauce la prière, et elle était intimement convaincue que Dieu lui accorderait la grâce de passer sa vie dans la société des chrétiens et de se consacrer au service du Sauveur qui l'avait rachetée. Le Seigneur lui accorda plus encore qu'elle n'avait osé espérer, car elle eut la joie de voir arriver à Brainerd, peu de temps après, son frère David qu'elle aimait tendrement, et dont elle désirait ardemment le salut. La soumission qu'elle avait toujours montrée aux volontés de son père et sa piété filiale, avaient produit leur effet sur l'esprit de celui-ci, et lui avaient facilement fait comprendre que ses enfans ne pouvaient être mieux placés que dans une maison où ils étaient formés à de si douces et de si aimables vertus.

Le séjour de David Brown à Brainerd fut béni pour lui, comme il l'avait été précédemment pour sa sœur; au bout de quelque temps il eut à s'adresser à lui-même cette question: Que dois-je faire pour être sauvé? et après avoir passé par la tristesse de la repentance, il goûta bientôt la paix que l'on trouve dans la foi au pardon des péchés par les mérites du Sauveur. Quelle joie ineffable pour cette sœur si tendre, de pouvoir embrasser maintenant son cher David, non plus seulement comme un frère en la chair, mais comme une âme arrachée à la puissance des ténèbres, transportée dans le royaume de l'éternel amour, et devenue héritière de la gloire qui doit être manifestée dans les enfans de Dieu! Mais la joie de Catherine fut bientôt troublée par la nouvelle que son père était dangereusement malade à Creek-Path, au-delà du Mississipi. Elle n'eut rien de plus empressé que de se mettre aussitôt en route avec son frère pour aller soigner l'auteur de ses jours, et ils restèrent tous deux sept semaines entières sans bouger d'auprès du lit du malade. Catherine écrivait à cette époque: « Aussitôt que David fut arrivé à la maison, il prit sa Bible et commença à la lire à mon père, à ma mère et aux autres membres de notre famille, et à les exhorter à reconnaître leurs péchés et à se convertir à Jésus-Christ. Avec l'approbation de mon père, il a établi le culte domestique du matin et du soir, et ne néglige

rien de ce qui peut contribuer à faire naître des habitudes chrétiennes au sein de notre famille. Il parle de l'Evangile avec la plus grande franchise à tous nos amis et nos voisins, et fait ouvertement profession d'être devenu disciple de Jésus-Christ. »

La visite de ces pieux enfans, aussi bien que la bonne semence que, lors de son précédent séjour, Catherine avait répandue parmi les Chiroquois du voisinage, firent une si profonde impression sur le cœur de son vieux père, qu'à peine relevé de sa longue maladie, son premier soin fut de ramener lui-même David et Catherine à Brainerd, et de les confier encore une fois aux soins de leurs instituteurs. Il était en même temps porteur d'une lettre que, de concert avec les autres chefs de sa tribu, il avait signée et fait adresser aux missionnaires. En voici le contenu :

« Nous, les chefs de la nation chiroquoise, nous nous sommes rassemblés aujourd'hui dans la ville de Creek-Path, pour délibérer en commun sur un plan d'éducation à donner à nos enfans. Convaincus qu'une bonne éducation est le plus précieux des biens, nous désirons ardemment qu'une école soit fondée dans notre voisinage pour nos enfans, d'autant plus que notre éloignement est un obstacle à ce que nous puissions profiter de l'école que vous avez établie à Brainerd ; en conséquence, nous implorons l'assistance des missionnaires, et nous les supplions de vouloir bien nous aider à ériger une pareille institution dans notre voisinage. Aussitôt qu'elle sera ouverte, nous espérons pouvoir y envoyer 20 à 25 de nos enfans. Nous demandons une prompte réponse. »

Signé de notre propre main.

Le 16 février 1820.

La meilleure réponse à cette lettre fut le départ du missionnaire D. Butrik, qui savait la langue chiroquoise, et qui se mit en route pour Creek-Path, le 11 mai suivant (1). Il eut le bonheur de fonder, à une lieue environ de la demeure du vieux Brown, une école dont il fit l'ouverture au milieu des

(1) *Voyez* page 137.

circonstances les plus favorables, et dont le local avait été préparé par les indigènes eux-mêmes. Comme M. Butrik avait pris avec lui un Chiroquois converti, nommé John Arch, qui devait lui aider dans ses fonctions, nous dirons ici un mot de ce jeune homme. Il était né sur les montagnes qui bordent les frontières de la Caroline du sud, et avait passé son enfance dans une ignorance presque voisine de la stupidité. Dans une de ses courses vagabondes, il fit un jour la rencontre du missionnaire Hall, de Knoywille, qui lui parla de l'école de Tschickamangah (c'était au mois de décembre 1818). Aussitôt le jeune homme s'enfonça dans la forêt, entra dans sa hutte, prit son fusil sur son dos, et se mit en route pour chercher le lieu qu'on lui avait indiqué. Après avoir marché environ 150 milles anglais, à travers les bois, il arriva à la station et fit part aux missionnaires de son intention de devenir leur écolier; il leur offrit son fusil de chasse, qui était sa seule richesse, et leur demanda en échange une pièce de vêtement pour couvrir sa nudité. Son regard était sauvage et repoussant, et comme il avait déjà une vingtaine d'années, les missionnaires se firent quelque scrupule de le recevoir. Mais le jeune homme ne se laissa pas rebuter, il insista pour qu'on l'admît et vaincus par ses prières, les missionnaires prirent enfin le parti de le recevoir à l'épreuve. Au bout de peu de temps, on vit cette âme si fière et si rude s'amollir et manifester les sentimens les plus touchans de repentance et de confiance en Dieu: l'œuvre de la régénération était commencée en elle. Rien ne peut donner une idée de l'application de John Arch et des progrès qu'il faisait dans l'étude. Nous dirons seulement qu'au bout de 10 mois il pouvait déjà lire et écrire couramment. Ici cependant, un sombre nuage vint s'étendre sur sa vie et troubler le repos de son âme. Quelques-uns de ses condisciples l'ayant accusé faussement d'avoir commis une faute assez grave, il n'eut pas la force de porter le poids de cette épreuve; et comme il n'avait aucun moyen de justifier son innocence, il disparut et demeura absent toute une nuit. On le chercha en vain pendant la soirée et jusqu'au lendemain à midi où il revint à la maison, et avoua que l'injustice qu'on avait commise à son égard l'avait irrité, et que sentant qu'il avait eu tort de se laisser aller à un

pareil mouvement, il avait éprouvé le besoin de se retirer à l'écart pour prier dans le silence le Sauveur de lui rendre la paix et de lui donner de pouvoir pardonner à ceux qui lui avaient fait tort. Probablement qu'il avait passé toute la nuit en prière. Peu de temps après, il fut reçu dans l'Eglise de Christ par le baptême, et dès-lors il n'a cessé de rendre honorable par sa vie et son caractère la profession franche qu'il fait du christianisme. Comme interprète, il rend d'éminens services, et est devenu le compagnon d'œuvre fidèle des missionnaires du nord de l'Amérique.

Pendant que le missionnaire Butrik poursuivait ses travaux dans l'école naissante de Creek-Path, Catherine et son frère David s'occupaient avec activité de l'œuvre de Christ à Brainerd, et étaient parvenus, avec le secours d'une pieuse Indienne, à former une réunion d'édification où les Chiroquois devenus chrétiens s'exhortaient mutuellement au zèle et à la fidélité dans le service du Seigneur.

Mais après quelques mois de séjour à Brainerd, David, à qui ses entretiens avec sa sœur avaient fait naître le désir de se consacrer à la vocation de messager de la bonne Nouvelle parmi ses compatriotes, fut appelé à se rendre dans le collége des Missions de Cornwall, dans le Connecticut (1). Il y entra dans l'été de 1820, y passa deux années qui furent bénies pour lui, et se rendit de là à Andower pour y poursuivre ses études préparatoires. Pendant le séjour qu'il fit dans les Etats-Unis, il eut plus d'une fois l'occasion de recommander chaudement la cause de ses compatriotes Indiens, et d'encourager les chrétiens des principales villes du nord de l'Amérique à leur envoyer des missionnaires. Ses discours ont porté des fruits réels, comme l'atteste encore aujourd'hui l'accroissement de l'œuvre missionnaire dans ces contrées. Quant à lui, il ne se borna pas à encourager les autres à faire du bien à ses compatriotes, il voulut entrer lui-même dans cette carrière qui souriait tant à son cœur; et, en 1824, il alla se fixer sur les bords de l'Arkansas, pour y prêcher le Sauveur aux Chiroquois, qui demandaient à grands cris qu'on vînt les instruire. Comme la

(1) Voyez *Journal des Missions*, 4e année, page 122, note.

vie de David va désormais être intimement liée à celle de Catherine, il ne sera pas hors de propos d'insérer ici une des lettres qu'il écrivait d'une station missionnaire située sur les bords de l'Arkansas.

Point Plaisant, le 20 septembre 1824.

CHER AMI,

« Vous aurez sans doute déja appris qu'un voyage précipité de Washington ici, m'a de nouveau réuni aux auteurs de mes jours et à mes autres parens et amis selon la chair. Mon père et ma mère m'ont embrassé en versant des larmes. Pendant plus d'une heure nous n'avons pu échanger aucune parole : le sentiment de la joie étouffait les mots à mesure qu'ils arrivaient sur nos lèvres. Mes amis étaient venus fort loin à ma rencontre, et notre entrevue a eu quelque chose de semblable à celle du vieux Jacob et de son cher fils Joseph. J'ai été heureux de voir que le sentiment religieux s'était réveillé parmi mes amis. Mon père et ma mère se rendent très-utiles dans ce pays, en ce qu'ils montrent aux autres le chemin du salut. Depuis que je suis ici, je n'ai pas eu un moment de repos. J'ai tant de parens et d'amis, qu'il me faut constamment être en course pour aller les voir. Je me suis fixé à Dwight (1), dans la maison de mon frère Wepper, où j'ai déposé tous mes livres. Chaque dimanche je prêche à mes compatriotes dans la douce tsallaki (langue maternelle). Jamais la perspective d'un triomphe complet du christianisme parmi les Chiroquois, n'a été si brillante.

« J'espère bientôt revoir le lieu de ma naissance dans l'état de Tennessi, puis ensuite mon cher Brainerd et mon cher Creek-Path, situés au milieu des hauts chênes de Tsa-haw-ya-wa-hah. Ecrivez-moi au mois de décembre prochain à Brainerd, et faites-moi savoir si la Société ne pourrait pas nous envoyer un imprimeur pieux et habile dans son art. Je vous en prie, envoyez-nous un pareil ouvrier.

« Le temps et la distance n'effaceront jamais de mon cœur

(1) *Voyez* page 145.

l'amitié que vous m'avez inspirée à Boston, et le souvenir que je garde des précieux momens que j'ai passés avec vous. »

Votre, etc. DAVID BROWN.

A l'époque où David partit pour la Nouvelle-Angleterre, l'école de Creek-Path, s'était tellement accrue sous les soins du missionnaire Butrik, qu'il était impossible d'y recevoir plus aucun élève. Les chefs de la nation chiroquoise demandèrent, en conséquence, l'établissement d'une seconde école, et déclarèrent que si l'on voulait leur envoyer une femme pieuse qui pût s'occuper de l'instruction de leurs filles, ils lui bâtiraient une grande maison pour elle et ses écolières. La manière dont les Chiroquois firent cette demande, prouvait qu'ils n'avaient pas seulement en vue l'instruction de leurs enfans, mais qu'ils désiraient eux-mêmes connaître le christianisme et l'introduire parmi eux.

Aussitôt que les missionnaires eurent appris cette nouvelle, ils crurent de leur devoir de conseiller à Catherine de se charger de la direction de cette école; ce qu'elle fit, quoiqu'avec beaucoup de défiance d'elle-même, attendu qu'elle se jugeait incapable de remplir une pareille fonction. Dès que les habitans de Creek-Path connurent les intentions de Catherine, ce fut un cri de joie général dans tout le pays. Ils mirent la plus grande diligence dans les préparatifs à faire pour le nouvel établissement; cinquante vigoureux Chiroquois, aidés des nègres et des enfans du voisinage, se mirent à l'ouvrage, et en quelques jours ils eurent construit une maison d'école à leur façon. Quand tout fut prêt, le vieux Brown alla chercher sa fille; mais elle était dans ce moment en visite à Taloney, chez ses amis le missionnaire Hall et son épouse, de sorte que son père fut obligé d'attendre son retour à Brainerd. Le vieillard profita de ce retard pour s'instruire plus à fond dans le christianisme, car il brûlait du désir de connaître la vérité, et il édifia toute la famille missionnaire par les heureuses dispositions qu'il fit paraître. Le dernier jour de mai 1820, Catherine prit congé, pour la troisième fois, de ses amis de Brainerd, et se mit en route pour aller tenir une école de filles à Creek-Path. Combien cette séparation était différente de celle qui

avait eu lieu deux années auparavant, lorsque son père l'arracha à la société de ses frères et de ses sœurs en Christ, pour la conduire avec lui dans un pays couvert des ombres de la mort spirituelle ! Elle partait maintenant, mais avec la joie dans le cœur, non plus pour aller habiter un désert moral, mais pour se rendre dans un pays sur lequel commençait à se lever l'aurore de la lumière céleste. Son père, au lieu d'user de contrainte à son égard, ne voulait rien faire sans son consentement, et demandait les conseils des missionnaires. Cependant ce second voyage de Catherine à Creek-Path, portera-t-il les mêmes fruits que ceux qu'il lui fut donné de recueillir lors de son premier séjour ?... Telle était la question que ses amis de Brainerd s'adressaient à eux-mêmes en la quittant. Nous allons voir si leurs pressentimens se sont réalisés. Les voies de Dieu sont incompréhensibles ! Quel homme pourrait les sonder ?

QUATRIÈME SECTION.

Dernières années de la vie de Catherine jusqu'à sa mort.

Nous touchons maintenant aux trois dernières années de la vie de Catherine, qui sont sans doute les plus intéressantes de sa carrière terrestre ; mais ici nous voulons la laisser parler elle-même autant que possible, en insérant quelques extraits de son journal particulier, qui est le seul manuscrit qui soit resté de tous ses papiers, qu'elle jeta au feu avant sa maladie.

Brainerd, 30 *mai* 1820. Demain, de bon matin, je quitte cette école, peut-être pour ne plus y revenir. Il m'est dur de me séparer d'amis chrétiens qui me sont si chers, et avec lesquels j'ai passé de si doux momens dans la maison de Dieu. C'est ici que, pour la première fois, j'ai appris à connaître mon cher Rédempteur. Il m'appelle maintenant à aller travailler dans sa vigne ; dois-je, pour l'amour de mes amis et pour ma propre jouissance, refuser de me rendre à son appel, quand un si grand nombre de mes frères et de mes sœurs rouges courent à leur perte, sans connaître Jésus ? O non ! je veux, je dois partir ; j'irai là où le Sauveur m'ap-

pelle. Je sais qu'il sera à mes côtés, et qu'il ne me laissera jamais manquer du secours dont j'aurai besoin : c'est lui qui me montrera comment je dois instruire les chers enfans qui vont être confiés à mes soins.

31 *mai.* Ce matin je me suis mise en route avec mon cher père, et nous avons fait huit lieues à travers les bois. J'ai beaucoup pensé à mes chers amis chrétiens; j'ignore si jamais je les reverrai; le Seigneur seul le sait.

2 *juin.* Aujourd'hui j'ai été très-malade; mais je me sens mieux maintenant, Dieu en soit béni ! J'espère que je pourrai continuer demain ma route. Le Seigneur est toujours bon envers ceux qui se confient en lui. J'ai dormi la nuit passée sur la terre, sans lit, et je me trouvais très-heureuse dans ma position. Quoique malade en mon corps, j'étais si bien en mon esprit.

5 *juin.* Je suis arrivée aujourd'hui à la maison paternelle assez malade, par suite d'un refroidissement que j'ai gagné en route. De temps en temps, je me sens tourmentée de l'idée que je ne serai pas en état de tenir l'école de Creek-Path. J'ai couché deux nuits sur la terre humide, dans mes habits mouillés avant que d'arriver ici.

20 *juin.* Loué soit le Seigneur qui m'a rendu la santé ! Il y a aujourd'hui quinze jours que j'ai commencé à tenir mon école de filles. Quel besoin n'ai-je pas de la sagesse qui vient d'en haut ! Je ne suis qu'un enfant qui ne sait rien, et qui ne peut rien. Mais je veux me confier en mon Dieu; je suis convaincue que personne ne peut véritablement m'aider que Lui.

5 *septembre.* J'ai reçu aujourd'hui une lettre de mon frère David; j'éprouve une grande joie à la pensée qu'il est arrivé heureusement à Cornwall. Puisse le Seigneur être avec lui, l'employer à son service pendant sa vie, et le recevoir à l'heure de la mort dans son royaume céleste ! c'est la prière de sa chère sœur Catherine.

Avant que de poursuivre ces extraits du journal de notre jeune Chiroquoise, il est nécessaire de dire quelque chose de ses travaux.

Catherine commença son école avec vingt jeunes filles, dont le nombre s'accrut bientôt; plusieurs d'entre elles avaient

déjà appris à lire, dans une autre école, avant son arrivée; de sorte que dès le principe elle eut la douceur de pouvoir se mettre avec celles-là à l'étude de la sainte Ecriture; quant aux autres, il fallut leur apprendre les premiers rudimens, car elles n'avaient encore reçu aucune instruction.

C'est ainsi que, pendant neuf mois, Catherine tint son école de Creek-Path, à la grande joie de ses écolières et à l'entière satisfaction de leurs parens; mais au bout de ce temps-là, elle en remit la direction au missionnaire Potter et à sa femme, parce qu'il lui semblait que la Providence l'appelait à déployer son zèle pour le bien de ses compatriotes, dans une sphère d'activité beaucoup plus grande. En effet, depuis son arrivée à Creek-Path, le désir des Chiroquois de recevoir une instruction chrétienne, s'était considérablement accru, et dans sa famille, son père, sa mère, son frère et trois autres parens cherchaient de concert le pardon de leurs péchés et la paix que le monde ne connaît pas. Catherine crut donc de son devoir de consacrer la plus grande partie de son temps à leur instruction et à celle de plusieurs autres personnes qui s'étaient jointes à eux, et peu à peu elle eut la joie de voir sa famille entière confesser publiquement Jésus-Christ et entrer dans son Eglise par le baptême. Il est digne de remarque qu'aucun des membres de cette famille, dont l'un déjà est mort en chrétien, n'est devenu infidèle à sa foi, mais qu'ils ont tous persévéré dans la voie du salut, et se sont constamment montrés d'humbles et sincères disciples du Seigneur Jésus. Dans les derniers mois de l'année 1820, la famille presque entière alla faire une visite à Brainerd. Les missionnaires tressaillirent de joie à la vue de ce petit troupeau que Catherine venait leur présenter, et dont tous les membres, depuis le premier jusqu'au dernier, se glorifiaient avec elle dans le Sauveur qui les avait rachetés.

Le lecteur se rappelle sans doute que les chefs de Creek-Path s'étaient adressés aux missionnaires de Brainerd pour les prier d'établir une école pour les Chiroquois de leur contrée. Dans ce dernier voyage, le vieux Brown était porteur d'une seconde lettre des mêmes chefs chiroquois, dans laquelle ils exprimaient leur joie de l'heureuse réussite de cette école, et

formaient des vœux pour le succès futur de la cause des Missions. Voici cette lettre :

« Amis et Frères,

« C'est avec plaisir que nous vous faisons savoir que nous aimons beaucoup M. Butrik, qui est venu chez nous pour instruire notre peuple. Cet ami remplit son devoir, et nous osons espérer que sa présence au milieu de nous nous sera utile. Nous faisons des vœux pour que vos louables projets à l'égard de notre nation vous réussissent, et pour que notre école continue à prospérer. Notre vieil ami Brown est chargé de vous remettre cette lettre, et de vous serrer amicalement la main de notre part. Nous espérons vous voir sous peu. Nous sommes réjouis des progrès que font nos enfans. Nous terminons en vous saluant avec une parfaite considération. »

Wan-han-Sey (Chair-d'ours)

l'orateur.

Dans une de ses lettres de cette époque, madame Potter nous donne sur Catherine les détails suivans, que nous ne pouvons nous empêcher d'insérer ici.

« Au printemps de 1821, nous passâmes quelques mois dans la maison du vieux Brown, en attendant que nous eussions fait tous les préparatifs nécessaires pour tenir l'école de Creek-Path, et là nous eûmes occasion d'observer Catherine dans l'intérieur de son ménage et d'être témoins de ses vertus privées. Ce que nous trouvâmes de plus édifiant en elle, c'est la délicatesse de sentiment et l'affectueuse bienveillance avec lesquelles, quoique douée naturellement d'un caractère ferme et vigoureux, elle savait sanctifier toutes les relations de famille et répandre le bonheur sur ceux qui l'entouraient. Elle avait transformé la maison de son père en un asile où régnait la paix du ciel; elle était au plus haut degré remplie de tendresse envers ses parens et toujours prête à leur rendre service ; rien ne lui coûtait quand il s'agissait de les obliger.

« Dès que nous fûmes entrés en fonctions, Catherine devint membre de notre famille, et dans cette nouvelle position

nous apprîmes à connaître son caractère sous d'autres rapports. Elle employait tous ses momens à s'instruire et à se former, afin de pouvoir se rendre utile à ses compatriotes. Lorsque, par une suite de l'inexpérience de son âge, elle avait commis quelque légère faute, elle recevait nos réprimandes avec beaucoup d'humilité et de reconnaissance, et cherchait toujours à les mettre à profit. Elle était extraordinairement zélée pour le service de Dieu, et ne s'épargnait pas dans le but d'amener ses ignorans compatriotes à la connaissance des vérités du salut. L'avancement du règne de Dieu était le grand intérêt de sa vie, et jamais on ne la voyait plus joyeuse que quand elle apprenait la nouvelle de quelque triomphe de l'Evangile sur les ténèbres du paganisme. Il n'y avait que quelques mois que nous étions à Creek-Path, lorsqu'on forma le projet de fonder une société de bienfaisance. Aussitôt Catherine s'employa de tout son pouvoir à faire comprendre à ses compatriotes le but de l'association; et Dieu bénit tellement ses démarches, que, dans une assemblée nombreuse où la formation de la société fut arrêtée, il n'y eut pas un Chiroquois qui se refusât à en devenir membre. Si sa maladie, qui survint peu après, ne l'avait pas empêchée de réaliser son projet, elle avait résolu d'entreprendre un petit voyage le long de l'Arkansas, dans le but de provoquer la formation de pareilles associations. » Mais revenons au journal de Catherine.

Creek-Path, 2 *mai* 1821. Me voici maintenant dans la maison de M. et de madame Potter, à deux milles de ma patrie. J'espère, si c'est la volonté du Seigneur, pouvoir aller faire une visite chaque semaine à mes parens. Ce nouveau séjour me plaît beaucoup; tout est tranquille autour de moi, et je puis me livrer sans obstacles à la méditation. Les environs de la maison d'école sont charmans; les arbres sont couverts d'un beau feuillage, et les oiseaux chantent délicieusement. Quel plaisir d'être dans les bois, quand ces petites créatures chantent les louanges de Dieu! Elles semblent me dire : Souviens-toi de ton créateur. Oh! pourquoi suis-je encore si insensible? Puissé-je ne jamais oublier mon Dieu, mais le servir avec joie tous les jours de ma vie! car l'heure approche où il me faudra paraître devant lui. Aide-moi, Seigneur, à te glori-

fier jusqu'à la fin de ma carrière! Jamais je n'ai éprouvé un si ardent désir de comprendre à fond la Parole de Dieu. Cependant, quelque ignorante que je sois, le Sauveur me fera la grâce de me préparer pour son service parmi mes compatriotes.

5 *mai.* Me voici de nouveau arrivée à la fin d'une semaine. Comment l'ai-je employée? ai-je vécu pour mon Dieu, et me suis-je dévouée au bien de mes frères? Je crains de ne pas glorifier son saint nom! O comme mon cœur est enclin à faire le mal et à contrister l'Esprit de Dieu, qui m'accorde pourtant un temps si précieux pour me préparer à son service! Que ne puis-je être une économe plus fidèle de ces journées qui ne reviendront plus!

6 *mai.* Aujourd'hui j'ai eu le bonheur de célébrer encore une fois, avec mes frères et sœurs, l'anniversaire de la mort du Sauveur, qui a versé son sang pour la rémission des péchés. Cette fête a été pour nous tous une fête bénie. En m'approchant de la table sacrée, je pensais aux nombreux péchés que j'avais commis pendant ma vie; j'en étais profondément humiliée, et je reconnaissais que je méritais d'être rejetée par lui. Mais le Fils de Dieu, qui est descendu du ciel sur la terre pour mourir sur la croix pour des pécheurs, comme je suis, me sauvera de la mort, et m'introduira un jour dans les demeures de la vie éternelle, où il célébrera de nouveau avec les siens la fête du sacrifice de son amour.

8 *mai.* Je dois m'accuser aujourd'hui d'infidélité envers mon Dieu et d'indifférence coupable à l'égard de mon salut, car je n'ai pas profité de mon temps comme j'aurais dû le faire; j'ai peu appris à l'école, quoique je possède de grands avantages sur toutes mes autres condisciples Il y a tant de mes compatriotes qui ne connaissent pas Dieu et qui n'ont eu jusqu'ici aucune occasion d'entendre parler de lui...., et moi je vis avec des enfans de Dieu, je puis lire sa Parole, et j'ai tant de secours pour me former à l'imitation de Jésus-Christ!.. Puissé-je donc une fois suivre l'exemple de mes maîtres, vivre dans la communion du Sauveur et faire beaucoup de bien! Mon cœur soupire après le moment où je deviendrai missionnaire au milieu de ma nation. Si seulement j'avais les capa-

cités pour cela; mais je ne devrais pas penser ainsi; je ne suis pas digne d'être employée au service de Dieu.

14 *mai.* Le missionnaire Hoyt, à son retour de Mayhew (1), nous a fait visite en passant, et nous a raconté des choses bien réjouissantes de la Mission parmi les Chactas. Il avait eu l'intention d'amener avec lui le digne secrétaire de la Société des Missions, le docteur Worcester; mais celui-ci était trop malade pour entreprendre ce voyage, et a été obligé de rester à la maison. Oh! combien je souhaite de voir ce fidèle serviteur de Dieu! Il a tant travaillé à l'avancement du règne de Dieu, non seulement parmi mes compatriotes, mais encore parmi d'autres peuples païens, et il ne s'est reposé que lorsque son corps a succombé à la fatigue. Puisse le Seigneur rétablir sa santé et lui accorder la grâce de voir quelques fruits de ses travaux en faveur des païens!

20 *mai.* J'ai passé aujourd'hui une douce journée avec les miens dans la maison de mon père. J'ai trouvé que mon frère John est un humble disciple, qui commence à marcher dans les sentiers du Seigneur. Que je suis heureuse de pouvoir me réjouir, avec mes chers parens et avec mes frères et sœurs, de l'espérance de la gloire qui est à venir! Puisse le Seigneur les bénir et répandre abondamment son Esprit dans leur cœur!

4 *juin.* C'était aujourd'hui le premier lundi du mois. Mes compatriotes sont venus pour s'instruire dans la religion et pour prier. La réunion est encore peu nombreuse; mais tous ceux qui la fréquentent ont un grand désir d'apprendre. Un Chiroquois et sa femme, inquiets tous deux sur l'état de leur âme, sont restés après le service, et M. et madame Potter les ont sérieusement exhortés à chercher le Seigneur pendant qu'il est près. Ils ont été très-touchés, et souhaitent entendre encore parler de Dieu. Nous espérons que le Seigneur achèvera leur conversion, et que nous pourrons bientôt les compter au nombre de nos frères et sœurs chiroquois.

2 *septembre.* Aujourd'hui j'ai pu prier avec plaisir mon Père céleste. Il n'y a plus rien qui m'inquiète, que ma pro-

---

(1) *Voyez* page 131.

fonde corruption. Plus je veux m'approcher de Dieu, et plus je me vois souillée. Il me semble que je n'ai encore rien fait qui puisse être agréable au Saint des Saints. Mais bientôt, je l'espère, je serai délivrée de ce corps de péché, et j'entrerai, par grâce, dans le royaume de mon Dieu et Sauveur.

3 *septembre*. C'était de nouveau aujourd'hui le premier lundi du mois. Sans doute que beaucoup de chrétiens auront prié pour mon pauvre peuple et pour les autres peuples païens. Pourquoi suis-je encore si indifférente pour mon propre salut et pour le salut de mes semblables? pourquoi mes prières ne sont-elles pas plus fréquentes et plus ferventes? Dieu n'est-il pas un Père plein de bonté? Oui, il est bon et miséricordieux, et toujours prêt à entendre les prières de ses enfans. Oh! si j'avais seulement plus d'amour pour mon Sauveur! cet amour me manque encore beaucoup.

4 *septembre*. Je suis maintenant en visite chez ma sœur, et je passerai quelques jours auprès d'elle. Nous sommes allées voir dans le voisinage une famille de blancs, riche et puissante. La conversation étant tombée sur le sujet de la religion, le maître de la maison dit, entre autres choses, qu'il y avait tant de divergences dans les opinions des chrétiens des diverses communions, qu'il était bien difficile de trouver le droit chemin. J'étais trop ignorante pour répondre à des personnes si instruites, quoique je susse bien pourtant qu'il n'y a qu'un chemin sur lequel l'homme puisse trouver le salut, et ce chemin c'est la foi en Celui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu.

9 *septembre*. Je suis de retour depuis hier au milieu de la famille missionnaire, que j'ai trouvée en bonne santé. Je ne saurais dire combien j'aime les enfans de Dieu avec lesquels je vis. Je ne sens, comme il faut, tout le prix de leur société, que quand je suis appelée à être quelque temps dans la compagnie des gens du monde... Je rends grâce à mon Père céleste de ce que j'ai pu voir encore une fois, sur la terre des vivans, mon cher frère John, qui est très-malade, et qui, je le crains, ne se remettra pas. Mais la volonté du Seigneur soit faite, et non pas la mienne! Je sais que toutes choses contribuent au bien de ceux qui l'aiment. J'ai le projet d'accompagner mon

frère John et ma sœur Suzanne (sa femme), aux sources d'eau sulphureuse dans les montagnes bleues.

21 *septembre.* Nous avons trouvé aujourd'hui une source qui doit avoir les mêmes propriétés que celle qui est le but de notre voyage, et nous nous sommes en conséquence décidés à rester ici un ou deux jours. Nous avons dressé nos tentes à quelques pas de la source, et après avoir étendu un tapis par terre, nous avons dormi très-tranquillement toute la nuit.

22 *septembre.* Mon frère m'inquiète; il est si mal. Puisse le Seigneur être avec nous dans ce lieu solitaire!

23 *septembre.* Mon frère John boit de l'eau de la source et s'y baigne souvent, mais il n'éprouve encore aucun soulagement. Je ne me trouve pas non plus très-bien, et je voudrais avoir des ailes pour retourner à la maison. Peut-être que de coucher par terre est nuisible à ma santé. Mais si seulement mon frère John avait une bonne petite place pour dormir, je ne songerais pas à moi. Le Seigneur sait ce qui nous convient.

24 *septembre.* Nous attendons aujourd'hui un jeune garçon qui doit nous amener des chevaux pour retourner à la maison. J'ai rencontré un monsieur malade, avec lequel j'ai eu un entretien religieux; j'ai cru que c'était de mon devoir de lui annoncer la vérité, car sans doute je ne le verrai plus sur cette terre. Il m'a avoué franchement qu'il était un méchant homme, et qu'il craignait la mort. Je lui ai dit que nous étions tous corrompus par nature, mais que le Sauveur, qui est mort pour nous sur la croix, était disposé à nous pardonner nos péchés, si nous nous donnions à lui. Il a répondu que pendant qu'il avait joui d'une bonne santé, il n'avait jamais fait ce qui est agréable à Dieu; mais que s'il se rétablissait, il s'efforcerait de mieux faire. Comme il ne parlait qu'avec peine, je l'ai recommandé à la grâce de Dieu et l'ai quitté. Dieu est puissant pour le faire devenir un de ses enfans et pour le préparer pour son ciel.

3 *janvier* 1822. Ce jour est un des plus solennels de ma vie; je ne l'oublierai jamais. Mon père et ma mère ont été baptisés au nom du Dieu trois fois saint. Quelle grâce ineffable de sa part, que de se souvenir de nous, vers de terre souillés, et que de nous appeler à la connaissance de son cher Fils

Jésus-Christ. Puissions-nous vivre continuellement dans sa communion, et exciter les autres, par notre exemple, à glorifier notre Père qui est dans les cieux !

14 *janvier.* Les soins que je donne à mon frère malade, me prennent tout mon temps, et je ne puis plus aller à l'école. Sa santé décline d'une manière visible; je crains qu'il n'ait plus que quelques jours à vivre. La volonté du Seigneur soit faite !

16 *janvier.* Mon cher frère est très-faible; il quittera bientôt ce monde de péché, pour passer dans le sein de son Sauveur. Son âme est dans une heureuse disposition; j'ai pu m'entretenir intimement avec lui sur l'éternité.

18 *janvier.* Les missionnaires Butrik et John Arch, qui étaient en visite depuis deux jours chez nous, nous ont quittés ce matin, pour aller prêcher Jésus-Christ à ceux qui sont assis dans les ténèbres. Cette excursion leur prendra trois mois. Puisse le Seigneur être avec ces fidèles serviteurs, dans le désert, et bénir leurs travaux, pour plusieurs âmes immortelles ! Je ne puis assez rendre grâce à Dieu de ce qu'il a envoyé ses messagers dans ce pays, pour nous montrer le chemin du ciel, à nous qui étions errans dans les bois, sans lumière et sans consolation. Avec quel amour ils nous invitent à prendre part au repas des noces de l'Agneau ! Mais le nombre de ceux qui se rendent à cette invitation est bien petit. J'ai sujet de pleurer sur le sort de mes frères et sœurs Chiroquois, qui sont hors de Christ; leur état est si triste, et je voudrais tant, si j'en étais digne, m'offrir pour travailler comme missionnaire parmi eux... Aussi long-temps qu'un souffle de vie m'animera, je ne cesserai de prier Dieu en leur faveur. A ma mort, puisse le Sauveur m'admettre dans la compagnie de ses rachetés, pour chanter avec eux, d'éternité en éternité, le cantique nouveau en l'honneur de l'Agneau qui a été immolé !

20 *janvier.* L'éternité approche. Encore quelques jours et je serai devenue un vrai enfant de Dieu; je marcherai dans les rues de la nouvelle Jérusalem. Heureux jour, où je verrai réunis les fidèles de tous les temps et de tous les lieux, et où Dieu lui-même sera ma joie à toujours !

30 *janvier.* Mon frère John est maintenant couché la plus grande partie de la journée, dans son lit, sans sentiment; il ne sera plus long-temps avec nous. Mais il ira vers son Père qui est dans les cieux; ne devrions-nous pas nous sommettre avec joie à sa volonté, quand nous sommes persuadés que Celui qui nous a envoyés dans ce monde, a le droit de nous en rappeler, quand il le trouve convenable? Ce qui nous console, et cette consolation est puissante, c'est que bientôt notre frère, affranchi de toutes les misères d'ici-bas, se reposera dans le sein de son Sauveur.

2 *février.* C'est aujourd'hui dimanche. Oh! qu'il m'en coûte de me soumettre habituellement à la volonté de mon Dieu. Souvent mon cœur lui fait cette prière : Seigneur, rends la santé à mon frère, afin que sa vie soit en bénédiction à notre pauvre peuple; et pourtant il est à la porte de l'éternité, et dans quelques heures il aura peut-être cessé de combattre. Seigneur, assiste-nous dans cette heure solennelle! Seigneur aide-nous à remettre notre bien-aimé frère entre tes mains paternelles!

Le soir. Mon frère John n'est plus sur cette terre. Mon cœur saigne à la pensée que je ne l'aurai plus autour de moi. Mais j'irai bientôt le rejoindre. Nous avons la douce consolation qu'il est mort dans la foi en son Rédempteur. Pendant tout le cours de sa maladie il a constamment été soumis, et répétait souvent qu'il ne craignait pas de mourir. Huit jours avant sa mort il s'exprimait ainsi : « Il y a maintenant une année et plus que nous avons tous commencé à suivre Jésus-Christ; mais qu'avons-nous fait pour lui? notre vie est-elle celle de vrais disciples de Jésus? Je crains que non. Quand quelqu'un de nos pauvres compatriotes vient nous voir, il est rare que nous lui parlions du Sauveur. Nous faisons profession de confesser son Nom, mais pourquoi ne cherchons-nous pas davantage à le faire connaître aux autres? » — Souvent il me demandait de lui lire la Bible et de la lui expliquer, ce qui lui causait toujours, ainsi qu'à moi, une grande joie.

Ici se termine le journal de Catherine. Après la mort de son frère elle accompagna son père à Huntsville, dans l'état d'Alabama, où elle passa quelques mois dans la famille d'un

pieux et respectable médecin, M. Campbell; mais, loin de se fortifier, sa santé déclinait sensiblement et commençait à donner de graves inquiétudes. Elle fut donc obligée de revenir à Creek-Path, dans la maison de M. et madame Potter; et, comme son état empirait, elle se détermina à faire un voyage à Brainerd, au mois de février 1823, pour y profiter des soins de M. Butler. Mais ici encore s'évanouirent les légères espérances que l'on avait conservées; car la toux à laquelle elle était sujette depuis quelque temps alla toujours en croissant, et bientôt il ne fut plus possible de méconnaître en elle les symptômes d'une consomption. Il ne lui resta donc plus d'autre parti que de revenir à Creek-Path pour s'y préparer, au sein de sa chère famille, à son prochain départ pour le monde invisible. Souvent, pendant ses derniers jours, un nuage épais de tristesse couvrait son âme, surtout dans les momens où elle pensait à l'âge et aux infirmités de ses vieux parens, qui avaient un si grand besoin de l'appui de leur fille, et à tant de ses infortunés compatriotes qui ne connaissaient point encore le Sauveur des pécheurs. Dans de pareils momens, le désir de la vie se ranimait en elle, et elle priait le Seigneur de lui rendre la santé. C'est dans une de ces heures d'obscurité qu'elle disait à une amie qu'elle aimait beaucoup : « Je sais que c'est mon devoir de me résigner entièrement à la volonté de mon Dieu, car il peut faire son œuvre sans moi et subvenir aux besoins de mes vieux parens; et cependant, je sens habituellement en moi le désir de rester encore sur cette terre pour y travailler au bonheur de mes concitoyens. »

Une circonstance fera voir combien était ardent en elle le désir de propager la connaissance de l'Evangile de Jésus-Christ parmi la nation chiroquoise. Le seul frère qui lui restât, son frère David, étudiait à cette époque la théologie dans l'un des colléges des Etats-Unis, et nous avons vu plus haut à quel point elle lui était attachée; eh bien! elle ne voulut pas qu'on lui fît savoir sa maladie, afin de ne pas le détourner de ses études, en lui fournissant l'occasion de venir la voir. « Vous savez combien je l'aime, disait-elle; mais il vaut mieux qu'il reste dans la Nouvelle-Angleterre, jusqu'à ce que son temps de préparation soit fini, et qu'il puisse venir prêcher Christ ici. »

Plus Catherine approchait de l'éternité, et plus sa foi se fortifiait; elle voyait tout en Dieu, ses parens, ses amis, ses concitoyens; elle ne voulait plus rien qu'en lui et pour lui.

Le 15 mai elle eut une violente hémorragie, et deux jours après on la croyait près de sa fin; mais elle se remit pourtant un peu après et reprit sa gaîté naturelle.

Madame Potter, qui la visita souvent sur son lit de maladie, nous a conservé les détails suivans : «La mort avait perdu pour elle ses terreurs, et elle pouvait descendre sans crainte dans le tombeau. Souvent elle se reprochait ses anciens péchés, et gémissait de n'avoir pas été plus fidèle au service de Dieu; mais elle osait se réjouir de la douce espérance que son âme irait bientôt rejoindre son Sauveur. Un jour que je lui faisais visite, elle me prit amicalement la main et me dit : Ma chère sœur, j'ai pensé à vous tous ces jours, et j'ai ardemment souhaité de vous voir! Je vous aime tendrement; mais il faut vous quitter, car je ne puis pas rester plus long temps avec vous. Vous avez beaucoup fait pour moi; je vous en remercie, et j'espère que le Seigneur vous en récompensera. Je suis prête à mourir, si c'est la volonté de Dieu. J'ai fait l'expérience de son amour pendant ma vie. Je n'ai plus le désir maintenant de demeurer dans ce monde, car je sens que Dieu peut faire son œuvre sans moi. J'espère que vous continuerez à instruire les jeunes filles chiroquoises dans la religion. Ne vous laissez pas décourager par les obstacles. J'avais formé le dessein d'aller vers mes compatriotes de l'Arkansas et de travailler parmi eux; mais il ne faut plus y songer. »

Dans une autre occasion elle dit : « Je me sens complètement résignée à la volonté de Dieu. Je sais que ses dispensations à l'égard de ses enfans sont toujours sages et bonnes. Que je suis heureuse que ma destinée soit entre ses mains! Je suis prête à vivre ou à mourir, selon qu'il le jugera convenable; mon seul vœu est qu'il soit glorifié. S'il me rendait la santé, j'espère que je serais plus fidèle que je ne l'ai été à son service.

Le 23 mai son cœur était rempli de joie, et, sentant tout le bonheur qu'elle avait d'être chrétienne, elle s'écriait : « Maintenant je suis prête à mourir. Oh! qu'il est glorieux de

pouvoir regarder à Christ, et que ma félicité sera grande quand je serai dans la maison de mon Père ! »

Son ami M. le docteur Campbell, qui malgré son éloignement de Catherine ne négligeait pas de lui donner ses conseils, témoigna le désir qu'on la transportât à Limestone, dans son voisinage, afin qu'il fût à portée de lui prodiguer les secours de son art. Pour arriver à Limestone il lui fallut faire un voyage de deux lieues sur terre et de seize lieues sur le fleuve Tennessi. Elle se mit en route le 26 mai. Des foules de Chiroquois, pleins de reconnaissance pour tout ce que Catherine avait fait pour eux, se précipitèrent sur son passage pour la voir encore, et se disputaient à qui aurait la satisfaction de la transporter jusqu'au bord du fleuve. Jeunes et vieux pleuraient à chaudes larmes, et nous fûmes obligés de faire tous nos efforts pour les empêcher de pousser un cri général de douleur. Catherine seule était tranquille au milieu de l'agitation qui l'entourait, et semblait bénir les personnes qui étaient autour d'elle. Sur toute la route, de station en station, des foules de Chiroquois l'attendaient avec impatience pour lui serrer la main et pour l'accompagner jusqu'au fleuve. Notre marche ressemblait véritablement à un convoi funèbre. Dans la nuit du 27 elle arriva heureusement à Limestone, chez M. Campbell, qui s'était fixé dans cet endroit, et qui la soigna avec une affection et un intérêt vraiment rares. Déjà Catherine semblait reprendre ; mais cette lueur d'espérance ne dura pas longtemps, et quelques semaines après le médecin déclara lui-même que sa fin approchait. Ses dernières heures furent marquées par une paix des plus douces et des plus profondes. Elle regarda autour d'elle, tendit la main à ceux qui étaient près de son lit, fixa ses regards au ciel, ferma les yeux; et les dernières paroles qu'on entendit sortir de sa bouche furent celles-ci : « Je vais à mon Père. » Elle mourut le 18 juillet 1823, à l'âge d'environ 23 ans. Jusqu'à sa *dix-septième* année, elle avait vécu païenne. Lecteur, tu as vu ce que l'Evangile a fait d'elle. Parce qu'elle avait glorifié Dieu, pendant sa vie, son Dieu l'a glorifiée à l'heure de sa mort.

CINQUIÈME SECTION.

Quelques lettres de Catherine à ses amis.

Dès les premiers temps de son séjour à Brainerd, Catherine avait pris l'habitude de s'exercer à écrire et à parler la langue anglaise. C'était pour elle une jouissance que de correspondre par lettres avec ses amis éloignés, et de leur faire part de tout ce qui se passait en elle et autour d'elle. Dans ce commerce intime de l'amitié chrétienne, elle laissait parler son cœur simple et naïf, et on la retrouve dans sa correspondance ce que nous l'avons vue dans sa vie. Après sa mort, on a recueilli ces lettres; nous en joignons ici quelques-unes qui nous paraissent un beau monument de la vertu que possède l'Evangile de développer l'intelligence, en même temps qu'il régénère le cœur. N'est-il pas étonnant, en effet, qu'en aussi peu de temps la foi ait jeté tant de clarté dans les idées d'une jeune sauvage, qu'elle ait si fort anobli son caractère, et qu'elle l'ait rendue capable de concevoir des pensées aussi pures et aussi élevées, et de les exprimer avec tant de naturel et de vérité?...

PREMIÈRE LETTRE.

A Madame Williams, à Elliot; écrite peu de temps avant son premier départ de Brainerd.

Brainerd, 1er novembre 1818.

MA SOEUR TENDREMENT AIMÉE,

Depuis que vous m'avez quittée, j'ai eu souvent la pensée de vous écrire. Je puis à peine vous dire ce que j'éprouvai, lorsqu'il me fallut prendre congé de vous, que je n'ose presque pas espérer de revoir dans ce monde. La seule chose qui a pu adoucir pour moi la douleur de la séparation, c'est la pensée que vous êtes dans la main du Seigneur, et qu'il vous trace lui-même le chemin que vous devez suivre dans cette vie,

O que mon cœur est joyeux de savoir que vous allez porter la bonne Nouvelle du salut à un peuple qui n'a pas encore entendu parler du Sauveur ! Je prie le Seigneur de bénir vos travaux dans le pays où vous allez , comme il l'a fait ici.

Nous nous sommes trouvés bien seuls après votre départ, surtout dans nos réunions de prières; mais je puis dire que nos cœurs étaient liés ensemble par l'amour. J'ai été bien attristée en apprenant que vous avez été malade, et je rends grâce à Dieu de ce que vous êtes rétablie maintenant. O ma chère sœur, ne cessons de bénir le nom du Seigneur, car sa bonté envers nous est tous les jours nouvelle. Je n'oublierai jamais avec quelle charité vous vous êtes efforcée de m'amener à la connaissance du Sauveur. De temps en temps, je sens l'amour de Dieu répandu dans mon cœur, et alors je suis prête à tout abandonner dans ce monde pour Christ. Qu'il est doux de pouvoir passer sa vie en la présence d'un pareil Dieu ! Si seulement je pouvais jouir sans interruption d'un pareil bonheur ! Mais mon cœur est si mauvais et si enclin à abandonner le Dieu de charité, que je crains parfois qu'il ne se détourne de moi. O chère sœur, priez pour moi.

Tous les frères et sœurs chiroquois d'ici se portent bien. Trois écolières, Lydie, Elise et Paggy commencent à ouvrir leur cœur à l'amour du Sauveur. M. Wilson est venu dernièrement à Brainerd, et a manifesté le désir de prendre avec lui sa fille, pour une visite de quelques semaines à la maison; mais, huit jours après, il a fait savoir qu'il ne voulait plus l'envoyer à l'école. Nous avons été bien peinées d'apprendre cette nouvelle.

J'attends chaque jour l'arrivée de mon père. Je ne sais point encore si j'irai avec lui à l'Arkansas. Je suis profondément attristée, quand je pense que je devrai me séparer de mes amis chrétiens, pour m'en aller dans un désert où aucune étoile ne conduira mes pas auprès du petit enfant de Bethléhem, et où la voix d'exhortation de mes pasteurs ne me retiendra plus sur le chemin qui mène au ciel. Je tremble, quand je jette les yeux sur cette contrée de la mort ; mais aussitôt que je me rappelle que mes deux frères et mes chers parens, qui vont

bientôt mourir, vivent dans ce pays, j'entends dans mon intérieur une voix qui me dit: Tu ne peux pas rester ici, tu ne peux pas les abandonner, car ils courent à leur perdition.

Dites à M. Williams et à M. Kingsbury que je pense à eux et à tous les frères et sœurs de Jello-Buscha.

CATHERINE BROWN.

DEUXIÈME LETTRE.

A Monsieur et à Madame Chamberlain, à Brainerd.

Fort-Deposit, le 12 décembre 1818.

MON CHER FRÈRE ET MA CHÈRE SOEUR,

Je m'assieds et je prends ma plume pour vous écrire. Oh pourquoi est-ce là tout ce que je puis faire, et pourquoi ai-je dû me séparer sitôt de vous, dont je ne verrai peut-être plus le visage dans ce monde?.. O mes chers amis, vous ne pouvez vous faire aucune idée de l'attachement que j'ai pour ce Brainerd où j'ai passé avec vous des momens si heureux! Ils sont passés et ne reviendront plus. Je pleure; mon cœur est plein; des larmes coulent de mes yeux en vous écrivant; et, pourquoi en est-il ainsi? est-ce que je murmure contre Dieu? Oh, non. Je dois plutôt bénir le Seigneur, pour tout ce que j'ai reçu de lui, et me confier en lui pour le reste. Ses voies sont toujours bonnes, et il a déclaré que toutes choses contribuent au bien de ceux qui l'aiment. Mais est-ce que je l'aime? est-ce que je l'aime assez pour accomplir avec joie ses commandemens? est-ce que je l'aime de tout mon cœur? O Seigneur, sonde moi, et conduis mes pas sur le chemin de la vie éternelle.

Depuis que je vous ai quittés, j'ai mené une vie bien solitaire, et je n'ai entendu prêcher qu'une seule fois l'Evangile, à l'arrivée de M. Hoyt et de Milon. Lorsqu'ils vinrent, mardi soir, j'étais assise dans ma chambre et j'entendis frapper à la porte. Aussitôt que j'eus répondu, Milon entra. Je lui demandai d'abord s'il y avait quelqu'un avec lui; il me répondit que son père le suivait. Je fus transportée de joie, et j'ai

beaucoup joui de leur séjour ici. Béni soit le Seigneur qui me les a envoyés !

Je vis ici au milieu d'une race d'hommes méchans et dépravés, chez lesquels il n'est question ni de prières ni d'entretiens pieux. O mes chers amis, priez pour moi ; j'espère que vous le faites. Il ne se passe pas un jour que je ne pense à vous et à l'amour que vous m'avez toujours témoigné pendant mon séjour chez vous. Je désire ne pas aller à l'Arkansas ; mais Dieu seul sait ce qui vaut le mieux pour moi. Je ne puis essayer de vous exprimer ce que j'ai ressenti à mon départ de chez vous ; j'ai pleuré bien souvent, en me rappellant les momens heureux que nous avons passés dans la communion de Dieu, en chantant des cantiques spirituels. Je cherche à m'accommoder à ma situation actuelle, autant que je le puis, et je me confie toute entière au Sauveur, qui n'abandonne jamais ses pauvres enfans.

Il serait possible que je vous visse encore une fois. Que je serais heureuse de ne pas aller à l'Arkansas ! Si je dois y aller nous ne nous reverrons plus dans ce monde. Mais pardonnez-moi, mon cœur sent des choses que ma plume ne saurait exprimer. Quand je vois les pauvres Chiroquois vivre autour de moi dans le péché, sans faire aucune réflexion, je bénis Dieu de m'avoir montré le droit chemin. Mon père se propose de partir pour l'Arkansas, après Noël. Je ne sais point encore si j'irai avec lui. Je vous prie de m'écrire souvent ; saluez pour moi tous mes chers amis de Brainerd. Que la sœur Flora embrasse les petits enfans, de ma part. Dites aux jeunes filles que j'attends des lettres d'elles. Puissions-nous nous retrouver à la fin dans le royaume de Dieu, où il n'y aura plus de séparation. Adieu cher frère et chère sœur ; adieu !

Votre sœur en Christ, qui vous aime.

CATHERINE BROWN.

TROISIÈME LETTRE.

A Monsieur et à Madame Hall, à Knoxville, après son retour à Brainerd.

Brainerd, le 30 mars 1819.

Mes chers amis,

C'est avec plaisir que je prends la plume pour vous apprendre que je suis arrivée ici heureusement le 23. Quelle n'a pas été ma joie en revoyant la chère famille missionnaire de Brainerd, après laquelle j'ai si long-temps soupiré. Oui, c'est Dieu qui m'a ramenée une seconde fois ici pour que j'achevasse mon instruction chrétienne. Si c'est la volonté du Seigneur, j'espère passer ici deux années; puissé-je mettre fidèlement à profit tous les moyens que j'ai de m'instruire.

Je me suis à moi-même une énigme, car je ne comprends pas comment, après tant de grâces que j'ai reçues du Seigneur, je n'ai pas plus de zèle pour la cause de Christ. Mais je veux me donner toute entière à lui, et devenir sa possession à toujours. Je serais prête à tout abandonner pour Dieu, et à me soumettre pour l'amour de lui à toutes les souffrances, si seulement j'en devenais plus humble et si cela pouvait me rendre capable de le glorifier ici-bas. Mon cœur saigne à la vue de mes pauvres compatriotes qui chancèlent comme des hommes ivres, au bord de l'abîme. O priez pour moi, cher frère et chère sœur: je désire vous revoir bientôt, ainsi que votre cher enfant.

QUATRIÈME LETTRE.

A Monsieur et à Madame Williams.

Brainerd, le 5 juillet 1819.

Quoique je n'aie pas répondu plus tôt à votre chère lettre, mon cœur a été souvent avec vous. Comment en effet pourrais-je vous oublier, vous et les douces heures que nous avons

passées ensemble : mais la douleur se mêle souvent à la joie dans ce monde. Vous nous avez quittés pour aller servir le Seigneur à un autre poste. Quand je pense aux instructions édifiantes que vous m'avez données, mon âme est émue de reconnaissance. Je suis devenue votre débitrice, mais ma dette envers Dieu est bien plus grande encore, car c'est lui qui vous a envoyés ici pour faire connaître aux pauvres Indiens ignorans le chemin qui conduit au ciel. Puisse le Seigneur vous en récompenser richement, et bénir vos travaux partout où sa main vous conduira !

Peut-être que le chemin que vous avez à parcourir vous conduira à travers beaucoup d'épreuves ; mais vous savez que nos tribulations ici-bas ne font que nous rendre la patrie d'en haut plus belle et plus désirable, quand nous les endurons dans l'esprit de Christ et par amour pour lui. Encore quelques jours fugitifs, et notre cœur fatigué se reposera pour toujours dans le royaume de Christ, où nous jouirons sans fin de sa douce présence.

Lorsque je vous écrivis la dernière fois, je m'attendais à partir pour l'Arkansas avec mes parens, et je pensais que je ne reverrais jamais ce lieu. Mais le Seigneur, dans sa miséricorde, en a décidé autrement ; il m'a frayé le chemin à Brainerd, et m'a permis d'y faire encore ma demeure au sein de la famille missionnaire, quoique auparavant mes parens ne pussent supporter la pensée de se séparer de moi. Ma mère disait que, si elle me laissait ici, elle ne me reverrait plus dans ce monde.—Elle allait même jusqu'à souhaiter que je ne fusse jamais venue à Brainerd, et que je n'eusse jamais été instruite dans la religion. Je lui fis observer que, si elle était chrétienne, elle ne penserait pas ainsi, mais qu'elle serait heureuse de me donner à Christ avec tout ce qu'elle possédait. Je lui dis que si je désirais tant rester ici ce n'était pas pour m'amuser, mais pour m'instruire et me rendre ainsi capable de lui faire du bien. Le sort de mes chers parens me touchait profondément, et je crus de mon devoir de leur obéir et de me soumettre, sans restriction, à la volonté de Dieu. Je savais bien qu'il tenait leur cœur dans sa main, et qu'il pouvait leur faire changer de résolution ; et, en effet, ils sont contens, à

l'heure qu'il est, que je passe encore deux années ici, à l'école. Ils étaient dans l'intention de se retirer, dans le courant de ce mois, du côté de l'Arkansas, mais Dieu a arrangé les choses de manière qu'ils n'effectueront leur projet qu'à la fin de l'année. J'espère que vous prierez pour mes pauvres parens et pour moi, afin que je leur devienne utile ainsi qu'à mes chers compatriotes : mon cœur saigne quand je pense à leurs âmes immortelles. Puisse le Seigneur faire de moi un instrument pour amener beaucoup d'âmes des ténèbres à sa merveilleuse lûmière.

CINQUIÈME LETTRE.

A Monsieur Moody Hall, à Taloney.

Brainerd, le 29 octobre 1819.

Il faut que je consacre aujourd'hui quelques momens à vous écrire. Il y a si long-temps que vous nous avez quittés, que je désire apprendre quelque chose de vous ou vous voir. Je supplie ardemment le Père de grâce de bénir vos travaux, et de vous accorder la grâce d'arracher beaucoup d'âmes immortelles à la perdition.

O combien j'ai à cœur le salut de mes pauvres frères et sœurs chiroquois, qui ne connaissent pas Jésus, qui est mort pour nous, et qui n'ont aucune idée des bénédictions que déjà maintenant je goûte dans sa communion ! Que je devrais être reconnaissante envers Dieu de m'avoir amenée à la lumière de son Evangile, et de ne m'avoir pas laissé errer plus long-temps dans les ténèbres ! J'espère que le temps n'est pas éloigné où tous les païens connaîtront le Dieu qui est la source de la vie éternelle.

Mon cher frère, soyons fidèles dans le service de notre divin Maître, puisque nous sommes assurés de moissonner, si nous ne nous relâchons pas. Notre pélerinage est bientôt à son terme, et alors toute misère sera passée. Ne m'oubliez pas dans vos prières journalières, car j'ai un grand besoin de l'intercession des enfans de Dieu. Mon cœur n'est que trop enclin à abandonner le Dieu que j'aime. Soyez heureux en

Celui qui nous a aimés et qui s'est lui-même livré à la mort pour nous.

SIXIÈME LETTRE.

Brainerd, le 12 janvier 1820.

Ma chère sœur en Christ,

Je vous remercie beaucoup de votre chère lettre, que j'ai reçue le 23 du mois passé. Qu'elle est grande et ineffable la grâce de notre Rédempteur, qui nous a faits héritiers de son royaume, et qui nous a transportés de la mort à la vie. Je ne pourrai jamais être assez reconnaissante envers Dieu de ses bienfaits à mon égard et à l'égard de ma nation. C'est lui qui, par un effet de sa grande bonté, a envoyé l'Evangile dans ce pays dont les habitans, plongés dans les ténèbres, périssaient faute de connaître Dieu. Que son saint Nom soit béni! Réjouissons-nous sans relâche en notre Seigneur et Sauveur! et comme par notre communion avec lui nous avons revêtu le Seigneur Jésus-Christ, marchons d'une manière digne de notre haute vocation, et montrons au monde que la vraie religion est quelque chose de réel. Puisse le Seigneur nous donner la force de faire sa volonté et de suivre constamment les traces de l'humble et débonnaire Jésus.

Notre petite famille missionnaire et les enfans sont bien. Plusieurs d'entre eux ont été saisis par la vérité, et commencent à aimer Dieu. Puissé-je mettre plus de sérieux à avancer parmi eux, aussi bien que parmi mes compatriotes, la cause du Seigneur, et dans tout cela agir par amour pour lui. J'irai bientôt en visite chez mes parens qui habitent à 40 lieues d'ici, et je me propose de passer quelques mois auprès d'eux. Priez pour moi, afin que cette visite soit bénie, et que le Seigneur renouvelle le cœur de mes chers parens.

SEPTIÈME LETTRE.

A Madame Isabelle Hall, à Taloney.

Brainerd, le 8 mars 1820.

C'est avec joie que je me mets à vous écrire ce matin, car j'ai besoin de vous assurer que je vous aime d'un amour sincère. Il m'a été pénible d'apprendre que vous avez été malade. Mais nous savons que le Seigneur est bon, et que tout ce qui arrive doit concourir au bien de ceux qui placent en lui toute leur confiance. Si nous pouvions nous voir, comme nous nous entretiendrions ensemble, comme nous pleurerions ensemble, comme nous chanterions, comme nous bénirions le Seigneur! mais notre Père céleste nous a séparées! N'est-il pas vrai, chère sœur, que, lorsque nous étions ensemble, nous négligions quelquefois de faire notre devoir, et que nous nous laissions aller à la paresse et à l'insouciance? Maintenant cela nous fait de la peine, et nous prions le Seigneur de nous le pardonner. C'est pourquoi, prions les uns pour les autres, aussi long-temps qu'un souffle de vie nous animera; et quand nous serons réunis dans le ciel, nous verrons celui que notre cœur aime.

Rendons grâce au Seigneur de ce qu'il fait pour nous. Mon cher frère David a aussi commencé à se réjouir en Dieu son Sauveur, et a un grand désir de se rendre utile à ses compatriotes. Il se propose de nous quitter dans deux ou trois semaines, et de se rendre à Cornwall pour y étudier la théologie, et pour s'y préparer à devenir un prédicateur de l'Evangile. Puisse le Seigneur être avec lui et le rendre capable de faire beaucoup de bien dans ce monde! Nous avons passé, tous les deux, sept semaines auprès de nos parens, et nous ne sommes de retour ici que depuis huit jours. J'ignore combien de temps je resterai encore à l'école, c'est pourquoi je voudrais employer à m'instruire tous les momens qui me restent, avant que de retourner à la maison. Efforçons-nous, chère sœur, d'être fidèles au Seigneur, en quelque lieu que nous soyons, et faisons en sorte de lui être agréables,

soit que nous vivions, soit que nous mourions. Et quand l'heure sonnera où il nous appellera à aller rejoindre ses élus, puisse-t-il nous faire la grâce de chanter, pendant toute l'éternité, le cantique de Moïse et de l'Agneau!

HUITIÈME LETTRE.

A son frère David.

Brainerd, le 16 mai 1820.

MON CHER FRÈRE,

Comment t'exprimer les sentimens qui m'agitent ce soir, en lisant ta lettre. Mon cœur est plein. Mais nous savons, cher frère, que tout ce que le Seigneur fait est bien. Je suis peinée d'apprendre que tu as perdu ton cheval en route. Que feras-tu maintenant? Mais ne nous inquiétons pas trop de ces choses; continue seulement ton voyage, et le Seigneur sera avec toi. Nous voulons placer toute notre confiance en lui, et suivre, dans le renoncement et dans l'humilité, le Seigneur Jésus. Nous ne pouvons rien par nous-mêmes, car nous sommes de petits enfans; et dès que nous nous confions en nos propres forces, nous faisons des chutes.

Il m'est impossible de te décrire ce que j'éprouvai, lorsque tu me quittas; mais, me disais-je à moi-même, si nous ne nous revoyons plus dans ce monde, nous nous retrouverons dans un monde meilleur, où il n'y aura plus de séparation. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à notre Dieu, pour nous avoir amenés des ténèbres à la lumière de son Evangile! Mais il y a tant de nos compatriotes qui ne possèdent pas ce précieux trésor, et qui ne connaissent pas le Sauveur, que nous avons trouvé si glorieux! Nos chers parens eux-mêmes vivent encore sans Dieu et sans espérance dans ce monde. O mon cher frère, ne cessons pas de prier pour eux! Dieu nous exaucera certainement, si nous le prions avec foi. Ne m'oublie pas non plus dans tes prières; ta sœur Catherine ne t'oublie jamais. Quand tu es éloigné d'ici, ta pauvre sœur prie pour toi. Bonne nuit, cher frère; au revoir.

NEUVIÉME LETTRE.

A son frère David, à Cornwall.

Creek-Path, le 12 août 1820.

Mon cher frère,

J'ai reçu ce matin ta chère petite lettre, et je t'en remercie. J'espère que ce ne sera pas la dernière lettre que tu m'écriras. O comme j'aimerais à te voir, ne fût-ce que pour une heure de temps, et à m'entretenir tête à tête avec toi! Mais notre bon Dieu nous a séparés, peut-être pour ne plus nous revoir dans ce monde. Je pense souvent encore au jour où tu nous quittas à Brainerd ; ce fut une heure solennelle, et je l'espère, une heure de bénédiction pour nos cœurs. Nous pleurions, nous priions, nous chantions au Seigueur, et nous soupirions après le jour où, réunis dans la maison de notre Père, nous ne serions plus séparés. Qu'est-ce en effet qu'une séparation de quelques instans, dans cette courte vie, en comparaison d'une séparation pendant toute une éternité? Que de raisons n'avons-nous pas, mon cher frère, de rendre grâce à Dieu de ce que nous avons trouvé dans la foi en son Fils une rédemption éternelle. Quand notre corps tombera, notre âme montera dans le ciel, où nous habiterons éternellement ensemble, et où nous chanterons des cantiques à Celui qui nous a rachetés au prix de son sang. J'espère que nous retrouverons un jour là-haut nos parens, nos frères et nos sœurs.

Depuis que tu nous as quittés, le Seigneur a étendu son bras puissant pour éclairer le cœur des pécheurs, en les appelant à la lumière de son Evangile. Réjouissons-nous de cela, mon cher frère, et bénissons Dieu de ce que, dans son infinie bonté, il donne à quelques-uns de nos compatriotes des cœurs pour aimer son saint Nom. Certainement le Seigneur marche au milieu de nous, et nous sentons sa présence dans le désert. Notre cher père et notre chère mère commencent à demander ce qu'il faut faire pour être sauvé? Notre mère s'afflige de ce que ses enfans la devancent et la

laissent seule dans ce monde; mais elle répète qu'elle veut prier aussi long-temps qu'elle vivra, et qu'alors le Sauveur lui pardonnera ses péchés et la réunira à ses enfans dans le ciel. Je t'en prie, écris à nos chers parens aussi souvent que tu le pourras. De temps en temps, il me semble que le Sauveur leur a donné de nouveaux cœurs; notre cher père me paraît surtout être un tout autre homme.

Tôt après ton départ de Brainerd, j'ai reçu vocation de fonder et de diriger une école de filles, à deux milles de chez nous. Cette occupation me cause un grand plaisir. Déjà le nombre des écolières est de 28. Ce sont de bonnes petites, qui font de grands progrès. Sœur Anna m'aide à tenir l'école; elle se réjouit avec moi de recevoir de tes nouvelles, dans ce pays où nous sommes si isolées. O mon cher frère, prie pour moi, afin que je sois en bénédiction aux âmes immortelles de ces enfans qui me sont confiés. Souvent je trouve cette œuvre trop grande pour moi et je perds courage. Cependant je sais que celui qui m'a appelée à travailler dans sa vigne, possède assez de puissance pour me soutenir et m'empêcher de tomber.

Je pourrais te raconter beaucoup d'autres choses, si j'en avais le temps. Mais il faut que je finisse ici, en te priant de te souvenir dans tes prières de tous nos amis ainsi que des enfans de Creek-Path. J'espère que quand tu reviendras parmi nous, tu auras la joie d'y trouver beaucoup de chrétiens. Adieu, mon frère; puisse le Seigneur être avec toi et te préparer à devenir un instrument béni de sa grâce, au milieu de ce monde de ténèbres! C'est là la prière de ta sœur.

DIXIÈME LETTRE.

A Monsieur et à Madame Hall.

Creek-Path, le 19 novembre 1820.

MES CHERS AMIS,

Voici la première occasion qui se présente de répondre à votre aimable lettre. Je vous remercie de me l'avoir écrite, et j'espère que vous me pardonnerez de ne vous avoir pas répondu plus tôt. Il ne se passe pas de jour que je ne pense à

vous, et que je ne désire de vous voir. Souvent aussi je me rappelle les douces heures que j'ai eu le bonheur de passer à Brainerd dans votre société : mais ces heureux momens ont fui, et ne reviendront peut-être plus dans ce monde. J'espère que si nous ne nous revoyons plus ici-bas, nous nous reverrons au moins dans les demeures de notre Père céleste, où rien ne nous séparera plus. O mes chers amis, ne soupirez-vous pas quelque fois après ce jour où les fidèles de toutes les parties du monde se trouveront réunis pour chanter les louanges de leur Rédempteur. Quel jour magnifique pour ces millions d'âmes qui aiment le Seigneur Jésus ! Aurons-nous le bonheur de nous trouver dans les rangs de ces élus ? Je suis quelquefois inquiète à ce sujet, et mon cœur étant si enclin à faire le mal, je crains de ne pas arriver jusque-là. Mais je sais que le sang de Jésus a la puissance de me laver de tous mes péchés et de me préparer pour la gloire éternelle. C'est pourquoi je veux m'abandonner sans réserve à la direction de mon Dieu : c'est là tout ce que je puis faire. Qu'il est doux de s'asseoir aux pieds Jésus et de sentir que son sang nous purifie ! Nous ne craignons plus alors le monde, ni ses tentations.

Mes chers amis, je ne puis pas vous dire combien je vous aime, pour avoir pris le parti d'abandonner votre patrie pour venir nous faire connaître le chemin du salut ! Puisse le Seigneur récompenser éternellement le travail de votre charité. Sans doute que vous vous attendez à beaucoup de souffrances et de renoncemens dans la carrière où vous êtes entrés; car c'est là le partage de tous les messagers de Christ, dans le monde païen; mais ne devons-nous pas nous réjouir d'être jugés dignes d'être ouvriers avec Dieu. Nos jours passent avec rapidité, et si nous sommes trouvés avoir été de fidèles enfans de Dieu, nous pourrons nous reposer éternellement de notre travail, dans le sein de notre cher Rédempteur. Mon père, ma mère, mes frères et ma sœur se rappellent à votre cher souvenir. Ecrivez-moi souvent; j'ai une grande joie à recevoir de vos nouvelles. Votre sœur qui vous aime.

CATHERINE.

ONZIÈME LETTRE.

A son frère David.

Creek-Path, le 21 février 1821.

MON CHER FRÈRE,

Ta lettre, que j'ai reçue il y a quelque temps, m'a causé une grande joie, et je t'aurais répondu plus tôt, si j'avais su comment envoyer ma lettre à Brainerd. Je suis très-réjouie d'apprendre que tu te trouves bien à Cornwall et que tu aimes ton pieux instituteur. Nos parens sont en bonne santé; ils ont quitté leur ancienne habitation et sont allés demeurer avec le frère John. J'ai maintenant l'assurance qu'ils sont passés de la mort à la vie. Ils croissent dans la grâce et dans la connaissance de Celui qui a racheté leurs âmes de la mort. Tu ne peux pas te faire une idée du changement qui s'est opéré en eux; ils ne sont plus du tout les mêmes que lorsque tu les a quittés. Ils n'ont plus qu'un souhait, c'est de faire la volonté de notre Dieu et Sauveur. C'est là sans contredit l'œuvre du Seigneur; il la continuera et les conduira heureusement au travers de ce monde, jusqu'à ce qu'il les reçoive dans son royaume céleste. Cher frère, le Seigneur a donc exaucé les prières que nous lui avons adressées pour nos chers parens; réjouissons-nous-en, nous avons raison de le faire. Ne devons-nous pas dire : Non pas à nous, non pas à nous, mais à ton Nom appartient la gloire! Tu auras sans doute déjà appris que notre frère John a été reçu dans l'église de Christ. Mon cœur est ému pendant que je t'écris ces choses. Comment exprimerai-je à Dieu ma reconnaissance de ce qu'il l'a amené à la connaissance du Sauveur? Il me répète souvent qu'il se sent heureux et qu'il est prêt à faire ce qui est agréable au Seigneur.

Quand nous jetons les yeux derrière nous, mon frère, et que nous récapitulons les grâces que le Seigneur a accordées à notre famille, dans le peu d'années qui viennent de s'écouler, nos cœurs ne doivent-ils pas être disposés à tout moment à dire : Mon âme, bénis l'Eternel, et que tout ce qui est au-dedans

de moi bénisse le Nom de sa sainteté. Mon âme, bénis l'Eternel et n'oublie pas un de ses bienfaits. Je sens souvent en moi un ardent désir de te voir, de te parler et de me prosterner avec toi devant le trône de la grâce. Il n'y a pas de jour que je ne me rappelle les heures délicieuses que nous avons passées ensemble à Brainerd, quand, commençant à goûter les douceurs de la religion, nous nous retirions dans les bois pour chanter notre cantique favori : *Venez, vous tous qui aimez Jésus*, etc. Nous connaissions alors par expérience le bonheur des fidèles, et nous sentions que la religion, au lieu de diminuer nos joies, ne fait que les accroître. Maintenant notre Père céleste nous a séparés pour un peu de temps dans ce monde, mais j'espère que c'est pour sa gloire et pour le salut de beaucoup d'âmes qui courent à la perdition. Nous avons beaucoup à travailler pour notre rédempteur. Puisque nous sommes devenus, par grâce, enfans du Très-Haut, nous voulons combattre comme de vaillans soldats de Christ, et ne pas nous relâcher en faisant le bien, car nous moissonnerons en son temps.

Notre père et notre mère te saluent, ainsi que tes condisciples de Cornwall. J'espère que tu nous écriras bientôt, pour nous faire savoir ce que tu deviens.

DOUZIÈME LETTRE.

Au même.

Creek-Path, en 1821.

MON CHER FRÈRE,

Quoique nous soyons séparés l'un de l'autre par une distance de plusieurs centaines de milles, le Dieu que nous servons nous accorde la grâce de nous réjouir en lui, dont l'amour est préférable à tous les trésors du monde. Dimanche dernier a été pour nous un jour délicieux que je n'oublierai jamais. M. le pasteur W., de New-York, serviteur fidèle et zélé de Jésus, qui était en visite chez nous, a rafraîchi nos âmes par la prédication de l'Evangile. Nous avons célébré ensemble la sainte Cène, et nous avons annoncé la mort du Sauveur; un de nos

frères chiroquois et un enfant ont reçu le baptême. L'assemblée était extraordinairement attentive; plusieurs personnes ont été touchées jusqu'aux larmes. J'espère que nous ne sommes plus éloignés de l'époque où tous les païens viendront à la connaissance du Rédempteur. Nous avons fondé dernièrement ici une société de bienfaisance, dont chaque membre s'engage à payer une contribution annuelle. Prie pour nous, afin que le Seigneur nous rende capables de travailler, dans ce désert, à la construction de sa chère Sion. Je ne puis assez rendre grâce à Dieu de nous avoir envoyé des missionnaires, pour nous faire connaître le chemin de la vie. Nous les aimons, comme s'ils étaient nos frères et nos sœurs. Puisses-tu jouir, pendant ta vie, de la lumière de la face du Seigneur, et à la fin de tes jours être reçu dans les demeures de la gloire éternelle; c'est la prière de Catherine pour son cher frère David.

TREIZIÈME LETTRE.

A Monsieur et à Madame Hall.

Creek-Path, le 1er juillet 1822.

MES CHERS AMIS,

Il y a, ce me semble, une grande douceur dans la pensée que notre pélerinage ici-bas est de peu de durée et que, dans quelques jours, nous nous reposerons dans la cité de notre Dieu. C'est pourquoi, prenez courage, mes chers amis, au milieu des tribulations et des dangers auxquels vous êtes exposés, et n'oubliez pas que c'est pour Dieu et non pour les hommes seulement que vous travaillez : le Sauveur vous donnera, en son temps, une couronne incorruptible de gloire. Que de fois je pense à ce jour si désiré, où je me rencontrerai avec vous et tous les missionnaires dans le royaume de notre Rédempteur. Alors je serai toujours aux côtés de mes chers amis, qui m'ont tant parlé de la patrie céleste, et qui m'ont appris à aimer et à servir Jésus. J'espere que vous n'oubliez pas de prier pour moi, afin que je reçoive une plus grande mesure de l'Esprit de Jésus-Christ.

Les enfans de notre école font, en général, des progrès. La perspective qui s'ouvre devant nous, pour la propagation de la connaissance de Jésus-Christ parmi nos compatriotes, est encourageante. Les assemblées du dimanche et les réunions de la semaine sont fréquentées avec assiduité. L'église de Creek-Path paraît être dans un état florissant : c'est dimanche passé que je me suis approchée pour la première fois, avec mes parens, de la table du Seigneur.

J'aurais beaucoup d'autres choses à vous dire, mais ma santé qui est altérée, ne me permet pas d'écrire long-temps. Ce n'est pas sans éprouver des douleurs que je suis parvenue à vous tracer ces lignes. Depuis plusieurs semaines ma santé est bien chancelante ; cependant mes maux ne sont pas de nature à m'inquiéter. Si Dieu me conserve la vie, j'espère vous voir pendant les vacances prochaines.

QUATORZIÈME LETTRE.

A son frère David.

Huntsville, le 30 août 1822.

MON CHER FRÈRE,

Je n'ai malheureusement que quelques instans pour t'écrire. J'arrivai ici le 13 du mois, et je compte retourner à la maison dans quinze jours. J'ai laissé en bonne santé tous nos amis, qui marchent dans la crainte de Dieu. Je t'aurais écrit plus tôt, si je n'avais pas été malade ; je suis mieux depuis que j'ai quitté la maison. Mon frère David, pense à ta sœur Catherine qui t'aime tendrement, et qui prie tous les jours pour toi. J'espère que tu ne reviendras vers nous que quand tu seras suffisamment préparé pour annoncer l'Evangile. Quand tu m'écriras, parle-moi de tes études, afin que je puisse prier pour toi. Je ne m'attends pas à ce que tu fasses un cours complet d'études, tel que celui qu'ont accoutumé de parcourir les pasteurs dans la Nouvelle-Angleterre ; mais je souhaite que tu deviennes capable de résister aux ennemis de Dieu, et d'enseigner les vérités

du christianisme. Si ta santé ne te permet pas de t'appliquer avec ardeur à l'étude, ou si l'espèce de bégaiement auquel tu es sujet quelquefois dure encore, je crois qu'il est de ton devoir d'abandonner le projet que tu as de te vouer au saint ministère (1).

Toutefois, je sais que le Seigneur te fera voir la route dans laquelle tu dois marcher. Ne crois pas que nous nous laissions aller aux soucis. Il est vrai que l'hiver passé nous avons été profondément affligés de la perte de notre frère Jean. Mais Dieu soit loué; le Seigneur a donné à l'épreuve une telle issue, que nous avons pu la supporter. Cette souffrance nous a été salutaire, car nous savons que Dieu nous aime, et que toutes ses dispensations sont sages et bonnes. Je n'ai pas le temps de te dire tout ce que mon cœur aimerait à ajouter. Quand je serai de retour à la maison, tu recevras une longue lettre de ta sœur Catherine.

QUINZIÈME LETTRE.

A son frère David, à Andover.

Creek-Path, le 18 janvier 1823.

MON CHER FRÈRE,

Il n'y a que quelques jours que ta lettre du 2 novembre nous est parvenue. Je suis réjouie d'apprendre que tu veux rester encore une année dans la Nouvelle-Angleterre; tu n'en reviendras que mieux préparé pour l'exercice de ton ministère parmi nos compatriotes. Je demande tous les jours à Dieu d'être avec toi, et de te donner force et sagesse dans tes travaux. Quoique mon désir de te revoir soit extrême, cependant je souhaite que tu restes au collége, jusqu'à ce que tu aies acquis une instruction solide.

Dis-moi quelles sont les expériences que tu as faites, depuis ton entrée dans l'intéressant séminaire d'Andover? Éprouves-

(1) Nos lecteurs apprendront sans doute avec plaisir, que David Brown est actuellement un compagnon d'œuvre zélé et fidèle des missionnaires chez les Chiroquois.

tu, au milieu de tes études, les douceurs de la religion de Jésus-Christ? Il nous faut marcher avec Dieu, mon cher frère, et nous occuper constamment de la cause de son Evangile, si nous voulons vraiment être ses imitateurs. C'est pourquoi mortifions en nous le penchant à la paresse et cet amour de nos aises qui nous empêchent de nous occuper du salut des âmes. Nous sommes tenus à glorifier le Nom de notre Dieu devant le monde et à être diligens à son service. N'enfouissons pas notre talent dans la terre, car Dieu nous le redemandera. Celui qui persévérera jusqu'à la fin, recevra la couronne de gloire qui lui est réservée.

Il y a maintenant onze mois que notre cher frère John a quitté ce triste monde, et est entré dans les espaces de l'invisible éternité, où (j'en ai l'espérance) il marche dans les rues de la nouvelle Jérusalem, à la clarté de l'amour divin qui les remplit. O grâce incompréhensible de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ! Quelle ne sera pas notre félicité, lorsque nous arriverons au port de l'éternelle patrie! Là nous retrouverons notre frère et tous les enfans de Dieu qui nous ont précédés, et nous nous repaîtrons éternellement des délices du paradis de notre Dieu.

Je pense souvent à nos parens de l'Arkansas; puissé-je bientôt apprendre la nouvelle de leur conversion. Ne négligeons pas de prier pour eux journellement, sur tout pour notre frère W. J'ai l'espérance que Dieu renouvellera son cœur et le rendra propre au service des Missions. Nous avons la joie de posséder ici le frère A. Il est arrivé tout fatigué d'un long et pénible voyage, et il compte retourner dans deux mois sur les bords de l'Arkansas, avec notre sœur Suzanne. Je suis inquiète quand je les vois s'en aller dans un pays où l'Evangile n'est pas encore connu, et où ils seront privés de toute communication avec les chrétiens. Sa mère s'est fixée à 40 milles environ de la station missionnaire de Dwight. Nous les recommandons à la providence du Tout-Puissant, qui peut les préserver du mal et de toutes les tentations de ce monde corrompu.

Les nouvelles que j'ai de ceux de nos parens qui habitent ce pays me font plaisir. Frère Walter se propose de partir dans quelques jours pour Washington, et de visiter, dans ce

voyage, les états du Nord. Probablement que tu le verras à son passage par la Nouvelle-Angleterre. Il a conduit le frère Edmond à l'école de Dwight, où celui-ci restera trois ou quatre ans. J'espère que le Seigneur lui donnera un nouveau cœur, et le préparera à devenir un instrument utile parmi nos Indiens. Frère Walter a acheté une portion considérable de terrain, près des sources d'eau salée, dans le pays des Osages. Je ne sais s'il y transportera sa famille; je demande à Dieu pour lui, qu'il puisse un jour plier ses genoux devant le sceptre de notre divin Roi, en qui seul se trouve la vie éternelle. Il n'est pas encore décidé, si nous partirons pour l'Arkansas. Pour ma part, je suis prête à faire mon devoir et à me soumettre à la volonté des auteurs de nos jours. Le Seigneur nous montrera, en tout cas, le chemin par lequel nous devons marcher, et nous pouvons mettre en lui toute notre confiance.

Nous avons eu le plaisir de voir ici deux de tes camarades de collége, M'ckee et Israël Folsom. Ils étaient en route pour se rendre au pays des Chactas, et nous ont raconté des choses très-intéressantes de plusieurs personnes pieuses du nord. Ils deviendront pour leur nation des serviteurs de Christ bien utiles. J'ai passé quelques mois dans une famille chrétienne, remplie de zèle et d'amour, celle de M. le docteur Campbell, de Huntsville, où j'ai fait connaissance avec plusieurs personnes qui ont vivement à cœur la cause des Missions. Les dames et les demoiselles étaient occupées à faire des habits pour nos pauvres enfans de Creek-Path. — J'ai à t'annoncer que le nombre des membres de notre association de bienfaisance a augmenté. Nous avons recueilli cette année une somme double de celle de l'année précédente, et le Comité a arrêté de consacrer cette fois nos recettes entières à la Mission de l'Arkansas.

Que je suis heureuse de voir que l'on déploie tant d'activité pour l'avancement du règne de notre divin Sauveur dans cette contrée païenne! Puissions-nous contempler bientôt l'époque glorieuse où toutes les nations de la terre marcheront à la clarté de la connaissance salutaire de Jésus-Christ! Quoique nous soyons bien éloignés l'un de l'autre, mon cher frère, réunissons-nous en esprit pour demander la venue de ce bienheu-

reux temps. Faisons avec joie l'œuvre que le Seigneur nous a confiée, et employons-y toutes nos forces. Je voudrais te posséder, ne fut-ce qu'un moment, dans ma petite chambre; que d'heures délicieuses j'y ai déjà passées dans la communion de mon Père céleste. Mais, hélas! pourquoi mon cœur est-il encore si froid et si rempli de vanités? pourquoi est-il encore si insensible à l'égard du salut des âmes immortelles?

SEIZIÈME LETTRE.

A son frère David.

Brainerd, le 10 janvier 1813.

Mon cher frère David,

Je suis venue de Creek-Path à Brainerd en visite. Mon cœur est plein de reconnaissance envers Dieu de ce qu'il m'a accordé la faveur de revoir encore une fois, dans ma vie, les chers membres de cette famille missionnaire, et d'entonner avec eux les louanges de mon Dieu et Sauveur. Je suis comme enchaînée à ce Brainerd, où mon âme a, pour la première fois, trouvé le Sauveur. Que j'aime aussi les chères sœurs avec lesquelles j'ai fréquenté l'école! Mais ce temps si doux est passé, et il ne me reste que l'espérance de me retrouver un jour avec elles dans une meilleure patrie.

Lorsque je serai de retour à Creek-Path, mon premier soin sera d'aller de cabane en cabane pour lire et expliquer à nos compatriotes la Parole de Dieu. J'ai la confiance que Dieu prendra pitié de notre peuple et en amènera plusieurs à la connaissance de la vérité telle qu'elle est en Jésus.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

A son frère David.

Limestone, le 13 juin 1823

Mon cher frère,

Madame Potter t'a déjà annoncé ma maladie; ainsi je n'aurai

qu'à te parler des expériences que j'ai faites sur mon lit de maladie. J'ai trouvé que les châtimens du Seigneur me sont salutaires. Le Sauveur est plein de miséricorde envers moi ; il me laisse souvent sentir sa présence, et je soupire après le moment où je pourrai le servir, sans pécher. J'étais devenue si faible, que j'osais à peine espérer de vivre jusqu'à cette heure. Mais j'ai éprouvé des joies que je ne connaissais pas auparavant. Mon désir tend à déloger de ce corps pour être avec le Seigneur.

Mon cœur t'aime d'une grande affection, et ce serait pour moi une grande joie de te revoir encore dans ce monde. Dieu seul sait si cette jouissance me sera accordée. Je veux me soumettre à sa volonté. Nous savons qu'il nous a préparé un lieu dans la patrie céleste où nous serons avec lui éternellement. Bénissons-le de ce qu'il a fait pour nous. S'il ne nous avait pas envoyé son Evangile, il me faudrait quitter ce monde sans Dieu et sans espérance. Ne t'afflige pas, mon frère, quand tu apprendras que j'ai délogé, car tu sais que cette terre n'est pas notre patrie. Je suis ici sous les soins d'un fidèle médecin ; notre mère et notre sœur Susanne sont avec moi. Depuis quelques jours, je suis mieux, et le médecin semble espérer un peu ma guérison. Mais je m'abandonne sans crainte à la volonté de Dieu. La vie ou la mort, je recevrai tout de sa main, je n'ai aucun choix à faire.

Je sais que je lui appartiens. Il m'a rachetée au prix de son sang, et je ne saurais désirer autre chose, sinon que sa volonté s'accomplisse. S'il prolonge mes jours, il me donnera la force d'être fidèle à son service. Le monde n'a pour moi aucun attrait ; si la vie a quelque prix à mes yeux, ce n'est qu'autant que je puis la lui consacrer. J'emploierai à son service jusqu'à la dernière partie de mes forces et de mon temps. Ce qui me peine, c'est que je ne puis plus aller dire à nos pauvres voisins chiroquois, combien le Seigneur est bon. Mais cela même est bien, je dois en être certaine. Je demande à Dieu de te faire devenir un instrument de bénédiction pour plusieurs ; et j'ai l'espérance qu'il le fera. N'oublie pas ta sœur qui t'aime.

CATHERINE.

Quand les travaux des missionnaires modernes n'auraient porté d'autres fruits que la conversion de cette jeune Indienne, ils seraient dignes de l'attention de tous les hommes sérieux, de tous les vrais philanthropes; car ils auraient eu un résultat que n'ont jamais obtenu les efforts de la sagesse humaine, à savoir la conversion d'un païen. La sagesse humaine n'est jamais allée chercher le sauvage dans les forêts, elle ne l'a pas affranchi du joug de ses superstitions, elle n'est pas parvenue à lui communiquer des idées saines sur la Divinité, elle n'a pas allumé l'amour de Dieu dans son cœur, elle n'a pas réformé ses habitudes, elle ne l'a pas changé. L'Evangile a opéré tout cela dans Catherine Brown, et en bien peu de temps! A peine le Dieu de la Bible lui a-t-il été révélé, qu'elle a prié, elle a aimé, elle a fait le bien, elle est devenue pure et élevée dans ses inclinations et dans ses pensées, elle a écrit et senti comme ceux-là seuls sentent et écrivent, qui sont sous l'influence de l'Esprit du Père des lumières. Il y a plus, Catherine a fait à son pays un bien que beaucoup de sages selon le monde et beaucoup d'institutions humaines auraient en vain tenté de lui faire. *Un peu de levain fait lever toute la pâte.* Le feu de l'amour divin qui l'embrasait s'est communiqué à d'autres âmes; ses parens, gagnés par son exemple et ses paroles persuasives, ont embrassé sa foi; en moins d'une année après sa mort, plus de 50 Chiroquois appartenaient à l'Eglise de Christ, et en 1829 le soleil de la grâce éclaire presque toute l'étendue de cette contrée, jadis couverte de profondes ténèbres.

Qui dira, que ceci n'a pas été fait par l'Eternel, et que ce n'est pas une chose merveilleuse devant nos yeux? Or, à celui de qui, par qui et pour qui sont toutes choses, qui appelle le êtres qui ne sont point, comme s'ils étaient, et qui peut des pierres même susciter des enfans à Abraham, soit gloire dans l'Eglise, par Jésus-Christ, dans tous les âges, aux siècles des siècles. Amen.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Mission chez les Béchuanas ou Boushouanas.

NOUVELLE LATTAKOU (1).

Cette Mission, qui était depuis long-temps l'objet des attaques des Corannas et autres tribus (2), et que l'on était sur le point de suspendre, commence à respirer, et tout fait espérer qu'elle se relèvera pour prospérer désormais, sans interruption. Voici ce que MM. Hamilton et Moffat écrivent de cette station, en date du 5 mars 1829:

« C'est avec des sentimens tout particuliers de joie que nous prenons aujourd'hui la plume; car, par un effet des tendres miséricordes de notre Dieu, nous pouvons vous écrire sur un ton tout différent de celui qui régnait dans nos précédentes lettres, dont le contenu, semblable à celui des parchemins d'Ezéchiel, n'était propre qu'à abattre l'esprit et à tromper les espérances de ceux qui demandaient à Dieu la prospérité de la Mission parmi les Béchuanas. Grâces lui en soient rendues; il a soutenu ses faibles serviteurs et les a préservés du découragement.....

» La connaissance des choses divines se répand de plus en plus, et par le moyen de notre influence et de notre exemple, plusieurs familles pauvres et d'autres qui avaient été pillées en temps de guerre, se sont mises à cultiver des terres qui maintenant leur fournissent ce qui est nécessaire à leur subsistance. Nous ne nous faisons pas de scrupule de dire que nous avons donné beaucoup d'attention à ce qui pouvait avancer les intérêts temporels des indigènes; car cette manière de nous conduire à leur égard était la seule qui pût nous aider à nous maintenir dans un pays désolé par la guerre et dépeuplé par la famine....

» Depuis un an, non seulement les indigènes assistent régulièrement au service, mais nous voyons leur nombre s'ac-

(1) Cette ville est située à 630 milles nord-est de la ville du Cap.

(2) Voyez 2e année, page 270 et 1re année, page 47.

croître tous les jours... Nos assemblées religieuses commencent à prendre cet air de décence et de solennité qu'elles ont dans notre patrie. Il y a quelques mois que nous avions peine encore à décider s'il fallait attribuer ce changement à la force de la vérité ou au respect des indigènes pour leurs instituteurs ; mais, depuis ce temps-là, nous avons eu des preuves que la conscience de deux ou trois personnes a été réveillée, et même ce réveil est devenu si général et a atteint des personnes en qui nous nous attendions si peu à le voir s'effectuer, que nous avons la conviction que la bénédiction de Dieu est répandue sur la Parole de sa grâce. Nos païens insoucians n'avaient jamais été témoins d'un pareil spectacle. Il n'était pas rare d'entendre des individus auparavant légers ou vicieux crier si haut pendant la prédication, que leur voix étouffait celle des missionnaires, et de les voir quitter la maison de Dieu avec des cœurs pénétrés de la plus profonde douleur, à cause de leurs péchés. Ni moqueries ni insultes n'ont eu le pouvoir d'affaiblir les convictions qu'ils ont reçues. Deux des indigènes les plus rangés de la station, après avoir écouté pendant long-temps la Parole, sont venus, et ont déclaré qu'ils étaient convaincus de la vérité de l'Evangile, et ont reconnu qu'ils étaient de misérables pécheurs qui ne méritaient autre chose que la condamnation. L'un d'eux est chef de la tribu des Bashutas, qui d'abord chassée de son pays par les Caffres, a ensuite été pillée par les montagnards (Bergenars).

» Il y a huit mois qu'Aron Joseph (1), qui n'était venu se fixer dans la station que pour avoir la facilité de faire instruire ses enfans et pour apprendre lui-même à écrire, a aussi été ébranlé par la prédication de l'Evangile. Comme il savait lire et qu'il avait quelque connaissance de la vérité, il nous a été facile de l'adresser à l'agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde. Il a été trois mois candidat pour le baptême, et dimanche passé nous l'avons baptisé publiquement lui et ses trois enfans. Cette solennité a été extrêmement imposante, et il est plus facile de se la représenter que de la décrire. Le lo-

(1) Cet homme, précédemment esclave, a été affranchi par M. Moffat, grâce à l'intervention de M. Thompson, pour la somme de 1,500 dollars.

cal de la réunion était trop petit pour contenir la nombreuse assemblée qui était présente. Nous eûmes en conséquence beaucoup de peine à maintenir l'ordre et le silence, d'autant plus que plusieurs personnes, émues de ce qu'elles voyaient et entendaient, poussaient des cris et des sanglots. La femme d'Aron, personne honnête et industrieuse, qui jusqu'ici avait fait ses efforts pour ne pas obéir à ses convictions, ne put plus résister à la voix de sa conscience. Un vieil Hottentot et un Mochuan, qui avaient apostasié dans une première station, reconnurent leur péché et eurent le cœur brisé. Le premier surtout parut, pendant un temps, inconsolable. Lundi dernier nous célébrâmes notre service de prières pour les Missions. L'assemblée était nombreuse et touchante. Plusieurs individus, accoutumés à se rire de nos remontrances, furent si pénétrés de douleur, que la prière et le chant furent presque étouffés par leurs cris et leurs sanglots. Pour nous, il nous était impossible de retenir nos larmes, tant nos cœurs étaient pénétrés de gratitude envers le Sauveur qui nous accordait ces signes de sa présence et de sa bénédiction. Au reste, ce n'est pas au-dedans des murs du sanctuaire seulement que se passent des scènes de ce genre. Les collines et les vallées, les maisons et les chemins sont tout autant de théâtres où elles se répètent. Il y a souvent trois ou quatre personnes qui se présentent à la fois pour demander des instructions et des conseils. Pendant un temps, notre village n'a retenti que des accens de la prière et des cantiques de louanges. Quelques-uns de nos gens vont de maison en maison tenir des réunions qui durent quelquefois fort tard, et souvent, avant que le soleil ait doré l'horizon, ils sont déjà assemblés pour prier, et ils ne se séparent que pour s'en aller à leur travail. Il nous est souvent arrivé d'avoir notre congrégation réunie une demi-heure avant que la cloche eût sonné.

» Mais ce n'est pas tout : nous avons le bonheur de voir que ce changement dans les dispositions des indigènes porte des fruits réels. Il y a quelques semaines qu'Aron, accompagné de deux autres individus, est venu nous trouver pour nous annoncer qu'il voulait se charger de bâtir, à ses propres frais, une maison d'école, qui pourrait servir si cela était nécessaire, au

culte public. Nous ne fûmes pas peu étonnés de cette proposition, qui était tout-à-fait libre et volontaire de sa part. A peine lui eûmes-nous tracé le plan de la maison, qu'il mit tout en mouvement pour la construire; les indigènes prêtèrent leurs chars et leurs bœufs pour aller chercher du bois. Frère Hamilton prépara les planches, les pieux, etc. Sans les pluies continuelles qu'il a fait, la charpente serait déjà achevée; mais, s'il ne survient aucun nouvel obstacle, nous espérons que dans quinze jours elle sera terminée.

» L'école que dirige le frère Hamilton, afin que le frère Moffat ait le temps de s'occuper de l'étude de la langue, s'est accrue dans les derniers temps, et plusieurs des écoliers peuvent lire couramment le catéchisme sichuan; quelques-uns ont fait des progrès dans l'écriture. Nous espérons voir bientôt une population entière capable de lire, demander des livres à mesure qu'ils sortiront de nos presses.

» Vous avez déjà appris, par nos lettres précédentes, que le frère Moffat a traduit dans la langue du pays l'Evangile de saint Luc et quelques autres portions des saintes Ecritures; mais il faudra attendre encore quelque temps avant que de faire imprimer ce travail, qui a besoin d'une révision.

» Les expériences chrétiennes des indigènes convertis sont, comme on peut bien s'y attendre, très-simples, et nous avons besoin d'user de beaucoup de discernement, lorsqu'il s'agit de recevoir membres de l'Eglise, des personnes qui en sont encore à cette période de la vie chrétienne, où le sentiment et l'imagination jouent un grand rôle. Les uns comparent leur état à celui d'un homme qui commence à reconnaître qu'il marchait dans les ténèbres et qui s'efforce de trouver sa route. Les autres disent que leur cœur a été réveillé d'un état de mort terrible, et qu'il a été mis en pièces par la multitude de leurs péchés. Il y en a qui ne trouvent pas de paroles pour peindre l'état de leur âme. Un jeune homme extrêmement léger par caractère confessait que tout était mauvais en lui, mais il ajoutait qu'il était incapable de dire en quoi ni comment. Un homme disait, qu'il était forcé de reconnaître qu'il était le plus grand des pécheurs, puisque chaque sermon qu'il entendait lui faisait voir des péchés qu'il ignorait ou qu'il avait oubliés. Un

jour que nous avions un entretien avec le chef des Bashutas, il nous assura avec beaucoup d'expression que, toutes les fois qu'il réfléchissait à sa vie passée, la sueur découlait de son visage et que le sommeil fuyait ses paupières.—Nous ne pouvons méconnaître dans de pareilles manifestations l'œuvre du Saint-Esprit. Parmi les personnes réveillées, il y a des Batlapis, des Barolongs, des Mantaetis et des Bashutas. Espérons et demandons que ce que nous voyons devienne le commencement d'un glorieux jour de grâce. »

Quant à l'état des affaires politiques de ce pays, les missionnaires sont parvenus à engager Jan Bloom et un chef des Corannas à faire la paix avec Berend Berend, avec lequel ils sont en guerre depuis long-temps : du reste, les hostilités ont cessé dans l'intérieur du pays, et les missionnaires espèrent pouvoir jouir d'une paix après laquelle ils soupirent depuis long-temps, et qui leur est si nécessaire pour la réussite de leurs travaux.

NOUVELLE-ZÉLANDE (1).

Nous donnerons ici sur la Nouvelle-Zélande des détails qui nous paraissent être une confirmation pleine et entière de la lettre de M. Marsden, que nous avons insérée dans notre dernière livraison, à page 177. Ce sont des extraits de lettres des missionnaires de la Société des Missions de l'Eglise anglicane, écrivant de chacune des stations qu'ils ont fondées dans ce pays.

Ranghy-Hou, Mars 1828.

« Il est évident, écrit M. Sheperd, qu'un grand changement s'est opéré dans la masse des indigènes; de sauvages qu'ils étaient auparavant, ils sont devenus doux et polis dans leurs manières. Je crois qu'ils ne sont pas sans conviction de la vérité; quelques-uns d'entre eux, du moins, en parlent avec sentiment. Parmi ceux qui font partie de notre établissement, j'en ai souvent entendu qui priaient avant de se coucher; ils

(1) Voyez *Journal des Missions*, 2e année, page 130, et 3e année, pages 116, 142 et 261.

n'usaient point de formules apprises, mais ils priaient d'après les besoins de leur cœur. »

Baie des Iles (même date).

» Une imprimerie vient d'être établie dans ce pays de ténèbres. Désormais la Parole de Dieu, rendue accessible à tous ses habitans, va leur apporter la lumière de la vie. Les trois premiers chapitres de la Genèse, le vingtième de l'Exode, une partie du cinquième de saint Matthieu, le premier de saint Jean, l'Oraison dominicale et quelques hymnes sont déjà traduits.

» Les indigènes sont tout joyeux de leurs nouveaux livres; plusieurs d'entre eux sont déjà capables de les lire, et encouragent les autres à apprendre. Le travail des traductions avance. »

Kiddi-Kiddi (même date).

M. Clarke écrit: « La perspective que nous avons devant les yeux est des plus radieuses, surtout quant à nos écoles. Elles se composent de tous les indigènes qui font partie de notre établissement; jeunes et vieux, tous y assistent chaque matin pendant deux heures, et apprennent à lire et à écrire.—Les jeunes filles reçoivent leçon l'après-midi.—Plus nous visitons les indigènes dans leurs propres demeures, plus nous sentons la nécessité de répéter nos visites; ils sont en général attentifs et nous témoignent le désir que nous venions les voir plus fréquemment, afin de pouvoir retenir les choses que nous leur disons. Depuis que M. Yates est venu nous joindre, le nombre des indigènes, en connexion avec notre établissement, s'est considérablement accru; en les rassemblant ainsi autour de nous, nous avons l'avantage de pouvoir les surveiller et leur apprendre, ligne après ligne et précepte après précepte, la Parole de vie. Vous seriez réjouis de voir, le dimanche, notre petite chapelle remplie d'indigènes mêlés avec les membres de nos familles.

» L'influence du christianisme sur les habitans de la Nouvelle-Zélande qui habitent dans notre voisinage est déjà telle, qu'ils s'abstiennent de commettre les abominations auxquelles

ils se livraient avec la plus grande audace, avant notre arrivée dans l'île. »

INDES ORIENTALES.

CUDDAPAH (1).

Extrait d'une lettre de M. Howell, missionnaire de la Société des Missions de Londres.

Cuddapah, 1er octobre 1828.

Il y a quelque temps, que les Hindous des quartiers environnans ayant été convoqués pour les assemblées qui se tiennent ici dans le milieu de l'année, sous la présidence des juges de Chittoor, j'eus une belle occasion d'annoncer à une multitude de païens qui n'en avaient jamais entendu parler, le salut qui se trouve dans les mérites et la justice justifiante de Jésus-Christ. C'était un spectacle bien doux et bien encourageant pour moi, que de voir ces païens venus, de tant de quartiers différens, se rendre à la chapelle, pendant près de deux mois, pour entendre la Parole de vie. La précieuse semence de la vérité a été reçue à salut dans plusieurs cœurs et y a porté ses fruits. J'ai vu plus d'un Hindou reconnaître ouvertement les absurdités de sa religion, déplorer son ignorance et ses erreurs, et confesser qu'il n'y a pas de salut pour eux dans les livres qu'ils avaient considérés jusqu'alors comme sacrés. J'ai lieu de croire qu'un bon nombre d'entre eux ont été profondément touchés des choses qu'ils ont entendues; le Saint-Esprit peut seul rendre efficace en eux cette bonne Parole, *et les convertir des ténèbres à lumière et de l'empire de Satan à Dieu.*

L'empressement que les Hindous ont mis dans cette occasion à entendre la vérité de l'Evangile, est un des signes du temps qui nous indique que les champs sont mûrs pour la

(1) En Tinevelly, à 153 milles de Madras. Population, 60,000 habitans.

moisson. Il nous faudrait maintenant, pour faire cette moisson, quelques pieux indigènes dont le cœur fût tout entier à l'œuvre du Seigneur, qui brûlassent de l'amour de Christ, et qui fussent constamment occupés à voyager parmi leurs compatriotes. Car le temps approche où la connaissance du Seigneur couvrira la terre, et où le Saint-Esprit sera répandu sur cette terre d'idoles; « *alors les sourds entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront.* »

Tout en prêchant la bonne Nouvelle à ces étrangers, j'ai eu occasion aussi de distribuer un nombre considérable de Traités et de fragmens des saintes Ecritures. Ces lectures serviront à graver plus profondément dans leur mémoire les choses qu'ils ont entendues et à remplir leurs loisirs à la maison, en même temps qu'elles seront un puissant moyen d'exciter le même esprit de recherche chez leurs voisins. C'est maintenant le devoir des chrétiens de prier pour que ces travaux ne soient pas sans fruit, mais qu'ils soient bénis pour le salut d'un grand nombre d'âmes.

Vous ne lirez pas sans intérêt le récit d'un fait qui vient de se passer. Un Bramine de Podatoor (à trente milles d'ici), que l'on supposait très-instruit dans la doctrine des Shasters et qui était très-vain de ses connaissances, ayant une affaire à traiter avec la cour de justice de ce lieu, jugea à propos, avant que de s'y rendre, d'envoyer un message à l'un de ses amis, pour le prier de lui trouver une personne dûment qualifiée pour soutenir, à son arrivée à Cuddapah, une discussion publique avec lui sur le sujet que l'on voudrait. Le Bramine Moonshu, avec lequel je suis lié, désirant beaucoup qu'on pût fermer une fois la bouche à ce fanfaron et le guérir à l'avenir de sa manie de discuter, me suggéra l'idée de lui envoyer quelques questions extraites d'un petit ouvrage que je prépare dans ce moment, et qui a pour titre : *Recherches et objections critiques.* Je suivis son conseil, et voici les questions auxquelles je lui proposai de répondre :

1. Qui est le père de *Brama*, de *Wischnou* et de *Siva*, et de quelle caste sont ceux-ci ?

2. On dit que les Bramines sont issus de la face de *Brama*,

les *Chétries* de ses bras, les *Vysyas* (ou Waësies) de son ventre, et les *Sudras* (1) de ses pieds; et maintenant, puisque les membres de ces différentes castes ne naissent plus, comme l'ont fait leurs pères respectifs (qui sont issus de l'un des membres de Brama), pourquoi forment-ils encore des castes séparées?

3. Si Brama ne forme qu'une caste, comment se fait-il que ses enfans en forment quatre, puisque, dans le règne de la nature, chaque espèce d'animaux ou de végétaux produit son semblable?

5. Il est dit, dans les Shasters, que tous les hommes sont par nature *Sudras*, et qu'au moyen des rites et des cérémonies ils peuvent être initiés dans la classe des *Dweejas* ou Bramines; s'il en est ainsi, tous les hommes ne peuvent-ils pas devenir Bramines, moyennant qu'ils se soumettent aux mêmes cérémonies qu'eux?

6. Selon les Shasters, toutes les femmes sont *Sudras*; or, puisque les femmes des Bramines ne reçoivent pas, comme leurs maris, les cérémonies d'initiation à cette caste, les Bramines ne peuvent-ils donc pas se marier ou manger avec d'autres femmes *Sudras?*

7. Les Vedas enseignent que les cérémonies ne sont utiles à qui que ce soit, et qu'on ne recevra aucune récompense après la mort pour les avoir pratiquées. S'il en est ainsi, comment expliquer et justifier ces rites innombrables ordonnés pendant la vie?...

Ces questions lui furent remises devant un grand nombre de personnes réunies dans le but d'entendre ses réponses. En les lisant à haute voix, il fit observer qu'elles n'étaient pas neuves pour lui, et promit de les résoudre, au bout de quelques jours, quoique plusieurs personnes soutinssent qu'elles étaient sans réplique. Mon Bramine est allé dès-lors tous les jours le voir pour chercher sa réponse; et après beaucoup de tergiversations, il a avoué qu'il n'était pas capable de donner les explications demandées. Le bruit de sa défaite s'est aussitôt répandu

(1) Diverses castes des Hindous, subordonnées les unes aux autres. Voyez année, pag. 219.

de tous côtés; les indigènes en font le sujet de leurs conversations, et plusieurs d'entre eux commencent à douter de l'authenticité de leurs Shasters. Ils avouent qu'il n'y a que la crainte qui les empêche d'embrasser la religion de Jésus-Christ, qui, disent-ils, est la seule vraie, et qui est destinée à devenir la religion universelle.

BANGALORE (1).

Extrait d'une lettre de M. Reeve, missionnaire de la Société des Missions de Londres.

Bangalore, 14 octobre 1828.

Nous avons eu dernièrement un entretien très-satisfaisant avec deux indigènes qui, quoiqu'ils eussent été instruits depuis long-temps par les missionnaires, n'avaient peut-être pas apprécié jusqu'ici les privilèges dont ils ont joui; mais maintenant nous espérons qu'ils sont appelés de Dieu par une sainte vocation, non selon les œuvres, *mais selon le dessein de sa grâce, laquelle il nous a donnée en Jésus-Christ, avant la fondation du monde.* Ils se rappellent avec plaisir les noms de Desgranges, Pritchard et Gordon, et bénissent la providence de Dieu qui les a mis à portée de profiter du ministère de ces serviteurs du Très-Haut, qui leur ont montré le chemin de la vie éternelle.

Ils sont placés tous deux dans une position où ils peuvent se rendre très-utiles; ils ne manquent pas de talens et de connaissances, et il est à espérer que leur zèle et leur charité porteront plusieurs personnes à les imiter. L'un d'eux me disait, les larmes aux yeux, que tout son plaisir était maintenant d'employer ses heures de loisir à parler du Sauveur aux païens, et à leur faire connaître les merveilles de son amour et de sa grâce, et l'efficace de son sacrifice expiatoire. Comme il connaît quatre langues, il pourra exercer une influence très-étendue. Ils ont dû s'éloigner de nous pour quelque temps; mais nous ne craignons pas pour eux, car ils sont sous la houlette

(1) Cette ville, qui comprend une population de 25 à 30,000 habitans, est située dans le district de Mysore, à 74 milles nord-est de Seringapatam.

du bon Berger, qui seul peut nous garder par sa puissance. Ainsi soyons fidèles et croyons. Les moyens dépendent de nous, mais la bénédiction vient de Dieu seul.

Peu de semaines après, un autre membre de notre église a été appelé à entrer *dans le repos qui est réservé au peuple de Dieu.* Pendant toute sa maladie, qui a été longue et douloureuse, il n'a pas cessé de montrer des dispositions et un caractère vraiment évangéliques. Il était toujours prêt à écouter la voix de ses instituteurs, et il ne paraissait jamais plus heureux, que quand quelque ami chrétien venait auprès de lui, pour lui parler des choses qui regardent le royaume de Dieu. Lui ayant demandé un jour sur quoi il fondait ses espérances pour l'éternité, il me donna pour réponse cette parole que saint Pierre adressait jadis au Sauveur : « *Seigneur, à qui irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle.* » Et il ajouta, avec saint Paul: *Christ est ma vie et la mort m'est un gain.* Dans un moment de grand épuisement et de souffrances aiguës, on le vit prendre un plaisir tout particulier à méditer sur cette tendre invitation du Sauveur : *Venez à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés, et vous trouverez le repos de vos âmes. Chargez-vous de mon joug et laissez-vous instruire par moi, car je suis doux et humble de cœur; mon joug est aisé et mon fardeau est léger.* En faisant allusion à ses souffrances, il dit: « Le Seigneur Jésus a enduré des opprobres et des insultes, et a fini par souffrir la mort ignominieuse de la croix pour le salut des pauvres pécheurs; il me convient donc d'être patient dans mes épreuves. » Au moment de quitter ce monde il déclara que toute crainte était bannie de son âme et qu'il était prêt à recevoir ce message: « *Le Maître est là qui t'appelle.* » Ses derniers momens ont été employés à prier Dieu, qu'il lui fît la grâce de voir la glorieuse manifestation du Seigneur Jésus-Christ. Il a laissé une veuve qui est membre de notre église, et dont la conduite est d'accord avec la profession qu'elle fait de l'Evangile.

INDE AU-DELA DU GANGE.

MALACCA (1).

Extrait d'une lettre de M. Humphreys.

Malacca, 13 octobre 1828.

Le service en langue malaie, qui se célèbre dans notre chapelle, est fréquenté plus que je n'aurais jamais osé l'espérer, et les auditeurs sont très-attentifs.

Une pauvre esclave malaie me frappait depuis quelque temps par son assiduité au culte, auquel elle ne manquait jamais depuis l'ouverture de la chapelle. Au mois de juin dernier, je m'aperçus qu'elle ne venait plus à l'église, et m'étant informé de la cause de son absence, j'appris qu'elle était malade. Peu de jours après, je reçus une lettre de son maître, dans laquelle il me marquait que cette femme, ainsi que plusieurs de ses domestiques, avaient fait de grands progrès depuis qu'ils assistaient au service de la chapelle, et qu'elle, entre autres, se trouvant très-malade, manifestait le désir d'être baptisée. Je me rendis de suite à son invitation, et fus grandement réjoui de voir par la conversation que j'eus avec elle, qu'elle avait été amenée par la grâce de Dieu à se reconnaître une pauvre pécheresse devant le trône de la miséricorde. Je lui demandai pourquoi elle désirait d'être baptisée. Elle me répondit qu'elle sentait qu'elle était une grande pécheresse et qu'elle ne connaissait pas d'autre Sauveur que Jésus-Christ, qui eût la volonté et le pouvoir de sauver tous ceux qui venaient à lui, et qu'en conséquence elle avait le désir d'être baptisée en son nom. Convaincu qu'elle avait de justes idées de ce sacrement, et que sa confiance dans le Sauveur était tout à la fois ferme et humble, je la baptisai le 3 juillet, et elle mourut le 25 du même mois.

Depuis le jour de son baptême jusqu'à celui de sa mort, elle n'a pas cessé de montrer beaucoup de douceur et d'humilité, et elle a constamment été occupée du salut de son âme. Elle a aussi paru très-inquiète sur le salut de ses camarades et

(1) *Voyez* 2e année, pages 257 et 336.

a souvent prié pour eux. Un jour qu'elle sommeillait, elle cria à haute voix : «Iga Iuhan, nanti saya panggil Kawan; » c'est-à-dire : *Oui, Seigneur; mais attends jusqu'à ce que j'aie appelé mes camarades.* Lorsqu'elle fut réveillée, on lui demanda pourquoi elle avait prononcé ces paroles; elle dit, alors, qu'elle avait rêvé, que le Seigneur l'appelait, et qu'elle était bien disposée à aller à lui, mais qu'elle aurait voulu que ses amies vinssent avec elle. J'ai du plaisir à ajouter que je crois que ses prières ont été exaucées; car le jour où nous confiâmes ses restes mortels à la terre, trois de ses camarades se présentèrent pour demander le baptême; il y a de plus huit autres personnes qui se réunissent régulièrement une fois la semaine pour recevoir instruction, et qui fréquentent, outre cela, le service de la chapelle.

PINANG (1).

Extrait d'une lettre de M. Beighton.

Pinang, 9 juin 1828.

Il y a quelques mois que j'ai eu le plaisir de baptiser une femme malaie. A la suite d'une conversation que j'avais eue avec elle sur les principales vérités de l'Evangile, et dans laquelle elle m'avait paru comprendre l'importance et la responsabilité de la vocation chrétienne, elle me manifesta le désir de consacrer son âme immortelle à Jésus-Christ, et je la baptisai en présence de quelques personnes. Elle est morte maintenant, et sa dépouille mortelle a été enterrée dans le cimetière protestant, selon le rite de l'Eglise anglicane. Je connais une autre femme qui désire renoncer publiquement aux erreurs de la religion du faux prophète, et qui veut être baptisée. Il y a d'autres Mahométans encore, qui ont acquis une certaine connaissance du Nouveau-Testament et de Jésus-Christ.

Nos écoles malaies s'améliorent. L'une d'entre elles a été réorganisée, il y a quelques mois, d'après le système d'instruction de la Grande-Bretagne, travail dans lequel mon collègue M. Dyer m'a été d'un grand secours. Cette école prospère

---

(1) *Voyez* 2e année, page 13.

maintenant et se compose de soixante écoliers, parmi lesquels se trouvent treize filles. Douze d'entre eux lisent couramment le Nouveau-Testament; d'autres apprennent le catéchisme, et j'ai tout lieu d'espérer que cette étude sera bénie pour quelques-uns d'eux. La salle de l'école peut facilement servir de chapelle, et j'ai soin d'y laisser toujours un dépôt de Bibles et de Traités, dont je fais des distributions. J'ai dès-lors établi sur le même plan deux nouvelles écoles malaies qui, je l'espère, prospéreront également. Je considère de pareils établissemens comme très-propres à instruire dans le christianisme la génération présente. En invitant les parens à visiter ces écoles et à s'assurer eux-mêmes des choses qu'on y enseigne, c'est le moyen de dissiper ou d'affaiblir leurs préjugés. Je ne rencontre, au reste, aucune difficulté de ce côté-là. Les principaux obstacles, que j'ai à surmonter, naissent presque tous de l'extrême pauvreté de la population malaie et de son excessive indolence. Nous comptons environ cinquante-quatre femmes malaies en connexion avec cette branche de la Mission; dès que madame Beighton sera rétablie, elle recommencera son école pour les femmes.

Le service malai du dimanche matin est assez fréquenté. J'ai fini d'expliquer les Actes et j'en suis aux Romains. Le dimanche après midi, je continue comme de coutume, et je termine la journée par prêcher en anglais. La chapelle est en général remplie. Les Malais s'assemblent le mercredi et le samedi pour recevoir instruction, et j'ai de la joie à pouvoir ajouter qu'ils témoignent plus de plaisir maintenant, quand on leur donne des exemplaires de la sainte Ecriture, qu'ils ne le faisaient auparavant. — En général, j'espère que l'œuvre avance.

SOCIÉTÉ
DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

Le Comité n'a pas encore reçu de nouvelles des trois missionnaires partis de Gravesend le 19 juillet; mais il espère, qu'à l'heure qu'il est, ils ont débarqué, ou du moins qu'ils ne sont pas éloignés de mettre le pied sur la côte méridionale de l'Afrique.

Le mois passé nous avons eu la joie de posséder pendant quelques jours, dans la maison des Missions, quatre missonnaires appartenant à la Société des Missions évangéliques de Bâle, et se rendant à la Libérie (1), colonie américaine, sur la côte occidentale de l'Afrique, entre la colonie de Sierra-Léone et la Côte-d'Or. L'un d'eux, M. Sessing, a déjà fait un séjour de dix-huit mois dans ce pays, et a dû le quitter pour accompagner en Europe son compagnon d'œuvre, M. Hégélé, dont le climat brûlant de la Guinée a tellement altéré la santé, qu'il a dû renoncer au désir de travailler en Afrique. Les trois frères avec lesquels M. Sessing part pour renouveler une Mission périlleuse, mais qui offre la perspective la plus encourageante, sont MM. Graner, Buhrer et Dietschy. M. Sessing est marié depuis quelques semaines, et son épouse, remplie comme lui de confiance dans les promesses du Seigneur, ne craint point d'aller habiter un pays qui a déjà été mortel à tant de missionnaires. Il suffit à ces chers frères qu'il y ait en Afrique des âmes à gagner au Sauveur, pour que, mettant de côté toute considération personnelle, ils aillent avec joie porter la vie éternelle à des peuples assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. Le pays aux environs de la colonie est si fertile, que M. Sessing espère qu'au bout d'un certain temps les missionnaires seront en état de pourvoir à leur entretien personnel et aux frais de la Mission, sans avoir besoin de recourir à la Société. Le caractère des nègres du pays de Bassa est doux et pacifique; et dans

---

(1) *Voyez* ce que nous avons dit sur cette Mission, 4e année, page 163.

toutes les parties de la contrée qu'il a visitées, M. Sessing a reçu l'accueil le plus amical. Les indigènes ne manquent pas non plus d'intelligence. On pourrait citer en preuve de cette assertion ce jeune enfant de la tribu des Vey, âgé de huit à neuf ans, que M. Sessing a amené avec lui en Europe, et qui, depuis quatre ou cinq mois seulement qu'il est à Bâle, en Suisse, s'exprime déjà d'une manière très-intelligible en allemand. Ce fait, joint à tant d'autres que nous offre l'histoire des Missions modernes, est bien propre à confondre les détracteurs des infortunés Africains, dont on n'a malignement exagéré l'ignorance que pour avoir un prétexte des les traiter comme de stupides animaux.—C'est aux environs de la Libérie que la traite des nègres se poursuit avec le plus de fureur. Pendant un séjour de moins de deux années dans ce pays, M. Sessing a vu aborder, dans le voisinage seul de la contrée qu'il a visitée, plus de vingt vaisseaux négriers. Les agens de cet infâme trafic choisissent, pour faire leurs embarcations, la saison pluvieuse, où les bâtimens anglais, qui sont en observation dans ces parages, demeurent en rade sans oser s'éloigner de la côte. C'est ainsi que, malgré la vigilance des gouvernemens chrétiens, l'Afrique est journellement dépeuplée de ses habitans, qu'attend aux Indes occidentales le plus rude des esclavages. Les auteurs de la traite des noirs, voilà les adversaires contre lesquels les missionnaires auront à lutter en Afrique ; ils s'y attendent; car comment des hommes qui spéculent sur la vie de leurs semblables, et qui les achètent et les revendent comme des bêtes de somme, pourraient-ils ne pas être inquiets en voyant arriver sur le théâtre de leurs crimes, des hommes que l'amour seul de l'humanité a arrachés à leur patrie, et dont la prédication et toute la vie seront une censure amère de leur avarice et de leur cruauté? Ils feront tout pour les éloigner, et peut-être même attenteront-ils à leur vie; car celui qui est capable de vendre l'homme, ne doit pas se faire beaucoup de scrupule de le tuer, quand il peut croire qu'il lui importe de s'en défaire. Puis donc que la position de nos frères sur la côte occidentale de l'Afrique est si difficile et si dangereuse, nous prierons pour eux. Ils nous sont déjà chers à

cause de l'œuvre qu'ils font; ils doivent nous l'être encore davantage à cause des circonstances dans lesquelles ils vont être placés.

La dernière réunion mensuelle de prière pour les Missions qui a eu lieu à Paris, le lundi 5 octobre, a été rendue particulièrement intéressante par la présence de M. Hartley, de retour d'une Mission en Grèce, où, pendant cinq années, il a travaillé à répandre et à prêcher la Parole de Dieu. L'ardeur avec laquelle les Grecs recherchent et lisent l'Evangile surpasse tout ce que l'on pourrait croire. Avant l'arrivée de M. Hartley, 60,000 exemplaires de la Bible avaient déjà été distribués. Depuis cinq années qu'il voyage dans la Turquie et la Morée, il estime en avoir vendu, de concert avec ses collègues, 11,000 exemplaires à Smyrne, 20,000 à Constantinople, et autant, à proportion, dans plusieurs autres villes. Malgré leur extrême pauvreté, les Grecs trouvent les moyens d'acheter le Code de la liberté spirituelle et morale; et ce qui est plus réjouissant pour les cœurs pieux que le chiffre considérable des Bibles distribuées, c'est que cette semence de vie et de régénération a déjà porté ses fruits. M. Hartley a cité plusieurs exemples remarquables de conversions, et a affirmé en outre que l'influence de la Parole de Dieu sur la masse du peuple était si sensible, qu'il ne faudrait pas s'étonner si, dans quelques années, l'Eglise grecque se réformait. Rien ne peut donner une idée de la joie que les enfans des écoles de Syra et d'Egine manifestent en lisant l'Evangile. Tandis qu'ailleurs il faut quelquefois employer la contrainte pour faire aller les enfans à l'école, ici on a beaucoup de peine à les en faire sortir, tant ils prennent plaisir à l'instruction. Le gouvernement favorise et même ordonne partout la fondation des écoles. Celles d'Egine et de Syra sont surtout dans un état particulièrement florissant. La première, fondée par M. le docteur Kork (1), renferme 800 écoliers, celle de Syra 250 garçons

(1) Les amis des Missions se rappellent sans doute, que M. Kork, élève de l'Institut des Missions de Bâle, a passé plus d'un an à Paris dans la maison des Missions, avant qu'aucun élève français y eût encore été admis.

et 60 filles. Le nombre de ces institutions s'accroît tous les jours. Les Eglises grecques sont ouvertes aux ministres évangéliques. Plus d'une fois, après la célébration de la messe, et à la demande des autorités ecclésiastiques et civiles du lieu, M. Hartley est monté en chaire et a proclamé devant un nombreux auditoire, au sein duquel se trouvaient souvent les premières têtes du gouvernement et de l'armée, le grand salut que le Fils de Dieu est venu apporter au monde.—M. Hartley nous a fait espérer qu'à son retour en Angleterre il publierait un récit détaillé des scènes réjouissantes dont il a été témoin en Grèce. Nous nous empresserons alors de donner à nos lecteurs un aperçu complet des travaux de ce fidèle serviteur de Christ dans un pays sur lequel le monde et l'Eglise fixent les regards, avec tant de sollicitude.

Dans la même séance, M. Banga, missionnaire auprès des Juifs, a pris la parole, et a donné quelques détails sur les travaux entrepris en Europe pour la conversion des Israélites; mais l'heure avancée de la séance ne lui a pas permis de s'étendre, autant que l'assemblée l'aurait désiré, sur une œuvre qui intéresse tous les chrétiens. La Société anglaise, au service de laquelle M. Banga travaille, emploie près d'une quarantaine d'ouvriers répandus dans les différentes parties de l'Allemagne, en Prusse et en Pologne.—Ainsi, ce ne sont pas seulement les païens que les serviteurs du Père de famille vont inviter, en nos jours, à prendre part aux biens de l'alliance de grâce: les Grecs, les Juifs, les Mahométans sont aussi devenus les objets de la charité de l'Eglise, qui, émue d'une sainte jalousie, veut *contraindre* tous les peuples d'entrer dans la salle du festin des noces (Matth., XXII).

NOTICE ABREGEE

SUR L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DES MISSIONS PRINCIPALES.

(Fin; *voyez* 4e année, page 213.)

GROENLAND.

Le Groënland, situé dans les régions boréales, entre l'Europe et l'Amérique, est plutôt une dépendance de celle ci: toutes les parties qu'on en connaît sont bornées par la mer. La côte orientale est tellement couverte de glaces, qu'aucune embarcation ne peut y aborder, et comme elle est séparée de la côte occidentale par des rochers et des montagnes de glace, qu'il est impossible de gravir, elle est entièrement inconnue. La côte occidentale, dans un espace de trois cents lieues, est seule habitée; ni les Danois ni les Groënlandais n'ont dépassé la chaîne de montagnes qui défend l'accès de l'intérieur; mais il y a des Groënlandais nomades, qui s'établissent quelquefois à une distance considérable au nord d'Upernavick; la factorerie danoise la plus avancée vers le pôle, est située à 72 deg. 30 min. de latitude.

La population qui, en 1789, avait été trouvée de 5,121 âmes, s'élevait, en 1802, à 5,621 individus; mais ce recensement, fait après une épidémie, était incomplet; les missionnaires moraves estiment que les habitans de ce pays sont, au moins au nombre de sept mille. Leurs ancêtres sont probablement venus, il y a quelques siècles, du pays des Esquimaux, s'établir au Groënland, et ont détruit la colonie scandinave, dont ils ont envahi les établissemens. Leur parenté avec les Esqui maux est surtout prouvée par leur idiome qui est à peu près le même, et qui est remarquable par la richesse de ses formes grammaticales. Les particules et les inflexions y sont aussi nombreuses et aussi variées que dans le grec; mais la

règle qui prescrit d'intercaler toutes les parties du discours dans le verbe, fait naître des mots d'une longueur démesurée. Les consonnes *R*, *K* et *T* dominent dans cette langue et produisent par leur accumulation des sons très-rudes. Les femmes groënlandaises, comme celles des Caraïbes, ont des mots et des inflexions dont il n'est permis qu'à elles de se servir. Les Groënlandais s'appellent quelquefois *tnnouk* ou *frères*, mais leur véritable nom de nation paraît être *Kalalit*, et ils désignent ordinairement leur pays sous le nom de *Kalalit Nounet*. Après l'invasion des Esquimaux, les côtes n'ont été habitées long-temps que par ces païens; mais il y a environ cent ans que les Danois y fondèrent de petites colonies, et y formèrent des factoreries ou loges (*Loschen*), aujourd'hui au nombre de vingt-cinq ou trente, à chacune desquelles sont attachés un pasteur et un catéchiste. Chaque année, quelques vaisseaux marchands vont de Copenhague au Groënland: leur départ a lieu d'ordinaire au mois de mai; la traversée dure au moins six ou huit semaines; elle est dangereuse à cause des glaces et des brouillards.

La côte occidentale, la seule habitée, n'est elle-même qu'un amas de rochers entremêlés d'immenses blocs de glace, l'image réunie du chaos et de l'hiver. On trouve çà et là des broussailles dans les vallées; mais nulle part on ne rencontre des arbres; le seul bois que possèdent les habitans est celui que la mer leur apporte; sans cette dispensation de la Providence, ils ne pourraient se construire ni maisons ni canots, et seraient dans l'impossibilité de se faire les flèches avec lesquelles ils se procurent de quoi se nourrir et se vêtir. Il y a quelques terres labourables, et probablement l'orge pourrait venir dans la partie méridionale. Les montagnes sont couvertes de mousse du côté du nord; les parties exposées au midi produisent de très-bonnes herbes, des groseilles et d'autres baies en abondance. On cultive les choux, les navets et la salade près des colonies danoises. L'hiver est très-long, et le froid est quelquefois si excessif qu'on ne peut sortir sans se geler les mains et le visage. Quand l'eau gèle entre les petites îles parsemées en assez grand nombre dans les baies de la côte, il arrive souvent que les Groënlandais éprouvent la famine,

ne pouvant, à cause des glaces, se procurer des provisions. Pendant les courts instans de l'été, l'air, très-pur sur la terre-ferme, est, dans les îles, obscurci par les brouillards. Les clartés de l'aurore boréale adoucissent un peu la sombre horreur des nuits polaires.

Le règne animal offre ici de gros lièvres, dont la chair est excellente, et qui donnent une bonne fourrure; des rennes de la variété américaine, qui deviennent toujours plus rares, des renards, des ours blancs, des grands chiens, qui hurlent au lieu d'aboyer, et que le Groënlandais attèle à ses traîneaux; depuis quelques années, ils ont des chèvres et des moutons que les Frères Moraves ont importés, et pour l'entretien desquels ils ramassent péniblement l'herbe nécessaire durant l'hiver. Une immense quantité d'oiseaux aquatiques demeurent près des rivières, qui abondent en saumons. Les cabillauds, les turbots, les petits harengs fourmillent dans la mer : en quelques heures on peut recueillir une immense quantité de ces derniers : les Groënlandais les font sécher pour l'hiver. Dans le Groënland septentrional, les Danois et les indigènes vont conjointement à la chasse des baleines; mais il est rare qu'on en voie près de la partie des côtes où les Moraves ont leurs stations; les habitans s'en tiennent à la chasse du chien marin. La chair de cet animal est leur nourriture principale; la peau leur fournit des vêtemens, et en même temps ils en recouvrent leurs bateaux; les nerfs deviennent du fil, les vessies des bouteilles; la graisse remplace tantôt le beurre et tantôt le suif; le sang fournit du bouillon. Le Groënlandais ne comprend pas comment on peut vivre sans le chien marin, qui est pour lui ce que l'arbre à pain est pour le Taïtien et le blé pour l'Européen.

Les Groënlandais ont la taille courte, les cheveux longs et noirs, les yeux petits, le visage aplati et la peau d'un jaune brun. Ils ne manquent pas de force et ont de l'adresse pour les travaux auxquels ils sont accoutumés; mais ils témoignent du dégoût pour toutes les occupations étrangères à leurs habitudes. Sans être vifs, ils ne sont pas dépourvus de gaîté; leur insouciance extrême est souvent la cause des famines qui désolent le pays; ce trait de leur caractère se fait remarquer

en eux, même après leur conversion. Le cercle de leurs idées est très-borné.

Leurs vêtemens, faits de peaux de rennes, de chiens marins et d'oiseaux aquatiques, consistent en habits de dessus et de dessous, pantalons, bas, souliers et bottes; ils les préservent si bien du froid et de l'humidité que les Européens ne dédaignent pas de s'en servir. Le costume des femmes ne diffère presque pas de celui des hommes; ce sont elles qui sont chargées de la confection des vêtemens.

En été, les Groënlandais s'établissent, par bandes plus ou moins nombreuses, sous des tentes, dans les lieux où ils se rendent pour la chasse ou la pêche; en hiver, ils demeurent dans des maisons larges de douze pieds et dont la longueur varie de vingt-quatre à soixante-douze pieds, selon le nombre d'habitans qu'elles doivent contenir; elles sont si basses, qu'on peut à peine s'y tenir debout. Les murs sont formés avec de grosses pierres, dont les intervalles sont bouchés avec de la terre et de la mousse; le toit est recouvert des peaux qui ne peuvent plus servir pour les canots. Quatre à dix familles demeurent d'ordinaire sous ces abris; des peaux séparent la maison en autant de cases qu'il y a de familles : une lampe, qui sert à préparer la nourriture, brûle sans interruption dans chaque case, et y répand la clarté et la chaleur.

Forcés, pendant presque toute l'année, de chercher leur nourriture sur l'eau, et ne pouvant se rendre que par mer d'un lieu à un autre, les Groënlandais se servent de deux sortes de canots; l'un est le canot des femmes, que des femmes seules dirigent, et dans lequel peuvent se tenir dix à vingt personnes; des familles entières s'en servent souvent pour faire des voyages de cent et deux cents lieues au nord ou au sud. Les hommes se servent de l'autre espèce de canot qu'on nomme le *cayac*.

Les habitans d'Unalasikka, de l'entrée du Prince-Guillaume (le golfe Tchougatchien des Russes), et les Esquimaux du Labrador se servent de petits bâtimens précisément de la même construction; ce sont des espèces de caisses formées de branches légères, recouvertes de tous côtés de peau de chien marin; sur une longueur de douze pieds, ces barques

n'ont qu'un pied et demi de largeur; au milieu de la surface supérieure, est un trou environné d'un cerceau de bois, auquel est attachée une peau qui, au moyen d'une courroie, se resserre comme une bourse; c'est dans ce trou que se place le rameur, muni d'un seul aviron très-mince, long de trois à quatre pieds, et s'élargissant des deux côtés; en pagayant rapidement à droite et à gauche, il avance en ligne droite à travers les flots, au sein même de la tempête, sans courir plus de risque que n'en courent les baleines et les phoques, dont il est devenu le compagnon et le rival. Cette invention, admirée par le capitaine Cook, adoptée en partie par les pilotes norwégiens et danois, ne s'est pas reproduite par un pur hasard, et est exactement la même chez toutes les tribus des extrémités boréales de l'Amérique; ces tribus descendent donc d'une souche commune, et ont long-temps communiqué ensemble.—Malte-Brun, en décrivant le *cayac*, saisit cette occasion d'expliquer un passage d'un écrit perdu de Cornélius Nepos, cité, avec des variantes, par Pline (Histoire natur., T. II, p. 57), et par Pomponius Mela, (T. III, p. 5). « Un roi des Suèves, selon le premier, ou des Boyens, selon le second, fit présent à Quintus-Metellus-Celer, proconsul des Gaules, de quelques *Indiens* qui avaient été jetés par la tempête sur les côtes de la Gaule, selon Méla, ou qui, en voyageant pour leur commerce, s'étaient égarés jusqu'aux rivages de la Germanie, selon Pline. Les Romains en concluaient que, venant de l'Inde, l'on pouvait faire le tour de l'Asie et de l'Europe par le nord, en traversant l'Océan imaginaire qui, à leurs yeux, occupait l'emplacement de la Sibérie et du nord de la Russie. Pour nous, cette explication est inadmissible, mais le fait subsiste; des Indiens ou des hommes basanés quelconques sont venus aborder sur les côtes de la Gaule ou de la Germanie. C'étaient probablement des Esquimaux, soit du Labrador, soit du Groënland. Le même fait s'est renouvelé en 1680 et 1684. Des Groënlandais sont arrivés aux îles Orcades, dans les *cayacs* dont nous venons de décrire la construction. On les prit pour des Lapons, et on les appela par conséquent Fiun-men; mais leurs bateaux, conservés au collége médical d'Edimbourg et dans l'église de

Barra, prouvent qu'ils venaient du Groënland. » L'habileté des Groënlandais à conduire le *cayac* est, comme on le voit, très-grande ; elle étonnera encore plus, si l'on sait qu'un Européen apprend difficilement à s'en servir, même en temps calme. Ils n'excellent pas moins dans l'art de tirer l'arc et de lancer le javelot, dont ils se servent comme instrument de pêche.

Les Groënlandais n'ont ni gouvernement ni lois ; ils suivent cependant certaines coutumes, et ont des mœurs plus douces que d'autres nations païennes. On n'entend pas chez eux de juremens : il n'y a même pas dans leur langue de mots qui servent à cet usage. Ils ne savent pas préparer les liqueurs spiritueuses, et ne peuvent, à cause de leur pauvreté, en acheter des étrangers ; mais on entend quelquefois parler parmi eux de meurtres ; et il arrive de temps en temps qu'on se défasse, en les noyant, en les enterrant vives ou en les laissant mourir de faim, des personnes âgées ou infirmes qui ne peuvent plus gagner leur subsistance.

Ils n'ont d'autres idées sur la religion que celles qu'ils se forment de deux esprits, l'un bon et l'autre méchant. Le premier se nomme *Forngarsouk ;* ils ne lui ont jamais offert de culte. Le second est une déesse malfaisante, sans nom, qui est censée habiter un palais sous les flots, gardé par des chiens marins redoutables. Les sorciers-prêtres, nommés *Angekoks*, prétendent être en rapport avec le bon esprit, qu'ils consultent, et qui leur répond par un *Torngack*, ou esprit inférieur. Les *Angekoks* choisissent la nuit pour se mettre en rapport avec *Torngarsouk ;* ils feignent des convulsions pendant ces prétendues consultations, qu'ils se font chèrement payer par leurs compatriotes.

Nous avons parlé dans ce journal de la Mission au Groënland, tentée en 1578, par *maistre Wollfall* (1) et de celle dans le même pays, réalisée en 1721 par *Jean Egédé* (2) ; nos lecteurs feront bien de relire de nouveau ce que nous en avons dit, s'ils veulent se faire une idée exacte des événemens qui nous restent à raconter pour completter l'histoire

(1) Première année, page 196.
(2) Troisième année, page 193.

des travaux missionnaires dans cette contrée. Nous rappellerons seulement ici que le roi de Danemarck, Chrétien VI, ayant résolu, en 1731, de ne pas donner de suite aux projets de colonisation, à l'exécution desquels son prédécesseur, Frédéric IV, avait consacré des sommes considérables, les colons furent rappelés, et M. Egédé demeura seul sur cette terre inhospitalière avec dix matelots qui n'avaient pu trouver place sur le vaisseau qui transportait leurs camarades à Copenhague. M. Egédé écrivit, il est vrai, des lettres pressantes pour faire revenir le gouvernement à d'autres sentimens; mais ce n'est qu'en 1733, après de cruelles angoisses sur le sort d'une entreprise à laquelle il avait sacrifié dix années de sa vie, qu'il apprit que les factoreries seraient rétablies, et la Mission soutenue. Il vit en même temps arriver à son aide les premiers missionnaires moraves.

Le comte Zinzendorf et quelques frères eurent, en 1731, occasion de voir à Copenhague deux Groënlandais baptisés par M. Egédé, qui les entretinrent des travaux de ce fidèle ouvrier, des difficultés qu'il avait rencontrées, et du peu de fruit de ses efforts. Il était question alors de ne plus soutenir cette station missionnaire. Le comte comprit tout ce que la position de M. Egédé avait de pénible, et il se sentit pressé du besoin de lui être utile. A son retour à Herrnhout, il raconta ce qu'il avait appris; deux frères, Matthieu Stach et Frédéric Boehnisch, furent touchés de son récit; tous deux sentirent dans leur cœur le désir d'être employés à la conversion des païens du Groënland. Un jour qu'ils travaillaient ensemble à un nouveau cimetière que l'on était occupé à entourer de murs, ils se firent réciproquement part de leurs vœux; ils prièrent ensemble, et ils convinrent de faire connaître par écrit à l'Eglise le dessein qu'ils formaient. On les rendit attentifs à toutes les difficultés d'une telle entreprise, et on les invita à y réfléchir sérieusement : il s'écoula en effet plus d'un an avant que l'affaire eût aucune suite. Pendant ce temps, Frédéric Boehnisch fut appelé à faire un autre voyage, et Matthieu Stach, demeuré seul, s'adjoignit Chrétien David et son cousin Chrétien Stach. Il raconte lui-même, comme suit, les circonstances de leur départ :

« Nos préparatifs n'exigèrent, ni beaucoup de temps ni beaucoup d'argent. L'Eglise étant composée en grande partie de pauvres exilés, nous n'en reçûmes pas grand'chose, et nous ne possédions nous-mêmes rien, à l'exception de nos vêtemens. Habitués à nous contenter de peu de chose, nous n'avions aucune inquiétude sur les moyens d'arriver et de subsister au Groënland. La veille de notre départ, un ami, qui était précepteur à Venise, ayant envoyé un don en argent à l'Eglise, on nous en remit une partie pour nous rendre à Copenhague, et nous nous trouvâmes si riches que, sur toute la route, nous ne voulûmes rien accepter de personne, convaincus, comme nous l'étions, que Celui qui, au moment convenable, nous avait donné ce qui nous était nécessaire pour ce voyage, nous donnerait aussi, pour l'exécution de notre plan, ce dont nous aurions besoin. On ne pouvait non plus nous donner beaucoup d'instructions, car l'Eglise n'avait pas encore d'expérience en fait de Missions; on s'en remit donc à nous pour agir selon que les circonstances l'exigeraient, et que l'esprit du Seigneur nous dirigerait; on nous recommanda seulement de nous aimer comme des frères, de respecter comme un père Chrétien David, ce vieux serviteur du Seigneur, et de nous regarder comme des aides de M. Egédé, l'apôtre du Groënland, auquel nous devions offrir notre coopération au cas qu'il voulût se servir de nous. Dans le cas où il n'aurait pas trouvé bon de nous employer, nous avions ordre de ne pas nous mêler de l'œuvre qu'il avait entreprise, de demeurer à part, et de disposer notre ménage, comme cela convient à des disciples de Christ. Ce sont là les seuls conseils qu'on sut nous donner. Si donc les choses ont prospéré, comme elles prospèrent aujourd'hui (1762), nous ne le devons qu'à la direction du Dieu souverainement sage, qui nous a conduits et assistés sans relâche, nous qui, dans notre ignorance, ne pouvions rien prévoir. Peu avant notre départ, notre frère Augustin, alors ancien de l'Eglise, nous consacra pour cette œuvre, avec imposition des mains et prières, et le 19 janvier 1733, nous partîmes pour Copenhague, accompagnés des vœux de toute la commune. »

Ils apprirent, à leur arrivée dans cette ville, qu'il paraissait

probable que le gouvernement ne donnerait aucune suite aux établissemens religieux et commerciaux formés au Groënland, et que, quand même ils réussiraient à obtenir le passage sur le navire qu'on enverrait pour chercher les hommes attachés à ces deux entreprises, et qui n'étaient pas revenus par le précédent vaisseau, ils courraient le danger de mourir de faim ou d'être assassinés par les naturels. Ces représentations ne purent ébranler leur foi dans le Seigneur, qui les avait choisis pour être ses ministres; instruits que le roi avait résolu d'expédier un navire pour *Godhaab* (ainsi se nommait la colonie danoise), ils obtinrent, par l'intermédiaire de M. Pless, chambellan du roi, la permission de s'y embarquer : ce seigneur, chrétien lui-même, ne leur accorda sa protection qu'après s'être suffisamment informé de leur foi et de la droiture de leurs vues; quand il fut rassuré sur leur compte à ces deux égards, il ne négligea rien pour les servir; et comme on lui objectait à la cour le peu de succès obtenu, en dix ans de travaux, par un homme savant et zélé comme Egédé, et qu'on voulait conclure de son manque de réussite que les efforts de ces hommes sans lettres seraient encore plus infructueux, il répondit, comme il convenait à un fidèle : que Dieu s'était toujours servi dans son Eglise, pour l'accomplissement de ses desseins les plus considérables, des instrumens les plus faibles aux yeux du monde, afin de montrer qu'à lui seul en appartient la gloire, et d'accoutumer les hommes à ne pas tant compter sur leurs lumières et leurs facultés que sur sa bénédiction. Réuni à d'autres amis, M. Pless fournit aux frères le bois et les matériaux nécessaires pour se construire une maison sur la terre où ils voulaient se rendre, et les ustensiles indispensables dans leur ménage. Ils mirent à la voile le 10 avril : le livre de passages de l'Eglise des Frères-Unis indiquait pour ce jour-là le verset suivant : *La foi rend présentes les choses qu'on espère, et elle est une démonstration de celles qu'on ne voit point* (Héb., XI, 1). On y lisait, pour le 20 mai, jour de leur arrivée, après une rapide et heureuse traversée : *La paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos sentimens en Jésus-Christ.* Ces paroles se présentèrent souvent à leur esprit, et leur furent en consolation

au milieu des épreuves qu'ils eurent à supporter durant les premières années de leur séjour.

A peine débarqués, ils se rendirent auprès de M. Égédé, et lui présentèrent une recommandation du collége royal des Missions, dont ils étaient porteurs. Il les reçut avec amitié et leur promit de les aider à apprendre la langue du pays. Ils construisirent sans retard un abri en pierres à la manière groënlandaise, et le 15 juin ils se mirent à bâtir une maison avec le bois qu'ils avaient apporté de Copenhague. Elle fut achevée au bout de cinq semaines, et ils donnèrent à l'établissement, dont elle était le commencement, le nom de *Nouvel-Herrnhout.*

On peut juger de leur état spirituel à cette époque, par la lettre qu'ils écrivirent à l'Eglise, par le retour du navire qui les avait amenés; ils y disaient entre autres choses : «C'est avec raison qu'on a coutume de dire parmi nous : quand même tu perdrais ton chemin, ne perds pas ta foi, car tout chemin semble fermé devant nous. Notre santé est bonne, mais ce qui nous occupe, c'est le désir de gagner des âmes, et nous ne pouvons encore y réussir; mais, avec l'aide de Dieu, nous ne désespérerons pas; nous nous attendrons au contraire au secours du Seigneur, et nous ne cesserons pas d'élever les yeux vers lui. Quand le temps du réveil des païens sera venu, il faudra bien que la lumière dissipe les ténèbres du Groënland, que le froid fasse place à la chaleur, et que les cœurs glacés des hommes qui nous entourent s'attendrissent. Nous sommes évidemment sous la garde du Seigneur ; tout le monde nous taxe, il est vrai, de folie, ceux surtout qui sont depuis long-temps dans ce pays, et qui connaissent l'esprit de ses habitans; mais nous sommes néanmoins joyeux, et nous pensons que si Dieu veut nous frayer la voie, la voie s'ouvrira devant nous, quand même tout y paraîtrait contraire. Nous espérons conserver ces dispositions, et si nous devions ne pas réussir au Groënland, nous n'en louerions pas moins le saint nom du Seigneur, ne fût-ce que de nous avoir humiliés et de nous avoir fait voir, de nos propres yeux, notre petitesse. Jésus-Christ qui est charitable et fidèle à notre égard et à celui des pauvres païens, connaît tout ce qui nous arrive ; il savait, qu'il en serait ainsi, avant même que nous

fussions arrivés sur ces côtes. Nous voulons consacrer à sa gloire nos vies, nos biens et notre sang; par sa mort il nous a rendu la vie, il a effacé nos péchés, il nous a réconciliés avec lui-même, et s'est rassemblé un peuple qui lui appartînt en propre et qui annonçât ses vertus : oh! puisse la mort de ce divin Sauveur amener vraiment tous les hommes à la vie, et les exciter à suivre ce bon berger! »

On voit que les Frères étaient préparés à rencontrer des difficultés; leur confiance ne fut point ébranlée, quoique, pendant les cinq premières années, ils eussent à souffrir des épreuves auxquelles ils n'avaient nullement pu s'attendre. La première fut l'une des plus terribles : un jeune garçon groënlandais qui avait été à Copenhague, et qui était retourné dans son pays par le même navire qui y transporta les missionnaires, y apporta la petite vérole, qui jusques-là y était inconnue. Cette maladie se répandit avec rapidité parmi le peuple, et elle exerça de tels ravages depuis le mois de septembre 1733 jusqu'au milieu de l'année suivante, qu'il semblait que toute la nation fût destinée à périr. M. Egédé fut infatigable dans cette cruelle affliction; souvent il se faisait accompagner par les Frères pour visiter, consoler et préparer à la mort les malades; mais le plus souvent ils trouvaient les maisons abandonnées, ou bien ils y voyaient des cadavres privés de sépulture qu'ils recouvraient de pierres. Dans une des îles voisines de la côte, ils ne rencontrèrent personne qu'une jeune fille atteinte de la maladie, et ses trois frères en bas âge; son père, après avoir successivement rendu les derniers devoirs à tous les habitans de l'île, avait construit pour lui-même un tombeau de pierres, et avait ordonné gravement à sa fille de le recouvrir de pierres et de peaux, pour qu'il ne fût pas dévoré par les renards et les corbeaux, lui recommandant de se nourrir, ainsi que les autres enfans, avec la chair de deux chiens marins tués depuis peu, jusqu'à ce qu'ils trouvassent moyen de se réfugier auprès des Européens. M. Egédé les recueillit : il accueillait tous les malades qui lui demandaient un asile et les soignait avec zèle, aux dépens de sa propre santé. Les Frères suivirent son exemple, cherchant, autant que le leur permettait leur peu de connaissence de la langue, à donner

aux pauvres Groënlandais des conseils utiles pour la santé du corps et de l'âme. On estime à deux ou trois mille le nombre de personnes mortes de cette épidémie.

La partie de la côte où les Frères s'étaient fixés, se trouva ainsi presque dépeuplée; les Groënlandais qui en demeuraient plus éloignés, refusèrent pendant long-temps de venir les voir, dans la crainte de gagner la maladie qui avait exercé de si terribles ravages. Les Frères, il est vrai, leur firent eux-mêmes plusieurs visites; mais elles étaient accompagnées de difficultés et de dangers, et tous leurs essais de faire goûter l'Evangile à ces hommes grossiers, furent infructueux : découragés par leur manque de succès, Chrétien David et Chrétien Stach résolurent de retourner en Allemagne; Matthieu Stach, au contraire, persévéra dans sa résolution de se consacrer à la conversion des habitans de ces contrées. Ses deux compagnons reprirent eux-mêmes courage quand un navire venu de Copenhague leur apporta la nouvelle que deux nouveaux Frères viendraient bientôt les joindre; en effet, ils virent arriver, le 8 août 1734, Jean Beck et Frédéric Bœhnisch, le même qui avait déjà précédemment eu l'intention de se vouer à cette œuvre, et que des circonstances particulières en avaient jusque-là empêché : ces amis avaient eu beaucoup à souffrir, pendant une longue traversée, des railleries de l'équipage.

Les cinq missionnaires s'engagèrent, au bout de peu de temps, à observer la convention suivante, qu'ils dressèrent d'un commun accord :

1° Nous nous souviendrons toujours que nous sommes venus ici conduits, non par la vue, mais par la foi, en nous confiant en Dieu notre Sauveur, qui a promis de bénir tous les bouts de la terre;

2° Nous annoncerons, avant toutes choses, Jésus-Christ, sa mort sur la croix, la purification des péchés par son sang et le salut qu'il a acquis à tous ceux qui croient; nous rendrons, autant que Dieu nous en fera la grâce, témoignage à ces vérités, par nos discours et par notre conduite, cherchant ainsi à amener les païens à l'obéissance de la foi;

3° Nous nous appliquerons avec zèle, avec patience, avec espérance, à l'étude de la langue du pays;

4° Nous reconnaîtrons les grâces que Dieu accorde à nos frères, nous serons prévenans, et dans la crainte du Seigneur, nous userons de condescendance les uns pour les autres;

5° Nous exercerons la réprimande, l'exhortation et la correction fraternelles selon la règle que Jésus-Christ nous a donnée, et nous nous séparerons de celui qui ne marchera pas conformément à la pureté de l'Evangile, jusqu'à ce qu'il se soit humilié devant Dieu et devant ses frères;

6° Nous remplirons nos devoirs extérieurs au nom du Seigneur Jésus, et nous y exciterons ceux qui les négligeraient;

7° Nous ne nous mettrons point en souci, disant : *que mangerons-nous? ou que boirons-nous? ou de quoi serons-nous vêtus?* mais nous nous confierons en Celui qui nourrit les oiseaux de l'air et qui revêt les fleurs des champs.

Après être convenus de ces règles, ils prirent ensemble la sainte Cène, et sentirent leurs cœurs animés plus que jamais de foi et de charité, et pleins de zèle pour la vocation qui leur était commune.

Chrétien David, qui était avancé en âge, retourna en Europe en 1735; quoique leurs provisions fussent très-restreintes, ils durent lui en céder une partie, le capitaine ne voulant pas se charger de son entretien pendant le voyage. Ils ne savaient pas encore faire la pêche aux chiens marins, et toutes les espèces d'oiseaux et de poissons étaient très-rares cette année-là; les Groënlandais faisaient difficulté de leur vendre des vivres, ou n'y consentaient qu'à des prix exorbitans. Un Groënlandais, nommé Ippegau, qui demeurait à une distance de quarante lieues, vint heureusement les voir et leur offrit de leur vendre de temps en temps les provisions dont il pourrait se passer. Cette ressource ne fut elle-même que de courte durée, et les Frères durent se hasarder sur la mer dans les frêles barques des naturels, qui sont, comme nous l'avons dit, très-difficiles à diriger pour d'autres qu'eux. Souvent ils étaient jetés sur quelque île, et il leur arrivait d'y passer plusieurs jours, exposés à tous les genres de privations

et de souffrances, avant que de pouvoir se remettre en mer pour regagner leur établissement.

L'Eglise de Herrnhout envoya, en 1736, au Groënland, la mère de Chrétien Stach avec ses deux filles, âgées l'une de vingt-deux, l'autre de douze ans, pour que le soin du ménage des missionnaires leur fût confié et qu'ils pussent s'occuper plus exclusivement de l'œuvre spirituelle à laquelle ils étaient appelés. Elles arrivèrent le 7 juillet; le navire qui les portait ramena à Copenhague le vénérable Egédé, dont la santé était affaiblie; Chrétien Stach l'accompagna pour donner à l'Eglise tous les détails qu'elle pouvait désirer sur l'état de la Mission. — L'arrivée des nouveaux aides qu'on leur envoyait, et les nouvelles qu'ils en reçurent sur leurs familles et leurs amis, réjouirent beaucoup les missionnaires; mais ils virent avec peine qu'ils apportaient peu de provisions, et que l'augmentation de leur nombre augmenterait leurs besoins, au lieu de les alléger. Toutefois Dieu ne les abandonna jamais; le retour au Groënland de Chrétien Stach, qui revint l'année suivante avec un Frère et d'abondantes provisions, leur fut en particulier une marque de la protection divine.

Leurs travaux spirituels demeuraient toujours sans résultat; ils comprirent qu'il serait important qu'au lieu de demeurer dans un établissement isolé, ils pussent demeurer au milieu des Groënlandais; mais ceux-ci ne paraissaient pas disposés à y consentir. Un jour, cependant, qu'ils voulaient se rendre à Kangek, leur barque fut poussée par un vent contraire vers des îles qui sont plus au sud; ils y trouvèrent un grand nombre d'indigènes, et parmi eux leur fournisseur Ippegau. A force de prières, ils en obtinrent pour Chrétien Stach la permission d'habiter quelque temps parmi eux; il y resta en effet quatre semaines; mais quand il voulait leur faire la lecture ou leur parler des choses divines, ils lui faisaient comprendre par leurs gestes ou lui disaient ouvertement qu'il devait se taire; leurs moqueries devinrent même si continuelles, qu'il se décida à retourner vers ses frères. Les naturels ne venaient eux-mêmes voir les missionnaires que quand la faim les excitait à venir leur demander des secours; en pareil cas, ceux-ci couraient toujours risque d'être volés, et ils furent même une fois en

danger d'être assassinés par une troupe de ces sauvages qui se présentèrent la nuit armés de couteaux.

Au commencement de 1738, ils eurent enfin quelque espoir d'un meilleur avenir. Parmi les Groënlandais que la faim porta à les visiter durant l'hiver, se trouva un jeune homme qui leur proposa de se fixer pour toujours auprès d'eux. Dans la suite, il parut convaincu de la vérité des choses que les Frères lui lisaient dans la Bible, et quand ils priaient avec lui, ses yeux se mouillaient souvent de larmes; mais il disparut au commencement de l'été. Des naturels dont les demeures étaient situées vers le midi vinrent, peu de temps après, en assez grand nombre. Un jour que Jean Beck, qui se trouvait seul à la maison, leur avait parlé longuement du salut de leurs âmes, il sentit le besoin de leur lire l'histoire de l'agonie de Jésus-Christ dans le jardin de Gethsémané; un Groënlandais qui lui était tout-à-fait inconnu, nommé Kajarnak, et qui jamais encore n'avait entendu la Parole de Dieu, en fut si touché, qu'il s'approcha de la table et s'écria tout ému : « Que dis-tu » là? répète-le encore une fois; car moi aussi, je désire être » sauvé. » Beck fut tellement frappé de ces paroles, que jamais encore aucun Groënlandais n'avait prononcées, que, les larmes aux yeux, il se mit à raconter toute l'histoire de la passion du Sauveur, qui produisit un effet marqué sur les assistans. — Les Frères avaient, il est vrai, regardé jusque-là la réconciliation par le sang de Jésus-Christ comme la principale doctrine qu'ils dussent enseigner aux païens; mais ils avaient cru devoir insister auparavant sur les perfections de Dieu, l'immortalité de l'âme, le bonheur ou la condamnation réservés aux hommes dans la vie future, et les principaux devoirs qu'ils sont appelés à remplir ici-bas. En suivant cette marche, ils n'avaient, pendant cinq ans, obtenu presque aucun succès; l'effet que venait de produire sur Kajarnak et sur les autres Groënlandais le récit des souffrances et de la mort de Jésus-Christ leur fit comprendre que le Saint-Esprit se sert de la simple connaissance de ces faits pour briser les cœurs les plus durs.

Kajarnak fit de jour en jour des progrès sensibles; la parole de la croix agit puissamment sur son cœur, et, en influant sur

ses sentimens, elle influa aussi sur sa vie. Il se sentit bientôt pressé de faire part à ses compatriotes de la grâce que le Seigneur avait faite à son âme; en même temps il prit la résolution de se fixer auprès des Frères; il persuada, en conséquence, à sa famille et à ses compagnons de tente, en tout neuf personnes, de venir demeurer au Nouvel-Herrnhout; quelques autres païens consentirent également à l'y suivre. Les Frères commencèrent aussitôt à tenir des réunions régulières de prière, auxquelles ils admirent la famille de Kajarnak et celle de Simek, son parent; ils donnèrent des instructions encore plus suivies à ceux d'entre eux qui, par les dispositions qu'ils montraient, semblaient devoir faire les plus rapides progrès. En outre, ils faisaient des excursions encore plus fréquentes qu'auparavant pour annoncer l'Evangile aux Groënlandais des environs. L'hiver rigoureux de 1738 à 1739, et la famine qui en fut la suite, leur valurent vers ce temps-là de fréquentes visites : leur position temporelle s'étant améliorée, ils étaient à même de pouvoir distribuer des secours, au lieu d'être contraints d'en solliciter, comme ils l'avaient dû faire lors de la précédente disette; en sorte que ces visites leur donnaient occasion d'annoncer Jésus-Christ comme le vrai pain qui est descendu du ciel.

Les Frères acquirent enfin la certitude que la grâce de Dieu avait vraiment agi dans le cœur de Kajarnak et de trois membres de sa famille. Après leur avoir donné une instruction suffisante, ils les invitèrent à rendre compte publiquement de leur foi et de leur espérance; et les quatre néophytes ayant déclaré qu'ils renonçaient à l'idolâtrie, et que, résolus de demeurer toujours auprès de leurs maîtres, ils voulaient, avec l'aide de Dieu, vivre d'une manière conforme à l'Evangile, ils furent baptisés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Kajarnak reçut le nom de Samuel, sa femme celui d'Anna, son fils celui de Matthieu, et sa fille celui d'Aennel.

La joie des missionnaires sur cet heureux événement ne tarda pas à être troublée par le départ de Kajarnak. Son beau-frère, qui s'était, comme lui, fixé auprès d'eux, avait été assassiné par les Groënlandais, qui semblaient croire qu'il ne vou-

lait plus faire partie de leur nation. Kajarnak, dans la crainte d'éprouver le même sort, se réfugia ailleurs avec sa famille. Leur séparation fut, des deux côtés, pénible.

En 1740, les missionnaires reçurent la visite du frère André Grasmann, ancien de leur Eglise, qui était envoyé au Groënland pour examiner quel était l'état de la Mission; il amenait avec lui Jean Schneider, qui devait être associé à leur œuvre. Pendant son séjour, le missionnaire Jean Beck épousa une des filles de madame Stach; l'autre s'était déjà mariée, deux ans auparavant, avec Frédéric Boenisch. Ils étaient tous réunis pour un repas de noces, quand ils eurent tout à coup la joie de voir arriver Kajarnak, qui amenait avec lui son frère et la famille de celui-ci : non seulement sa foi n'avait pas été ébranlée pendant le temps de son absence, mais encore le témoignage qu'il avait rendu à la vérité, parmi ses compatriotes, avait été béni de Dieu.

Une femme, nommée Pussimek, fut baptisée peu après : les missionnaires la prirent, sur sa demande, à leur service : sa conversion produisit une vive sensation dans le pays. Le désir de connaître l'Evangile sembla augmenter; de toutes parts les Groënlandais les priaient de les visiter dans leurs établissemens ; ils résolurent d'amener souvent avec eux, dans ces visites, l'un ou l'autre de leurs premiers convertis, afin de montrer aux païens que la foi en Jésus-Christ console et régénère les pécheurs. Kajarnak les accompagna, au mois de février 1741, dans une de ces courses ; mais ils le ramenèrent malade au Nouvel-Herrnhout, et il mourut le 28 du même mois. Les paroles qu'il prononça durant les derniers jours de sa vie étaient toutes propres à édifier et à instruire ceux qui entouraient son lit de douleur : c'est ainsi que, voyant pleurer quelques-uns de ses compatriotes, il leur dit : « Ne vous affli-« gez pas à cause de moi ; ne vous a-t-on pas dit bien souvent « que, lorsque les fidèles meurent, ils vont auprès du Sau-« veur et jouissent d'une félicité éternelle ? Vous savez que je « suis le premier de notre nation qui ait été converti à Jésus-« Christ; il veut maintenant que je sois aussi le premier qui aille « à lui. Si vous demeurez fidèles jusqu'à la fin, nous nous re-« trouverons auprès du trône de Dieu et de l'Agneau, et nous

« nous y réjouirons à jamais de la grâce qu'il nous a accordée. « Il saura bien pourvoir à vos besoins : je lui recommande « surtout ma femme. » — Il est le premier chrétien dont le corps fut déposé dans le cimetière que les missionnaires avaient construit pour ceux des leurs qui décéderaient au Groënland : ils assistèrent tous aux funérailles ; cette cérémonie produisit une grande impression sur les naturels du pays, qui témoignent naturellement une grande indifférence pour leurs morts.

Matthieu Stach, qui était retourné en Allemagne avec André Grasmann, revint au Groënland en 1742 ; il avait été consacré prédicateur à Marienborn par un évêque de l'Eglise morave. Un grand réveil eut lieu vers cette même époque parmi les Groënlandais, et il continua pendant assez long-temps, en sorte que les missionnaires eurent, presque chaque année, la joie de pouvoir baptiser plusieurs indigènes. Chaque année aussi un plus grand nombre de prosélytes venaient se fixer auprès de leur établissement, afin de pouvoir assister à leurs réunions d'édification ; et quand ensuite, au retour de l'été, ils s'éloignaient pour la pêche et la chasse, ils devenaient d'utiles ouvriers auprès de ceux de leurs compatriotes avec lesquels ils s'associaient pour leurs approvisionnemens. En 1744, l'un des missionnaires fut même chargé de les suivre à la pêche aux harengs, pour célébrer matin et soir avec eux le culte domestique.

Les missionnaires vivaient dans une parfaite intelligence avec les aumôniers attachés aux diverses factoreries danoises ; ils s'étaient surtout intimement liés avec l'un d'eux, nommé Laurent Drachart, et ils s'assistaient mutuellement dans l'œuvre du Seigneur. Ils employaient tout le temps qu'ils ne consacraient pas à la cure des âmes et aux voyages qu'ils faisaient pour visiter les diverses tribus, à traduire en groënlandais des cantiques et des fragmens de la Bible ; quelques-uns des indigènes convertis leur furent d'un grand secours pour ce travail. Jean Beek ayant été, en 1745, en Allemagne pour y placer ses enfans dans une maison d'éducation, fit imprimer quelques-unes de leurs traductions, afin que l'on pût s'en servir dans l'école qu'ils avaient établie, et que ceux qui avaient appris à lire pussent s'édifier par leur lecture.

Vers ce temps-là quelques Groënlandais se rendirent au Nouvel-Herrnhout pour assassiner un prosélyte, parce qu'il était parent du meurtrier d'un de leurs amis; les représentations des Frères et leurs déclarations sur les châtimens de Dieu qu'ils attireraient sur leurs têtes, les détournèrent cependant de leur dessein. Au bout de quelques temps ils revinrent : Matthieu Stach était seul à la maison avec quelques femmes, tous les indigènes étant allés à la chasse, et les missionnaires se trouvant en tournée. Matthieu Stach, qui ne savait pas ce qui les amenait, continua tranquillement à écrire, jusqu'à ce que leur chef lui dit : « Nous sommes venus pour entendre de bonnes choses. » Stach lui répondit : « J'en suis bien aise ; faites entrer tous vos compagnons. » La chambre se remplit entièrement. Après avoir prié, il leur lut une portion du XVIIe chapitre des Actes, et leur dit ensuite : « Il n'est pas nécessaire que je vous entretienne longuement du Créateur de toutes choses; car vous savez qu'il existe (*Ils firent signe que oui*). Vous savez aussi que vous êtes des méchans (*Même marque d'adhésion*). Je vais donc en venir tout de suite à la chose nécessaire, à l'existence du Sauveur. » Après cette introduction, il leur raconta comment le même Être qui, au commencement, a créé toutes choses, est venu dans le monde pour nous sauver, est mort sur la croix, est ressuscité et est monté au ciel, d'où il reviendra pour nous juger; puis, s'adressant directement au chef des Groënlandais : « Et toi, pauvre homme, lui dit-il, comment subsisteras-tu devant lui, si les âmes de tous ceux que tu as tués comparaissent devant son tribunal et lui disent : Ce scélérat nous a tués dans le même temps où tu envoyais vers nous tes messagers, et il nous a empêchés d'entendre la bonne Nouvelle du salut? que lui répondras-tu? » Le chef des Groënlandais était tout saisi de ces paroles, il baissait les yeux; ses compagnons paraissaient aussi fort agités. « Écoute, reprit Stach, je vais t'apprendre comment tu peux te soustraire à la terrible condamnation que tu mérites; mais hâte-toi de suivre mon conseil; car tu es vieux et tu mourras bientôt. Jette-toi aux pieds du Seigneur Jésus, et prie-le d'avoir pitié de ta misère et d'effacer tes péchés par

son sang, etc. » —Le chef promit, avec une vive émotion, de le faire. Quelques années après, plusieurs des hommes de cette troupe se sont vraiment convertis à l'Evangile.

Nous avons raconté avec assez de détail l'histoire des premières années de l'existence de cette station missionnaire ; on a vu comment, après des difficultés inouies, l'œuvre de l'évangélisation du Groënland fut bénie; nous rapporterons plus rapidement les principaux événemens des années suivantes.

En 1747, Jean Beek apporta d'Europe le bois nécessaire pour bâtir une maison plus vaste et une salle de prière. Il était accompagné d'un nouveau missionnaire nommé Jean Soerensen, et du vénérable chrétien David qui, malgré son grand âge, avait désiré revoir cette Eglise, dont il était l'un des fondateurs. Le temple fut ouvert le 18 octobre : plus de trois cents indigènes assistèrent à sa dédicace; de ce nombre, environ cent étaient convertis; mais aucun n'avait encore été admis à la sainte Cène : deux hommes et une femme y furent reçus à cette occasion, et dans la suite ils permirent à un plus grand nombre de participer à se saint sacrement. En 1752, quand la station fut visitée par Jean de Wattewille, l'un des évêques des Frères-Unis, on y comptait trois cents personnes baptisées, dont cent vingt admises à la communion.

En 1758, l'Eglise morave résolut de former un second établissement au Groënland. Matthieu Stach, assisté de deux nouveaux missionnaires, nommés Pierre et Jean Haven, fonda la station de *Lichtenfels*, à environ trente-six lieues du Nouvel-Herrnhout. Quatre familles groënlandaises converties, composées de trente-deux personnes, en furent le noyau. Matthieu Stach organisa, dès le commencement, des réunions régulières; les indigènes venaient y assister en grand nombre, mais pendant long-temps ils ne parurent pas en ressentir un effet durable, et les quatre premiers néophytes ne furent baptisés qu'en 1760; à dater de cette époque, les fruits de la prédication furent beaucoup plus abondans.

En 1761, David Cranz fut chargé, par la direction de l'Eglise des Frères-Unis, d'écrire l'histoire de la Mission au Groënland; il s'y rendit pour recueillir les données nécessaires

et y passa une année. L'ouvrage qu'il composa sur cet intéressant sujet, et qui est remarquable sous tous les rapports, parut à Barby en 1765.

Frédéric Boehnisch, l'un des trois missionnaires qui fondèrent le Nouvel-Herrnhout en 1734, s'endormit au Seigneur en 1763; c'est le premier Frère mort au Groënland durant l'espace de ces trente années, malgré les dangers continuels et le froid rigoureux auquel ses compagnons et lui avaient été exposés, tandis que dans d'autres contrées un grand nombre d'ouvriers sont morts dans le même espace de temps.

Matthieu Stach n'est mort qu'en 1787, dans une colonie morave de l'Amérique septentrionale, où il s'était retiré en 1771.

L'année 1768 est remarquable par la conversion de l'angekok Immenak, qui attira au Nouvel-Herrnhout près de quatre-vingts nouveaux habitans.

Une troisième station fut fondée en 1774; on lui donna le nom de *Lichtenau;* elle a prospéré dès l'époque de sa formation.

En 1783, on célébra au Nouvel-Herrnhout une fête solennelle pour remercier Dieu de ce que, cinquante ans auparavant, la Mission au Groënland avait été entreprise. Dans ce demi-siècle on avait baptisé dans cette première station 718 adultes et 569 enfans; 940 d'entre eux étaient morts. Dans le même espace de temps, 64 membres de l'Eglise morave étaient venus d'Europe au Groënland pour se consacrer à cette œuvre; dix-neuf y travaillaient encore dans les diverses stations; sept étaient morts au Groënland, un sur mer et quatorze en Europe; vingt-trois étaient employés dans d'autres parties du monde.

Depuis cette fête réjouissante, un autre demi-siècle s'est presque écoulé : l'histoire des établissemens missionnaires des Frères moraves au Groëland présente, durant ce période, un autre aspect : les difficultés, quoique nombreuses, ne sont plus les mêmes; elles tiennent plus, surtout vers 1807, à l'interruption des communications avec l'Europe, à cause de la guerre entre l'Angleterre et le Danemarck, qu'à des obstacles qui se seraient élevés sur la scène même de leurs travaux;

leurs succès ont été au contraire tels, que le Nouvel-Herrnhout et Lichtenfels sont aujourd'hui moins des stations missionnaires que des Eglises chrétiennes, autour desquelles on remarque à peine encore quelques traces d'idolâtrie. Lichtenau, dont la population est plus considérable que celle des deux autres établissemens, est moins avancé sous le rapport religieux; les habitans du voisinage sont demeurés païens; mais chaque année plusieurs se convertissent au christianisme. Le Nouveau-Testament tout entier et une partie de l'Ancien ont été traduits par les missionnaires en groënlandais. Ils ont aussi fait imprimer pour les naturels, avec des caractères romains, un livre de cantiques, un alphabet, un catéchisme et un abrégé de la Bible pour les enfans. Ils ont composé, avec beaucoup de peine, une grammaire et un dictionnaire de cette langue barbare.

Pour compléter cet abrégé historique de la Mission au Groënland, il nous reste à faire connaître son état actuel, d'après les rapports les plus récens; dans cet examen, nous passerons en revue chaque station l'une après l'autre.

Celle de Nouvel-Herrnhout paraît être dans un état florissant, et l'on peut, sans exagération, dire que la plus grande partie des membres de cet établissement appartiennent à l'Eglise de Christ. Quelques individus, qui avaient abandonné pendant un temps la station, pour mener une vie errante et vagabonde, sont revenus et on les a reçus avec joie, comme des brebis égarées, mais retrouvées. C'est de l'un de ces pécheurs inconsidérés, dont parle le frère Lehmann, dans une de ses lettres: « Ce Groënlandais est âgé de 24 ans, et il y en a » quatre qu'il est marié. L'automne dernier, il était encore » enfoncé dans les vices les plus honteux, et ne voulait écouter » aucune remontrance. Mais à Noël il fréquenta le service » qui se célèbre dans notre Eglise, et fut si fortement saisi » par la Parole du Seigneur rendue efficace dans son cœur, » par le Saint-Esprit, qu'il confessa ses péchés avec beaucoup » de larmes, et recourut sérieusement au Sauveur pour rece» voir son pardon et sa grâce. Nous l'acceuillîmes avec joie » et nous fûmes de plus en plus convaincus de la sincérité de » sa repentance. En conséquence de quoi, nous l'admîmes

» pour la première fois à la sainte Cène, le 19 janvier suivant,
» avec sept autres personnes qui, comme lui, cherchaient
» leur salut dans les mérites du Sauveur. Dès-lors sa vie a
» été celle d'un pécheur reçu en grâce, et cet homme qui
» était autrefois un grossier esclave du péché, a été transformé
» en un enfant de Dieu, fidèle et digne d'être proposé à l'imi-
» tation de ses frères chrétiens. »

D'après le dernier tableau, l'Eglise de Nouvel-Herrnhout se composait de 104 personnes mariées, 35 veuves, 11 frères non mariés, 32 jeunes garçons, 36 sœurs non mariées, 24 jeunes filles, 59 enfans, 72 petites filles; en tout 364 personnes, toutes résidant dans l'établissement même.

L'Eglise de Lichtenfels est tout aussi nombreuse. Les missionnaires de cette station écrivent : « Nous avons sujet de
» nous réjouir au sujet de nos Groënlandais. La plupart
» d'entre eux cherchent à mener une vie de communion avec
» Christ, en Dieu. Notre Eglise est régulièrement fréquentée,
» et le Seigneur nous y fait sentir sa présence, surtout dans les
» jours de fêtes et de communion. —Nous manquons presque
» complètement de bois, car il y a près de cent ans que les
» buissons qui couvraient les bords de la Fioerde ont été
» coupés, et dès-lors il n'en a point crû d'autres à la place.
» Il est vrai que nous n'avons pas à craindre ici les tigres, les
» éléphans et les hyènes, à la rage desquels sont exposés nos
» frères du sud de l'Afrique; mais en échange, les ours blancs
» se montrent souvent sur nos côtes, et quand ils trouvent
» l'occasion de faire un repas de chair humaine, ils ne le dé-
» daignent pas. »

L'Eglise de Lichtenau se compose actuellement de 154 personnes mariées, 11 veufs, 62 veuves, 48 frères et 49 sœurs non mariés, 56 enfans, 51 filles de 12 à 18 ans, 85 garçons et 93 filles au-dessous de 12 ans, plus 50 candidats au baptême; en tout 369 personnes.

Les missionnaires de Lichtenau écrivent : « Nous avons fait,
» dans le cours de l'année dernière, de riches expériences de
» la grâce de notre Dieu. La paix et l'amour fraternel ont ré-
» gné au milieu de nous, et nous ont facilité nos travaux. Trois

» semaines avant Pâques, tous nos Groënlandais qui habitent à » quelque distance de l'établissement, s'en sont rapprochés, » avec leurs familles, afin de célébrer avec nous la fête de la » Passion du Sauveur. La jeunesse manifeste un grand désir » de s'instruire. Quant au temporel, nos Groënlendais n'ont pas » manqué de moyens de subsistance. »

La station de Friederichsthal, qui est la plus jeune des quatre, prospère également. Elle se compose de 284 Groënlandais. « Jusqu'ici, écrit le frère Kleinschmidt, le Seigneur » nous a aidé, il nous a conservé la santé, et il nous a fortifiés, » de sorte que nous pouvons poursuivre son œuvre parmi ce » pauvre peuple. Pour toutes ces faveurs, nous ne pouvons » assez lui rendre grâce. — Souvent, lorsque j'adresse la parole » à nos Groënlandais, mon cœur s'échauffe, ma langue se délie, » le cœur de mes auditeurs s'ouvre, et je sens que ce n'est pas » en vain que j'ai prêché. Notre école est fréquentée assidue» ment par 120 enfans, dont plusieurs se distinguent par leur » application. Nous sommes richement récompensés de toutes » nos peines, par le fruit de notre travail. »

Ainsi le nombre total des Groënlandais convertis et baptisés, s'élève à cette heure à 1,662.

LABRADOR.

La péninsule du Labrador, de forme presque triangulaire, projette une de ses faces sur le bras de mer appelé détroit de Davis, et s'appuie avec le second côté sur le Canada et le golfe Saint-Laurent, tandis que les côtes orientales de la baie d'Hudson en font le troisième. Détaché ainsi des terres arctiques, le Labrador devrait tenir un peu de la nature des régions froides tempérées; mais, soit à cause de l'élévation de ses montagnes, encore à peu près inconnues, soit par l'influence des brouillards perpétuels dont les mers voisines sont couvertes, c'est un pays aussi glacial que ceux à l'ouest de la baie d'Hudson. Cartwright assure avoir trouvé une famille d'indigènes logée dans une caverne creusée dans la neige; cette demeure extraordinaire avait sept pieds de haut, dix à douze pieds de diamètre, et la forme d'un four. Un grand morceau

de glace servait de porte d'entrée; une lampe éclairait l'intérieur, où les habitans étaient couchés sur des peaux. Non loin était une cuisine également construite en neige (1). Les missionnaires représentent ces cavernes comme les demeures ordinaires des habitans en hiver; ce n'est que depuis peu qu'ils ont commencé à se bâtir des maisons comme les Groënlandais. Le rum gèle en plein air comme l'eau, et l'esprit-de-vin se condense comme de l'huile. Au mois de juin 1790, la neige avait encore vingt pieds de haut. La chaleur est en revanche ordinairement très-forte pendant le petit nombre de mois d'été: en 1792, le thermomètre de Réaumur s'éleva à 28°.

Tout ce que l'on connaît du Labrador est un amas de montagnes et de rochers, entrecoupés de lacs et de rivières sans nombre. Les Esquimaux ont peuplé toutes les côtes septentrionales et orientales de cette contrée : répandus dans tout le nord, depuis le golfe Welcome jusqu'au fleuve Mackenzie, ils sont peut-être venus d'Asie par le détroit de Behring, et après avoir habité plus au sud de l'Amérique, ils ont été expulsés dans ces tristes régions par une nation indigène plus puissante qu'eux; ce fait est d'autant plus probable, que les annales des Chinois et des Mongols font souvent mention de peuplades vaincues, qui auraient émigré vers l'est. La constitution des Esquimaux a aussi beaucoup plus de rapports avec celle des Tongous qu'avec celle des divers peuples de l'Amérique. Encore aujourd'hui les Esquimaux sont souvent poursuivis par les Indiens rouges, qui demeurent sur les côtes méridionales de la baie d'Hudson, et qui, dans leurs excursions vers l'intérieur des terres, mettent à mort les prisonniers qu'ils font, parce qu'ils attribuent à leur influence leur mauvais succès à la chasse; il est probable cependant que cette haine entre les deux peuples, que l'on retrouve jusqu'à l'embouchure du fleuve Mackenzie et de la rivière Hearne, qui se jettent dans la mer Polaire, tient surtout aux événemens antérieurs de leur histoire et à l'expulsion que les Indiens rouges ont fait subir aux Esquimaux, Le capitaine Parry en a rencontré dans l'île de Melousque, à 75° de latitude septentrionale, et on en voit dans les hautes terres arctiques

(1) CARTWRIGHT, *Journal of Transactions*.

une tribu qui, lorsqu'elle fut découverte, ignorait l'existence de toute autre nation.

Ce que nous avons dit des mœurs des Groënlandais est vrai aussi, en grande partie, de celles des Esquimaux du Labrador; nous nous bornerons donc à ajouter ici quelques remarques qui leur sont plus particulières. Leur seul animal domestique est le chien; ils en attèlent plusieurs à leurs traîneaux, non pas de front, mais à la suite les uns des autres; un vieux chien est en tête; quand on en bat un, il mord celui qui le précède, et ce signal de hâter la course se propage en un instant jusqu'au plus avancé; ils font souvent de cette manière plus de trente lieues par jour. — Un grand avantage que le Labrador a sur le Groënland, est celui de produire des arbres dans quelques-unes de ses parties; on y trouve aussi de l'herbe pour les bestiaux. Les Esquimaux ont souvent plusieurs femmes; ils ne se volent pas entre eux, mais ils ne se font pas scrupule de dépouiller les étrangers. Ils commettent quelquefois des meurtres, à l'instigation de leurs sorciers ou par haine de familles; dans ce dernier cas, la vengeance n'est assouvie que lorsqu'il ne reste plus aucun membre de l'une des deux qui sont en inimitié. Ceux qui ont du succès à la chasse ont coutume de partager leur superflu entre leurs compagnons moins heureux. Ils paraissent admettre les mêmes divinités que les Groënlandais, et l'on a cru reconnaître chez eux des traditions relatives à la fin du monde et à la résurrection des morts.

Les missionnaires moraves établis au Groënland, frappés de la ressemblance de langage et de mœurs entre les Groënlandais et les Esquimaux, crurent reconnaître dans cette circonstance un appel de porter aussi l'Evangile à ces derniers. Matthieu Stach fit, en 1572, des démarches dans ce but auprès de la Compagnie de commerce de la baie d'Hudson; mais on n'eut pas égard à ses propositions. Quatre négocians moraves, établis à Londres, donnèrent suite la même année au plan qu'il avait formé: ils équipèrent un navire et se rendirent sur la côte du Labrador, emportant avec eux une maison en bois toute construite, des ustensiles et des graines. Partis le 17 mai, ils débarquèrent, le 31 juillet, dans une petite baie qui se

nomme encore aujourd'hui le port de Nisbeth, du nom de l'un d'eux. Ils transportèrent à terre la maison qu'ils avaient amenée sur le vaisseau, et commencèrent un établissement qu'ils nommèrent Hoffenthal. Le vaisseau continua à longer les côtes pour faire des échanges avec les habitans; les Esquimaux, effrayés de la vue des canons et des armes, ne voulant pas venir à bord, le pilote et cinq matelots se décidèrent à se rendre à terre; mais on ne vit revenir ni le canot ni l'équipage. Le capitaine retourna en conséquence au port de Nisbeth, et représenta aux colons qu'ayant perdu ses meilleurs hommes, il avait le plus grand besoin d'eux pour retourner en Angleterre; et, malgré leur répugnance à quitter leur nouvel établissement, ils s'y décidèrent pour tirer d'embarras le capitaine. Un navire qui fit, l'année suivante, le voyage du Labrador, trouva que la maison avait été brûlée, et qu'on avait mis à mort les gens de l'équipage qui avaient débarqué. Ce malheur retarda de plusieurs années la formation d'une station. Un membre del'Eglise des Frères, nommé Jens Haven, sentit, il est vrai, un vif désir d'aller prêcher l'Evangile dans ces contrées; mais il n'en fit part à personne, jusqu'à ce qu'ayant été désigné, en 1758, pour la Mission du Groënland, il s'ouvrit au comte Zinzendorf sur la vocation qu'il sentait, depuis six ans, de prêcher au Labrador l'Evangile du Sauveur. « Va au Groënland, répondit le comte, et apprends la langue : le Seigneur fera le reste. » Rappelé en Allemagne en 1762, il fit part à la conférence des Frères du désir qu'il continuait à nourrir, et, en 1764, il reçut enfin la mission qu'il ambitionnait. Il se rendit d'abord en Angleterre, et parvint à avoir accès auprès de Sir Hugh Palliser, gouverneur de Terre-Neuve, qui se trouvait alors à Londres : celui-ci le munit d'une lettre de recommandation pour le gouverneur de la ville de Saint-John, située sur cette île; et Jens Haven ayant fait la traversée sur le premier navire marchand qui mit à la voile, y arriva heureusement. Le gouverneur publia une proclamation par laquelle il faisait connaître le but du voyage du missionnaire; il y disait, entre autres : « Les Esquimaux » n'ont été regardés jusqu'ici que comme des voleurs et des » meurtriers; mais M. Haven ayant la louable intention, non

» seulement de former une alliance entre ce peuple et la na-
» tion anglaise, mais encore de l'instruire dans le christia-
» nisme, j'invite, en vertu de l'autorité dont je suis revêtu,
» tous ceux que cela concerne, à lui donner toute l'assistance
» possible. » Il partit le 22 juin de Terre-Neuve pour le Labrador, et débarqua à Quirpoint, où il eut la joie de voir les premiers Esquimaux. Voici comment il raconte lui-même sa rencontre avec eux :

« Le 4 septembre fut l'heureux jour après lequel je soupirais depuis si long-temps. Un indigène vint au port pour savoir si un certain capitaine se trouvait avec nous. Comme je voulus m'approcher de lui, il retourna aussitôt sur ses pas. Je l'appelai, lui disant que j'avais à lui parler. Etonné de m'entendre parler sa langue, il me répondit par quelques mots français. Je le priai de me parler dans sa langue, ajoutant que je la comprenais bien, et l'invitant à appeler ses compatriotes, parce que j'avais à m'entretenir avec eux. Il partit et cria à haute voix : «Notre ami est venu ! » J'avais à peine mis mes habits groënlandais, que j'en vis arriver plusieurs dans leurs canots. J'allai à leur rencontre, et je leur dis : « J'ai long-
» temps désiré de vous voir, et je suis réjoui de vous trouver
» en bonne santé. » Ils me répondirent : « Tu es vraiment notre compatriote ! » Ils m'engagèrent à les suivre pour voir leurs familles. On me mit à terre ; puis le canot s'éloigna aussitôt. Ils m'écoutèrent et chacun d'eux me fit voir ses enfans. Après une conversation de deux heures, je les quittai, en leur promettant de revenir les voir; j'y retournai en effet l'après-midi avec le pilote qui voulait faire des échanges avec eux. Je leur dis de rester sur les lieux pendant la nuit, mais de ne rien voler, leur faisant comprendre le danger qu'ils couraient, s'ils entreprenaient de le faire. Ils me répondirent que les Européens volaient aussi ; sur quoi je leur dis que si cela arrivait, ils n'avaient qu'à m'en instruire, et que le voleur serait châtié. Je saisis aussi cette occasion de leur parler du Créateur et du Sauveur : ils m'écoutèrent attentivement, et je les invitai à venir me voir de nouveau le lendemain matin, ce qu'ils me promirent.

« Le 5, dix-huit naturels arrivèrent dans leurs canots.

J'allai sur le rivage, et ayant dit à six d'entre eux de mettre pied à terre, j'engageai les autres à débarquer ailleurs. D'après l'ordre du gouverner Palliser, je leur fis part des intentions bienveillantes du gouvernement anglais, et je leur dis que s'ils voulaient à l'avenir se conduire d'une manière amicale, il ne leur serait fait aucun mal. Ils étaient très-attentifs. Je voulus leur donner la lettre que le gouverneur m'avait remise dans ce but; mais ils refusèrent de l'accepter, croyant qu'elle renfermait quelque être vivant, puisque je pouvais, au moyen de ce papier, leur faire connaître les paroles d'un tiers. Je m'embarquai avec eux pour aller voir leurs familles; ils me demandèrent si je reviendrais l'année suivante, et ils parurent très-joyeux de la promesse que je leur fis. Ils me prièrent aussi d'amener mes frères avec moi, quand je les visiterais de nouveau. »

Jens Haven resta encore quelques jours à Quirpoint, ayant de fréquens entretiens avec les naturels, et gagnant de plus en plus leur affection; il retourna ensuite à Terre-Neuve, et de là en Angleterre; mais il revint au Labrador, l'année suivante, avec Chrétien-Laurent Drachart, ancien missionnaire danois au Groënland, et avec deux membres de l'Eglise morave. Ils arrivèrent, le 17 août 1765, à Chateaubay, accompagnés de Sir Thomas. Le missionnaire Drachart parla aux Esquimaux dans leur langue; il leur donna des nouvelles de Jens Haven, de qui ils s'informèrent, et leur parla des Groënlandais parmi lesquels il avait demeuré. Dès-lors les missionnaires eurent presque journellement des entretiens avec eux, et Drachart leur prêcha l'Evangile avec force et liberté. Les Esquimaux se regardant comme les seuls hommes bons et civilisés qu'il y ait dans le monde s'imaginaient, quand Drachart leur parlait de la corruption du cœur humain, qu'il n'entendait parler que des étrangers. « N'avez-vous jamais de mauvaises pensées? » leur demandait-il. — «Non.» — « Mais quand vous vous dites : Nous voulons tuer les étrangers, et nous emparer de leurs canots et de leurs biens, ne sont-ce pas de mauvaises pensées? « Oui. » — « Voulez-vous être délivrés de vos pensées, de vos paroles, de vos ac-

tions mauvaises ? » — « Nous n'en savons rien. » Ils comprenaient sans peine ce qu'il leur disait de Dieu, comme créateur de toutes choses; mais ils ne pouvaient se faire aucune idée d'un Sauveur, et ils croyaient qu'il s'agissait d'un homme puissant qui les délivrerait des indigènes du nord. Dans les premiers temps, ils l'écoutaient avec empressement; mais bientôt ils parurent ne plus se soucier de ses visites, et lui dirent souvent : « Nous savons déjà tout cela, » ou bien : « Nous ne te comprenons pas; nos oreilles ne sont pas faites pour ces choses. » Il prit l'habitude, pour ne pas les fatiguer par de longs discours, de leur donner de courtes instructions, et de les questionner sur ce qu'il leur avait dit. Quelques-uns devinrent cependant attentifs aux idées nouvelles que Drachart leur enseignait, et leur disposition à se les rendre plus familières, augmenta encore quand Jens Haven vint se joindre à lui pour les instruire. Les missionnaires étaient forcés de se soumettre à beaucoup d'importunités pour gagner leur affection; plusieurs fois il leur arriva d'être volés pendant qu'ils les visitaient dans leurs tentes d'été; mais ordinairement, quand ils s'en plaignaient, les vieillards forçaient ceux qui avaient commis le vol, à leur rendre les objets dérobés. Après avoir pris tous les renseignemens que le gouvernement anglais les avait chargés de prendre et avoir renouvelé aux Esquimaux l'assurance de sa protection et de son amitié, les missionnaires repartirent à bord du navire qui les avait amenés.

En 1768, il y eut une escarmouche entre une troupe d'Esquimaux et des matelots anglais : ceux-ci firent quelques prisonniers, entre autres une femme nommée Mikkak et ses deux enfans, âgés, l'un de treize, l'autre de six ans, qu'on conduisit tous trois en Angleterre. L'aîné des enfans fut confié par le gouverneur Palliser au missionnaire Jens Haven, qui le fit élever dans l'institut des Frères à Fulneck. Ce jeune homme, dont la conversion récompensa ses maîtres de leurs soins, mourut, au bout de peu de temps, de la petite vérole. Sa mère trouva en Angleterre beaucoup de protecteurs, qu'elle sut intéresser en faveur de sa nation, et qui obtinrent du gouvernement, le 8 mai 1769, pour l'Eglise des Frères-Unis, au

Groënland, la cession d'une étendue de terrain suffisante pour y fonder un établissement, et la promesse de l'assistance dont ils auraient besoin.

En 1770, se forma en conséquence une société, qui acheta un navire où devaient s'embarquer Jens Haven, Laurent Drachart et Etienne Jensen, avec ordre de reconnaître les côtes du Labrador, et de chercher un endroit convenable pour y commencer une station. Ils partirent le 16 mai, et jetèrent l'ancre au Labrador le 23 juin, dans la baie de Sainte-Sophie; mais n'y ayant pas trouvé d'Esquimaux, ils se remirent en mer au bout de quelque temps de séjour, pour chercher un endroit de débarquement où ils pussent espérer d'en rencontrer. En effet, ils aperçurent plusieurs canots : Jens Haven, Jensen et Daniel Peters descendirent aussitôt dans la chaloupe, et allèrent à leur rencontre; aux cris de reconnaissance, les missionnaires répondirent : «Drachart et Jens Haven sont avec nous! Nous sommes vos amis! » Les naturels firent alors force de rames, et ne tardèrent pas à joindre la chaloupe; l'un d'eux dit aux missionnaires : « Quand nous avons aperçu votre navire, nous avons eu très-peur; mais quand j'ai entendu que Jens Haven était avec vous, ma peur a cessé. Je suis bien content de te voir, car nous t'aimions beaucoup. » Ils s'informèrent s'il était vrai que les missionnaires voulaient se fixer au milieu d'eux, et quand ils eurent appris que c'était effectivement leur projet, ils en témoignèrent une grande joie. La femme qu'on avait amenée l'année précédente en Angleterre, et qu'on avait fait reconduire au Labrador, avait répandu cette nouvelle. Elle demeurait à peu de distance, et les missionnaires avaient à peine jeté l'ancre dans une baie, qu'ils la virent venir dans son canot, accompagnée de son mari, et habillée d'une robe que la princesse de Galles lui avait donnée; elle avait suspendu autour de son cou une médaille d'or avec le portrait du roi d'Angleterre. Jens Haven leur annonça quel était le but de la venue des missionnaires, et leur demanda s'ils étaient disposés à les recevoir pour leurs compatriotes. La femme lui répondit : « Tu le verras, nous vous traiterons bien; ne craignez pas de vous établir parmi nous; vous êtes nos compatriotes. » Un vent violent s'étant élevé, et ne permettant pas

aux Esquimaux de retourner à terre, ils passèrent la nuit dans la chaloupe. Drachart les accompagna le lendemain au rivage ; il visita toutes les tentes qu'ils avaient dressées, et dit solennellement à tous ceux qui y demeuraient, que, malgré son grand âge, il était de nouveau venu vers eux pour leur donner la bonne nouvelle que le Seigneur des Seigneurs, qui demeure là-haut dans le ciel, est venu sur la terre, et a souffert et versé son sang, comme homme, pour les hommes pécheurs, pour les délivrer de la condamnation éternelle. Quand il eut fini sa tournée, on vint le prier de parler encore de ces choses; il s'assit donc sur une pierre, et leur annonça avec plus d'étendue le salut par la foi en Jésus-Christ. Il retourna ensuite dans la chaloupe, et Jens Haven vint à terre dans l'après-midi. Mikkak raconta, en sa présence, aux Esquimaux qu'elle avait été à Londres dans sa maison, qu'elle y avait mangé et qu'elle avait reçu de lui toutes sortes de marques de bonté; elle s'informa aussi si les personnes qu'elle y avait vues étaient encore en vie, et lui recommanda de les saluer de sa part.

Le 18 juillet, Jens Haven, Drachart et Jensen se rendirent encore une fois à terre pour prendre congé des Esquimaux de cette partie de la côte, avant de continuer leur voyage. Un Esquimau, nommé Segluikak, qui, peu de jours avant, avait donné une courroie à Drachart, en signe d'amitié, vint à leur rencontre et leur dit : « Nous vous aimons. » Drachart lui répondit : « Ton affection et la mienne et la nôtre dureront toujours. Je n'oublierai jamais que toi et les tiens m'avez assuré autrefois de votre amitié; que tu as, il y a quelques jours, attaché cette courroie à mon bras, pour m'en donner une marque, et que tu m'as dit en même temps que tu aimes entendre parler des souffrances et de la mort de Jésus. » Les autres Esquimaux s'écrièrent : « Nous voulons aussi en entendre parler ! » Drachart leur raconta quelques traits de la vie du Sauveur; puis il leur demanda s'ils voulaient en entendre parler tous les jours et vivre en concorde avec les missionnaires. — « Oui, oui, oui ! s'écrièrent-ils tous, nous et vous voulons demeurer amis, et nous voulons entendre parler souvent du Seigneur qui est dans le ciel. » — « S'il en est ainsi, nous achèterons de vous, à Esquimaubay, un morceau de terre,

où nous bâtirons, l'année prochaine, une maison d'assemblée.» — « C'est bien; nous vous recevrons pour nos compatriotes et nos frères. » — « Eh! bien, alors nous achéterons déjà cette année la terre. » Les hommes, les femmes et les enfans tendirent tous la main à ces mots, et s'écrièrent : « C'est bien, c'est bien, payez-nous! Prenez autant de terrain que vous en voulez! » — « Mais ce n'est pas assez que nous vous payions vos rochers; car vous pourriez penser dans votre cœur : quand ils reviendront, nous les tuerons, et nous nous emparerons de leurs canots et de leurs biens. » — « Non, non; nous ne voulons plus tuer, plus voler; vous et nous sommes frères. » — « J'en suis réjoui, reprit Drachart; mais de qui achèterons-nous la terre? vous n'avez pas de chef; chacun de vous veut être maître dans le pays; nous donnerons donc à chacun quelque chose qui puisse lui servir à la pêche, et qui vous sera bien plus utile que le bout de terre que vous nous céderez. » — « Paie-nous, et prends toute la terre que tu voudras. » Drachart, accompagné de ses deux compagnons, fit alors le tour des tentes et distribua toutes sortes d'ustensiles entre les habitans. Il rassembla ensuite les hommes et leur dit : Voyez, j'ai écrit ici vos noms; je désire maintenant que chacun de vous y ajoute lui-même un signe; ce sera à toujours un témoignage que vous nous avez vendu le le terrain » Quand tous l'eurent fait, il montra les noms aux enfans et aux femmes, et leur dit : « Quand, dans la suite des temps, vos enfans sauront lire et écrire, comme le savent les Groënlandais, alors ils pourront eux-mêmes lire ces noms, et ils se souviendront de ce qu'ils voient et entendent. » Tous répondirent : « Voilà qui est bien; nous ne l'oublierons jamais. » Drachart ajouta : « Quand vous viendrez à l'avenir de la chasse aux rennes, vous trouverez ici quatre grandes pierres que vous n'y avez pas vues auparavant; quand donc vous verrez ces pierres marquées de signes que nous nommons des lettres, sachez que c'est là le pays que nous avons acheté de vous. » Les Esquimaux qui étaient réunis au nombre de plus de cent, donnèrent de nouveau la main d'association aux missionnaires, en criant : « Nous vous aimons; nous dé-

sirons être vos compatriotes et vos frères; notre alliance durera aussi long-temps que le soleil. »

Les missionnaires retournèrent au vaisseau, accompagnés de Mikkak, de son mari et de l'un de ses enfans, et longeant la côte, ils visitèrent les habitans de plusieurs parties du rivage, les informant de l'achat qu'ils avaient fait d'un morceau de terre à leur choix, les invitant à consentir au marché, leur distribuant de petits cadeaux en paiement, et les entretenant en même temps des vérités de l'Evangile. La présence des Esquimaux qu'ils avaient à bord, et qui rendaient témoignage à leurs sentimens d'amitié pour toute leur nation, contribua beaucoup à disposer favorablement les habitans. Les missionnaires trouvèrent, au 56e deg. 55 minut. de latitude nord, un endroit où croissaient des arbres assez forts et que traversaient plusieurs ruisseaux : le rivage paraissait sûr, et un vaisseau pouvait commodément y jeter l'ancre. Ils le choisirent pour l'établissement qu'ils voulaient fonder, et en indiquèrent, le 6 août, les limites, en dressant aux quatre coins quatre pierres, dont deux étaient marquées G. R. (George Rex), 1770, et les deux autres U. F. (Unitas Fratrum), 1770. Les Esquimaux sont dans l'usage de se réunir tous les ans en ce lieu.—Ils rendirent grâces à Dieu de les avoir si visiblement soutenus jusqu'à cette heure, et lui demandèrent de continuer à les bénir.

Le 23 septembre, ils remirent à la voile pour Terre-Neuve, et après s'y être arrêtés près de quatre semaines, ils partirent pour Londres, où ils arrivèrent le 13 novembre. Ils employèrent l'hiver à faire les préparatifs nécessaires pour commencer définitivement la Mission l'année suivante; et le 8 mai 1771, ceux qui devaient en faire partie s'embarquèrent pour le Labrador : c'étaient Brasens Schneider, Jens Haven et Drachart, avec leurs femmes et sept Frères non mariés, dont l'un était médecin et l'autre chirurgien. Ils eurent une traversée difficile, et n'arrivèrent que le 9 août à l'endroit choisi l'année précédente. Ils y dressèrent aussitôt la maison dont ils avaient apporté toutes prêtes les pièces de charpenterie, et l'entourèrent de palissades, pour se mettre mieux en garde

contre les indigènes. Ils donnèrent à leur établissement le nom de *Nain*. Il était situé de manière que les Esquimaux-Nuengakois, qui habitent les îles et ceux des autres tribus qui se dirigent dans leurs courses du nord au sud, fussent obligés d'y passer. Le gouvernement anglais leur fournit des armes et des munitions, et la Société religieuse formée à Londres, qui avait acheté le navire sur lequel avaient été faits les deux voyages, résolut de lui faire faire, chaque année, le voyage du Labrador, pour pourvoir les missionnaires de tout ce dont ils auraient besoin. Le bénéfice de la cargaison de retour qu'on prendrait à Terre-Neuve devait, comme on l'espérait, couvrir les frais.

Les missionnaires se mirent sans retard à annoncer l'Evangile; on les écoutait avec étonnement, et il était rare qu'on témoignât du mépris pour leurs instructions. Ils visitèrent les Esquimaux, pendant l'hiver, malgré le froid excessif, et ceux-ci, en leur rendant leurs visites, prirent l'habitude de leur demander conseil, de les choisir pour arbitres dans leurs disputes, et de leur apporter les produits de leur chasse en échange contre des articles d'Europe; les missionnaires les encourageaient à faire avec eux ce commerce, pour les détourner de se rendre sur la côte méridionale, dans les établissemens anglais, où ils étaient toujours exposés à de grandes tentations. Leurs efforts ne parurent cependant pas produire pendant plusieurs années, des effets durables; car, malgré l'émotion qu'on remarquait quelquefois chez les Esquimaux, quand ils entendaient annoncer l'Evangile, et malgré l'amélioration qui se montrait dans leurs mœurs, ils ne se persuadaient pas de la malice de leur cœur, et ne paraissaient pas convaincus des conséquences terribles du péché. La mort de l'un d'eux, nommé Anauke, qui s'était fixé, pendant tout l'été de 1772, près de Nain, et qui mourut au mois de novembre suivant, dans sa demeure d'hiver, fort distante de la station, semble avoir été cependant une mort chrétienne : quoiqu'il ne pût être visité par aucun des missionnaires, il trouva de la consolation auprès du Sauveur, et ses compagnons, étonnés de ses derniers discours, l'appelèrent « l'homme que Jésus a pris à lui. »

En 1773, Paul-Eugène Lairitz et Beck, missionnaires au Groënland, visitèrent la station du Labrador, de la part du directoire de l'Eglise des Frères. Ils virent, à leur grande joie, que plusieurs centaines de naturels venaient déjà se fixer, durant l'été, auprès de Nain, et qu'il était devenu nécessaire de construire un bâtiment spécial pour le culte, afin qu'ils pussent tous y assister. La même année, un navire de guerre anglais, placé sous le commandement du lieutenant Curtio, vint à Nain, pour examiner dans quel état se trouvait la colonie. Celui-ci fit savoir aux Esquimaux, de la part du gouverneur de Terre-Neuve, que les voleurs et les meurtriers seraient punis, et qu'il leur était défendu de se rendre, sans la permission des missionnaires, dans les établissemens anglais du sud : ils promirent de se conformer à cette règle.

Les missionnaires se convainquirent que le plus grand obstacle à la conversion des Esquimaux du voisinage de Nain était le séjour qu'ils faisaient en hiver parmi ceux de leurs compatriotes qui n'avaient encore rien entendu de l'Evangile; ils cherchèrent donc à les retenir aussi pendant la rude saison auprès d'eux; à cet effet, ils bâtirent un magasin où les naturels pussent conserver les provisions qu'ils auraient faites en été; mais toute idée de prévoyance étant étrangère à ces sauvages, on ne put jamais leur faire prendre l'habitude de l'ordre et de l'économie. Il fallut donc songer à un autre moyen, et l'on résolut de fonder deux nouvelles stations, l'une au nord et l'autre au sud du pays. Quatre missionnaires entreprirent, en 1774, un voyage au nord, pour chercher sur les côtes un lieu convenable; mais une tempête étant survenue, leur canot fut renversé, et deux d'entre eux, Brasens, et Lehmann, furent noyés, les deux autres se sauvèrent à la nage. On renonça, pour le moment, à donner suite au plan qu'on avait formé; mais, en 1777, on y songea de nouveau; une station fut formée à Okkak, au nord de Nain. Cet endroit était très-convenable pour un établissement, étant toute l'année habité par près de 350 Esquimaux. On adossa la maison missionnaire contre un rocher, qui la protégeait en partie contre le froid.

Quelque temps avant, ils avaient eu la joie de baptiser le

premier Esquimau : il se nommait Kingminguse, et avait été angekok; on lui donna, au baptême, le nom de Pierre. Il déclara publiquement qu'il croyait en Jésus-Christ, qu'il l'aimait, qu'il désirait le connaître et lui obéir toujours plus, et qu'il était résolu à demeurer auprès de ses maîtres; mais ce n'est qu'en 1780, après qu'ils eurent obtenu d'un assez grand nombre d'indigènes de ne pas s'éloigner de la station, même en hiver, qu'ils en baptisèrent d'autres, parce qu'alors seulement leurs instructions, qui n'étaient plus contrariées par le mauvais exemple des Esquimaux entièrement sauvages, purent porter des fruits. Vers ce temps-là, une petite Eglise d'environ vingt personnes se forma à Nain, et une autre, du même nombre de membres, à Okkak : les missionnaires leur prêchaient tous les jours l'Evangile. En 1783, on fonda aussi une station près de l'endroit où l'on avait déjà, en 1752, essayé de créer un établissement, et on lui conserva le nom de Hoffenthal, qu'on avait voulu lui donner alors. L'éloignement des stations l'une de l'autre augmenta les difficultés de l'œuvre missionnaire, parce qu'il occasionna des voyages pénibles et souvent dangereux en hiver, où l'on se rend de préférence par mer et en traîneau d'un lieu à un autre, et où la rupture des glaces est quelquefois subite et terrible.

Jens Haven, le fondateur de la Mission au Labrador, était retourné en Europe avec sa femme, en 1777; Samuel Liebisch, qui avait, depuis plusieurs années, eu la direction de toute l'œuvre, fut appelé à Herrnhout, en 1783, comme membre de la conférence des anciens de l'Eglise des Frères; le chirurgien Waiblinger et le vénérable Drachart étaient morts; et un découragement si grand s'empara des autres missionnaires, qu'il fut un instant question de supprimer toutes les stations. Les courses continuelles des Esquimaux en été, les voyages qu'ils faisaient pour visiter les établissemens plus méridionaux des Anglais, l'influence des angekoks qui, dans l'impossibilité de s'opposer entièrement aux idées nouvelles, voulaient faire passer Jésus pour un esprit du même rang que Torngak, étaient les principaux obstacles aux progrès de la vérité; quelques faits venaient cependant les réjouir de temps en temps : de ce nombre fut la mort édifiante de Mikkak et d'une autre

femme, nommée Esther. Mais ils n'eurent que rarement, pendant de longues années, de pareilles récompenses de leurs travaux, jusqu'à ce qu'enfin, au commencement de 1804, le Seigneur commença une œuvre nouvelle au milieu de ce peuple. La grâce de Dieu agit tout à coup avec puissance à Hoffenthal, où, jusque-là, les missionnaires avaient obtenu le moins de résultats. L'une des premières personnes converties à cette époque fut une grande pécheresse, dont les païens eux-mêmes avaient horreur : elle entendit un sermon sur ces mots : *Le Fils de l'homme est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu*, et elle en fut si frappée, qu'elle se demanda : « Serait-il vrai que le Sauveur fût venu même pour des méchans comme moi? Je sais que personne ici n'est aussi méchant que je le suis. » Elle demeura toute pensive dans la salle de réunion, après que tout le monde fut parti; puis, quand on lui eut dit de se retirer, elle courut dans les montagnes, et, se jetant à genoux, elle s'écria : « O Jésus! on m'a dit que tu es venu aussi pour les méchans; si cela est vrai, fais-le moi connaître, afin que je sois sauvée, et pardonne-moi mes péchés! » Après cette prière, elle ressentit une grande paix dans son cœur; sa bouche glorifia dès-lors le Seigneur, et son extérieur même se ressentit du changement qu'elle avait éprouvé. Trois autres femmes furent converties vers le même temps, et toutes les quatre devinrent d'abord la risée de leurs compatriotes; mais bientôt se manifesta un réveil général; l'Esprit de Dieu agissait dans presque toutes les cabanes, pour en convertir les habitans. Chaque jour, des naturels venaient demander aux missionnaires : « Que faut-il faire pour être sauvé? » et chaque jour aussi la réponse qu'ils faisaient à cette question : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, » portait ses fruits. Le réveil s'étendit même à Nain et à Okkak, et le Seigneur employa, pour l'y susciter, des moyens admirables, que nous regrettons de ne pouvoir faire connaître dans cette courte notice. Les résultats en furent tels, que les missionnaires purent dire des Esquimaux : « Les naturels qui viennent nous entendre ne sont plus des païens indomptables, dans les yeux desquels nous lisons la défiance et la moquerie, mais des hommes qui attendent la bénédiction d'en-haut, qui désirent ressentir l'efficace de la

Parole de vie, qui versent des larmes de repentance, et dont l'air annonce l'humilité et le sérieux. » Souvent les derniers convertis devançaient rapidement ceux qui l'avaient été avant eux.

Les missionnaires se convainquirent, pendant leur long séjour au Labrador, que la population des côtes qu'ils habitaient devait être de beaucoup inférieure à celle des côtes qui avoisinent le cap Chidley; les fréquentes visites que leur faisaient des troupes d'Esquimaux qui venaient du nord, confirmaient cette supposition; ils résolurent, en 1811, d'y former une station, et, dans ce but, d'entreprendre d'abord un voyage pour reconnaître les côtes. Les frères Kohlmeister et Kmoch en furent chargés; un Esquimau converti, nommé Jonathan, dut les accompagner avec sa famille, et plusieurs autres personnes; les voyageurs étaient en tout au nombre de dix-neuf. Ils se mirent en route le 28 juin, et arrivèrent le 25 août, après des difficultés inouïes, à l'embouchure de la rivière Koksoak, au-delà du cap Chidley. Ils s'arrêtèrent six jours en cet endroit, firent connaissance avec les habitans, qui n'avaient jamais vu d'Européens, et qui leur témoignèrent le désir de les voir se fixer auprès d'eux, pour qu'ils pussent apprendre à connaître l'Evangile, dont ils les entretenaient. Ce pays paraissait convenir à une station; on y trouva des arbres et des légumes, tandis qu'on n'en rencontre plus, un peu plus au nord. Les voyageurs se remirent en route le 2 septembre, et furent le 4 octobre de retour à Okkak. Le plan d'une station dans ces régions ne fut cependant pas réalisé alors, et il ne l'a pas non plus été depuis, à cause des priviléges de la Compagnie de commerce de la baie d'Hudson, qui lui permettent de s'opposer à tout établissement qu'elle ne veut pas autoriser.

Dès-lors les missionnaires ont composé une grammaire et un dictionnaire de la langue des Esquimaux; ils ont aussi traduit le Nouveau-Testament, qui a été imprimé par les soins de la Société biblique britannique et étrangère.

A la fin de 1828, les Eglises du Labrador se composaient, savoir, celle de Nain, de 231; celle d'Okkak, de 257, et celle de Hoffenthal, de 230 membres. Elles sont encore florissantes: le Dieu, au nom de qui elles ont été fondées, veuille les garder

par sa grâce, et les rendre toujours plus, sur les côtes glaciales où elles sont établies, comme des fanaux qui montrent le port (1) !

Lecteur chrétien ! réfléchis donc bien à ce que tu viens de lire. Sur la côte du Groënland et sous le ciel de fer du Labrador, dans ces pays de mort, où jadis on ne trouvait que des âmes aussi dures et aussi froides que les rochers de glace au milieu desquels elles vivaient, il y a maintenant sept Eglises, ayant à leur tête des pasteurs fidèles, qui les nourrissent de la Parole de vie, sous la direction du souverain Pasteur et Evêque des âmes. Si la prédication de l'Evangile a changé des hommes aussi stupides et aussi dégradés, quelle puissance de mal ou d'endurcissement pourra résister au zèle persévérant et à la charité des serviteurs de Christ ? Prions donc afin que ces Eglises, dont la foi et la conduite font honte à tant de nos Eglises d'Europe, soient maintenues dans la pureté de la doctrine et la sainteté de la vie, et redoublons d'efforts et de dévouement pour soutenir une œuvre qui porte de si merveilleux fruits !

Par ces deux notices sur le Groënland et le Labrador, nous terminons notre voyage autour du monde missionnaire. Nous avons employé quatre années entières à l'accomplir. En rassemblant les articles qui se trouvent en tête de chacun de nos numéros, on aurait donc ainsi un précis assez complet de l'histoire des Missions modernes. Nous serons dans le cas d'y renvoyer souvent nos lecteurs.

---

(1) *Voyez* pour d'autres détails sur la Mission chez les Esquimaux, 2e année, page 58 et suiv.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

ÉGYPTE.

Les missionnaires qui travaillent dans ce pays, sont MM. Gobat, Kugler, Lieder, Muller, et Krouse. Alexandrie et le Caire sont leurs principales stations. MM. Gobat et Kugler sont destinés pour l'Abyssinie; mais les guerres intestines qui continuent à troubler ce pays, les ont empêchés jusqu'ici d'y entrer. En attendant, ils s'occupent en Egypte à annoncer l'Evangile aux Mahométans, aux Arabes, aux Français, aux Anglais, aux Italiens et aux Allemands qu'ils rencontrent. Déjà par leur ministère, un jeune docteur allemand, venu en Egypte pour étudier les langues de l'Orient, a été amené à la connaissance de Jésus-Christ; plusieurs autres personnes, parmi lesquelles la femme d'un médecin français, se réjouissent maintenant dans l'amour de leur Sauveur; et il ne se passe pas de jour qu'ils n'aient des entretiens ou des discussions au sujet de la religion avec quelque infidèle du pays. Nous en citerons quelques exemples.

M. Muller, dans le journal de son voyage au Delta, rapporte plusieurs entrevues qu'il a eues avec des Mahométans :

« On nous introduisit, nous dit-il, auprès d'un hadgi ou saint mahométan, et nous ne tardâmes pas à apprendre qu'il avait fait sept fois le voyage de la Mecque, savoir cinq fois comme pélerin, pour adorer le tombeau du prophète, et deux fois pour affaires : ces nombreux voyages l'avaient mis en grand renom parmi ses compatriotes, et il passait parmi eux pour un homme consommé dans la connaissance des traditions de leurs ancêtres.

» Nous commençâmes par révoquer en doute la religion de son prophète, l'inspiration du Coran, et la possibilité de se conformer à ses préceptes dans tous les pays; nous prîmes pour exemple le jeûne du Ramadan, et nous lui démontrâmes qu'il était tout-à-fait impossible de l'observer sous le cercle polaire, lorsqu'il tombait en été, attendu que, dans quelques

endroits, le soleil est alors pendant plusieurs mois de suite au-dessus de l'horizon. Ce n'était pas sans une impatience bien visible qu'il nous écoutait, et quand nous eûmes fini, au lieu de répondre à nos raisonnemens, il se mit à nous chanter quelques versets du Coran, qu'il croyait suffisans pour réfuter tout ce que nous avions avancé. Toutefois nous nous hâtâmes de lui apprendre que nous ne pouvions recevoir comme argumens toutes ces citations, vu que dans notre opinion le Coran n'était pas une révélation du ciel : nous lui déclarâmes que nous le considérions au contraire comme une fiction pure, et son auteur comme un charlatan. Il est vrai, ajoutâmes-nous, qu'il renferme quelques bonnes choses; mais c'est une monnaie de bas alloi qui ne soutiendrait pas l'épreuve de la pierre de touche. Une telle hardiesse de notre part le frappa d'étonnement; et il se tourna vers un de ses amis en poussant un profond soupir, et d'un air qui semblait dire : quels infidèles que ces Anglais!

» Pour l'engager à continuer la conversation, nous déclarâmes que nous étions prêts à embrasser l'islamisme, s'il pouvait parvenir à nous prouver la divine autorité du Coran. Comment, nous répondit-il, du ton de l'indignation, je vous en donnerai, non pas une preuve, mais cent; et tout de suite il recommença ses citations.

» Nous lui dîmes qu'une objection très-forte contre le Coran, c'est qu'il ne s'accorde pas avec les premières révélations que Dieu a données aux hommes; si ces révélations sont vraies, le Coran est faux, et *vice versâ*. Mais, continuâmes-nous, tous les musulmans reconnaissent que la Loi, les Psaumes, les Prophètes et l'Évangile sont descendus du ciel. » « Oui, répondit-il, mais en même temps, c'est aussi de Dieu que le Coran nous est venu. » Prenant alors une lettre que nous venions de recevoir de notre ami M. M... Voilà bien, lui dîmes-nous, l'écriture et le cachet de M. M..., notre ami, et si nous continuons à correspondre avec lui, comment pourrions-nous découvrir un faux, une lettre qui nous serait écrite sous son nom? ne serait-ce pas en comparant cette fausse lettre avec celles que nous savons, sans en pouvoir douter, nous avoir été écrites par lui? Eh bien, nous avons

comparé de même le Coran avec les premières révélations émanées du ciel, nous avons trouvé que ce n'était ni la même main ni le même cachet.

» En outre, reprîmes-nous, si votre religion était véritable, on ne manquerait pas de trouver dans les premières révélations quelqu'indice, quelque avertissement de la venue d'un prophète aussi éminent que l'est suivant vous Mahomet; mais il n'a jamais été annoncé en aucune façon; en effet, la Loi, les Psaumes et les Prophètes ont rendu témoignage à la venue du Messie sur la terre, et n'ont pas dit un seul mot de Mahomet. Notre mahométan était furieux; il nous traita de menteurs; oui, s'écria-t-il, Jésus-Christ, dans l'Evangile, a parlé de celui qui lèverait le sceau de toutes les prophéties, c'est-à-dire de Mahomet, à qui paix soit faite! Nous l'assurâmes le plus solennellement du monde qu'on lui en avait imposé; que nous avions lu et relu les saintes Ecritures, et que nous pouvions attester que le nom de son prophète ne s'y trouvait pas une seule fois.

» Nous lui fîmes encore observer que Jésus-Christ avait averti les chrétiens de se défier des faux prophètes, et de ne pas avoir foi à leurs paroles. » — « Les chrétiens, nous répondit-il, ont falsifié les Ecritures. » — « Nous lui répliquâmes que la chose était impossible, comme il le savait bien lui-même puisqu'en effet, les Juifs, éternels ennemis des chrétiens, n'auraient pas tardé à découvrir la fraude. » Un sourire de confusion qui vint alors effleurer son visage nous fit voir qu'il sentait la force de cet argument.

» Un de ses amis, jusqu'alors auditeur silencieux, prit part à la discussion, et crut nous fermer la bouche par un ou deux versets du Coran; mais notre hadgi s'empressa de l'arrêter, en lui disant que nous ne croyions pas au Coran, et qu'il était par conséquent inutile de le citer.

» Voyant leur confusion, nous leur dîmes qu'il fallait absolument qu'ils se convertissent à l'Evangile; nous leur parlâmes de l'amour de Dieu, qui a livré son Fils à la mort pour les pécheurs; nous invitâmes le hadgi à nous accompagner à notre logement, en lui disant que nous lui mettrions entre les mains la véritable Parole de Dieu; nous le suppliâmes de

la lire avec de ferventes prières, et de la comparer avec le Coran, l'assurant que si, en définitive, il trouvait prépondérante l'évidence en faveur du Coran, nous consentirions à ce qu'il restât musulman.

» Dans le cours de cet entretien, nous l'entendîmes s'écrier plusieurs fois, que, de sa vie, il n'avait rencontré de pareils gens, des hommes assez téméraires pour insulter son prophète.

» Il hésita d'abord, puis se détermina à venir avec nous : de notre côté, nous voulûmes bien lui promettre de ne plus mal parler du prophète. En arrivant à notre logement, nous trouvâmes deux chrétiens qui nous y attendaient; nous leur exprimâmes le regret que nous éprouvions de ne pouvoir les faire entrer avec nous dans notre chambre, par égard pour ce hadgi, que la compagnie de deux *naturels* chrétiens pouvait contrarier et compromettre. Nous présentâmes alors au hadgi une Bible arabe, c'est-à-dire l'Ancien et le Nouveau-Testament; il la reçut avec reconnaissance, et pria même M. Macpherson d'y écrire son nom, et de mettre qu'elle lui avait été donnée par un Anglais, et que personne n'eût à la lui prendre. Nous lui prêchâmes ensuite l'Evangile de Christ, et l'exhortâmes à croire au Fils unique de Dieu. Il nous conjura à plusieurs reprises de ne pas donner à Christ le nom de *Fils de Dieu;* mais nous lui dîmes que c'était un point sur lequel nous ne pourrions nous rendre, vu que, sans une ferme croyance au Fils de Dieu, il n'y avait pas pour nous de salut à espérer. Nous lui expliquâmes alors dans quel sens nous regardions Christ comme le Fils de Dieu, en lisant avec lui le ch. I de l'Evangile selon saint Luc, v. 26-38. Il parut alors un peu plus raisonnable, et nous témoigna combien il regrettait de n'avoir pas eu plus tôt connaissance de notre arrivée à Rosette, pour venir tous les jours converser avec nous. Il nous promit de lire la Bible, en nous assurant qu'il était enchanté de notre conversation.

» Il se mit ensuite à déclamer contre le gouvernement, contre son despotisme, etc. Pour toute réponse, nous lui lûmes le ch. XIII de l'Epître aux Romains, et nous l'exhortâmes à se soumettre aux *puissances supérieures*. Quand nous

en fûmes au v. 13 : « Conduisons-nous honnêtement et comme en plein jour, non point en gourmandises ni en ivrogneries ; » oh ! oh ! dit-il, à ce que je vois, le vin est défendu dans votre religion. Nous en usons, lui répondis-je, comme d'un remède, et jamais nous ne nous enivrons. Le hadgi, levant les mains au ciel, nous déclara que jamais il n'avait entendu de semblables paroles de la bouche d'un chrétien ; car, ajouta-t-il, les Francs qui sont ici sont tous des infidèles.

Travaux des missionnaires au Caire.

Voici ce qu'écrit M. Krousé :

« Un de ces dimanches, ayant chez nous sept personnes, Coptes (1) et Syriens, nous fîmes en arabe les prières du matin de la lithurgie anglicane. Lorsque nous ne pouvons réunir une assemblée régulière, nous sommes obligés de passer à la maison toute la journée du dimanche, afin de recevoir ceux qui s'y présentent, à quelque heure que ce soit.

» En général, les prêtres me reçoivent très-amicalement, toutes les fois que je vais les voir à leur couvent, quoique eux-mêmes ne viennent jamais chez moi. Les visites les plus fréquentes, et celles aussi que je préfère, sont celles des enfans, qui, du matin au soir, viennent me demander des Traités. C'est là, suivant moi, la meilleure manière de leur faire du bien; en effet, ces petites créatures n'ont pas encore eu le temps de se remplir la tête d'idées superstitieuses; l'instruction a plus de prise sur leur esprit encore neuf, et ils sont plus disposés à recevoir la Parole de vérité. Les vieux, au contraire, se retranchent, en quelque sorte, derrière un rempart de superstitions, d'histoires et de questions schismatiques ; si nous entreprenons d'ouvrir leurs cœurs à l'Evangile, les voilà qui nous racontent force miracles fabuleux, opérés par quelques pieux patriarches d'autrefois ; ou bien ils mettent en avant les querelles et, comme ils les appellent, les erreurs de notre Eglise, et même l'imperfection de notre Bible, le tout pour se

(1) Les Coptes, descendant des anciens Egyptiens, professent la religion grecque.

dispenser d'entendre la vérité. Quoique j'évite de mon mieux d'entrer dans ces sortes de discussions, cependant il m'a fallu entendre si souvent de ces pitoyables absurdités, que j'en pourrais remplir plusieurs feuilles. Je regrette bien souvent les heures qui s'écoulent dans ces conversations, où la vérité se fait entendre en pure perte; et si nous ne croyons pas leurs histoires, ou si nous nous avisons de combattre leurs idées antibibliques par la Bible même, ils se mettent en tête que nous sommes des *Francs-maçons.*

M. Krousé s'exprime ainsi, au sujet des femmes coptes :

« J'avais visité quelques femmes coptes; elles me visitèrent à leur tour, et j'essayai de leur lire les saintes Ecritures. Mais quand je leur demandai si elles comprenaient ce que je leur lisais, elles me répondirent que non. Je voulus savoir ensuite si elles n'entendaient pas la Parole de Dieu dans leur Eglise; leur réponse fut que la lecture des Ecritures était trop au-dessus d'elles, que leurs maris les comprenaient, qu'elles observaient les jeûnes et allaient à l'église, mais qu'elles s'y tenaient à l'écart, seulement pour voir prier les hommes. Pauvres gens! Un enfant de notre pays est moins ignorant qu'elles!

« Pendant la dernière semaine de Pâques, je me rendis dans une de leurs églises; tous les hommes étaient assis par terre, et un prêtre lisait l'Evangile, pendant qu'un autre le reprenait à chaque instant. J'y cherchai inutilement les femmes, et quand je demandai où elles étaient, on me conduisit hors de l'église, dans un endroit séparé et obscur, où elles étaient assises, et faisaient un tel bruit par leur babil, qu'il était impossible d'entendre ce qu'on lisait dans l'église. Tout cela nous annonce assez qu'elles ne se sentent point le désir d'être plus instruites qu'elles ne le sont. Espérons, néanmoins, que le temps viendra où il plaira au Seigneur de rassembler son troupeau, et où elles viendront nous demander : *Que faut-il que nous fassions pour être sauvées?*

Les lettres de M. Muller, dont nous allons extraire les détails qui suivent, sont datées du mois de septembre, au Caire.

« J'ai fait une visite à mon vieil ami Nicolas, inspecteur de l'imprimerie du pacha. Nous avons le projet d'y faire imprimer, s'il est possible, la lettre d'adieu de M. King, qui répond

pleinement à tous les besoins des catholiques romains de ce pays. M. Nicolas me dit, la dernière fois que nous nous vîmes, qu'il l'avait lue à plus de vingt catholiques romains, qui l'avaient entendue avec le plus vif intérêt.

« J'ai eu la visite d'un médecin arabe et d'une autre personne. La conversation a roulé sur une école de filles. Les chrétiens, m'ont-ils dit, n'enverront pas leurs filles à l'école, dans la crainte qu'une fois qu'elles sauront lire et écrire, elles ne fassent plus autre chose que d'écrire et recevoir des lettres. De plus, les chrétiens se tiennent éloignés de nous, parce que nous ne révérons ni la vierge, ni les saints. Mais les choses ne sont pourtant pas telles qu'ils se les imaginent; car nous avons dans nos écoles plusieurs enfans des familles les plus respectables; et Mad. Dussap, dame africaine de beaucoup d'esprit, croit que, si nous établissions une école de filles, où l'on enseignât aussi la couture et le tricot, beaucoup d'Arabes nous enverraient leurs filles. Les commencemens, sans contredit, seraient difficiles, parce que les Africains ne peuvent pas se persuader que des chrétiens d'Angleterre puissent faire toutes ces choses uniquement pour la gloire de Dieu; ils croient que les Anglais doivent être guidés par quelques vues d'intérêt temporel. Une anecdote qui m'a été racontée par Mad. Dussap, pourra donner une idée des mauvais soupçons de ces pauvres gens. Le docteur Dussap et un autre Français, aussi médecin, en se rendant au Caire, rencontrèrent en chemin un malheureux étendu dans la rue, et très-malade. Ils en eurent compassion, et le docteur Dussap le fit transporter dans sa propre maison; mais il y avait à peine quelques jours que cet infortuné était l'objet de la charité et des soins du docteur, qu'il se leva et s'en alla, en disant aux domestiques de la maison : « Il faut que cet homme ait quelques mauvais desseins contre moi, car ce n'est pas sans quelque raison qu'il me fait tant de bien. »

A l'égard des écoles établies pour les enfans des Coptes, voici ce que M. Krousé écrit à la fin du mois d'octobre dernier :

« Quant à notre école, elle va beaucoup mieux maintenant, depuis que Joseph est de retour de Syrie. Le premier maître,

que nous avons congédié, ne savait gouverner les enfans que par la terreur, il en faisait des esclaves; aussi ne l'aimaient-ils pas, et même plusieurs avaient cessé de venir à l'école. Je le reprenais, à la vérité, pour le régime peu chrétien sous lequel il abrutissait ces enfans, mais il avait toujours quelque raison pour justifier sa conduite. Cet homme était absolument incapable de faire entrer dans l'esprit et dans le cœur des enfans la moindre idée de religion, ou de prier avec eux; ce que nous avions fait à cet égard, M. Kluge et moi, il ne manquait pas de le défaire, s'il arrivait qu'une indiposition ou quelqu'autre circonstance nous éloignât de l'école. La méthode de Joseph est toute différente; il a beaucoup gagné depuis son premier séjour ici, et je suis on ne peut plus content de lui. Il n'ouvre pas l'école sans prier avec les enfans; il les traite avec douceur et affection, et les enfans l'aiment; avant de les renvoyer chez eux, il leur lit l'Evangile, le leur explique, et termine par une autre prière. C'est moi, il est vrai, que regarde l'instruction religieuse, mais sans la coopération d'un bon maître d'école, qui soit toute la journée avec les enfans, mes peines seraient à peu près perdues. Les enfans, maintenant au nombre de vingt-six, se réunissent en outre tous les dimanches pour entendre la lecture et l'explication de l'Evangile que leur fait le maître d'école. Enfin nous espérons que le Seigneur bénira nos travaux. »

Nous terminerons ces extraits sur la Mission du Caire par quelques détails que nous tirons des lettres de M. Gobat. Voici ce qu'il mande, après son retour à Alexandrie :

« M. Muller et notre bon Joseph, à leur retour de Syrie, ont reçu plusieurs visites de chrétiens arabes; tout récemment encore, j'en recevais moi-même deux ou trois tous les jours. Nos entretiens roulaient à peu près sur le même fond. En Europe, nous pouvons prêcher Christ sans que personne s'en formalise; mais ici où nous avons à faire aux chrétiens arabes, il nous faudrait presque, pour les contenter, nous borner à leur parler du pape ou des saints.

« Les prêtres catholiques ont grand soin d'avertir, non seulement les Coptes grecs et les Arméniens, mais même les Turcs, du danger dans lequel, suivant eux, nous cherchons

à faire tomber leur religion. Un savant musulman s'est mis en tête, pendant quelque temps, de donner des leçons à M. Muller et au docteur Kluge. Ils s'étaient souvent entretenus avec lui sur la religion, et peut-être le scheik commençait-il à sentir chanceler un peu sa foi au Coran; il accepta un Nouveau-Testament qu'il promit de lire avec attention. Mais quand il revint avant-hier, ils retrouvèrent en lui le vieux musulman; il se mit à reprocher à M. Muller de lui avoir donné un Evangile falsifié. Il cita plusieurs chrétiens catholiques, et surtout un prêtre, qui lui avaient dit que c'était un livre dangereux, forgé tout exprès par les Anglais pour induire le peuple en erreur; ensuite ils lui avaient apporté un livre, qu'ils l'avaient assuré être le véritable Evangile; ils les avaient comparés l'un et l'autre, et n'avaient pas manqué de trouver que le nôtre était défectueux et falsifié; enfin ils l'avaient exhorté à n'avoir absolument aucune relation avec nous. Le résultat de tout ceci fut que le scheik retomba dans ses anciens préjugés de mahométisme, qui consistent à croire que ni nous ni les catholiques ne possédons le véritable Evangile, mais qu'il est perdu.

» Nous avons ici, généralement parlant, la réputation d'avoir fait pacte avec le diable; on croit qu'il apparaît au milieu de nous, dans nos sociétés particulières et dans nos réunions générales. C'est ce qui fait dire aux gens que quiconque vient à nous est ensorcelé, de manière à ne pouvoir s'en défendre. A ce sujet, nous avons déjà eu la visite de personnes qui voulaient visiter les coins et recoins de la maison; probablement pour voir s'ils n'y trouvaient pas quelques indices de nécromancie.

» Quand ma santé me le permet, continue M. Gobat, je me rends tous les matins chez le docteur Dussap pour donner des leçons à sa femme, qui est Arabe, et surtout des leçons de lecture; j'en espère les plus heureux effets, tant pour elle-même que pour les autres femmes de sa nation. Dans les commencemens, les femmes arabes se moquaient d'elle; mais aujourd'hui il y en a plusieurs, particulièrement de la haute classe, qui ne demanderaient pas mieux que d'apprendre à lire. Si nous avions des maîtres, on pourrait former dès à

présent une école de filles très-nombreuse. C'est pour cela, entre autres raisons, que j'attache tant d'importance aux leçons régulières que je donne à madame Dussap; elle est déjà en état de raconter des traits de l'Evangile aux femmes qui viennent la visiter, et qui, sans cela, resteraient dans l'ignorance la plus complète. D'ici à peu de temps, madame Dussap en saura assez pour leur lire d'une manière intelligible la parole de Dieu; plusieurs fois elle en a été priée; et comme il n'y a que ce moyen pour annoncer l'Evangile aux femmes, cette circonstance peut devenir plus importante qu'elle ne le paraît au premier coup d'œil. La maison du docteur Dussap est d'ailleurs la seule où je puisse prêcher l'Evangile; des individus de toutes nations et de toutes langues s'y réunissent, et cette occasion est précieuse. En les étudiant, il m'a semblé qu'on pouvait les diviser en deux classes; la première se compose de ceux qui n'ont absolument aucune croyance; l'autre, et c'est la plus nombreuse, de ceux qui n'ont d'autre culte que quelques superstitions; mais tous sont également frappés de mort spirituelle. »

Les détails suivans, que donne M. Gobat sur son collaborateur Joseph, et sur l'état des choses en Syrie, nous ont paru mériter quelque intérêt.

« Joseph, dit M. Gobat, que nous avons amené avec nous de Syrie, a fait l'été dernier un voyage dans sa patrie, et en est revenu; c'est un excellent frère, qui fait chaque jour des progrès dans la grâce et dans la connaissance de Jésus-Christ. C'est un vrai missionnaire, qui paraît devoir faire, parmi les Arabes, plus de bien que nous tous ensemble. Il n'est pas lettré, il est vrai, mais il connaît la Bible, et parle avec force et avec amour à tous ceux qui se trouvent avec lui.

» Joseph nous a donné quelques particularités sur son séjour dans sa famille. Il n'était pas sans quelques appréhensions de de se voir arrêté et mis en prison; mais il fut agréablement surpris de l'accueil amical qu'il reçut. Le patriarche lui envoya une lettre d'indulgence, pour le relever de l'excommunication prononcée contre lui. Le porteur de la lettre, qui était un prêtre, l'exhorta à faire une confession auriculaire, en lui disant qu'il était maître d'en fixer à sa convenance le jour et

l'heure. La réponse de Joseph fut qu'il se confesserait à Dieu et à ses frères en Christ, mais non pas à lui; on poussa la tolérance jusqu'à ne pas se scandaliser de cette réponse, toute aigre qu'elle était. Sa femme l'aurait volontiers accompagné au Caire; mais l'état présent des affaires politiques dans cette ville, l'a décidé à la laisser en Syrie jusqu'à des temps plus tranquilles. Il y a plus de liberté de penser et de parler sur le Mont-Liban, depuis que les missionnaires américains ont quitté Beyrout. Asaad est aussi traité avec plus de douceur qu'auparavant; le patriarche lui permet de se promener dans le couvent, et on lui donne maintenant une nourriture suffisante. »

Quelques extraits du journal de M. Muller, pendant son voyage dans la Haute-Egypte, feront voir qu'on n'est pas sans espérance d'y introduire quelque lumière.

« A Siout j'ai vendu un grand nombre de livres. J'espère aussi pouvoir y établir une école; au moment même de mon départ, deux Coptes respectables vinrent me trouver pour m'entretenir à ce sujet. Je leur ai expliqué quelles sont les vues des chrétiens de l'Angleterre, ce qui a paru leur causer une grande satisfaction.

» A Négade, j'ai vendu beaucoup de Traités, quoique M. Jowett et M. Lieder, dans le voyage qu'ils ont fait ici, eussent abondamment pourvu les chrétiens de la Parole de vie. Les enfans qui n'avaient pas d'argent apportaient des volailles pour les échanger contre des livres.

» Sur la demande de plusieurs Coptes de Minnie, j'ai pris leur école sous notre direction. La plupart des enfans y sont extrêmement pauvres, et ne peuvent rien donner à leur maître d'école, ce qui fait qu'on les néglige beaucoup. Celui de Minnie est regardé comme un des meilleurs du voisinage. Je lui ai promis quatre dollars par mois, s'il s'acquittait bien de ses fonctions dans l'instruction des enfans; au moyen de quoi ceux des parens qui ne peuvent pas payer y renverront les leurs. Le local de la classe appartient à l'Eglise; il est spacieux et bien éclairé. Tout ceci n'est qu'un essai, pour voir jusqu'à quel point il serait possible d'améliorer les écoles des Coptes, et jusqu'à ce qu'il nous soit possible d'adopter un système d'é-

ducation plus régulier et plus direct. Les évêques ne voient pas avec plaisir s'élever d'autres écoles que les anciennes; c'est ce que j'ai eu occasion d'observer dans plusieurs endroits. Si, par l'introduction de bons livres, par des visites plus fréquentes et par un plus long séjour chez les Coptes, on parvient en définitive à tirer un bon parti de leurs écoles, ce sera avoir beaucoup gagné.

» Le local d'un grand nombre d'écoles en Egypte ne vaut guère mieux que nos étables à vaches. A Akucim, par exemple, j'ai vu les enfans assis d'un côté avec leur maître aveugle, et de l'autre côté, dans la même chambre, était attachée une vache. Plus d'une fois mon cœur a saigné en considérant ces pauvres petites créatures, semblables à des brebis qui n'ont point de berger. Il faudrait instituer quelque part une espèce d'école normale chargée de former des maîtres, et établir des écoles d'une extrémité de l'Egypte à l'autre. Sans doute une telle entreprise offre des obstacles, mais ils ne sont pas insurmontables; il ne faut que de la foi et de la persévérance; et Celui de qui elles viennent saura bien faire trouver l'appui et l'argent nécessaires. »

Entretiens avec un Scheik (1) *mahométan.*

Des communications du révérend S. Gobat, nous allons extraire le compte qu'il rend de différens entretiens qu'il a eus avec un mahométan, beaucoup mieux instruit de sa propre religion qu'aucun de ceux avec qui il s'est trouvé en relation. Des entretiens de cette nature auront une double utilité; ils fourniront aux lecteurs des renseignemens plus exacts sur l'état des pays où le christianisme n'est pas parvenu, et aux autres missionnaires d'utiles notions sur la manière de se conduire avec les mahométans et les païens.

Voici ce que dit M. Gobat du caractère général des mahométans avec qui il a eu des rapports:

---

(1) Les Scheiks sont des espèces de réformateurs du brahministe. Ils sont en religion ce que sont les éclectiques parmi les philosophes. Leur système est un composé de brahminisme et d'islamisme.

« J'ai peu conversé avec les musulmans; ils sont si ignorans, si insoucians, si méchans! Quant à leur attachement à la religion de Mahomet, il n'est pas tellement fort, à un petit nombre d'exceptions près, qu'ils se fissent scrupule de maudire le prophète pour un écu, s'ils étaient sûrs de n'être entendus de personne. Si je dis à quelqu'un d'eux qu'il est un pécheur, il me répond de suite : Je le sais très-bien.—Comment donc espérez-vous être sauvé ?—C'est ce dont je ne m'inquiète pas. —Mais c'est ce que vous devriez savoir.—Dieu le sait.—Mais votre damnation est certaine. — Si telle est la volonté de Dieu, je ne saurais qu'y faire.

Dans les entretiens qui suivent, la lettre S indique le Scheik musulman: M. Gobat, le docteur Kluge et M. Muller sont désignés par les initiales de leurs noms.

» Le Scheik est venu ce matin. Il était un peu plus calme que la dernière fois, et il eut été content si nous avions voulu seulement le considérer comme notre égal. Nous lui avions dit que nous aussi nous disions : « Notre Dieu est le seul Dieu; mais que le démon lui-même pouvait en dire autant, et que ni cette profession de foi ni aucune autre, quelque excellente qu'elle fût, ne pouvait servir à rien, si la grâce de Dieu ne renouvelait le cœur. » Jusque-là il paraissait penser comme nous; mais quand nous avons ajouté que cette grâce est en Christ, il ne fut plus du même avis que nous. Il soutint que tous les musulmans étaient dans la voie du salut; et alors commença l'entretien suivant:

» G. Montrez-nous par vos œuvres, les fruits de votre foi. S. Ces fruits, Dieu les voit, quoique ni vous ni moi ne les voyons. G. Cette réponse-là est un sophisme aussi dangereux qu'absurde. Nous connaissons un arbre par ses fruits, et nous ne pouvons ni dire ni croire qu'un arbre qui ne porte que des figues soit un olivier; de même nous ne pouvons croire que l'homme qui ne fait que le mal ait un cœur bon, ni qu'il soit dans la voie du salut. Un mensonge peut-il venir de la divine vérité? S. Point du tout. G. Très-bien. Maintenant, oseriez-vous affirmer qu'il y ait en Egypte un seul musulman qui ne soit pas un menteur? S. Il y en a fort peu, je le sais; mais les chrétiens ne sont pas moins menteurs qu'eux. G. Les chré-

tiens qui sont ici ne sont pas de vrais chrétiens; ils ont abandonné la Parole de Dieu pour des fables de l'invention de l'homme, comme vous avez fait vous-même. Mais quand vous n'entendez que mensonges de la bouche de ceux qui vous ressemblent, ne devriez-vous pas en conclure que ces mensonges ne peuvent sortir d'un cœur que l'erreur égare? S. (*l'air chagrin et rêveur.*) Je n'ai rien à répondre. G. Malgré tout ce que vous avez dit, vous vous conformez à tous les points du Coran, vous l'avez dans votre cœur, et cependant c'est dans votre cœur que le mensonge a sa source. Il faut donc que le Coran soit la cause de votre erreur. S. Dieu me préserve d'une telle idée! G. Même en supposant que le Coran soit vrai, tel qu'il est, il ne peut détruire l'habitude du péché dans ceux qui l'observent, et il ne peut enseigner aucun moyen de se délivrer du vice et de ses conséquences : donc il ne peut être la Parole de Dieu, et s'il ne l'est pas, ce n'est qu'un tissu de faussetés, et il n'est pas surprenant que ceux qui l'observent soient faux eux-mêmes. S. Cependant le Coran est la Parole de Dieu. K. Mais votre Dieu n'est pas le vrai Dieu; d'abord, il ne peut être connu que de ceux qui entendent bien l'arabe, et cependant il exige que les autres croient en lui. S. C'est Dieu qui nous a défendu de traduire le Coran. K. Mahomet dit qu'il est le dernier des prophètes, et vous ne pouvez nier qu'il n'y ait eu après lui plusieurs prophètes, aux méditations desquels vous ajoutez foi. Or, ou ces prophéties que vous dites être vraies sont fausses, ou le dieu du Coran est un menteur, ou plutôt ils sont aussi faux l'un que l'autre. S. Dieu vous pardonne de semblables blasphèmes! K. Vous dites vous-même que, lorsque l'épée tombera des mains des musulmans, votre religion cessera d'exister sur la terre; c'est donc un glaive de fer qui est votre dieu. De plus, vous dites que Dieu est saint, et cependant le Coran attribue à Dieu bien des choses qui sont incompatibles avec la sainteté : donc votre dieu n'est pas le vrai Dieu, mais une vaine idole éclose du cerveau de Mahomet. S. En vérité, je crois qu'il n'existe pas sur la terre un second homme comme vous. G. Sans doute; il n'y en a pas un grand nombre. Jésus-Christ lui-même a dit que *peu sont élus;* ce que Mahomet répète souvent en d'autres termes dans

son Coran. Cependant il y en a des millions. Ils s'aiment les uns les autres; ils se connaissent; ils prient les uns pour les autres et pour tout le genre humain; et, quoiqu'ils ne se soient jamais vus, ils ont les mêmes sentimens, parce qu'ils sont animés du même esprit. S. J'espère que Dieu vous conduira dans la voie de la vérité : sans lui nous ne pouvons rien. Adieu.

» Le Scheik est revenu et m'a trouvé seul. Je lui ai parlé d'abord de la régénération du cœur, de la communion spirituelle de l'âme avec Dieu, de l'inutilité des cérémonies religieuses, lorsqu'elles ne sont point une manifestation de notre amour pour Dieu : je lui ai dit que toutes les fois que nous détournons nos pensées de Dieu, c'est un péché qui prouve notre manque de foi.

» S. Pensez-vous donc sans cesse à Dieu? G. Hélas! je ne l'oublie que trop souvent, et c'est là ce qui cause ma tristesse, tout mon chagrin : c'est pourquoi je le prie qu'il daigne arrêter et fixer mes pensées sur lui. S. (*d'un air pensif*) Mais vous êtes un saint : vous pouvez aller en Arabie; si vous voulez entrer dans le saint temple du Caaba, à la Mecque, personne ne peut vous en empêcher : moi-même je vous aiderai. Il est vrai que l'entrée de ce temple sacré, sur lequel est bâti en ligne perpendiculaire le Caaba céleste du quatrième ciel, où réside Jésus-Christ, fils de Marie, est interdite à tous les infidèles et à tous les polythéistes; mais ce passage du Coran ne l'interdit pas à des hommes comme vous. G. Je n'ai nul désir d'aller y faire mes dévotions; Dieu est dans cette maison aussi bien que dans le Caaba; mais cela ne me sert de rien, s'il n'habite pas dans mon cœur par son Esprit. S. Comment vous portez-vous? G. Mais bien, Dieu soit loué! S. J'espère que vous êtes heureux? G. Oui; la paix soit avec vous! S. Pourquoi ne dites-vous pas : Dieu soit loué! G. Je l'ai dit une fois, et je craindrais de profaner le nom de Dieu ou de le prononcer en vain. S. Mais ne devez-vous pas louer Dieu sans cesse? G. Oui, mais du cœur. Nous devons craindre que nos lèvres n'en disent plus que nous n'en sentons dans nos cœurs; ce serait de l'hypocrisie. De plus, si nous avons continuellement à la bouche le nom de Dieu, ceux qui

ne pensent point à lui, en nous entendant, nous imitent extérieurement, et nous devenons ainsi pour eux une pierre d'achoppement. Je sais bien que vous autres musulmans avez sans cesse le nom de Dieu à la bouche toutes les fois que vous dites un mensonge, et cela seul suffirait pour vous condamner éternellement. S. Vous avez raison, c'est un grand mal; mais les autres Européens ne sont pas comme vous. G. Non, ils sont comme vous, ils refusent de croire en Jésus-Christ, le Sauveur. C'est pour cela que, comme vous, ils vivent dans toutes sortes de péchés, et s'ils ne se convertissent, ils périront ainsi que les musulmans; car ce n'est que par Jésus-Christ, le Fils de Dieu, que nous pouvons être délivrés du péché, et de la perdition qui en est la conséquence.

» Le Scheik est encore revenu ce matin, et nous a apporté la nouvelle de la défaite des Russes par les Turcs : suivant lui, les Turcs avaient fait 3,000 prisonniers, et les Russes demandaient la paix. Je lui ai répondu que nous ne nous mêlions pas de politique, mais qu'au surplus les nouvelles que nous avions reçues de notre côté étaient très-différentes, et que, selon toute vraisemblance, les Russes prendraient Constantinople.

» S. Impossible. Quand même les Russes seraient beaucoup plus nombreux, si Dieu bénit les Turcs, ils seront victorieux. G. Oui; mais s'il plaît à Dieu de bénir les Russes, les Russes ne seront-ils pas victorieux? S. Dieu ne peut pas protéger les chrétiens contre les croyans. G. Et que dites-vous donc de Navarin? est-ce que les Turcs n'y ont pas été battus par les chrétiens? S. Les Turcs y furent attaqués par surprise, au moment où ils s'y attendaient le moins. G. Eh bien! qui empêche qu'ils ne soient de nouveau surpris et de nouveau battus? S. Oh! l'épée du sultan est longue. G. Ce n'est toujours que l'épée d'un homme, et la guerre est une chose purement humaine que Dieu réprouve. S. Cependant tout vient de Dieu, tout, le bien et le mal. G. Voilà précisément la source de toutes vos erreurs. Dieu ne peut être l'auteur du mal. Dieu étant la sainteté même, ceux qui vivent dans le péché s'éloignent de la source du bonheur; ils travaillent ainsi eux-mêmes à leur propre ruine et se préparent des châtimens éternels, en se rendant, par la dépravation absolue de leurs cœurs, incapables

de supporter la présence du Dieu saint : c'est pour cela que nous soutenons que tout homme qui n'est pas régénéré par la grâce de Dieu est perdu dès cette vie, quoique ses tourmens ne doivent être à leur comble qu'après la mort, et lorsqu'il ne pourra plus chercher de diversions dans les choses terrestres. D'un autre côté, ceux qui sont sauvés, le sont dès cette vie; ils le savent, ils le sentent; ils sont déjà heureux dans ce monde, malgré les épreuves nombreuses qu'ils ont à soutenir; mais leur félicité ne sera complète que lorsque, délivrés par la mort de toutes les sollicitudes de ce monde, ils vivront dans une communion non interrompue avec Dieu. S. Oui, cela est vrai. M. Réfléchissez un moment, et voyez si les musulmans ne sont pas sous le coup de la malédiction divine. S'il est question de peste, d'oppression et de misère de toute espèce, c'est dans le pays des musulmans que nous voyons toujours ces fléaux exercer leurs plus grands ravages, parce que les musulmans sont la nation la plus éloignée de Dieu. S. Mais il peut y avoir quelques musulmans vertueux; les Anglais ne sont pas tous comme vous. M. Cela est très-vrai. Ceux-là seuls triomphent du monde qui reçoivent l'Evangile dans leurs cœurs, et qui croient en Jésus-Christ : les autres sont comme vous, esclaves du péché. Mais lorsqu'il se trouve dans un pays un certain nombre d'enfans de Dieu, le Seigneur bénit ce pays à cause d'eux. S. Il est vrai que les musulmans sont aujourd'hui bien corrompus, mais les premiers musulmans du temps d'Abou-Beker, d'Omar et d'Osman, étaient des hommes vertueux. G. Je conviens qu'ils valaient un peu mieux que les Ottomans; mais si vous les aviez connus, peut-être eussiez-vous pensé différemment. Vous pouvez voir quelle différence il y a sur ce point entre les Turcs et les chrétiens; vous vous glorifiez de ce que les musulmans ne sont pas aussi divisés entre eux que les chrétiens, de ce qu'ils défendent et respectent le Coran, et cependant ils sont tous adonnés à la fausseté et à l'impureté; vous voyez aussi qu'ils sont tous mécontens de leur état, et que l'idée seule de la mort leur cause les plus grandes terreurs. D'un autre côté, si vous jetez un coup d'œil sur la chrétienté, vous aurez bientôt acquis la certitude qu'il n'y a que ceux qui négligent la Bible, et qui au fond de

leurs cœurs ne croient pas en Jésus-Christ, qu'il n'y a que ceux-là qui vivent dans le péché, et qui en sentent déjà les tristes conséquences dans ce monde. Les vrais chrétiens, qui sont attachés à l'Evangile, qui le suivent, et qui croient sincèrement en Jésus-Christ le Sauveur, renoncent à tous leurs vices, parce qu'ils répugnent à leurs cœurs régénérés. Ils vivent par leur sainteté en communion avec Dieu, et par conséquent ils sont intérieurement heureux. S'ils sont exposés à quelques tribulations dans cette vie, ils ont pour les consoler la vive espérance d'une vie éternelle; et la mort, bien loin de les épouvanter, est pour eux un gain; ils la regardent comme un messager de bonnes nouvelles. De tout ceci, il résulte évidemment que les prétendus chrétiens, ceux dont le christianisme n'a rien de réel, sont, ainsi que les Turcs et tous ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur du monde, sont les esclaves de Satan, du péché et de la mort : ils sont déjà dans un état de perdition; tandis que les vrais chrétiens sont les enfans de Dieu, et sont déjà sauvés. (S. *cite quelques passages du Coran.*) G. Je n'admets pas vos passages du Coran comme la Parole de Dieu. Le Coran est rempli de faussetés. S. Prouvez-le. M. Mon cher ami, je sais que vous êtes malheureux, et que vous n'avez ni paix ni repos. S. Comment savez-vous cela? M. N'êtes-vous pas un pécheur? S. Oui. M. Eh bien, vous ne pouvez pas espérer d'être jamais pardonné et sauvé, si ce n'est par Jésus le Rédempteur. Il est *le chemin, la vérité et la vie;* et, parce que vous ne le recevez pas, le doute vous tourmente et vous rend malheureux, et jamais la paix n'habitera dans votre âme, que vous ne soyez venu à Jésus-Christ, Fils de Dieu. S. Je puis à peine vous suivre. Je suis le jour et la nuit comme si j'étais dans un désert; je ne jouis d'aucune paix intérieure; je suis sans cesse occupé à chercher la vérité, et il me semble que jamais je ne pourrai la trouver. G. Si ce que vous dites est vrai, c'est le commencement de l'œuvre de Dieu dans votre cœur : gardez-vous bien de lui résister, de peur de mourir dans votre erreur. Seulement, priez Dieu de tout votre cœur, et Dieu ne manquera pas de vous accorder ce que vous lui demandez. S. J'espère que Dieu me conduira dans la voie droite. G. Oui, si vous le priez de toute votre

âme; mais n'allez pas prescrire à Dieu le moyen par lequel vous voulez qu'il vous conduise; jamais vous ne verriez la lumière. S. Je vis dans le doute, et je suis malheureux; demandez à Dieu qu'il me pardonne et me guide dans la voie de la vérité. M. C'est ce que nous faisons; chaque jour nous prions pour tous les hommes. S. Mais priez en particulier pour moi. M. et G. Nous vous le promettons, par la grâce de Dieu. S. La paix soit avec vous. M. et G. Nous souhaitons aussi que la paix soit avec vous.

CONSTANTINOPLE.

Juifs convertis.

Nous avons rendu compte dans la première année de ce Journal, à la page 372, d'un réveil remarquable qui a eu lieu en 1826, parmi les Juifs de Constantinople. Nous avons raconté les persécutions excitées contre les convertis de cette nation par leurs compatriotes aveugles; ainsi que l'emprisonnement et les souffrances de deux des plus fermes et des plus zélés d'entre ces nouveaux chrétiens. Loin d'entraver l'œuvre de Dieu, ces efforts de l'ennemi n'ont fait que lui imprimer un nouvel élan. C'est ce qui paraît par la lettre suivante écrite de Constantinople et adressée à M. le docteur Leeves, agent de la Société biblique britannique et étrangère dans le Levant, par un respectable ecclésiastique grec de cette ville.

« Monsieur,

« J'ai à vous apprendre que plus de cinquante Juifs se sont » faits Arméniens, quoique cette nation ait toujours à débattre » avec les Juifs. Les prosélytes sont fermes; et nous espérons » que les Arméniens qui sont riches et puissans, interviendront » pour délivrer les Juifs chrétiens qui ont été jetés en prison, » par une suite des menées de leurs compatriotes (1). On dit

---

(1) *Voyez* 1re année, page 373.

» que 500 Juifs sont sur le point de se faire chrétiens. Mais » leurs coréligionnaires n'épargnent ni argent ni persécutions » pour détourner les prosélytes de leur dessein; mais Dieu protégera ces derniers et les délivrera du péril qui les menace. »

Voici les remarques que M. le docteur Leeves ajoute à la lettre précédente :

« Je crois, avec mon correspondant, que Dieu protégera » ces nouveaux prosélytes et les délivrera des persécutions qui » les menacent, comme il l'a fait à l'égard de Jean-Baptiste » Castro et du jeune Jean, ces prémices des Juifs de Constantinople qui, je l'espère, ne sont encore que les premiers » fruits d'une abondante moisson. Que l'Eglise ne cesse de » prier, pour que cet évènement remarquable soit abondamment béni, tant pour la nation arménienne que pour la nation juive; et que l'on se souvienne bien que nous ferons en » sorte que les Juifs convertis ne se conforment pas en tout » point à l'Eglise arménienne (1), mais que sous la protection » seulement des Arméniens ils forment une congrégation *à part*, » avec la dénomination de Chrétiens Juifs. On s'était déjà » entendu clairement sur ce point, avant mon départ de Constantinople, en décembre 1827, et ce n'est qu'à cette condition que les deux convertis ont consenti à accepter la proposition du patriarche arménien. »

---

(1) La nation arménienne remonte à une haute origine. Plusieurs siècles avant Jésus-Christ, elle formait déjà un puissant royaume près de l'Ararat et des sources de l'Euphrate et du Tigre : elle fut convertie au christianisme l'an 320, par le ministère de Grégoire; et, dans le 5e siècle, elle admit la doctrine d'Eutychès, condamné au Concile de Chalcédoine pour avoir confondu les deux natures dans la personne du Christ. Au 15e siècle, l'Arménie fut conquise par les musulmans qui, dans leur zèle fanatique, firent fermer les écoles de ce pays, et forcèrent, par leur despotisme, une grande partie de ses habitans à s'exiler. Ceux-ci se répandirent dans presque tous les pays de l'Orient, où ils s'occupent beaucoup de commerce, en particulier dans la Turquie, la Russie, la Perse et l'Inde. C'est ainsi que, peu à peu, ils perdirent l'usage de l'ancienne langue arménienne, dans laquelle ils possèdent la sainte Ecriture, et qu'ils ne purent plus recourir à cette source salutaire de lumière et de vie qui leur fut fermée. Les Arméniens n'ont presque conservé de leur religion que de vaines cérémonies, sans influence sur le cœur. Le clergé et le peuple sont plongés dans la plus grande ignorance. A Constantinople, cependant, où l'on compte près de 100,000 Arméniens, il semblerait qu'une réforme commence à s'opérer dans leur Eglise. Voyez 2e année, page 80.

Voici des nouvelles plus récentes : Le Rév. docteur Leeves, maintenant en route pour la Grèce, a adressé de Paris aux directeurs de la Société des Missions de l'Eglise épiscopale une relation que son importance nous engage à publier. Cette lettre est du 22 septembre dernier.

« J'ai reçu hier une lettre extrêmement intéressante, datée de Brousse, dans l'Asie-Mineure ; elle m'est écrite par un des Arméniens qui se sont si vivement intéressés aux Juifs convertis de Constantinople, le même qui a exécuté pour nous, en caractère arméniens, cette traduction turque que M. Goodel s'est chargé de revoir et de publier à Malte. Il dit que dans l'intervalle entre le commencement de mars et la fin de mai, le baptême fut administré à huit Juifs dont il me donne les noms, avec la date de chaque baptême ; et que d'autres encore sont prêts à suivre leur exemple. Les Juifs jetèrent les hauts cris contre les Arméniens, et ameutèrent les Turcs contre eux; l'irritation fut si violente, que les hommes riches et influens parmi les Arméniens, jusqu'alors protecteurs déclarés des convertis, mais effrayés de ces clameurs, prirent le parti de nier qu'ils eussent jamais eu, eux ou leur nation, aucune part à la conversion ou au baptême des Juifs. Les huit nouveaux convertis furent arrêtés et jetés en prison; deux de ces infortunés qui n'avaient pas quitté leur costume juif, et deux autres qui n'avaient pas encore été baptisés, reçurent chacun, à l'instigation des autres Juifs, 500 coups de bâton sous la plante des pieds ; et tous, avec Jean-Baptiste et le jeune Jean, qui, à n'en pas douter, avaient eu la principale part à leur conversion, furent exilés à Césarée, dans l'Asie-Mineure. Un autre Juif, non baptisé, qui avait échappé aux recherches de ses anciens co-religionnaires, et qui, s'il avait été trouvé, n'eût pas manqué de subir aussi la plus cruelle bastonnade, se détermina à présenter au sultan, le jour du Courban-Beiram, une pétition dans laquelle il faisait sa profession de foi au christianisme et demandait protection; puis, il se rendit volontairement à la prison du Reiss-Effendi; cela ne l'empêcha pas d'être envoyé en exil avec les autres. Pendant le voyage, lui et deux autres Juifs qui n'avaient pas été baptisés, reçurent le baptême des mains des Arméniens. Il y

a donc maintenant à Césarée treize chrétiens juifs. La Providence, je n'en puis douter, les y a envoyés pour annoncer l'Evangile dans ces contrées lointaines, et éveiller sur le théâtre même de quelques-uns des premiers travaux des Apôtres, un zèle louable pour la conversion des Juifs.

» Non contens de cette vengeance, les Juifs de Constantinople obtinrent des Turcs la punition des Arméniens qui avaient favorisé les convertis d'une maniere active; le résultat de cette intrigue fut le bannissement de cinq prêtres arméniens et de cinq laïques, dont plusieurs étaient de ma connaissance; ils furent relégués dans différentes parties de l'Asie-Mineure. Avant son départ, Jean-Baptiste fut appelé devant le Chiaoux-Bachir et le Reiss-Effendi; ces officiers leur firent subir un examen dans lequel ils répondirent, à ce qu'il paraît, en vrais chrétiens; un Arménien de mes amis m'a promis les détails de ces conférences, aussitôt qu'il aura eu le temps de les recueillir.

» C'est à ces circonstances que l'archevêque du Mont-Sinaï fait allusion en peu de mots, dans sa dernière lettre qui a dû produire une très-grande sensation à Constantinople; quoique les bruits parvenus alors jusqu'à l'archevêque aient considérablement grossi le nombre des Juifs qui avaient reçu le baptême, cependant l'évènement en lui-même, réduit au fait pur et simple, est assez frappant et offre, suivant moi, un indice évident que le doigt de Dieu agit ici.

» Tels sont les premiers fruits de la confession courageuse et des souffrances des deux premiers convertis. J'ai la confiance qu'avec l'aide de Dieu, les choses n'en resteront pas là, et que ce commencement aura préparé la voie aux triomphes ultérieurs de l'Evangile, parmi les Juifs du Levant. Les observations se présentent ici en foule; mais il en est une à laquelle je me contenterai de m'arrêter; c'est la ressemblance frappante que ces évènemens ont dans plusieurs de leurs circonstances avec quelques-uns de ceux de l'histoire des premiers temps des Apôtres.

» Demandons au Seigneur de faire reposer son Esprit sur ces confesseurs de son nom, de leur donner la constance et une foi simple dans le Sauveur qu'ils n'ont pas eu honte de glorifier devant les hommes; et puissent ces instrumens si faibles

en apparence amener de grands et glorieux résultats pour le royaume de Dieu!

INDES ORIENTALES.

CUDDAPAH (1).

Extrait d'une lettre du Rév. William Howell, missionnaire à Cuddapah, en date du 10 *avril* 1829.

Baptême d'un converti bramine.

« C'est avec une vive satisfaction que j'appelle l'attention des directeurs sur un converti bramine, d'environ trente ans, d'un endroit appelé Mudaka-Seerah, dans le Bellary-Zillah. Il vint ici au mois de septembre dernier, pour se faire instruire dans la foi chrétienne; et sur les questions qui lui furent adressées, relativement aux circonstances de sa vie précédente, voici ce qu'il raconta :

« Son père, dit-il, menait une vie ascétique; il avait abjuré l'idolâtrie et sa caste, et l'avait instruit dans la doctrine mystique de la secte à laquelle il appartenait lui-même; à la mort de son père, il se fit aussi sennassi, et voyagea dans divers lieux sacrés des Hindous; et, après après avoir consacré plusieurs années à la recherche de la vérité, il s'en était revenu dans son pays natal, sans avoir atteint le but de ses efforts et de ses espérances. Feu M. Gosling (collecteur assistant), homme pieux, étant venu dans son village en 1822, lui avait mis entre les mains les Ecritures en telinga, et bientôt après il reçut aussi les Ecritures en canarèse, d'un naturel qui était venu à la fête de Humpi. Il lut ces livres avec une grande attention; mais, désirant se procurer une instruction plus sûre et plus positive, il se rendit à Bellary, où il avait entendu dire que se trouvaient plusieurs de nos frères; il resta à la Mission

---

( ) *Voyez* le Numéro précédent, page 277.

près d'un mois, et ce qu'il y entendit le détermina à abandonner les usages des sennassis, en se coupant la barbe; la sienne avait une coudée de long. Il n'aurait peut-être pas quitté sitôt Bellary, sans une persécution dirigée sourdement contre lui par quelques naturels influens qui, auparavant, avaient eu pour lui la plus grande vénération, mais qui, se croyant trompés, avaient résolu de s'en venger. Entendant parler de la Mission de Cuddapah, et impatient de s'instruire d'une manière plus parfaite dans les voies du Seigneur, il crut devoir venir de préférence s'établir ici, afin de pouvoir y jouir en paix des bienfaits de la prédication évangélique.

« J'ai pris cet homme sous ma protection, et, d'après les fréquens entretiens que j'ai eus avec lui, j'ai appris qu'il avait lu le Tutwum, ce livre si admiré des païens, et qui traite de matières métaphysiques; il s'en était pénétré au point de pouvoir le réciter d'un bout à l'autre sans hésiter, ce qui lui attirait l'admiration des ignorans. Il était aussi très-expert dans certains tours de force mystiques, comme de retenir son haleine, etc., etc., au grand étonnement du peuple, à qui on a fait accroire qu'il y avait un rare mérite dans ces jongleries; et il s'est attiré par-là une haute réputation de sainteté. Mais aujourd'hui, éclairé par la lecture des Livres saints et par la prédication de l'Evangile, il reconnaît la folie de toutes ces pratiques, et en parle dans ce sens aux païens avec qui il a occasion de converser à ce sujet. Il a lu tous nos Traités, et tout récemment appris par cœur le *Cathéchisme de l'Assemblée*, où il a puisé des idées nettes de toutes les doctrines de la religion chrétienne. Dans la vue de le rendre utile à cette Mission, je l'ai confié aux soins de mon mounschi, pour qu'il lui donne une instruction plus étendue, et il a fait, depuis six mois, des progrès considérables dans la lecture, l'écriture et l'arithmétique, au point de pouvoir diriger une école chrétienne, où il est maintenant employé. C'est avec plaisir que je vous apprends que, depuis peu, je l'ai baptisé, non sans m'être assuré auparavant de la sincérité de sa foi à l'Evangile. Il a aussi été admis à la communion. Du temps qu'il était sennassi, dans l'orgueil de son cœur, il ne craignait pas de se décorer

du nom de *Virat*, qui signifie *Être suprême*, mais l'Evangile lui a donné plus d'humilité, et maintenant il veut bien permettre qu'on ne l'appelle que *Virapah*. 2, Cor., X, 4, 5.

La lettre suivante prouvera que le gouvernement se montre favorable aux travaux des missionnaires.

« J'ai recu, ajoute M. Howell, il y a peu de temps, du collecteur de cette station, une lettre officielle, relative aux affaires pecuniaires de la Mission. Permettez-moi de vous en envoyer copie, pour l'instruction des directeurs.

Au Rév. W. Howell, missionnaire a Cuddapah.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous prévenir que le gouvernement a jugé à propos de m'accorder l'autorisation nécessaire pour vous faire la remise de la rente de roupies 13, 10, 4, assise sur le terrain que vous tenez, en vertu des concessions n° 1765 et 1766, tant que ladite rente sera appliquée à des dépenses relatives à l'objet de la Mission.

J'ai l'honneur, etc.

J.-A. Dalzell, *principal collecteur*.

A Zillah de Cuddapah, le 25 février 1829.

ROYAUME DE SIAM.

M Jacques Tomlin, missionnaire à Singapore, dans la presqu'île de Malacca (1), a entrepris un voyage à la capitale du royaume de Siam, où n'avaient point encore pénétré les missionnaires évangéliques. Ce royaume, qui est situé dans la presqu'île orientale de l'Inde, et qui renferme près de 1,000,000 d'habitans, forme une belle et grande vallée arrosée par le Meïnam, et resserrée entre deux chaînes de hautes montagnes couronnées de forêts. La religion dominante de ce pays est le bouddhisme, qui a beaucoup de rapport avec le brahminisme de l'Inde. Il y a dans le royaume de Siam, comme, au reste, dans toute cette presqu'île, beau-

(1) Sur cette Mission, *voyez* 2e année, page 12.

coup de Chinois, et l'on doit comprendre par-là quelle doit être l'importance d'une Mission dans ce pays.

Voici la lettre qu'en a écrite M. Tomlin :

Bankok, le 27 août 1828.

J'éprouve une grande satisfaction à vous adresser ma lettre de la capitale du royaume de Siam, où nous sommes arrivés, après une traversée de quinze jours sur un bâtiment chinois. Nous avons rencontré, pendant assez long-temps, des obstacles à l'exécution de notre projet; mais à la fin nous avons pu nous embarquer à Singapore le 4 du courant, munis de vingt-trois caisses de livres.... Nous pouvons dire avec reconnaissance envers le Seigneur, que nous avons fait un heureux voyage, et que notre arrivée dans ce pays a été pour nous le sujet d'une vive joie, car il y avait long-temps que nous demandions au Seigneur d'accomplir à cet égard le souhait de nos cœurs; il nous a exaucés, et même la manière dont il l'a fait surpasse notre attente. — Le lendemain de notre arrivée, nous avons eu une entrevue avec le « Prah-Klang » (ministre des affaires étrangères et du commerce). Après une réception très-amicale, il est entré avec nous dans une assez longue conversation.... Il a paru satisfait de ce que nous lui avons dit, du but de notre voyage dans le royaume de Siam, de nos intentions et du caractère dont nous sommes revêtus. Il nous a fait des questions sur la langue chinoise, et nous a demandé si nous pouvions prêcher dans cette langue. Tel a été le sujet de notre première entrevue et de deux autres que nous avons eues depuis avec lui. Il a même exprimé le désir de nous entendre prêcher, et nous a dit qu'il assisterait avec plaisir à un sermon en hollandais de M. Gutzlaff (1), s'il voulait le prononcer dans la maison d'un Ecossais présent à notre entretien, et qui était de nos amis; ajoutant que, comme il y avait présentement un vaisseau de Rotterdam dans le port, l'équipage de ce bâtiment lui fournirait un assez nombreux auditoire. Cependant

(1) Missionnaire de la Société de Rotterdam, qui a passé quelques mois dans la maison des Missions de Paris.

nous proposâmes au Prah-Klang d'attendre encore quelque temps, jusqu'à ce que nous connussions la langue de Siam, et nous le priâmes de nous donner à cet effet un maître pour nous instruire. Il se rendit à notre demande, en ordonnant « au Capitaine du Port, » qui nous servait d'interprète, de se présenter chez nous. Cet homme, qui est le chef des catholiques romains de Bankok, se montra animé à notre égard d'un esprit de douceur et de bonté qui contrastait avec celui de quelques personnes qui l'accompagnaient, et qui, à notre approche, chuchotèrent et dirent à voix basse, quoique d'une manière assez intelligible, que nous n'étions pas chrétiens et que nous ne croyions ni à Dieu, ni au ciel, ni à l'enfer. Mais le Prah-Klang ne fit aucune attention à eux; seulement il manifesta le désir de connaître les points sur lesquels nous différions d'avec eux. Il approuva la doctrine des protestans qui permet aux ministres de la religion de se marier, par opposition au célibat des prêtres romains. Et quand plus tard, dans une autre occasion, il nous questionna de nouveau sur les principaux articles de notre religion, nous fîmes devant lui une profession claire et franche de notre foi, non seulement dans les vérités fondamentales combattues par nos adversaires, mais dans d'autres points importans du christianisme.

Dans le désir de nous établir le plus tôt possible, et d'obtenir un logement convenable pour les travaux de notre mission parmi les Chinois, nous demandâmes au Prah-Klang la permission de nous fixer dans la maison d'un mandarin chinois (propriétaire du bâtiment qui nous avait amenés à Bankok), qui nous avait offert avec beaucoup de bonté deux chambres dans sa maison. Il ne fit aucune objection à cela; mais nos bons amis catholiques interposèrent ici leur *veto* (c'est-à-dire s'opposèrent à ce que nous acceptassions cette invitation), alléguant une coutume qui datait de temps immémorial, et par laquelle les chrétiens avaient toujours habité la partie de la ville appelée le *quartier chrétien*..... Enfin, après bien des doutes et des incertitudes sur ce que nous devions faire, le consul nous fit offrir, par son secrétaire, une petite maison située sur le bord de la rivière, que nous acceptâmes, et où nous sommes établis très-commodément depuis quelques

jours. Le consul, quoique catholique, est très-libéral ; il a passé trente années en Orient, et, depuis huit ans il est à Bankok. Il possède une connaissance très-étendue de ces contrées, et les renseignemens qu'il nous a donnés sur Siam et les différentes classes de ses habitans, nous ont été très-importans. Il est étonnant avec quelle clarté et quelle exactitude il a répondu à toutes les questions que nous lui avons adressées.

Dès le lendemain de notre arrivée à Bankok, nous avons déballé nos caisses de livres et commencé nos travaux parmi les Chinois. Le champ d'activité ouvert ici aux missionnaires chrétiens est immense. Les Chinois forment dans cette ville, comme dans beaucoup d'autres où ils sont dispersés, la majeure partie de la population; mais, comme il y a très-longtemps qu'ils sont venus se fixer dans le royaume de Siam, ils se sont tellement mêlés avec la race indigène, qu'il est très-difficile d'évaluer leur nombre et de dire dans quelle proportion il se trouve avec la masse du peuple. On estime en général que la population de Bankok s'élève à 300,000 âmes, parmi lesquelles une moitié de Chinois; mais je crois que ce calcul est exagéré. Il y a d'autres villes où les Chinois forment de grandes corporations; à Juthie, par exemple, l'ancienne capitale du royaume de Siam, et dans l'intérieur du pays, à une journée et demie d'ici, où ils cultivent la canne à sucre. Quand nous aurons visité la ville et le voisinage, nous étendrons insensiblement plus loin nos excursions. Les relations entre ce pays et la Chine sont considérables. Chaque année il arrive ici une multitude de bâtimens chinois qui nous fourniront l'occasion de distribuer les saintes Ecritures et des Traités dans diverses parties de ce vaste empire. Notre hôte nous a dit qu'il était parti cette année de quatre-vingt-dix à cent vaisseaux pour la Chine et une quarantaine pour Hainan, et qu'année commune il en sortait du port une centaine qui se dirigeaient vers la Chine. Le commerce avec la Cochinchine est également très-étendu; mais il est momentanément suspendu, à cause de la perspective d'une guerre entre les deux royaumes. M. Gutzlaff est allé à bord de deux bâtimens partant pour la Chine, et y a distribué quelques livres. Il y a sur la côte, à deux ou trois journées d'ici, une place importante appelée Chantibond, où

réside un nombre immense de Chinois, et que nous espérons visiter par la suite. Cette ville doit être, pour les missionnaires en Chine, l'une de leurs plus importantes stations; elle est même préférable, selon moi, à Singapore, car elle est un point central de communications tant avec l'empire qu'avec les différentes villes où se trouvent des établissemens de Chinois.

Le peuple nous a très-bien accueillis, et nos livres ont été reçus par lui avec joie. Pendant que j'écrivais ce qui précède, M. Gutzlaff est entré dans ma chambre, tout transporté de joie des succès qu'il a obtenus. On pousse des cris d'allégresse à son approche, on se jette sur lui et on le met presque en pièces pour avoir des livres, lorsqu'il passe dans les rues de la ville. Les habitans du royaume de Siam sont dans un déplorable état de dégradation morale, et nous gémissons d'être incapables de leur faire quelque bien jusqu'à ce que nous ayons appris leur langue. Ils ont l'air d'être doux et d'un caractère aimable: plusieurs d'entre eux savent lire; mais, en échange, ils sont plongés dans la plus crasse idolâtrie; car leur ville est remplie de temples et d'idoles dédiés à des dieux connus et inconnus: en toutes choses ils poussent, comme les Athéniens, la superstition à l'excès. Sans cette multitude de temples, la ville aurait une bien triste apparence, car la généralité des maisons ne sont guère autre chose que des constructions à la façon des Malais, dans lesquelles entre beaucoup d'atap et de bambou. Il y a peut-être deux cents temples à Bankok; à l'extérieur, ils sont magnifiques et tout brillans d'or; mais ce sont de noirs sépulcres blanchis, car ils ne contiennent que des idoles et sont très-mesquins. A chaque temple sont attachés une vingtaine de prêtres qui mènent une vie de paresseux, quoique très-bien rétribués, et fort respectés par le peuple. Ils se rasent la tête et portent un habit particulier de couleur jaune qui sert à les faire remarquer: on en voit des centaines, tous les matins, qui fourmillent au bord de la rivière et qui s'en vont de maison en maison mendier du riz. Il ne paraît pas que cette pratique leur fasse perdre de leur dignité auprès du peuple; car les riches mendient ici aussi bien que les pauvres; le roi lui-même, avant que de monter sur le

trône, est obligé de commencer ses fonctions sacrées en se conformant à cet usage, et en mendiant pendant quelque temps son pain quotidien. On dit généralement que l'indolence est un des traits du caractère siamois; mais peut-être que quelques écrivains se sont laissés aller à l'exagération à cet égard. Il est vrai que les Siamois n'ont rien de l'esprit entreprenant des Chinois; mais leurs femmes ont probablement, sur terre comme sur mer, la palme que leur cèdent leurs maris; car ce sont elles qui font le commerce, qui sont chargées de toutes les affaires, qui cultivent la terre, etc., et qui sont à la lettre les esclaves des hommes: peut-être cela vient-il de ce qu'elles sont charnues, mal proportionnées et d'une figure désagréable, tandis que leurs maris sont bien faits, et ont, avec une taille svelte, l'air gracieux et intelligent. Les femmes siamoises présentent à l'Européen un aspect peu attrayant; car elles ont la tête nue, les cheveux rasés comme les hommes, et les coiffures qu'elles portent sont excessivement peu gracieuses.

Le pays, qui est extrêmement fertile, produit en abondance tous les végétaux de l'Orient. C'est une contrée découlant de lait et de miel! Le royaume de Siam n'est autre chose qu'une immense vallée de la plus grande fertilité, qui s'étend du nord au sud, dans une longueur de plusieurs centaines de milles, et traversée par une rivière qui se déborde chaque année, et qui la féconde par ses inondations, comme le Nil arrose l'Egypte. Les fruits des tropiques parviennent ici à la plus belle maturité. Le blé, qui est assez rare dans plusieurs contrées de l'Orient, croit très-bien ici; quant aux fleurs, Siam est un vrai jardin pour les botanistes. Les bords de la rivière Packnam, jusqu'à Bankok, sont dans un état de demi-culture; cependant ils sont si bien peuplés, que l'espace de quarante milles qui sépare ces deux endroits, n'est presque qu'une longue ville. Quant aux maisons, dont quelques-unes sont assez proprement construites, elles sont en général si ombragées par le feuillage des arbres qui les entourent, qu'elles échappent presque à l'œil de l'observateur....,

Il y a eu dernièrement une insurrection parmi les Laos, peuple dépendant des Siamois. Les Chinois de la Cochinchine

se sont mêlés de cette affaire, et le gouvernement a envoyé à cet effet des députés de Siam à la Cochinchine; on attend maintenant le résultat de leurs négociations. Dans l'intervalle, on s'occupe de préparatifs de guerre.

On compte à peu près 700 catholiques romains à Bankok. La plupart d'entre eux sont d'origine portugaise, mais leur évêque est Français; il est vieux et d'un caractère respectable. L'année dernière trois missionnaires français sont arrivés ici, sous le titre de *missionnaires apostoliques;* leur mission finit ordinairement par un établissement agréable et commode au sein de quelqu'une de leurs églises...... L'indécence est poussée à son comble pendant la célébration du culte public; on nous a assuré que la plupart des gens n'y allaient que pour se coucher par terre dans l'église et y dormir, ou que pour s'amuser à manger des fruits. Plusieurs de ces catholiques sont employés par le gouvernement, et revêtent même des charges assez importantes. Mais ils égalent, pour ne pas dire qu'ils surpassent, les Siamois en servilité à l'égard de leurs supérieurs.

Postscriptum. 23 septembre. Pendant la première quinzaine de notre séjour ici, nos affaires ont prospéré; nos travaux s'étendaient et se multipliaient, la Mission prenait un aspect brillant, et de jour et jour nous répandions un plus grand nombre de livres. Mais les choses allaient trop bien, pour que cet état pût durer long-temps; l'ennemi n'a pu voir d'un œil indifférent les progrès de cette bonne œuvre au sein de son empire. Tout à coup un cri d'alarme a été jeté, et nos livres, qui commençaient à acquérir une grande vogue, ont excité la crainte et les soupçons de quelques personnages en place; cette rumeur est allée jusqu'aux oreilles du roi, qui, de suite, a donné l'ordre que ces livres lui fussent apportés. Mais comme ils ne renfermaient rien ni contre le pays, ni contre le gouvernement, et qu'ils n'attaquaient pas directement les dieux de Siam, il n'y a pas eu matière à les condamner, et on nous les a rendus. Cependant, malgré cette déclaration publique du roi en faveur de nos livres, on en a arraché de force des mains du peuple une grande quantité, et quelques employés du gouvernement sont allés jusqu'à déchirer des feuilles de Traités, qui avaient été affichées aux murs des maisons. Les

auteurs de ce complot sont, à ce qu'on nons a dit, des marchands et des mandarins chinois, qui, craignant que les Anglais ne prissent pied ici, et ne fissent le monopole du commerce, se sont mis dans l'esprit que nous étions ligués avec notre gouvernement pour convertir les indigènes à notre religion dans des vues purement politiques. Il y a une foule de ces mandarins qui remplissent des places subalternes dans le gouvernement, et qui ne sont devenus Siamois que par des motifs d'ambition ou d'intérêt. Dans les premiers jours qui se sont écoulés après l'éclat de cet orage, nous avons journellement été inquiétés par des gens qui venaient nous espionner et adresser mille questions à nos domestiques.

On attribue à notre arrivée dans cette ville les calamités qui fondent sur elle. Il y a quelques jours qu'une révolution a éclaté dans le palais, à la suite de laquelle 400 Talapoins doivent avoir été jetés dans les fers. La coïncidence de cet évènement critique avec notre arrivée ici a été cause que nous en avons porté tout le blâme. Il y a une foule d'autres inculpations de ce genre, plus ridicules et plus malignes les unes que les autres, dont nous avons été chargés en même temps; mais nous n'estimons pas qu'il vaille la peine d'en faire mention. Nous avons des raisons de croire que les catholiques romains, et à leur tête le vénérable évêque et le triumvirat jésuitique, sont en secret nos ennemis, quoiqu'ils nous donnent de bonnes paroles, et qu'ils soient fort civils avec nous. Ils sont jaloux de voir le consul nous témoigner tant d'amitié, et ils sont vexés de ce qu'il nous a reçus dans sa propre maison. Aussi n'ont-ils épargné aucune démarche auprès du Prah-Klang pour obtenir qu'on nous bannît du pays; ils lui ont même fait signifier qu'il devait rompre avec nous, au risque d'encourir leur déplaisir, et déjà ils avaient pris des arrangemens pour que le capitaine Hunter nous reconduisît à Singapore, sur son vaisseau, et pour que nous habitassions dans la maison de ce dernier, jusqu'au moment de notre départ. Le consul, tout alarmé, ne savait quel parti prendre dans une circonstance aussi difficile. Pour nous, qui ne pouvions supporter l'idée de le voir dans l'embarras à cause de nous, nous fermâmes aussitôt sa maison, nous lui en remîmes la clef, et nous allâmes loger chez le capitaine

Hunter, qui s'est conduit à notre égard avec toute la bonté d'un ami. Cependant nous étions décidés à faire valoir nos droits, et à ne pas nous soumettre en lâches à de pareils procédés. Aucune accusation n'avait été portée contre nous directement, et l'on allait nous condamner et nous bannir, sans nous avoir entendus. En conséquence, nous demandâmes une audience au Prah Klang, et nous dressâmes une pétition en chinois, pour être présentée au roi, dans laquelle nous nous plaignions de la manière dont nous avions été traités. Nous lui exposions franchement les motifs qui nous avaient engagés à venir ici, et, tout en l'assurant de notre bienveillance pour lui et pour tous ses sujets, nous sollicitions la faveur d'être entendus, et de répondre en face à nos accusateurs. Le Prah-Klang nous pria d'ajourner la pétition, et nous dit qu'il suffirait, pour le moment, que nous eussions un entretien avec lui, à ce sujet. Le seul grief qu'il eût contre nous, était l'éveil qu'avaient jeté, parmi les Chinois, les livres mystérieux que nous avions répandus, et il nous dit que nous pourrions fort bien rester, pourvu que nous ne sortissions pas autant, et que nous ne fussions pas aussi prodigues de nos livres. Nous l'assurâmes que nous étions tout aussi ennemis que lui du bruit et du trouble, et nous lui exprimâmes la conviction que nous avions, que cette rumeur se calmerait, dès que l'on se serait familiarisé avec une chose toute nouvelle pour ce pays. Nous n'alarmâmes pas peu le Prah-Klang, en lui disant que, si nous étions exilés, nous exigerions un mémoire par écrit, qui contiendrait les accusations à notre charge et les motifs de notre bannissement, afin de pouvoir rendre compte de cette affaire à notre gouvernement. En attendant qu'on eût prouvé que nous étions coupables, nous en appelâmes, pour être protégés, au traité qui venait d'être conclu; enfin, nous demandâmes qu'on nous accordât les mêmes droits que ceux dont jouissent les ecclésiastiques français, et nous fîmes comprendre que, si nous étions obligés de quitter le pays, ils seraient, par la même raison, forcés de s'exiler avec nous. Cette dernière idée n'a pas peu contribué, je crois, à déconcerter ces bons catholiques, et à leur fermer la bouche. Là-dessus, nous avons quitté le Prah-Klang, en bonne amitié, et

nous sommes allés reprendre notre logement dans sa maison, sur l'invitation pressante qu'il nous en avait faite.

Depuis ce moment, nous avons poursuivi nos travaux chez nous, en attendant que le bruit soit apaisé; et en effet, à quoi bon, pour le moment, aller distribuer des livres, que les espions du gouvernement, semblables à des vautours affamés, sont toujours prêts à arracher des mains du pauvre peuple, auquel ils veulent ravir jusqu'au plus petit fragment du pain de vie? La saison pluvieuse dans laquelle nous sommes présentement, mettra aussi un obstacle à ce que nous sortions beaucoup, car les rues sont impraticables. Cependant, l'œuvre avance. Des foules de malades, de la classe pauvre, entourent chaque jour notre maison, qui ressemble à une pharmacie de village. M. Gutzlaff trouve ici un vaste champ pour mettre en pratique ses connaissances en médecine, et en général le Seigneur bénit abondamment ses travaux; il a fait quelques cures très-importantes. Ces pauvres gens sont si reconnaissans qu'ils nous apportent des présens en fruits, en gâteaux, etc. Plusieurs d'entre eux sont joyeux de recevoir des livres, et les emportent à la maison, en ayant bien soin de les cacher, de peur que nos ennemis ne les leur ravissent. De cette manière, nos livres se répandent de côté et d'autre, sans faire de bruit, et la connaissance des choses divines, semblable à un levain, pénètre insensiblement la masse du peuple. Nous avons cette confiance dans le Seigneur, qu'il fera prospérer de cette manière son œuvre de grâce, en dépit de la malice et des ruses de ses ennemis. Les édits et les menaces des rois et des gouverneurs du peuple, loin d'entraver l'œuvre du Seigneur, ne font que hâter son accomplissement. Le désir que le peuple manifeste de posséder des livres est d'autant plus ardent que ces livres ont été prohibés. Quand la tempête aura passé, nous sortirons pour reconnaître la place. Il nous serait dur, maintenant que nous avons pris position ici, de devoir abandonner ce poste, et nous espérons que le Seigneur nous donnera la force de résister au prince des ténèbres. Il y a quelque chose de si remarquable dans les directions du Seigneur à notre égard, jusqu'à présent, et dans les signes des temps qu'il nous fait voir ici, que nous sommes encouragés à espérer

de grandes choses, et à attendre quelque œuvre merveilleuse que le Seigneur accomplira en son temps aux yeux du peuple. En vérité, la corruption de cette ville est grande.

Il paraît que nous sommes arrivés ici à une époque très-critique. L'ambassadeur de Siam n'est pas encore de retour, et l'on ignore s'il y aura paix ou guerre. Les pauvres Laos ont été traités très-cruellement pendant la dernière insurrection; leur prince s'est réfugié à la Cochinchine pour demander protection, et pour réclamer son indépendance et sa réinstallation sur son trône; les Siamois s'opposent de toutes leurs forces à ce que sa demande lui soit accordée. On a amené ici prisonniers près de 20,000 Laos, hommes, femmes et enfans, liés de chaînes, couverts de haillons, mourant de faim et les yeux hagards. Voilà un vaste champ ouvert aux travaux des missionnaires chrétiens. Et ce ne sont pas seulement les Chinois qui doivent exciter ici la compassion des serviteurs de Dieu, mais encore les Cochinchinois, les Laos, les Birmans et les Péguans.

La langue de Siam ressemble au chinois, pour l'accent et la construction, mais elle est beaucoup plus simple que celle-ci, et il ne doit pas être difficile à un Européen de l'apprendre.

EMPIRE BIRMAN.

Les dernières nouvelles que nous avons données sur ce pays se trouvent à la page 333 de la 2e année de ce Journal. (Comp. 1re année, page 241). Les communications suivantes sont postérieures à celles-là :

MM. Judson, Wade et Boardman sont allés se fixer à Maulaming, à 20 milles d'Amherst, sur la rivière Mortaban. La cause de ce changement de résidence doit être attribuée à ce que M. Campbell, ayant quitté Amherst et transformé Maulaming en métropole des possessions britanniques dans l'empire birman, la première de ces villes perdait de son crédit, tandis que la seconde, acquérant toute l'importance de la première, devenait le rendez-vous d'un nombre consi-

dérable d'indigènes, et présentait par conséquent de grands avantages pour une station missionnaire.

M. Judson a fini la traduction du Nouveau-Testament en langue birmane, et commence la version de l'Ancien-Testament dans la même langue. Il s'occupe aussi, de concert avec MM. Wade et Boardman à prêcher l'Evangile aux pauvres indigènes.

L'une des indigènes converties est morte dernièrement au Seigneur. Quelques jours avant sa mort, après s'être arrêtée quelque temps à l'idée qu'elle retrouverait dans le ciel madame Judson, sa petite Marie, et tous les amis chrétiens qu'elle avait eus ici-bas, elle se hâta d'ajouter : « Mais avant tout et surtout, j'irai tout jeter aux pieds du trône de mon Sauveur, je l'adorerai et je lui rendrai grâce de ce qu'il m'a envoyé ses serviteurs pour me montrer le chemin du ciel. »

Deux nouveaux convertis, Moung Dwah et Mah Alah, ont été baptisés dans le milieu du mois de janvier. Plusieurs personnes écoutent avec attention l'Evangile et paraissent être convaincues des saintes vérités qu'il proclame.

M. Wade donne les détails suivans sur la piété fervente de quelques femmes birmanes : « Madame Wade et moi, nous tenons une réunion de prières, une fois par semaine, pour nos sœurs birmanes, qui nous édifient beaucoup par leur ferveur vraiment chrétienne. O comme leur exemple m'humilie et me condamne ! Elles vont de maison en maison parler à leurs voisines de l'amour du Seigneur Jésus, et quoiqu'on les reçoive mal, pour la plupart du temps, elles ne se laissent pas décourager; mais elles disent : « Il faut espérer mieux; nous étions aussi autrefois dans les ténèbres, et indifférentes comme elles; nous n'avions, comme elles, aucun désir d'entendre l'Evangile; mais maintenant, par la grâce de Dieu, nos âmes sont éclairées; le Seigneur est toujours le même; il est encore aujourd'hui miséricordieux, et puissant pour les amener à la vérité, comme il nous y a conduites nous-mêmes. »

Moung Ing, prédicateur indigène, est toujours animé du même zèle, et continue à parcourir le pays et à prêcher l'Evangile à ses compatriotes païens.

Le docteur Judson vient de donner une belle preuve de l'esprit de désintéressement qui l'anime. Il avait reçu, tant en don, de la part des habitans d'Ava, qu'à titre de gratification de la part du gouvernement dont il est l'interprète, une somme de plus de 20,000 fr. qu'il a mise à la disposition de la Société des Missions baptistes américaines.

La Mission dans l'empire birman a fait une perte considérable par la mort du docteur Price, l'un de ses fondateurs et le compagnon éclairé et fidèle du docteur Judson. Il est mort à Ava, laissant trois enfans en bas âge. Nous n'avons pas de données précises sur la date et les circonstances de ce triste événement.

La lettre suivante, écrite par Moung-Shwaba, l'un des premiers Birmans convertis par le ministère de M. Judson, et adressée à M. le docteur Baldwin, à Boston, nous paraît être d'un grand intérêt sous plusieurs rapports; elle montre surtout que la vérité est *une*, et qu'en Orient aussi bien qu'en Occident, son action sur les âmes se reconnaît facilement au milieu des traits infiniment variés des caractères individuels. Moung-Shwaba persévère dans les sentimens qui l'animaient lorsqu'il écrivit cette lettre, et il est actuellement employé, par les missionnaises, à expliquer les saintes Ecritures à ses compatriotes (1).

« Moung-Shwaba, habitant de Rangoon, dans l'empire Birman, sectateur de la religion de Christ, lequel a été baptisé, et qui médite sur la nature incommensurable et incompréhensible de la gloire du Seigneur Jésus-Christ et de Dieu le Père, et qui cherche son refuge dans la puissance de la sagesse et de la gloire de Dieu,—écrit affectueusement au grand docteur Baldwin, surintendant des affaires de la Mission dans la ville de Boston, en Amérique :

BIEN-AIMÉ FRÈRE AINÉ,

« Quoique, dans l'état présent des choses, les lieux que nous habitons soient très-éloignés les uns des autres, et que nous ne nous soyons jamais rencontrés, cependant vos lettres

(1) Il est presque superflu d'avertir que nous avons laissé à cette pièce sa couleur orientale.

et les paroles du docteur Judson m'ont inspiré de l'amour pour vous, et je désire vous écrire. Quand le temps sera venu où nous aurons revêtu complètement Christ (lui que nous ne nous lassons point d'aimer, et que nous ne cessons d'adorer), et quand nous serons ornés de ces vêtemens que le Seigneur nous donnera des trésors célestes de la maison qu'il nous a préparée, alors nous nous aimerons l'un l'autre plus parfaitement encore que nous ne le faisons maintenant.

» Précédemment, j'étais dans l'habitude de cacher mes péchés, afin qu'ils ne parussent pas au jour; mais maintenant je suis convaincu que je ne puis les cacher aux yeux du Seigneur, qui voit et qui connaît toutes choses; je suis convaincu, de plus, que je ne saurais les expier, et qu'aucun des objets précédens de mon culte ne peut m'obtenir cette expiation. En conséquence, j'estime que je n'ai fait que des pertes aussi long-temps que je me suis soumis aux rudimens du monde, tandis que par la grâce de la foi en Christ, j'ai gagné les grâces spirituelles et les récompenses éternelles qui ne peuvent jamais se perdre. Ainsi je n'ai pas sujet de me glorifier, de m'énorgueillir, de m'exalter moi-même. Et sans désirer la gloire des hommes, et sans rechercher ma volonté propre, je ne souhaite autre chose que de faire la volonté de Dieu le Père. Ces membres de mon corps, autrefois morts dans le péché, et révoltés contre Dieu, je désire les convertir en instrumens de justice, et ne plus les employer à accomplir la volonté de la chair. Par un effet de l'opposition qu'il y a entre les affections terrestres et les affections célestes, entre le désir des choses visibles et le désir des choses invisibles, je suis souvent comme un homme mort. Mais le Seigneur vivifie les morts; il réveille ceux qui dorment; il relève ceux qui sont tombés; il ouvre les yeux des aveugles; il perce les oreilles des sourds; il allume une lampe dans la grande maison des ténèbres; il console les affligés; il rassasie les affamés. Si nous rejetons les paroles d'un pareil bienfaiteur, nous mourrons pour toujours, et une destruction éternelle sera notre partage. En réfléchissant sur ces choses, en considérant que les maladies, la vieillesse et la mort sont attachées au présent ordre de choses muables, je me jette à

genoux, je m'humilie devant Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui a fait l'expiation de nos péchés, et je lui demande d'avoir pitié de moi, de me pardonner mes péchés, de me rendre saint, et de me donner un cœur repentant, croyant et aimant.

» Précédemment je me confiais en mes mérites; mais maintanant, grâce à la prédication et aux instructions de mon maître Yoodthan (Judson), je me repose sur les mérites de Jésus-Christ. Ainsi, l'instituteur est comme l'arbre; et nous, les disciples, nous sommes comme les fleurs et les fruits. Il nous a donné le pain de vie et nous l'avons mangé. Il nous a apporté l'eau qui découle du sommet du Mont-Calvaire, et qui purifie de toute souillure; il nous y a fait baigner, et nous en avons bu. Le pain que nous mangeons fermentera et lèvera. L'eau que nous buvons, et dans laquelle nous nous baignons, sort d'une source qui ne tarira jamais: plusieurs autres en boiront et s'y baigneront encore; car toutes choses doivent être renouvelées et changées. Nous sommes des étrangers et des voyageurs; tout mon désir est de ne point m'attacher aux choses de ce monde, mais de tendre vers ma véritable patrie, de considérer combien peu de temps j'ai encore à travailler ici-bas, de chercher à faire luire la lumière que j'ai reçue, et de connaître quand je dois la montrer, et à qui je dois la montrer.

» Les habitans de cet empire qui s'adonnent à la pratique du mal, à des cultes erronés et à de faux discours, se moquent de la religion de Jésus-Christ. Mais priez pour nous, afin que nous supportions patiemment les moqueries, les persécutions et la mort pour la cause du Seigneur Jésus-Christ. Je prie pour cela. Car, frère aîné, j'ai à endurer les mauvais traitemens de mon propre frère et de mon beau-frère, qui disent: « Nous voulons te battre, te piler, te peser; nous voulons te mettre en angoisse; car tu t'associes avec de méchantes gens; tu as embrassé une fausse religion, et tu prononces des paroles de mensonge. » Mais c'est leur religion à eux qui est fausse, et qui est une religion de mort. La doctrine de la croix, au contraire, est une religion de vie, d'amour et de foi. Je suis un serviteur de la foi. Auparavant j'étais un esclave de Satan; maintenant je suis un serviteur de Christ. Un bon serviteur ne

peut pas ne pas suivre son maître; c'est pourquoi les promesses divines s'accompliront.

» Dans cet empire Birman, il y a beaucoup de brebis égarées. Le docteur Judson, ému de compassion envers elles, est venu pour les rassembler et pour les paître avec amour. Plusieurs d'entre elles ne veulent pas écouter sa voix et s'enfuient. Il y en a d'autres qui l'écoutent et qui s'attachent à lui. Nous nous assemblons souvent pour prier et pour demander au Grand Propriétaire des brebis d'en augmenter le nombre.

» Voilà ce que moi, Moung-Shwaba, disciple du docteur Judson, je vous écris, à vous le grand docteur Baldwin, à Boston, en Amérique. »

Des nouvelles plus récentes (septembre 1828), annoncent qu'un réveil remarquable s'est opéré parmi les enfans de l'école, et que, sur vingt écoliers dont elle se compose, huit ont donné des preuves de leur conversion à Dieu, et ont été baptisés.

Ce réveil s'est étendu aux environs de Maulaming, et plusieurs des convertis, animés de l'esprit de Christ, sont entrés avec zèle dans l'œuvre de la conversion de leurs compatriotes idolâtres.

Le nombre des Birmans baptisés à Maulaming, depuis janvier à septembre 1828, est de vingt-un.

M. Judson donne sur deux d'entre eux les détails suivans :

« Ko-Myat-Ryan est père du premier chef de ce lieu; il possède un jugement sain, beaucoup d'éloquence naturelle, et est doué d'une grande activité intellectuelle et physique. Il a cherché la vérité pendant plusieurs années, et a voulu connaître, dans ce but, les systèmes religieux de Bouddha, de Brahma et de Mahomet. Enfin il a embrassé la religion de Jésus-Christ de tout son cœur et de toute son âme, et il manifeste un zèle et une ardeur qu'on trouve rarement parmi ses compatriotes froids et apathiques. Il a été exposé à toutes les persécutions que l'on peut endurer sous le gouvernement britannique, et les a supportées avec la douceur d'un agneau. Il a mis de côté toutes ses affaires temporelles, afin de pouvoir nous assister dans nos travaux missionnaires. Quelle douceur pour nous de le voir quelquefois assis sur un petit banc de

bois, occupé à converser avec de pauvres femmes, et cherchant à leur faire comprendre, dans un langage qui leur soit intelligible, le mystère de l'amour du Rédempteur.

M. Donal est originaire de l'Hindoustan, et est âgé de vingt-huit ans. Il a renoncé au paganisme, il y a quelques années, mais ce n'est que depuis peu qu'il a embrassé la vérité évangélique. Il sait les langues tamule, telinga, hindoustani, birmane et anglaise. Peu après son baptême, il a renoncé à une place de 80 à 60 roupies par mois, afin de pouvoir se dévouer tout entier à l'œuvre missionnaire.

Moung Ing et Moung Schwaba persévèrent.

C'est par un discours de ce dernier que le réveil a commencé dans l'école des filles.

Moung Thwa-a-too, indigène converti, qui prêche l'Evangile à ses compatriotes de Rangoon, annonce que dans cette ville treize hommes et trois femmes ont dernièrement embrassé le christianisme; mais qu'ils n'osent point encore en faire une profession publique, à cause de leurs ennemis. »

MER DU SUD ou OCÉAN-PACIFIQUE.

Les dernières nouvelles que nous avons données sur ces îles se trouvent à la page 178 et suiv. du vol. de la présente année, et l'histoire générale de l'introduction du christianisme chez les indigènes de l'Océan-Pacifique se lit dans la troisième année de ce Journal, page 211 et suiv. Tout ce qui peut servir à faire connaître les progrès et la persévérance de ces nouveaux chrétiens, qui ont passé presque subitement de l'état de sauvages cannibales à la régénération, qui est le fruit de l'Evangile, doit intéresser le lecteur chrétien. Nous allons donc chercher, au moyen d'un résumé des lettres les plus récentes des missionnaires, à présenter ici un aperçu aussi complet que possible de l'état actuel de la civilisation chrétienne dans ces îles. Au reste, il ne faut pas s'attendre à trouver dans nos communications actuelles cet intérêt vif et piquant qui les caractérisaient à l'époque où ces peuples sauvages naissaient

comme par miracle à la vie chrétienne. Notre tâche se réduit naturellement à faire l'histoire d'Eglises déjà fondées, et non à raconter la formation de nouvelles Eglises. Mais voudrions-nous avoir encore à apprendre que les Malais de la mer du Sud se convertissent? Ne bénirons-nous pas plutôt le Seigneur de ce qu'ils sont déjà convertis; et, s'il y a une histoire ecclésiastique à faire d'un pays jadis plongé dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, n'en serons-nous pas joyeux, ne la lirons-nous pas avec intérêt?

ILES DE LA SOCIÉTÉ.

Extrait d'une lettre de M. Barff, datée de Huaheine, le 13 mars 1828.

Visite à Raïatéa.

Voici quelques détails sur les différens travaux dont je me suis occupé, depuis la dernière fois que je vous ai écrit. J'ai imprimé 3,000 exemplaires d'un catéchisme de seize pages, principalement destiné aux insulaires de Rarotonga. Depuis lors, j'ai fait une seconde visite à Raïatéa en l'absence de nos frères Williams et Bourne. Dans chaque station, j'ai passé une semaine que j'ai employée à donner la communion aux membres de l'église et à baptiser plusieurs adultes et plusieurs enfans. L'état des diverses stations est très-florissant : les écoles d'adultes, ainsi que celles d'enfans, sont régulièrement suivies; dans les assemblées religieuses, qui sont nombreuses, il règne une grande attention. Après avoir quitté Raïatéa, nous sommes retournés à notre station de Huaheine, où j'ai appris, à mon grand regret, que M. et madame Buzacott venaient d'y passer près d'une semaine, et qu'ils en étaient repartis la veille de notre arrivée; de sorte que maintenant nous n'aurons peut-être plus l'occasion de les revoir. Ils auront eu le plaisir de trouver à Rorotoa nos frères Williams et Pitman, ainsi que leurs familles. Le *Snapper*, qui a jeté

l'ancre ici, a mouillé il y a près de quatre mois à Rorotoa, et y a laissé nos amis en bonne santé, et poursuivant avec beaucoup de zèle leurs travaux missionnaires. Les indigènes de Rorotoa construisaient alors, sous la direction du frère Williams, un vaisseau qui devait être prêt à être mis en mer deux mois environ après le passage du *Snapper*, de qui nous tenons ces détails. Je suppose cependant que l'arrivée de M. et de madame Buzacott retiendra M. Williams encore quelque temps dans cette station. Nous l'attendons cependant chaque jour dans son nouveau vaisseau *rarotongien*. M. Henry, capitaine du *Snapper*, qui se charge de remettre cette lettre à la colonie de la Nouvelle-Galles du Sud, a l'intention de s'arrêter à Rarotonga, et de prendre ici des catéchismes pour les remettre aux indigènes de cette île.

Visite à Maiaoiti.

Depuis le départ de M. et madame Buzacott, j'ai visité Maiaoiti, et j'y ai passé deux dimanches. A notre arrivée, le peuple vint à notre rencontre sur le rivage, et nous reçut, comme d'ordinaire, avec les témoignages marqués de son affection. Le surlendemain de notre arrivée, qui était un samedi soir, nous célébrâmes un service de préparation à la communion, où se trouvaient tous les membres de l'église qui désiraient participer le lendemain à la Cène du Seigneur. Sept nouveaux communians qui, pendant tout le cours de l'année précédente, avaient reçu des instructions du prédicateur indigène de la station, furent ajoutés aux anciens. Le dimanche 3 mars, je prêchai deux fois aux indigènes, et je donnai la communion après le service de l'après-midi. Je ressentis une grande liberté de cœur en m'acquittant de mes fonctions ce jour-là, et j'ai la conviction que ces services ont été bénis pour ce peuple. Pendant la semaine, nous avons tenu tous les jours, le samedi excepté, trois réunions à l'école. Les soirées du lundi, du mercredi et du vendredi ont été consacrées à l'instruction des indigènes. Le dimanche suivant, 10 mars, je prêchai encore trois fois, et je baptisai neuf enfans après le service de l'après midi. La population de cette petite île con-

tinue de s'accroître. L'année passée, le nombre des morts n'a été que de trois, et celui des naissances s'est élevé à neuf. Le lundi, je passai une partie de la journée à visiter l'établissement, et je fus heureux de trouver que, pendant le cours de l'année précédente, il s'était considérablement amélioré. Les indigènes ont construit une route qui traverse toute la station, et ont bâti de chaque côté plusieurs maisons, dont quelques-unes sont fort propres; ils ont de plus établi un certain nombre de jardins plantés de bonnes pommes de terre, de courges et d'autres légumes. Les indigènes venaient encore d'achever à cette époque une belle et grande chaloupe pour le service de leur chef Maopi.

Retour à Huaheine.

Mardi, de grand matin, nous nous préparâmes à partir pour Tahiti, et vers le soir nous entrâmes en mer avec beaucoup de difficultés, parce que le passage à travers les bancs de rochers était très-étroit. A peine eûmes-nous gagné la pleine mer que le vent changea, et que, venant à souffler directement contre nous, il nous força de retourner à Huaheine, et ainsi il nous fallut renoncer à notre projet de continuer notre route pour Tahiti. Notre vaisseau n'ayant pas la meilleure allure avec le vent en tête, nous pensâmes qu'il serait téméraire de lutter plus long-temps. Nous pouvons dire que notre retour a été une heureuse chose pour nous, car sans cela nous eussions perdu l'occasion d'envoyer des lettres aux directeurs. Nous attendons maintenant une occasion favorable pour faire voile pour Tahiti.

Progrès des indigènes.

La bonne semence de la Parole de Dieu continue à se répandre et à germer dans Huaheine; les assemblées sont nombreuses; les auditeurs sont attentifs, et les écoles sont régulièrement suivies; celle pour l'écriture a un peu souffert de mes absences, occasionnées par les visites que j'ai faites dans les autres stations. Nos indigènes sont tous très-occupés;

les uns se livrent à l'agriculture, les autres construisent des canots. Quelques-uns de ces bâtimens sont assez spacieux; il y en a même qui contiennent jusqu'à 80 tonneaux; ils sont principalement destinés à des excursions missionnaires. Si nous trouvons un capitaine convenable, nous pourrons bientôt répondre aux espérances des *directeurs*, en visitant différentes îles de la mer du Sud. Un vaisseau appartenant à Hantia sera sans doute lancé à la mer dans quelques semaines, et probablement il servira à transporter MM. Pritchard et Simpson, ainsi que plusieurs prédicateurs indigènes, aux îles Marquises. Deux indigènes, l'un de Huaheine, l'autre de Maioiti, avec leurs femmes, doivent aussi accompagner nos amis dans leur mission. Plusieurs maisons que les habitans d'Huaheine destinent à recevoir les étrangers, sont presque finies : il y en a trois d'environ soixante pieds de longueur, qui sont couvertes en chaume, une autre est plâtrée, et deux autres, qui ont chacune 96 pieds de long, sont prêtes, sauf le toit. Lorsque toutes ces constructions seront achevées, les indigènes répareront leurs vieilles maisons pour leur propre usage.

Traduction des Ecritures.

Je continue à consacrer tous les momens que me laissent mes autres occupations, à l'avancement des travaux que j'ai commencés. J'ai transcrit trois fois le livre d'Esaïe en entier, et la plus grande partie du livre de Jérémie est sur le point d'être revue par les frères. La première de ces deux traductions a déjà été corrigée par eux, il y a quelque temps. J'ai repassé avec beaucoup de soin les livres de Samüel et des Juges traduits par les frères Williams et Platt; ils sont prêts à être imprimés. Je crois que le frère Platt s'occupe de traduire le premier livre des Chroniques. Nous nous sommes aussi appliqués à corriger quelques parties du Nouveau-Testament. Je suis heureux de pouvoir dire que les indigènes les plus intelligens trouvent nos traductions correctes et parfaitement intelligibles. Je suppose qu'Esaïe serait imprimé, à l'heure qu'il est, si l'indisposition de madame Bourne n'avait pas obligé le frère Bourne à partir pour la Nouvelle-Galles du sud.

Extrait d'une lettre de M. Platt, datée de Huaheine, le 28 *août* 1828.

Maupiti.

Les ennemis de la vérité ont manqué leur coup (1); lorsqu'ils se sont vus délaissés, leur rage a un peu cessé; et d'ailleurs ils se sont tellement trahis, qu'ils ont dégoûté les gens qui s'étaient laissés séduire par eux. Je pense que la perspective qui s'ouvre devant moi, dans cette île, est aussi belle qu'elle ne l'a jamais été. J'aurai, de nouveau, accès auprès des indigènes pour leur parler des choses merveilleuses de Dieu; et peut-être qu'ils recevront mon message avec plus de docilité et de respect qu'ils ne l'ont fait auparavant. S'il plaît à Dieu de changer leurs cœurs, ils seront plus zélés que jamais. S'il en était parmi ceux qui ont été déçus pour un temps par les ruses de Satan, dont le cœur fût changé, j'espère que cette circonstance sera pour eux une leçon et qu'ils seront plus vigilans à l'avenir.

Borabora (2).

Dans notre station, le mauvais levain n'a pas fermenté, quoiqu'il ait menacé de causer du dommage à l'Eglise, et j'ai de la joie à vous annoncer, quoique je le fasse en tremblant, qu'un bon nombre de jeunes gens légers que l'on appelle ici *Tuteauri*, se sont joints à notre culte. Nous avons baptisé quatre d'entre eux, dans notre réunion du mois de mai; et plusieurs de ceux qui avaient été baptisés précédemment ont manifesté leur repentance et ont demandé à être admis dans l'Eglise; ils jouiront ainsi des moyens de grâce, et il est à espérer que Dieu les bénira pour eux.

---

(1) Il paraîtrait, d'après cette lettre, que quelques troubles, dont nous n'avons pas eu connaissance, ont eu lieu dans cette île, où l'Evangile commençait à s'établir. Voy. 3e année, page 255.

(2) *Voyez* 3e année, page 250.

Tahiti.

J'ai desservi les églises d'Eiméo, pendant un mois, et j'ai visité les principales stations de Tahiti. Tous ceux qui ont embrassé la vérité, dans ces différentes stations, demeurent fermes; et quoique la Mission ait éprouvé quelques difficultés, cependant, tout bien considéré, son aspect est réjouissant. Dans tous les lieux où le culte est célébré, de nombreux auditoires remplissent la maison de Dieu et montrent beaucoup d'attention..... Il ne faut pas s'étonner si l'adversaire des âmes, à la vue de la brèche qui a été faite à son royaume, a manifesté sa rage, et même nous avons lieu d'être surpris qu'il n'ait pas déployé plus de force contre nous, car les entraves qui ont été mises à nos travaux sont peu de chose, en comparaison de ce qu'elles auraient pu être. C'est par la foi et la patience que nous triompherons. J'ai la conviction que l'œuvre avance; et j'ai l'espérance que tous ceux qui sont disposés à nous trouver en faute, ne verront rien actuellement dans l'état de la Mission qui soit en contradiction avec les rapports que nous avons faits précédemment, et dont quelques censeurs font usage pour nous accuser d'imposture; mais à ce compte-là nous ne craignons pas de les rencontrer devant le tribunal de notre grand Dieu et Seigneur Jésus-Christ.

ILES HARVEY.

Extrait d'une lettre de J. Williams, datée de Borabora le 19 *août* 1828.

Mon petit bâtiment vient de rentrer, venant de son voyage aux îles Harvey, et je m'empresse de vous transmettre les intéressantes nouvelles qu'il m'a apportées. Il a touché d'abord à Rarotonga, pour y débarquer les effets de M. Pitman, et diverses provisions tant pour ce dernier que pour M Buzacott. Le Roi, chargé des présens qu'il avait

reçus à Raïatea, à Huaheine, etc., etc., descendit à terre avec sa suite, au milieu des acclamations de ses sujets, qui pleuraient de joie de le revoir parmi eux. Comme nous ne pouvions visiter d'autres îles que Rarotonga et Aintaki, quand je fus à terre, voyant qu'il n'y avait aucune embarcation propre à une tournée, je me déterminai, de concert avec M. Platt, à charger un diacre de l'Eglise de Tahaa, et un autre de celle de Borabora, d'aller voir tous leurs frères des stations du dehors. Mais lorsque le bâtiment toucha à Borabora, le diacre désigné ne se soucia pas d'entreprendre le voyage; et comme, en l'absence de M. Platt, qui était à Tahiti, on ne pouvait nommer personne pour remplacer ce diacre, celui de Tahaa partit seul pour visiter les stations extérieures de nos trois églises.

En quittant Rarotonga (après y avoir débarqué les effets, provisions, etc. dont j'ai déjà parlé), il se dirigea vers Aintaki, dans le dessein d'y prendre les habitans de Mannaé, et de les ramener dans leur île; mais, ne me souvenant pas de vous avoir donné, dans aucune de mes précédentes lettres, les détails qui concernent Mannaé, je vais vous mettre au courant en peu de mots.

Description de Mannaé, etc.

L'île de Mannaé est une de celles que nous appelons en anglais les îles Harvey. Ce sont deux petites îles basses, situées à environ 17 lieues E. S. E. d'Aintaki. L'Evangile y fut introduit par quelques Rurutuans et un matelot américain qui avaient fait un voyage de Rurutu à Rimatara, et qui, à leur retour, avaient essuyé une longue et forte dérive. Après avoir passé trois semaines en mer, ils furent jetés, vers minuit, sur les rescifs de Mannaé. Ils ne rencontrèrent dans cette île que six individus d'un âge mûr, trois hommes et trois femmes, reste des naturels qui s'étaient entredétruits dans des guerres continuelles. Quant à la jeunesse et aux enfans, ils n'allaient pas à plus de trente personnes. Les Rurutans et le matelot américain passèrent un an avec eux, les décidèrent à embrasser le christianisme, leur construisirent une chapelle, et leur

apprirent à lire et à prier; après quoi ils se construisirent un canot avec lequel ils se rendirent à Aintaki. Les deux instituteurs de cette station équipèrent alors deux grands canots pour aller prendre tous les naturels de Mannaé. L'un d'eux arriva heureusement au terme de son voyage, et ramena tous les habitans de Mannaé à Aintaki; mais l'autre dériva, et, après avoir passé huit ou dix jours en mer, et perdu dix de ses gens, il rentra avec les misérables débris de son équipage, qui n'était composé que de malades déjà réduits à une affreuse maigreur.

Quand j'arrivai à Aintaki, je trouvai les naturels de Mannaé tourmentés du désir de s'en retourner dans leur misérable île. Ils me supplièrent de les y ramener, mais il m'était impossible de les satisfaire, attendu l'état de notre bâtiment qui était criblé de voies d'eau; toutefois je leur promis qu'à mon retour à Raïatéa, je ne manquerais pas de leur renvoyer mon petit bâtiment, pour les ramener tous à Mannaé, avec un instituteur qui les suivrait d'Aintaki. Avant mon arrivée, ils avaient essayé trois fois de mettre en mer avec leurs mauvais canots, et n'avaient échappé qu'avec peine au plus affreux naufrage. La dernière fois que je les vis, je leur recommandai instamment de ne pas s'aventurer en mer, s'ils ne voulaient s'exposer à une perte certaine. En conséquence le bâtiment revint à Aintaki, avec la mission positive de les prendre et de les transporter à Mannaé; mais leur obstination l'avait emporté sur mes conseils, et malgré tout ce qu'avait pu leur dire l'instituteur, ils étaient partis. Trois ou quatre d'entre eux seulement avaient gagné Atui, ayant manqué Mannaé, et tous les Aintakiens qui les transportaient s'étaient perdus.

Situation d'Aitutake.

Les instituteurs jouissaient d'une bonne santé et leurs travaux prospéraient; ils ont réussi à faire détruire tous les grands canots, et font tout ce qui dépend d'eux pour amener les naturels à n'en plus construire d'autres que ceux qui servent à la pêche. Ils m'ont écrit pour m'informer qu'ils se sont procuré une assez grande quantité de denrées pour leurs sous-

criptions à la Société, outre les cochons déjà donnés en paiement de souscriptions. Le tour que je leur ai construit est en grande activité pour divers articles utiles. La congrégation a écrit une lettre à l'Eglise de Raïatéa, la pressant de faire le plus de diligence possible, attendu, dit-elle, que ce n'est que vers ceux dont ils ont reçu l'Evangile qu'elle peut tourner ses regards.

Situation d'Atui.

Après deux jours de navigation, le bâtiment arriva à Atui. On trouva les quatre instituteurs, leurs femmes et leurs enfans en bonne santé, et satisfaits de la manière dont les naturels se comportent à leur égard, ainsi que de l'attention qu'ils prêtent à leurs instructions. Cet état de choses était d'autant plus satisfaisant que, dans les premiers temps, les pauvres instituteurs avaient eu beaucoup à souffrir, et avaient même couru risque de perdre la vie; mais le Seigneur les a préservés et a béni leur persévérance. Quatre instituteurs n'étant pas nécessaires dans cette île, on en détachera deux à la première occasion pour les envoyer à quelque autre station. Ils ont écrit à l'Eglise de Borabora une lettre dans laquelle ils se félicitent de leurs succès.

Situation de Mitiaro.

D'Atui, le bâtiment se rendit à Mitiaro. On a aussi trouvé les instituteurs bien portans et les naturels bien attentifs à leurs instructions: le peuple les traite avec la plus grande bienveillance; mais le sol de cette île est si peu productif, que les habitans en sont réduits à manger la tige du banana mêlée avec une espèce de terre rouge. Nos gens avaient une abondante provision de denrées à bord de la goëlette, et les instituteurs les prièrent de leur abandonner quelques tiges de plantains. Ayant eu connaissance de cet état de choses, nous avons pris la résolution de leur envoyer des vivres toutes les fois que le bâtiment fera une tournée dans ces îles.

Visite à Mautii; état de cette île, etc.

En quittant Mitiaro, le bâtiment se rendit à Mautii. Les deux instituteurs s'y portaient bien, et continuaient leurs travaux. Plusieurs des naturels savent très-bien lire. Il y a dans chaque station des chapelles bien tenues et des maisons crépies en plâtre. Le bâtiment ayant fait plusieurs tentatives pour visiter Mangeea, et n'ayant pu réussir à cause des vents contraires, prit la route de Rurutu. La santé des instituteurs de cette station était satisfaisante, et, comme auparavant, ils n'avaient qu'à se louer des naturels. Ils m'attendaient avec impatience; et quand ils ont vu que je n'étais pas à bord, ils ont envoyé un de leurs diacres à Raïatéa pour me chercher; en sorte que je suis aujourd'hui sur le point de faire un voyage à Rurutu.

Je n'ai pas le temps de vous entretenir des stations dont je suis personnellement chargé, Raïatéa et Tahaa; tout y prospère pour le moment. Je me recommande à vos prières, et suis, etc. J. WILLIAMS.

ILES RAVAVAI.

Extraits d'une lettre de M. John Williams, missionnaire à Raïatéa, en date du 26 janvier 1829, contenant quelques détails d'une visite qu'il a faite récemment à Rurutu et à Rimatara, deux des îles de Ravavai.

CHERS PÈRES ET FRÈRES,

Tout récemment arrivé d'une visite que j'ai faite à Rurutu et à Rimatara, je m'empresse de vous transmettre quelques détails de ce voyage. Par le retour du bateau que j'avais expédié à Rarotoa, etc., et au sujet duquel je vous ai écrit, les instituteurs de Rurutu me dépêchèrent un de leurs diacres pour m'inviter à aller faire l'ouverture de leur chapelle, et régler quelques difficultés qui les chagrinaient. Ce voyage fut donc le

premier que nous fîmes dans le nouveau bâtiment. Nous partîmes le 20 décembre dernier, prenant avec nous Tamatoa, roi de Raïatéa, un des diacres, et vingt ou trente des chefs inférieurs de Raïatéa et de Tahaa.

Arrivée à Rurutu.—Description de la nouvelle chapelle.

Après une traversée de quelques semaines, nous arrivâmes sains et saufs à Rurutu, où nous débarquâmes le 30, accueillis on ne peut plus cordialement par l'instituteur Mahamène, stationné sur l'établissement du nord-est, ainsi que par ses gens. Nous n'eûmes pas plus tôt pris quelques instans de repos, que nous nous rendîmes à la nouvelle chapelle. C'est un très-bon bâtiment, bien supérieur à tout ce qu'il y a dans les îles en construction de ce genre. Il peut avoir environ soixante à soixante-dix pieds de long sur quarante de large. Le faîtage en est supporté par deux forts piliers en bois d'Aito. On se demande avec étonnement comment, avec si peu de bras, les naturels ont pu mettre en œuvre des arbres de cette grosseur. Les poteaux extérieurs qui forment les murs sont aussi de ce bois, qui est pesant et dur. Les poteaux, de deux en deux, sont soutenus par des courbes très-bien travaillées qui s'élèvent à cinq pieds, et vont, en redescendant, s'emboîter dans les lambourdes destinées à recevoir le plancher.

Le chaume qui couvre la chapelle en est extrêmement bien travaillé et si serré, qu'il n'y a pas moins de cinq cents roseaux de l'extrémité du mur à l'angle du faîtage; chaque brin de chaume ou de roseau a six pieds. La chaire, qui est très-bien faite, a huit pieds en carré, et est supportée par un pilier très-proprement peint. L'escalier par lequel on y monte est garni d'une rampe dont les balustres se composent de piques de guerriers, comme celui de l'ancienne chapelle. Les portes sont à battans, peintes en blanc, et les murs badigeonnés de la même couleur; les poteaux dont se composent les murs sont plantés à égale distance, c'est-à-dire à environ trois pieds l'un de l'autre : ils ont neuf pouces d'équarrissage, et sont peints d'une espèce de couleur acajou. Les siéges sont garnis en drap blanc, et le plancher couvert d'un tapis d'une

étoffe d'un noir brillant, que les naturels fabriquent eux-mêmes. En un mot, toute cette construction fait honneur à leur goût et à leur industrie.

Visite à l'établissement de Puna.

Après avoir visité la chapelle et plusieurs maisons fort bien bâties, nous eûmes une conférence au sujet de l'ouverture de la chapelle. L'instituteur et les habitans me demandèrent si j'étais d'avis qu'on fît pour cette occasion les préparatifs d'un banquet en règle, si j'attendrais que l'on eût apprêté diverses espèces de mets, ou si j'aimais mieux que l'on se contentât de ce qu'on avait sous la main. Je répondis que, pour plusieurs raisons, je préférais un repas ordinaire, et composé seulement des denrées qui se trouvaient là, et que je ferais l'ouverture le vendredi suivant. Ceci se passait le mercredi 31 décembre. Après cet entretien, nous nous mîmes en route à travers les montagnes pour nous rendre à l'établissement du Sud, qui est sous la direction de Puna. Nous eûmes un service dans l'après-midi, et je prêchai sur les versets 11 et 12 du chap. II de l'Epître de saint Paul à Tite : « Car la grâce de Dieu, salutaire à tous les hommes, a été manifestée, etc. » Je fus très-content de l'expression animée avec laquelle je les entendis chanter, jeunes et vieux réunis. Je passai ensuite la soirée avec Puna et quelques-uns des naturels les plus intelligens, conversant avec eux sur diverses parties de l'Ecriture, principalement sur l'Epître aux Hébreux, les Epîtres de saint Jean, etc., qu'ils ont reçues tout récemment.

Le jeudi, 1er janvier, après la prière de famille, on sonna la cloche de l'école; j'assistai à la leçon, et je fus on ne peut plus satisfait de la facilité avec laquelle j'entendis lire les élèves, et de leur promptitude à répondre aux questions que je leur faisais sur les versets qu'ils avaient lus. Puna mérite véritablement des éloges pour le zèle avec lequel il enseigne ses compatriotes à lire et à entendre les Ecritures. Je crois qu'aujourd'hui il n'y a plus d'adultes qui ne sachent lire, ou du moins ils sont en très-petit nombre.

Dans l'après-midi, il y eut un repas qui se donna dans une

maison qu'on avait préparée à cet effet. On avait disposé deux rangs de banquettes et de tables capables de recevoir environ 150 personnes. Puna et sa femme y assistèrent. Le repas, pendant lequel régna une conversation très-animée, se termina par une prière. Nous visitâmes ensuite les différens quartiers de l'établissement de Puna, et nous nous en retournâmes par le même chemin à l'établissement du Nord, reconduits par toute la population de celui de Puna.

Ouverture de la nouvelle chapelle, etc.

Le vendredi, à dix heures, nous entrâmes dans la chapelle, ayant grand soin de ne pas nous conformer à une pratique beaucoup trop suivie et trop tolérée dans les îles de la mer du Sud, et qui consiste à laisser entrer le roi le premier. Cette pratique est fondée sur d'anciennes idées du paganisme dont ils n'ont pas encore pu se défaire. Une chapelle est à leurs yeux ce qu'étaient autrefois leurs moraïs et leurs canots; dans leur esprit, c'est un lieu éminemment sacré, et ils croient que le roi est celui qui doit y entrer le premier, pour en enlever en quelque sorte ce qu'il y a de plus auguste et de plus redoutable, avant que d'autres personnes osent y mettre le pied. Tamatoa, roi de Raïatéa, ne tient nullement à ces pratiques, et se rend sans peine à ce qu'on peut lui dire pour l'en détourner. Voulant donc tout à la fois empêcher cet acte superstitieux, et néanmoins montrer pour le roi et pour les chefs les égards convenables, j'arrêtai que les habitans entreraient d'abord et prendraient leurs places, et qu'ensuite le roi, les chefs, les instituteurs naturels et moi nous défilerions comme en procession. Il y avait encore un autre abus que nous parvînmes à prévenir; c'était le débat, qui s'élevait ordinairement entre les chefs, à qui occuperait le siége du roi. Je priai Tamatoa de prendre place où bon lui semblerait dans la chapelle, et j'obtins de quelques-uns des chefs inférieurs qu'ils iraient s'asseoir aux places réservées pour le roi et sa famille, afin de détruire dans l'esprit des naturels toute idée qu'une partie de la chapelle fût plus sacrée qu'une autre. En voyant Tamatoa, chef bien supérieur à qui que ce fût d'entre eux,

n'attacher aucune importance à être assis plutôt dans un endroit que dans l'autre, ils devaient nécessairement sentir quelque honte de se quereller à l'avenir pour une préséance si puérile. Je prêchai sur le verset 8 du chap. I d'Aggée. Après le service, nous nous rendîmes dans un clos où nous dînâmes, assis sur un très-beau gazon dont la terre était couverte, et, pendant le repas, plusieurs discours furent prononcés par les Rurutuans et par leurs hôtes de Raïatéa.

Le samedi nous eûmes, dans la chapelle, une réunion préparatoire pour la solennité du dimanche. Les assistans furent exhortés à la paix et à l'union. Dans cette occasion, les deux Eglises se réunirent. Le dimanche matin je prêchai sur la nécessité *du sang et de l'Esprit de Christ*, ayant pris pour texte les paroles de saint Jean, ch. I, v. 6; après quoi, la communion fut administrée à quatre-vingts personnes environ. Après le repas, nous nous assemblâmes de nouveau dans la chapelle, et nous fîmes des questions aux assistans sur le sermon qu'ils avaient entendu le matin. Le reste du temps, jusqu'à l'heure du service de l'après-midi, nous l'employâmes à lire et à expliquer les Ecritures, et à répondre aux questions qui nous étaient adressées. L'après-midi ils entendirent un discours sur *l'eau de la pierre*, 1 Corinth. X, 4. Le soir, et jusqu'à une heure très-avancée, notre maison fut remplie de monde, et nous passâmes la plus grande partie de ce temps à répondre aux questions qui nous étaient faites, soit sur les sermons de la journée, soit sur des passages de l'Ecriture que nos auditeurs ne comprenaient pas.

Départ de Rurutu pour Rimatara.

Nous eûmes, le lundi matin de très-bonne heure, une autre réunion, où nous fîmes lecture de quelques réglemens généraux, adoptés par les chefs et par le peuple, pour le maintien de l'ordre et de la paix dans l'île, et dont nous donnâmes publiquement copie au principal juge de chaque station. Nous reçûmes des présens en vivres, et après avoir serré la main à tout le monde, nous nous mîmes en route pour Rimatara, ayant pris à bord deux passagers de plus, savoir un chef de Tubuai,

qui allait à Tahiti, et un Rurutuan, qui se rendait à Raïatéa. Il y avait plus de deux ans que le chef de Tubuai était à Rurutu, où il ne restait que dans l'espérance de m'y voir.

Visite à Rimatara, etc. Retour à Tahiti.

Le mercredi matin nous mîmes pied à terre à Rimatara, dont les abords sont très-dangereux. Vu de la mer, l'établissement offre un très-beau coup d'œil. Il consiste en une rangée longue et étroite de cabanes blanches d'une grande dimension. Nous trouvâmes Faarasa et sa femme en bonne santé. La chapelle tombe en ruines, mais les habitans se disposent à en construire une nouvelle. Nous les examinâmes sur les Actes des Apôtres; environ quatre-vingts individus savent lire. Faarasa fut très-empressé à mettre à profit le peu de temps que nous avions à lui donner. Il réunit les plus intelligens de son île, avec qui nous passâmes la soirée, l'employant à répondre à leurs questions sur divers sujets. Le lendemain, après le service et l'école, nous prîmes congé d'eux, et mîmes à la voile pour retourner chez nous; mais des coups de vent et des calmes rendirent notre traversée très-longue. Huit jours après notre départ de Rimatara, nous arrivâmes à Eiméo. Le calme nous ayant retenus pendant vingt-quatre heures à environ douze milles de terre, je pris la chaloupe et me rendis à Eiméo, et de là, pendant la nuit, je passai à Tahiti pour voir mes frères, et arrêter les arrangemens relatifs à la première expédition du bâtiment. Il fut convenu qu'il irait aux îles Marquises avec MM. Pritchard et Simpson, en touchant, chemin faisant, à Tubuai, Raivavai et Rapa.

Vous souhaitant toute prospérité dans vos pieux travaux,

Je suis etc.,

J. WILLIAMS.

P. S. Nous avons employé le temps de notre voyage, en allant et en revenant, à lire les Ecritures et à catéchiser. Nous avons lu tout l'Evangile de saint Marc et l'Epître aux Galates. Nous avions une prière de famille, le matin et le soir, et le service chaque dimanche. J'ai aussi fait une copie correcte de

l'Evangile selon saint Jean dans l'idiome de Rarotonga; je l'ai laissée à M. Barff, et elle s'imprime maintenant.

Nouvelle ère pour les Missions.

M. Barff, dans une lettre datée de Raïatéa, 26 mai 1828, annonce que, dans une réunion générale qui a eu lieu à Raïatéa, il a été décidé qu'on enverrait des missionnaires indigènes aux îles qui sont situées à l'ouest des Iles de la Société jusqu'à la Nouvelle-Calédonie; on doit les envoyer dans un vaisseau appartenant au roi de Rorotoa. Chaque île fournira deux missionnaires: Rurutu, deux; Maioiti, deux; Huaheine, deux; Rorotoa, deux; Taha, deux, et Borabora, deux. M. Williams est chargé de les placer chacun à leur poste.

Quand chaque Eglise de France fournira-t-elle deux missionnaires à la cause de l'Evangile?

SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

La vente au profit de la Société des Missions évangéliques, ouverte par les Dames du Comité de la Société auxiliaire de Paris, a eu lieu les 16, 17 et 18 décembre dernier. Le produit de cette recette s'est élevé à 2,600 fr.

Le Comité attend, dans le courant du mois de janvier, les premières nouvelles des trois missionnaires partis au mois de juillet pour le sud de l'Afrique.

TABLE DES MATIÈRES.

SOUVENIRS DES MISSIONS ANCIENNES.

NOTICE ABRÉGÉE

SUR

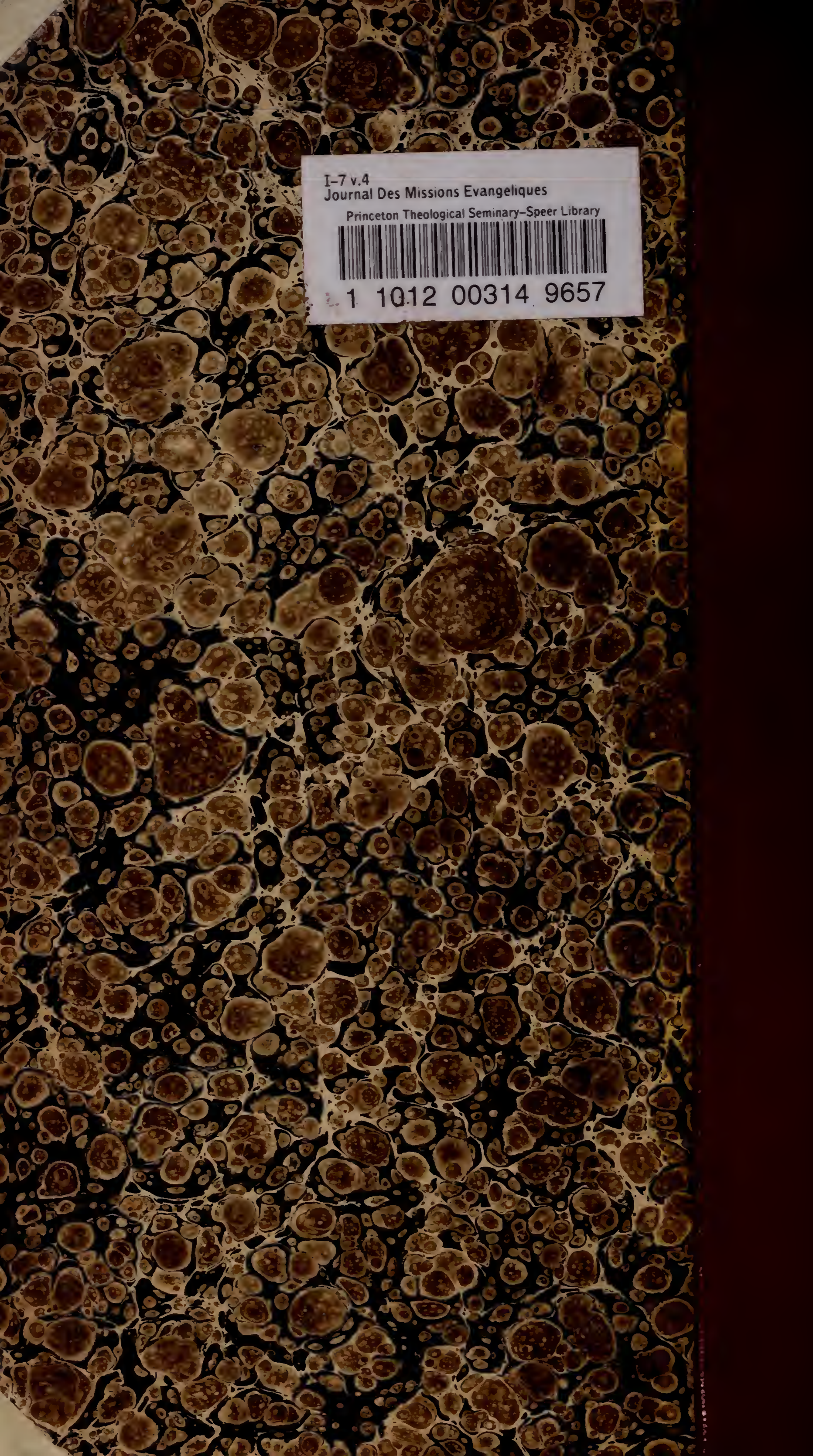
L'ORIGINE ET LES PROGRÈS DES MISSIONS PRINCIPALES.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.



I-7 v.4
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00314 9657